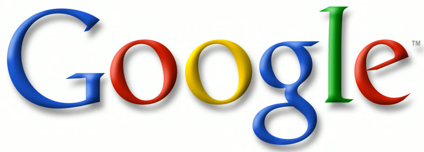



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HISTOIRE
DE MISS
CLARISSE
HARLOVE.

TOME TROISIEME.

LETTRES ANGLOISES, OU HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE ÉDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME TROISIEME.



A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.



M. DCC. LXVI.


TAYLOR
UNIVERSITY
23



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.



LETTRE XLV.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi au soir, 22 Mars.

MOI fâchée ! Eh de quoi donc, ma chere ? Rien ne peut m'être plus agréable que ce que vous nommez *vos libertés*. J'admire seulement votre patience pour les miennes ; voilà tout ; & je regrette la peine que je vous ai donnée à me faire une si longue réponse sur le sujet en question, malgré le plaisir que j'ai pris à la lire.

Je suis persuadée que votre intention n'a jamais été d'user de réserve avec moi : pré-

mierement, parce que vous le dites; en second lieu, parce que vous n'avez pas encore été capable d'éclaircir votre situation à vos propres yeux, & que, persécutée, comme vous l'êtes, il vous est impossible de distinguer assez les effets de l'amour & de la persécution, pour assigner à chacune de ces deux causes les bornes de leur pouvoir. C'est ce que je crois vous avoir déjà fait entendre. Ainsi j'abandonne à présent cette question.

Robert m'a dit que vous ne faisiez que mettre votre dernier paquet au dépôt, lorsqu'il l'a pris. Il y étoit allé une heure auparavant, sans y avoir rien trouvé. Il avoit remarqué mon impatience; & celle de m'apporter quelque chose de vous l'a fait roder quelque temps autour de vos murs.

Ma cousine *Jenny Desdale* est ici, & veut passer cette nuit avec moi. Je n'aurai point le temps de vous répondre avec toute l'attention qui convient au sujet de vos lettres. Vous savez qu'avec elle c'est un babil qui ne finit point. Cependant l'occasion qui l'amene est fort grave. Elle est venue pour engager ma mere à faire un voyage chez Madame *Larkin*, sa grand'mere, qui garde le lit depuis long-temps, & qui reconnoissant enfin qu'elle est mortelle, pense à faire un testament. Malgré l'aversion qu'elle a eue jusqu'à présent pour cette cérémonie, elle y consent, à condition que ma mere, qui n'est qu'une parente éloignée, ne laissera pas d'y être présente, pour l'aider de

ſes conſeils ; car on a grande opinion de l'habileté de ma mere dans tout ce qui regarde les teſtaments, les contrats de mariage & les autres affaires de cette nature.

Madame Larkin demeure à dix-ſept milles de nous. Ma mere, qui ne peut ſe réſoudre à coucher hors de ſa maiſon, ſe propoſe de partir fort matin, pour revenir le ſoir. Ainſi, je compte d'être demain à votre ſervice depuis le commencement du jour juſqu'à la fin, & je ne ſerai au logis pour perſonne.

A l'égard de mon incommode, je lui ai mis dans la tête d'eſcorter les deux Dames, pour ramener ma mere avant la nuit. Je ne connois que les occaſions de cette nature, où ces gens-là ſoient bons à quelque choſe, pour donner à notre ſexe un petit air de vanité & d'aſſurance dans les lieux publics.

Je me ſouviens de vous avoir fait entendre que je ne ſerois pas fâchée de voir une alliance entre ma mere & ce M. Hickman. En vérité, je répéte ici mes ſouhaits. Qu'importe une différence de quinze ou vingt ans ? ſur-tout lorſqu'une femme ſe porte aſſez bien pour faire eſpérer qu'elle ſera long-temps jeune, & lorſque le galant eſt un homme *ſi ſage* ! De bonne foi, je crois que je l'aimerois autant pour mon pere qu'à tout autre titre. Ils ont une extrême admiration l'un pour l'autre.

Mais il me vient une meilleure idée, pour l'homme du moins, & plus convenable du

côté de l'âge. Que dites-vous, ma chere; de faire un compromis avec votre famille, par lequel vous leur offririez de rejeter vos deux hommes, & d'agréer le mien? Si vous n'en êtes, pour l'un des deux, *qu'au goût conditionel*, l'idée ne sauroit vous déplaire. Il n'y manque que votre approbation. Sous ce jour, quels égards n'aurois-je pas pour M. Hickman? Plus, d'une bonne moitié, que sous l'autre. Ma folle veine est ouverte: la laisserai-je couler? Qu'il est difficile de résister aux foibles naturels!

Hickman me paroît bien plus conforme à votre goût, qu'aucun de ceux qui vous ont été proposés jusqu'à présent. C'est un homme sage, si grave! & tant d'autres qualités! d'ailleurs ne m'avez-vous pas dit que c'est votre favori! Mais peut-être ne l'honorez-vous de tant d'estime, que parce qu'il a celle de ma mere. Je ne doute pas qu'il ne crût gagner beaucoup au change: du moins s'il n'est pas plus imbécille que je ne le crois.

Hé! Mais votre fier amant l'auroit bientôt assommé. Voilà ce que j'oubliois. Pourquoi, ma chere, suis-je incapable d'écrire sérieusement, lorsqu'il est question de cet Hickman? C'est une fort bonne espéce d'homme, après tout. Mais en est-il de parfaits? Encore une fois, c'est un de mes foibles, & un sujet que je vous donne pour gronder.

Vous me croyez fort heureuse dans le point de vue qui a rapport à lui. Comme

le ridicule traitement qu'on vous fait essuyer vous remplit le cœur d'amertume, vous trouvez du moins supportable ce qui seroit fort éloigné de vous le paroître dans une autre situation. J'ose dire qu'avec tous vos airs graves, vous ne voudriez pas de lui pour vous même; à moins que se présentant avec Solmes, vous ne fussiez obligée de prendre l'un des deux. C'est une épreuve à laquelle je vous mets: voyons ce que vous aurez à dire là-dessus.

Pour moi, je vous avoue que j'ai de grandes objections à faire contre Hickman. Lui & le mariage sont deux choses qui n'entrent point ensemble dans ma tête. Vous expliquerai-je librement ce que je pense de lui, c'est-à-dire, de ses bonnes & de ses mauvaises qualités, comme si j'écrivois à quelqu'un qui ne le connût pas? Oui; je crois que j'y suis résolue. Mais le moyen de traiter gravement ce sujet; Nous n'en sommes point encore au ton grave, & la question, de lui à moi, est de savoir si nous y serons jamais. Cependant quoique je fusse très-aise de pouvoir adoucir un moment vos chagrins par mes peintures extravagantes, la plaisanterie ne s'accorde gueres avec le sentiment présent d'une inquiétude aussi vive que celle que j'ai pour vous.

J'ai été interrompue, & c'est à l'occasion de l'honnête Hickman. Il étoit ici depuis deux heures, faisant apparemment sa cour à ma mere pour sa fille, quoiqu'elle n'ait

pas besoin d'être pressée en sa faveur. Il est bon que l'une supplée à l'autre, sans quoi le pauvre homme auroit trop de peine à partager ses soins, & se trouveroit fatigué d'un si rude exercice.

Il étoit prêt à partir ; ses chevaux dans la cour. Ma mere m'a fait appeller, sous prétexte d'avoir quelque chose à me dire. Elle m'a tenu en effet un discours qui ne signifioit rien, & j'ai conçu clairement que l'unique raison qu'elle avoit eue de me faire descendre, étoit pour me rendre témoin de la bonne grace avec laquelle il fait une révérence, & pour lui donner l'occasion de me souhaiter le bon jour. Elle sait que je n'ai pas d'empressement à le favoriser de ma présence, lorsque je suis engagée d'un autre côté. Je n'ai pû m'empêcher de prendre un air un peu froid, en m'appercevant qu'elle n'avoit rien à me dire, & quelle étoit son intention. Elle m'a raillée de mes distractions, afin que son homme partît sans chagrin.

Il m'a fait une révérence jusqu'à terre. Il auroit voulu prendre ma main d'une des siennes ; mais je n'ai pas jugé à propos de servir de pendant à son fouet, qu'il tenoit de l'autre. Je l'ai retirée en la portant vers son épaule ; comme si je m'étois hâtée de le soutenir, dans la crainte qu'il ne donnât du nez contre terre à force de se baisser. Eh! mon Dieu, lui ai-je dit, si vous veniez à tomber! La folle créature, a dit ma mere en souriant. Cette mauvaise plaisanterie l'a



tout-à-fait décontenancé. Il s'est retiré en arriere, la bride en main, & toujours faisant des révérences; jusqu'à ce que rencontrant son laquais, il a pensé le renverser en se relevant. J'ai ri de tout mon cœur. Il est monté, il a piqué des deux; & pour n'avoir pas voulu me quitter des yeux, il a failli de se tuer contre la porte.

Je suis rentrée, la tête si pleine de lui, qu'il faut que je reprenne mon dessein. Peut-être serai-je assez heureuse pour vous divertir un moment. Songez que je le peins du bon & du mauvais côté.

Hickman est un de ces hommes inutiles, qui, pour me servir d'une de vos expressions, ont l'air affairé sans avoir jamais d'occupations sérieuses. Il est rempli de projets, dont il n'exécute jamais aucun; irrésolu, ne se tenant à rien, excepté au plaisir de me tourmenter par ses ridicules propos d'amour, dans lesquels il est évident qu'il est soutenu par la faveur de ma mere, plutôt que par ses propres espérances, puisque jamais je ne lui en ai donné aucune.

J'en veux à son visage: quoiqu'en général, pour un corps aussi replet, on puisse dire que la figure d'Hickman est assez bien. Ce n'est pas de beauté que je lui reproche de manquer; car, suivant votre observation, qu'est-ce que la beauté dans un homme? Mais avec des traits bien marqués, & une épaisse machoire, il n'a pas la moitié de l'air mâle qui est répandu dans l'agréable phisionomie de Lovelace.

Et puis, quelle affectation de singularité dans bien des choses! Je n'ai pas encore eu le courage de railler l'espece d'évantail empesé qui lui pend au col, parce que ma mere trouve qu'elle lui sied bien, & que je ne voudrois pas d'ailleurs être assez libre avec lui pour lui faire connoître que je souhaiterois de le voir autrement. Si je m'expliquois là-dessus, le goût de l'homme est si bizarre, qu'en ne consultant que lui-même, il prendroit un modele de cravate sur quelque vieux portrait du Roi Guillaume, où le menton de ce Prince repose comme sur un coussin.

A l'égard de son habillement, on ne sauroit dire qu'il soit jamais mal-propre; mais il est quelquefois trop magnifique, & quelquefois trop simple, pour mériter le nom d'élégant. Dans les manieres, il y a tant d'apprêt, tant de parade, qu'on les croiroit de commande plutôt que familieres & naturelles. Je sais que vous attribuez ce défaut à la crainte d'offenser ou de déplaire; mais en vérité, vos cérémonieux outrés tombent souvent dans le cas qu'ils veulent éviter.

Hickman au reste est un honnête homme. Il est de très-bonne famille. Son bien est considérable; & quelque jour, voyez-vous, il peut devenir *Baronnet*. Il a le cœur humain & sensible: on le dit passablement généreux, & je pourrois le dire aussi, si je voulois accepter ses présens, qu'il m'offre sans doute dans l'espérance qu'ils lui reviendront un jour, avec celle qui les auroit re-

tus; méthode que tous les corrupteurs emploient avec ſuccès, depuis l'ancien Satan juſqu'au plus vil de ſes ſerviteurs. Cependant, pour parler le langage d'une perſonne que je ſuis faite pour reſpecter, c'eſt *un homme prudent*; c'eſt-à-dire, un excellent économe.

Au bout du compte, je ne ſaurois dire que j'ai à préſent plus de goût pour un autre que pour lui, de quelque maniere que j'aie pû penſer autrefois.

Il n'a point la paſſion de la chaſſe; & s'il entretient une meute, il ne préfere pas, du moins, ſes chiens aux créatures de ſon eſpece. J'avoue que ce n'eſt pas un mauvais ſigne pour une femme. Il aime ſes chevaux, mais ſans avoir le goût des courſes, qui devient un jeu de haſard. Il n'a pas plus d'inclination pour les autres jeux. Il eſt ſobre, modeſte; en un mot, il a les qualité que les meres aiment dans un mari pour leurs filles, & que les filles devroient peut-être aimer pour elles-mêmes, ſi elles étoient capables de juger auſſi-bien dans leur propre cauſe, que l'expérience leur apprendra quelque jour à juger dans celle de leurs filles futures.

Malgré tout, pour vous parler de bonne foi, je ne crois pas que j'aime Hickman, ni qu'il m'arrive jamais de l'aimer.

C'eſt une choſe étrange, que dans tous ces ſages galans, la modeſtie ne puiſſe être accompagnée d'une vivacité décente & d'une honnête aſſurance; qu'ils ne ſachent

pas joindre à leurs bonnes qualités un certain air, qui sans être jamais séparé du respect, dans les soins qu'ils rendent à une femme, soit capable de montrer l'ardeur de leur passion plutôt que le fond doucereux de leur naturel. Qui ne sait pas que l'amour se plaît à dompter les cœurs de lion? que les femmes à qui leur conscience reproche le plus de manquer de courage, desirent naturellement & sont portées à préférer l'homme qui en est le mieux partagé, comme le plus propre à leur donner la protection dont elles ont besoin; que plus elles ont de ce qu'on appelleroit lâcheté dans les hommes, plus elles trouvent de charmes dans les caracteres héroïques; ce qui paroît assez dans leurs lectures, où elles prennent plaisir à rencontrer des obstacles vaincus, des batailles gagnées, & cinq ou six cens ennemis terrassés par la valeur d'un seul Paladin; enfin qu'elles souhaiteroient que l'homme qu'elles aiment fût un Héros pour tout autre qu'elles, mais que, dans tout ce qui les regarde elles-mêmes, sa douceur & son humilité ne connussent point de bornes? Une femme a quelque raison de se glorifier de la conquête d'un cœur, auquel rien n'est capable de causer de l'effroi; & de-là vient trop souvent qu'un faux brave, avec ses airs imposans, remporte les fruits qui ne devroient appartenir qu'au véritable courage.

Pour l'honnête Hickman, la bonne ame est généralement si souple, que j'ai peine à

distinguer s'il y a quelque chose de marqué en ma faveur, dans les respectueux témoignages de sa soumission. Si je le maltraite, il paroît fait si naturellement pour les rebuts, il s'y attend si bien, que je suis embarrassée à le surprendre, soit que l'occasion soit juste ou non. Vous pouvez compter que souvent, lorsque je lui vois prendre un air de repentir pour des fautes qu'il n'a pas commises, je doute si je dois rire ou le plaindre.

Nous avons quelquefois pris plaisir toutes deux à nous représenter quelles doivent avoir été, dans l'enfance, les manieres & la physionomie des personnes avancées en âge, c'est-à-dire, à juger, par les apparences présentes, quelle figure ils devoient faire dans leur premiere saison. Je vais vous dire sous quel jour je vois Hickman, Solmes & Lovelace, nos trois Héros, lorsque je les suppose au college.

Solmes, je m'imagine, devoit être un sale & avide petit garçon, qui tournoit sans cesse autour de ses camarades, dans l'espérance de trouver quelque chose à dérober, & qui leur auroit demandé volontiers à chacun la moitié de leur pain, pour épargner le sien. Je me représente Hickman comme un grand élancé, avec la chevelure aussi plate que la physionomie, qui étoit harcelé & pincé de tous les autres, & qui retournoit au logis le doigt dans l'œil, pour s'en plaindre à sa mere. Lovelace, au contraire, étoit un franc vaurien, plein de feu,

de caprices & de méchanceté; qui alloit à la picorée dans les vergers, qui montoit par deſſus les murailles, qui couroit à cheval ſans ſelle & ſans bride; un audacieux petit coquin, qui donnoit des coups & qui en recevoit; qui ne rendoit juſtice à perſonne, & qui n'en demandoit pas ; qui ayant la tête caſſée dix fois le jour, diſoit, c'eſt l'affaire d'un emplâtre, ou qu'elle ſe guériſſe toute ſeule; tandis que ne penſant qu'à faire plus de mal encore, il alloit s'expoſer d'un autre côté à ſe faire briſer les os.

Les reconnoiſſez-vous? Je trouve que les mêmes diſpoſitions ſont crûes avec eux, & les caractériſent encore avec peu d'altération. Il eſt bien mortifiant, ma chere, que tous les hommes ſoient autant d'animaux mal-faiſans, qui ne différent que du plus au moins, & que ce ſoit entre ces monſtres-là que nous ſoyons obligées de choiſir.

Mais je crains, plus que jamais, que ce ton de plaiſanterie ne ſoit un peu hors de ſaiſon, pendant que vous gémiſſez dans des circonſtances ſi affligeantes. Si je n'ai pas réuſſi à vous divertir, comme je le fais quelquefois par mes impertinences, je ſuis inexcuſable, non-ſeulement auprès de vous, mais au tribunal même de mon propre cœur; qui malgré cette apparence de légéreté, eſt entiérement à vos peines. Comme cette lettre n'eſt qu'un tiſſu de folies, elle ne partira pas ſans être accompagnée d'une autre, qui contiendra quelque choſe de plus

solide, & de plus convenable à votre malheureuse situation, c'est-à-dire, au sujet présent de notre correspondance.

ANNE HOWE.

LETTRE XLVI.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE HARLOVE.

Jeudi à 7 heures du matin.

MA mere & ma cousine sont parties à la pointe du jour, dans une berline à quatre chevaux, avec trois laquais derriere elles, escortées par leur intrépide Ecuyer, & lui par deux de ses gens, à cheval, comme leur maître. Ma mere & lui aiment la parade, lorsqu'ils sortent ensemble; c'est une espece de compliment qu'ils se font entre eux, & qui marque du moins que l'un croit le recevoir de l'autre. Robert, qui est votre serviteur & le mien, sans avoir d'autres Maîtres, est demeuré pour tout le jour à nos ordres.

Je dois commencer, ma chere, par blâmer la résolution où vous êtes de n'entrer dans aucune contestation pour vos droits. On se doit justice à soi-même comme on la doit aux autres. Je vous blâme encore plus d'avoir déclaré cette résolution à votre tante & à votre sœur. Elles n'auront pas manqué de le dire à votre pere & à votre frere; qui

n'ont pas assez de générosité pour n'en pas tirer avantage. Je me souviens d'avoir entendu de vous une observation, que vous teniez, disiez-vous, du Docteur Levvin, à l'occasion d'un excellent Prédicateur, dont la conduite répondoit mal à ses talents; "que „ pour exceller dans la spéculation & dans „ la pratique, il faut posséder des qualités „ différentes, qui ne se trouvent pas tou- „ jours réunies dans la même personne „. Je souhaiterois, ma chere, que vous qui réunissez si heureusement la pratique à la spéculation dans tout ce qu'il y a de véritablement louable, vous fissiez ici l'application de cette maxime à vous-même. Il s'agit de l'exécution des volontés de votre grand-pere : croyez-vous que parce qu'elles sont en votre faveur, vous soyiez plus libre de vous en dispenser, que ceux qui n'ont pas d'autre motif que leur intérêt pour les violer ?

Je sais quel est votre mépris pour les richesses : mais vous m'avez avoué néanmoins qu'elles ont un côté par lequel vous les jugiez estimables : " c'est, disiez-vous, qu'elles „ donnent le pouvoir d'obliger ; au lieu „ que leur privation impose la nécessité de „ recevoir des faveurs, qui ne sont quelque- „ fois accordées qu'à regret, ou du moins „ de mauvaise grace, par de petits esprits „ qui ne savent pas en quoi consiste le prin- „ cipal mérite d'un bienfait „. Réfléchissez, ma chere, sur un principe que vous n'auriez pas établi si vous ne l'aviez cru certain, &

voyez comment il s'accorde avec la déclaration que vous avez faite à votre tante & à votre sœur, que fussiez-vous chassée de la maison paternelle & réduite à l'indigence, vous ne réclameriez point vos droits sur un bien qu'on ne peut vous contester. La crainte même qu'ils ont de vous y voir rentrer, ne vous marque-t-elle pas que leurs mauvais traitements vous y autorisent ?

J'avoue qu'à la premiere lecture, j'ai été sensiblement touchée de la Lettre que vous avez reçue de votre mere, avec les échantillons. Au fond néanmoins, c'est une étrange démarche de la part d'une mere, car son intention n'étoit pas de vous insulter ; & j'ai regret qu'une si excellente femme ait pû descendre à tout l'art dont cette Lettre est remplie. Il n'en paroît pas moins dans quelques-unes des conversations dont vous m'avez fait le récit. Ne voyez-vous pas, dans cette conduite forcée, ce que des esprits violents peuvent obtenir d'un caractere plus doux par leurs sollicitations impérieuses & leurs mauvais conseils ?

Vous m'avez souvent grondée, & je m'attends à l'être encore, pour la maniere libre dont je parle de quelques-uns de vos proches. Mais vos discours, ma chere, ne m'empêcheront point de vous dire qu'un sot orgueil ne mérite & ne s'attire effectivement que du mépris. La maxime est vraie ; & s'ils sont dans le cas de l'application, je ne vois aucune raison de les excepter. Je les méprise tous, à l'exception de votre mere,

que je veux épargner en votre faveur. Dans les circonstances présentes, on trouveroit peut-être une raison pour la justifier. Après avoir eu tant à souffrir, depuis si long-temps, du sacrifice continuel de sa propre volonté, elle peut s'imaginer plus facilement qu'une autre, qu'il en doit moins coûter à sa fille pour sacrifier la sienne. Mais quand je considere qui sont les premiers auteurs de vos disgraces, mon sang s'échauffe... ; & Dieu me pardonne, je crois que si j'avois été traitée comme vous, je serois déjà Madame Lovelace. Cependant, souvenez-vous, ma chere, que la même démarche dont on ne s'étonneroit pas, dans une créature aussi pétulante que moi, seroit inexcusable dans un caractere comme le vôtre.

Votre mere, une fois entraînée contre son propre jugement, je ne suis plus surprise que votre tante Hervey ait embrassé le même parti. On sait que les deux sœurs n'ont jamais été d'avis différent. Mais je n'ai pas laissé d'approfondir la nature des obligations que M. Hervey s'est imposées, par un désordre dans ses affaires qui n'a pas fait trop d'honneur à sa conduite. Bagatelle, ma chere ; il s'agit seulement d'une grande partie de son bien, engagée pour la moitié de sa valeur à votre frere, sans quoi, elle auroit été vendue par ses créanciers. Il est vrai, qu'entre parens la faveur est assez mince, puisque votre frere n'a pas négligé ses suretés. Mais toute la famille des Hervey ne laisse pas de se trouver assujetie

au moins généreux de tous les bienfaicteurs, qui en a pris droit, comme Miss Hervey me l'a dit elle-même, de traiter son oncle & sa tante avec beaucoup moins de cérémonie. La patience m'échappe. Faut-il que je donne le nom de votre frere....? Mais il le faut, ma chere, parce qu'il est né du même pere que vous. Cette réflexion, j'espere, n'a rien qui vous offense.

Je regrette beaucoup que vous lui ayez écrit. C'est avoir marqué pour lui trop d'attention. C'est avoir ajouté quelque chose à l'opinion qu'il a de son importance & l'avoir excité à vous traiter plus insolemment: occasion que vous deviez être sûre qu'il ne laisseroit point échapper.

Il convenoit bien à ce joli personnage, de chercher querelle à un Lovelace; si ce n'étoit pour apprendre de lui à remettre son épée au fourreau, lorsqu'il pourra la tirer par accident! Ces insolens de commande, qui font l'épouvante des femmes, des enfans & des domestiques, sont ordinairement des poltrons entre les hommes. S'il lui arrivoit de se trouver en mon chemin, ou de me tenir en face quelques-uns des mauvais propos qui lui échappent sur mon compte & sur notre sexe, je ne balancerois pas à lui faire deux ou trois questions: dût-il porter la main sur son épée ou m'envoyer un cartel.

Je répéte, que c'est une nécessité pour moi de dire ce que je pense, & de l'écrire aussi. Il n'est pas mon frere. Pouvez-vous

dire qu'il soit le vôtre! silence donc, si vous êtes juste, & ne vous fâchez pas contre moi. Pourquoi prendriez-vous parti pour un mauvais frere contre une véritable amie? Un frere peut manquer à l'amitié; mais un ami tiendra toujours lieu de frere. *Remarquez cela*, diroit ici votre oncle Antonin.

Je ne puis m'abaisser jusqu'à faire des réflexions particulieres, sur les lettres de ces pauvres especes que vous appellez vos oncles. Cependant j'aime quelquefois aussi à me divertir de ces caracteres grotesques. Mais il suffit que je les connoisse & que je vous aime. Je fais grace à leurs absurdités.

A présent, que je me suis expliquée avec tant de liberté, sur des sujets *si touchants*, (car je ne suis que trop persuadée qu'ils le sont pour vous) il faut que j'ajoute une réflexion, qui achevera de m'établir dans le droit de vous corriger. Elle regardera la conduite de certaines femmes, dont, vous & moi, nous connoissons plus d'une, qui se laissent dépouiller de leur volonté par des airs d'arrogance & d'emportement, au lieu d'être gagnées par des tendresses & des complaisances, qui seroient du moins une sorte d'excuse pour leur folie. Je dis donc que ce foible de quelques honnêtes femmes, semble montrer qu'avec plusieurs personnes de notre sexe un empire insolent réussit mieux que la douceur & la condescendance, à produire de la soumission. De bonne foi, ma chere, j'ai souvent

pensé que la plupart des femmes sont de vraies poupées entre les mains d'un mari; des folles outrées, & quelquefois très-mauvaises, lorsqu'il a trop d'indulgence pour leurs caprices; des esclaves rampantes, si elles sont menées avec rigueur. En faut-il conclure que la crainte nous dispose plus naturellement à obliger que l'amour? Honneur! Justice! Reconnoissance! ne permettez pas qu'on puisse jamais faire ce reproche à une femme sensée!

Si je pouvois me défier que le stile & le sujet de cette lettre ne vous fissent pas connoître de quelle impertinente plume elle est sortie, j'y joindrois mon nom dans toute son étendue, parce que mon cœur y a trop de part pour me permettre jamais de la désavouer. Mais il suffira que sans affectation, j'en recommence bien-tôt une autre, & peut-être ensuite une troisieme, & qu'elles partent ce soir ensemble.

A. H.

LETTRE XLVI.

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

Jeudi 23, à dix heures du matin.

L'Envie me prend de différer, ou peut-être d'abandonner tout-à-fait, plusieurs observations que je m'étois proposées sur

d'autres endroits de vos lettres; pour vous informer que M. Hickman, dans ſon dernier voyage à Londres, eut l'occaſion de ſe procurer quelques éclairciſſemens, ſur la vie que M. Lovelace y mene lorſqu'il y fait quelque ſéjour. Il ſe trouva *au Cocotier*, (*) avec deux de ſes intimes amis, l'un qui ſe nomme, *Belton*, l'autre *Movvbray*; tous deux fort libres dans leur langage, & l'air déterminé. Mais le maître du logis ſembloit leur marquer beaucoup de reſpect, & dit à Hickman, qui s'informa de leur caractere, que c'étoit deux perſonnes d'honneur.

Ils commencerent d'eux-mêmes à parler de M. Lovelace; & quelques autres jeunes gens leur ayant demandé quand ils l'attendoient à la Ville: aujourd'hui même, répondirent-ils. La converſation continua ſur ſes louanges. M. Hickman s'y mêla naturellement, & leur dit, qu'il avoit entendu parler de M. Lovelace comme d'un Gentilhomme de mérite. Dites l'homme du monde qui en a le plus, lui répondit l'un d'eux, & comptez, Monſieur, que c'eſt le peindre en deux mots. Ils s'étendirent plus particuliérement ſur ſes bonnes qualités, dont ils paroiſſoient prendre beaucoup de plaiſir à s'entretenir. Mais ils ne dirent pas un mot de ſes mœurs. *Remarquez cela*, ma chere, dans le ſtile de votre oncle.

(*) Fameux café de Londres, où les honnêtes gens ſe raſſemblent.

M. Hickman leur dit, qu'il avoit la réputation d'être fort bien dans l'estime des femmes; & souriant, pour témoigner qu'il n'en avoit pas plus mauvaise idée de lui, il ajouta, qu'il poussoit, disoit-on, ses bonnes fortunes aussi loin qu'elles pouvoient aller.

Fort bien, M. Hickman! ai-je dit moi-même en l'écoutant. Tout grave & tout réservé que tu parois, il me semble que leur langage t'est assez familier. Mais je me suis bien gardée de lui communiquer ma réflexion, parce que je cherche depuis long-temps à trouver en défaut le Caton de ma mere. A la vérité, ce que j'en puis penser jusqu'à présent, c'est qu'il a des mœurs réglées, ou beaucoup d'adresse à les déguiser.

Sans doute, répondit l'un des deux, en assaisonnant sa réponse d'un jurement des plus énergiques; eh! qui ne feroit pas de même à sa place?

J'en conviens, reprit le puritain (*) de ma mere; mais on assure qu'il est en traité sérieux, avec une des plus belles personnes d'Angleterre.

Il y étoit, répondit M. Belton. Que le diable emporte la belle. (L'infame brutal!) Elle lui faisoit perdre tout son temps. Mais sa famille devroit être... (M. Hickman n'a pas voulu me répéter l'imprécation, qui étoit tout ce qu'il y a d'horrible) & pourra payer cher le traitement qu'elle a

(*) Secte de Calvinistes rigides.

fait à un homme de sa naissance & de son mérite.

Peut-être l'ont-ils cru trop dissipé, repliqua M. Hickman ; & j'entends parler d'eux, comme d'une famille fort rangée.

Rangée ! a repris l'un ; c'est en parler avec honnêteté. Le diable a donc perdu son temps ? Qu'il m'enleve, si j'en ai jamais entendu dire tant de bien ; depuis que j'étois au Collége. Et puis, c'est une famille obscure.

Voilà comme on vous traite, ma chere. Ce sont les amis de M. Lovelace. Avez-vous la bonté *de le remarquer ?*

M. Hickman m'a dit bonnement, que cette réponse l'avoit décontenancé. Je l'ai regardé, là-dessus, entre deux yeux, & d'un air qu'il comprend à merveilles. Il m'a fait le plaisir de se décontenancer encore une fois. Ne vous souvenez-vous pas, ma chere, de la bouche de qui je crois avoir entendu, à l'occasion d'un jeune homme destiné pour la robe, qui rougissoit facilement lorsqu'il se trouvoit dans une compagnie trop libre ; „ que c'étoit un assez „ mauvais signe ; qu'il donnoit lieu de penser que ses mœurs n'étoient pas à l'épreuve, „ & que ses bons sentiments venoient plutôt „ du hazard de l'éducation que de son choix „ & de ses propres principes ? C'est une jeune personne qui tenoit ce langage. Et ne vous rappellez-vous pas aussi la leçon qu'elle donna au même jeune homme ; „ de faire front au vice, & de mettre sa

„gloire, dans toutes ſortes de compagnies, „à ſe déclarer pour la vertu ; qu'il étoit na„turel d'éviter ou d'abandonner ce qui „cauſe de la honte ; cas peù glorieux, ſi „c'étoit le ſien. Elle ajouta, que le vice eſt „lâche, & ne manqueroit pas de cacher ſa „tête lorſqu'il auroit en face un ennemi tel „que la vertu : accompagné de préſence „d'eſprit & du ſentiment de ſa propre in„tégtité. Cette jeune perſonne, vous vous en ſouvenez, mettoit ſa doctrine dans la bouche d'un habile prédicateur, nommé le docteur Lewin, & gardoit toujours la même modeſtie lorſqu'elle ne vouloit pas qu'on prît d'elle toute l'opinion qu'elle mérite dans un âge ſi peu avancé.

Pour concluſion, M. Hickman, en ſe remettant pour la ſeconde fois, convint que ſur tout ce qu'il avoit appris à Londres, il ne pouvoit ſe former une idée avantageuſe des mœurs de M. Lovelace. Cependans ſes deux intimes parloient de quelque changement, & d'une fort bonne réſolution qu'il avoit priſe depuis peu, & qu'ils louoient beaucoup ; celle *de ne jamais faire de défi* ; & *de n'en jamais refuſer*. En un mot, ils parloient de lui comme d'un très-brave homme & du plus aimable compagnon du monde ; qui devoit faire quelque jour une figure diſtinguée dans ſon pays, parce qu'il n'y avoit rien dont il ne fut capable, &c.

Je crains que ce dernier trait ne ſoit que trop vrai. C'eſt, ma chere, tout ce que M. Hickman a pû recueillir ; & c'en eſt aſſez

pour déterminer une ame telle que la vôtre, si elle ne l'est déja.

Cependant, il faut dire aussi que s'il y a quelque femme au monde qui soit capable de le rappeller de ses égaremens, c'est vous. Le récit que vous m'avez fait de votre derniere entrevue m'en donne même quelque espérance. Je trouve du moins de la justice & de la raison dans tous les discours qu'il vous a tenus: & si vous devez être un jour sa femme... Mais brisons là-dessus; car après tout, il ne peut jamais être digne de vous.



LETTRE XLVIII.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE HARLOVE.

Jeudi, après dîner.

UNE visite imprévue a détourné le cours de mes idées, & me fait changer le sujet que je m'étois proposé de continuer. Il m'est venu un homme.... le seul en faveur duquel je pusse abandonner la résolution où j'étois de ne recevoir personne; un homme que je croyois à Londres, suivant le témoignage que deux libertins de ses amis en avoient rendu à M. Hickman. A présent, ma chere, je crois m'être épargné la peine de vous dire, que c'est votre agréable débauché. Notre Sexe aime, dit-on, les surprises, & je voulois vous faire deviner plus long-temps

long-temps de qui étoit la visite que j'ai reçue, mais je me suis trahie par mon propre empressement, & puisque vous avez la découverte à si bon marché, passons tout de suite au fait.

Le motif qui l'amenoit, m'a-t-il dit, étoit de me demander mes bons offices auprès de *ma charmante amie*, &, comme il étoit sûr que je connoissois parfaitement votre cœur, de savoir de moi sur quoi il pouvoit compter. Il m'a touché quelque chose de votre entrevue ; mais en se plaignant du peu de satisfaction qu'il a obtenue de vous, & de la malice de votre famille, qui semble augmenter pour lui à proportion de la cruauté qu'elle exerce sur vous. Son cœur, a-t-il continué, est dans une mortelle agitation, qui vient de la crainte où il est à chaque moment, d'apprendre que vous vous soyez déclarée pour un homme méprisé de tout le monde. Il m'a fait le récit de quelques nouvelles indignités, de la part de votre frere & de vos oncles. Il m'a déclaré que si vous étiez poussée malheureusement dans les bras de l'homme, en faveur duquel il reçoit des traitements si peu mérités, vous seriez bientôt une des plus jeunes, comme une des plus aimables veuves d'Angleterre, & qu'il feroit rendre compte aussi à votre frere de la liberté avec laquelle il parle de lui dans toutes les occasions.

Il m'a proposé divers plans, dont il vous laisse le choix, pour vous délivrer des persécutions auxquelles vous êtes exposée. Je

veux vous en apprendre un : c'eſt de reprendre votre terre ; &, ſi vous trouvez des obſtacles qui ne puiſſent être ſurmontés, d'accepter, comme il vous l'a propoſé, l'aſſiſtance de ſes tantes ou de Milord M.... pour vous y établir. Il proteſte, que ſi vous prenez ce parti, il vous laiſſera la liberté de vous conſulter vous-même, & d'attendre l'arrivée & les avis de M. Morden, pour ne vous déterminer, que ſuivant le penchant de votre cœur, & ſuivant les preuves que vous aurez de la réformation dont ſes ennemis prétendent qu'il a tant de beſoin.

J'avois une belle ocaſion pour le ſonder, comme vous le deſiriez de M. Hickman, ſur les ſentiments que ſes tantes & Milord conſervent pour vous, depuis qu'ils ne peuvent ignorer la haine que votre famille leur porte, comme à leur neveu. J'ai ſaiſi le moment. Il m'a fait voir quelques endroits d'une lettre de ſon oncle, où j'ai lu effectivement : „ qu'une alliance avec vous, ſans „ autre conſidération que votre ſeul merite, „ ſeroit toujours ce qu'ils peuvent deſirer de „ plus heureux. Et Milord va ſi loin, ſur ce qui faiſoit le ſujet de votre curioſité ; „ „ qu'à quelque perte, lui dit-il, que vous „ ſoyez expoſée par la violence de votre „ famille, il l'aſſure, que lui & ſes ſœurs „ y ſuppléeront ; quoique la réputation „ d'une famille auſſi opulente que la vôtre „ doive faire ſouhaiter pour l'honneur des „ deux parties, que cette alliance ſe faſſe

„ avec un consentement général. Je lui ai dit, comme je savois que vous l'en aviez assuré vous-même, que vous aviez une extrême aversion pour M. Solmes, & que si le choix dépendoit de vous, votre préférence seroit pour le célibat. Par rapport à lui, je ne lui ai pas dissimulé que vous aviez de grandes & justes objections à former contre ses moeurs; qu'il me paroissoit fort étrange que de jeunes gens, qui menoient une vie aussi licentieuse qu'on l'en accusoit, eussent la présomption de croire que lorsque la fantaisie les prenoit de se marier, la plus vertueuse & la plus digne personne de notre sexe, fût justement celle qui devoit leur tomber en partage; qu'à l'égard de votre terre, je vous avois fortement pressée, & je vous presserois encore de rentrer dans vos droits; mais que jusqu'à présent, vous en aviez paru fort éloignée; que vos principales espérances étoient dans M. Morden, & que j'étois trompée si vous ne vous proposiez pas de suspendre vos résolutions & de gagner du temps jusqu'à son retour.

Je lui ai dit, qu'à l'égard de ses tragiques desseins, si l'exécution ou la menace pouvoit être utile à quelqu'un, c'étoit à ceux qui vous persécutent, en leur fournissant un prétexte pour achever promptement leur ouvrage, & même avec l'approbation de tout le monde; puisqu'il ne devoit pas s'imaginer que la voix du public pût jamais être en faveur d'un jeune homme violent,

& d'une réputation médiocre sur l'article des mœurs, qui se proposeroit d'enlever à une famille de quelque distinction, un enfant si précieux, & qui ne pouvant obtenir la préférence sur un homme qu'elle auroit choisi, menaceroit de s'en venger par la violence.

J'ai ajouté qu'il se trompoit beaucoup, s'il espéroit de vous intimider par ses menaces, que malgré toute la douceur qui faisoit le fond de votre caractere, je ne connoissois personne qui eût plus de fermeté que vous, ni qui fût plus inflexible (comme votre famille l'avoit éprouvé, & ne cesseroit pas de l'éprouver, si elle continuoit de vous en donner l'occasion) lorsque vous étiez bien persuadée que vous combattiez pour la vérité & la justice. Apprenez, lui ai-je dit, que Miss Clarisse Harlove, timide comme elle peut l'être quelquefois, dans les occasions où sa pénétration & sa prudence lui font voir du danger pour ce qu'elle aime, est au dessus de la crainte dans celles où son honneur & la véritable dignité de son sexe lui paroissent intéressés. En un mot, Monsieur, vous vous flatteriez en vain de pousser Miss Clarisse Harlove par l'effroi, à la moindre démarche qui soit indigne d'une ame supérieure.

Il étoit si éloigné, m'a-t-il dit, de penser à vous intimider, qu'il me conjuroit de ne pas vous dire un mot de ce qui lui étoit échappé avec moi: „ s'il avoit pris un air „ de menace, je devois le pardonner à la

„ chaleur de son sang, qui bouillonnoit de
„ la seule idée de vous perdre pour toujours
„ & de vous voir précipitée dans les bras
„ d'un homme que vous haïssez. Dans une
„ si horrible supposition, il avouoit que la
„ considération du public seroit peu capable
„ de l'arrêter : sur-tout lorsque les menaces
„ présentes de quelques personnes de votre
„ famille & le triomphe qu'ils feroient alors
„ éclater, exciteroient & justifieroient éga-
„ lement sa vengeance.

Tous les pays du monde, a-t-il ajouté, étoient égaux à ses yeux. Il n'y mettoit de différence que par rapport à vous ; & dans quelque résolution que son désespoir pût l'engager, s'il avoit le malheur de vous perdre, il n'avoit rien à redouter des loix de sa patrie.

Je n'ai point aimé l'air dont il m'a tenu ce discours. Cet homme, ma chere, est capable des plus grandes témérités.

Comme je n'ai pas manqué de lui en faire un reproche fort vif, il s'est efforcé de tempérer un peu cette furie, en me disant que pendant que vous demeurerez fille, il souffrira toutes sortes d'indignités de la part de vos proches ; mais que si vous vous déterminiez à vous mettre à couvert dans quelque lieu convenable, (en supposant que vous n'ayiez point de goût pour la protection de son oncle & de ses tantes, il m'a insinué adroitement celle de ma mere), ou si vous preniez le parti de vous retirer à Londres dans quelque maison d'ami, dont il n'appro-

cheroit pas sans votre permission, & d'où vous pourriez composer avec votre famille, il auroit l'esprit absolument tranquille, &, comme il l'avoit déja dit, il attendroit patiemment le retour de M. Morden, & la décision de son sort. Il connoissoit si bien, m'a-t-il dit encore, l'entêtement de votre famille, & le fonds qu'elle fait sur votre naturel & sur vos principes, qu'il tremblera pour vous aussi long-temps que vous serez exposée au double pouvoir de leurs persuasions & de leurs menaces.

Notre conversation a duré beaucoup plus long-temps; mais le reste ne m'ayant paru qu'une répétition de ce qu'il vous a dit dans votre derniere entrevue, je m'en rapporte à votre mémoire.

Si vous me demandez mon sentiment, je crois, ma chere, qu'il vous importe plus que jamais de vous rendre indépendante. Tout, alors, s'arrange comme de soi-même. Lovelace est un homme violent. Je souhaiterois, au fond, que vous pussiez vous délivrer de lui comme de Solmes. Une fois hors des mains de votre frere & de votre sœur, vous examinerez ce qui convient à votre devoir & à vos inclinations. Si votre famille persiste dans son ridicule systême, je suis d'avis de ne pas négliger l'ouverture de Lovelace, & je prendrai la premiere occasion pour sonder là-dessus ma mere. De votre côté, expliquez-moi nettement vos idées sur la proposition de rentrer dans vos droits, car je me joins à lui pour vous en

presser. Essayez du moins ce que cette demande peut produire. Demander, ce n'est pas intenter un procès. Mais quel parti que vous preniez, gardez-vous absolument de répéter que vous ne réclamerez point vos droits. Si la persécution continue, vous n'aurez que trop de raisons de penser autrement. Laissez-les dans la crainte de vous voir changer de disposition. Vous voyez que pour avoir déclaré que vous n'useriez pas du pouvoir qu'ils vous connoissent, vous n'en êtes pas mieux traitée. Il me semble qu'il ne devroit pas être nécessaire de vous le dire. Bon soir, ma très-chere & très-aimable amie.

ANNE HOVVE.

LETTRE XLIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOVVE.

Mercredi au soir, 22 de Mars.

J'APPRENDS de Betty, que, sur le rapport da ma tante & de ma sœur, tous mes parents assemblés ont pris contre moi une résolution unanime. Vous la trouverez dans une lettre de mon frere que je viens de recevoir, & que je vous envoye. Mais je suis bien aise qu'elle me revienne, aussi-tôt que vous l'aurez lue. Elle peut m'être nécessaire dans la suite de ces démêlés.

MISS CLARY.

Je reçois ordre de vous déclarer, que mon pere & mes oncles ayant appris de votre tante Hervey ce qui s'est passé entr'elle & vous, & de votre sœur le traitement qu'elle a essuyé de votre part; ayant rappellé tout ce qui s'est passé entre votre mere & vous; ayant pesé toutes vos raisons & toutes vos offres; ayant considéré leurs engagements avec M. Solmes, la patience de cet honnête homme, son extrême affection pour vous, & le peu de facilité que vous lui avez donnée vous-même pour vous faire connoître son mérite & ses propositions; ayant considéré de plus deux autres points: savoir, l'autorité paternelle, ouvertement offensée, & les instances continuelles de M. Solmes (quoique vous les ayiez si peu méritées), pour vous faire délivrer d'une prison à laquelle il veut bien attribuer l'aversion que vous marquez pour lui, n'y pouvant donner d'autre explication, lorsque vous avez assuré votre mere, que vous avez le cœur libre; ce qu'il est porté à croire, & ce que je vous avoue néanmoins que personne ne croit que lui; que pour toutes ces raisons, dis-je, il a été résolu, que vous irez chez votre oncle Antonin. Préparez-vous au départ. Vous ne serez pas avertie du jour long-temps auparavant, & vous en comprenez les raisons.

Je vous apprendrai honnêtement les

motifs de cette résolution : il y en a deux ; l'un, pour s'assurer que vous n'entretiendrez plus de correspondance illicite ; car on sait de Madame Hovve, que vous êtes en commerce de lettre avec sa fille, & peut-être avec quelque autre, par son entremise ; le second, pour vous mettre en état de recevoir les visites de M. Solmes, que vous avez jugé à propos de refuser ici, & pour vous donner le moyen dont vous vous êtes privée jusqu'à présent, de connoître quel homme, & quels avantages votre obstination vous a fait rejetter.

Si quinze jours de conversation avec M. Solmes, & tout ce que vos amis ne cesseront point de vous représenter en sa faveur, n'empêchent pas que vous ne demeuriez endurcie par vos correspondances clandestines, vous convaincrez tout le monde que l'*amor omnibus idem* de Virgile (pour l'intelligence duquel je vous renvoie à votre traduction des *Georgiques* par *Dryden*) se vérifie dans vous, comme dans tout le reste de la *creation animale*, & que vous ne pouvez ou vous ne voulez pas renoncer à votre prévention en faveur du sage, du vertueux, du pieux Lovelace. (Je fais, voyez-vous, tous mes efforts pour vous plaire.) Alors on examinera s'il convient de satisfaire cet honorable caprice, ou de vous abandonner pour toujours.

Comme votre départ est une chose réglée, on espere que vous vous y déterminerez de bonne grace. Votre oncle n'épargnera rien

pour vous faire trouver de l'agrément dans sa maison ; mais, à la vérité, il ne vous promettra pas de tenir toujours le pont levé.

Les personnes que vous verrez, outre M. Solmes, seront, moi-même, si vous m'accordez tant d'honneur ; votre sœur ; &, suivant la conduite que vous tiendrez avec M. Solmes, votre tante Hervey & votre oncle Jules. Cependant les deux derniers pourront bien se dispenser de vous voir, si vous leur faites craindre d'être fatigués par vos *invocations plaintives*. Betty Barnes est nommée pour vous servir. Et je dois vous dire, Miss, que votre dégoût pour cette honnête fille, ne nous donne pas plus mauvaise opinion d'elle ; quoique dans le désir qu'elle auroit de vous obliger, elle regarde comme un malheur de vous déplaire. On vous demande un mot de réponse, pour savoir si vous êtes disposée à partir de bonne grace. Votre indulgente mere m'ordonne de vous assurer, de sa part, que les visites de M. Solmes, pendant quinze jours, sont aujourd'hui tout ce qu'on exige de vous.

Je suis, comme il vous plaira de le mériter, Votre, &c.

JAMES HARLOVE.

Ainsi, ma chere, voilà le chef-d'œuvre de la politique de mon frere. Consentir de *bonne grace* à me rendre chez mon oncle, pour y recevoir ouvertement les visites de M. Solmes. Une chapelle, une maison écartée. Toute correspondance impossible avec

vous. Nulle ressource pour la fuite, si l'on employoit la violence pour me lier avec un homme odieux.

Quoiqu'il fût assez tard lorsque j'ai reçu cette insolente lettre, j'ai fait sur le champ ma réponse, afin que mon frere la puisse recevoir demain à son réveil. Vous en trouverez ici la copie, & vous y verrez combien j'ai été choquée de son outrageante érudition, & de ses *invocations plaintives.* D'ailleurs, comme l'ordre de me tenir prête à partir est au nom de mon pere & de mes oncles, le juste ressentiment que je marque est en même-temps un petit trait de l'art dont on m'accuse, pour justifier mon refus, que mon frere & ma sœur ne manqueroient pas de faire passer pour un acte de révolte. Il est clair pour moi, ma chere, qu'ils ne croiroient avoir obtenu que la moitié de ce qu'ils se proposent, en me forçant d'épouser Solmes, s'ils ne me faisoient pas perdre entiérement la faveur de mon pere & de mes oncles.

Trois lignes, mon frere, suffisoient pour m'informer de la résolution de mes amis; mais vous auriez manqué l'occasion d'étaler votre pédanterie par une si infame allusion au vers de Virgile. Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que si l'humanité a fait une partie de vos études au College, elle n'a pas trouvé dans vous un esprit propre à recevoir ses impressions. Je vois que mon sexe, & la qualité de sœur, ne font pas des titres qui me donnent droit à la moindre

décence de la part d'un frere qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ses mauvaises qualités naturelles, qu'aucune de ces dispositions à la politesse que la naissance doit donner, indépendamment de l'éducation.

Je ne doute pas que cet exorde ne vous déplaise; mais comme vous vous l'êtes attiré justement, mon inquiétude là-dessus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre esprit aux dépens de la justice & de la compassion. Je suis lasse enfin de souffrir des mépris & des imputations, qui conviennent moins à un frere qu'à personne; & j'ai, Monsieur, une grace particuliere à vous demander; c'est d'attendre, pour vous mêler du soin de me chercher un mari, que j'aie la présomption de proposer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plaît; mais je ne puis m'empêcher de croire, que si j'avois l'art de mettre mon pere de mon côté, mes droits seroient les mêmes à votre égard, que ceux que vous vous attribuez sur moi.

Quant à l'information que vous me donnez par votre lettre; je suis disposée, comme je le dois, à recevoir tous les ordres de mon pere; mais cette déclaration néanmoins venant d'un frere qui a fait éclater depuis peu tant d'animosité contre moi, sans autre raison que celle de se trouver une sœur de trop pour son propre intérêt, je me crois en droit de conclure qu'une lettre, telle que vous me l'avez envoyée, est uniquement de vous, & de vous déclarer à

mon tour, qu'aussi long-temps que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où je puisse aller volontairement, ni même sans violence, pour y recevoir les visites de M. Solmes.

Je crois mon indignation si juste, pour l'honneur de mon sexe, comme pour le mien, que dans la profession que je fais de ne pas déguiser mes sentiments, je vous déclare aussi que je ne recevrai plus de vos lettres, si je n'y suis obligée par une autorité à laquelle je ne disputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur pour l'avenir & pour la vie présente, est également intéressé: & si j'avois le malheur de tomber dans ce cas, je serois sûre que la rigueur de mon pere viendroit moins de lui-même, que de vous, & des spécieuses absurdités de vos ambitieux systêmes.

Irritée comme je le suis, j'ajouterai qu'en me supposant même aussi perverse & aussi obstinée que je me l'entends reprocher, on ne m'auroit jamais traitée si cruellement. Consultez votre cœur, mon frere; dites à qui j'en ai l'obligation; & voyez de quoi je suis coupable, pour mériter tous les maux que vous avez fait tomber sur moi.

CL. HARLOVE.

Lorsque vous aurez lu cette réponse, vous me direz, ma chere, ce que vous pensez de moi. Il me semble que je ne profite pas mal de vos leçons.

décence de la part d'un frere qui paroît s'être plutôt appliqué à cultiver ses mauvaises qualités naturelles, qu'aucune de ces dispositions à la politesse que la naissance doit donner, indépendamment de l'éducation.

Je ne doute pas que cet exorde ne vous déplaise; mais comme vous vous l'êtes attiré justement, mon inquiétude là-dessus diminuera d'autant plus de jour en jour, que je vous vois chercher à faire briller votre esprit aux dépens de la justice & de la compassion. Je suis lasse enfin de souffrir des mépris & des imputations, qui conviennent moins à un frere qu'à personne; & j'ai, Monsieur, une grace particuliere à vous demander; c'est d'attendre, pour vous mêler du soin de me chercher un mari, que j'aie la présomption de proposer une femme pour vous. Pardonnez, s'il vous plait; mais je ne puis m'empêcher de croire, que si [illegible] de mettre mon pere d[illegible] seroient les mêm[illegible] que vous [illegible]

Qua[illegible] nez pa[illegible] je le[illegible] mon[illegible] mo[illegible] de[illegible] fa[illegible] f[illegible]

mon tour, qu'aussi long-temps que j'en aurai cette opinion, il n'y aura point de lieu où je puisse aller volontairement, ni même sans violence, pour y recevoir les visites de M. Solmes.

Je crois mon indignation si juste, pour l'honneur de mon sexe, comme pour le mien, que dans la profession que je fais de ne pas déguiser mes sentiments, je vous déclare aussi que je ne recevrai plus de vos lettres, si je n'y suis obligée par une autorité à laquelle je ne disputerai jamais rien, excepté dans un cas où mon bonheur pour l'avenir & pour la vie présente, est également intéressé: & si j'avois le malheur de tomber dans ce cas, je serois sûre que la rigueur de mon pere viendroit moins de lui-même, que de vous, & des spécieuses absurdités de vos ambitieux systémes.

[illegible] -ée comme je le suis, j'ajouterai qu'en [illegible] posant même aussi perverse & aussi [illegible] me je me l'entends reprocher, [illegible] jamais traitée si cruelle- [illegible] votre cœur, mon frere; [illegible] l'obligation; & voyez [illegible] pable, pour mériter tous [illegible] vous avez fait tomber sur moi.

[illegible] L. HARLOVE.

[illegible] la cette réponse, [illegible], ce que vous [illegible] que je ne po- [illegible]

LETTRE L.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Jeudi matin, 23 de Mars.

MA lettre a causé bien du trouble. Personne n'avoit quitté le château cette nuit. On avoit souhaité que mes oncles fussent présents, pour donner leur avis sur ma réponse, si je refusois de me soumettre à des ordres qu'on croyoit si raisonnables. Betty raconte que mon pere, dans sa premiere fureur, parloit de monter à ma chambre & de me chasser sur le champ de sa maison. On n'a pu le retenir, qu'en lui faisant entendre que c'étoit répondre à mes vues perverses, & m'accorder ce qui faisoit sans doute l'objet de tous mes desirs. Enfin, ma mere & ma tante ayant représenté qu'au fond j'avois été blessée par les premieres mesures, on a conclu que mon frere m'écriroit d'un style plus modéré; & comme j'ai déclaré que sans le commandement d'une autorité supérieure, je ne recevrois plus de ses lettres, ma mere a pris la peine d'écrire les deux lignes suivantes, pour tenir lieu d'adresse.

„ Clary, recevez & lisez cette lettre avec „ la modération qui convient à votre sexe, „ à votre caractere, à votre éducation & „ au respect que vous nous devez. Vous y „ ferez une réponse, adressée à votre frere.

CHARLOTTE HARLOVE.

Jeudi matin.

J'écris encore une fois, malgré l'impérieuse défense de ma petite sœur. Votre mere le veut absolument, pour vous ôter tout prétexte d'excuse, si vous persistez dans votre pervicacité (*). Je crains bien, Miss, que ce mot ne m'attire le nom de pédant. On veut flatter jusqu'à la moindre apparence de cette délicatesse, qui vous faisoit admirer de tout le monde.... avant que vous eussiez connu Lovelace. Cependant j'avouerai sans peine, puisque votre mere & votre tante le desirent, (elles auroient du penchant à vous favoriser si vous ne leur en ôtiez le pouvoir) que je puis m'être attiré votre réponse par quelques expressions peu ménagées. Remarquez néanmoins qu'elles la trouvent très-indécente. Vous voyez, Miss, que je m'essaie à prendre un langage poli, lorsque vous paroissez l'abandonner. Voici de quoi il est question.

On vous prie, on vous demande en grace, on vous supplie (lequel de ces termes trouvez-vous agréable, Miss Clary ?) de ne pas faire difficulté d'aller chez votre oncle Antonin. Je vous répete de bonne foi que c'est dans les vues que je vous ai expliquées par ma derniere; sans quoi il est à présumer qu'on n'auroit pas besoin de *vous prier*, de *vous demander en grace*, de vous *supplier*. C'est une promesse qu'on a faite à M. Sol-

(*) Ce mot n'est pas plus Anglois que François, pour signifier *obstination*. Il est purement Latin.

mes, qui ne cesse point d'être votre Avocat, & qui s'afflige de vous voir renfermée, parce qu'il regarde cette contrainte comme la source de votre aversion pour lui. S'il ne vous trouve pas mieux disposée en sa faveur, lorsque vous serez délivrée de ce que vous nommez votre prison, il prendra le parti de renoncer à vous, quelque peine qu'il lui en puisse coûter. Il vous aime trop; & c'est en quoi il me semble qu'on pourroit douter de son jugement, auquel vous n'avez pas rendu d'ailleurs assez de justice.

Consentez donc, pendant quinze jours seulement, à recevoir ses visites. Votre éducation (vous m'avez si bien parlé de la mienne!) ne doit vous permettre aucune incivilité pour personne. J'espere qu'il ne sera pas le premier homme, (à l'exception de moi néanmoins) que vous voulussiez traiter grossiérement, par la seule raison qu'il est estimé de toute votre famille. Je suis tout ce que vous avez dessein de faire de moi, un ami, un frere, un serviteur. Mon regret est de ne pouvoir pousser la politesse encore plus loin pour une sœur si polie, si délicate!

JAMES HARLOVE.

P. S. Il faut m'écrire encore: du-moins si votre bonté vous fait condescendre à nous honorer d'une réponse. Votre mere ne veut point être troublée par vos inutiles *invocations*. Le voilà encore, Mademoiselle Clary, ce malheureux terme qui vous déplaît. Répétez le nom de *pédant* à votre frere.

A Monsieur HARLOVE *le fils.*

Jeudi, 23 de Mars.

Permettez, mes très-chers & très-honorés pere & mere, que ne pouvant obtenir l'honneur de vous écrire directement, je vous dérobe un moment d'audience par cette voie, du moins, si ma lettre trouve le chemin ouvert jusqu'à vous. Qu'il me soit permis de vous assurer qu'il n'y a qu'un invincible dégoût qui puisse me donner de l'opposition à vos volontés. Que sont les richesses, comparées au bonheur? Pourquoi vouloir que je sois livrée cruellement à un homme pour lequel je ne sens que de l'aversion? Qu'il me soit permis de répéter que la Religion même me défend d'être à lui: j'ai de trop hautes idées des devoirs du mariage. Lorsque je prévois une vie misérable; lorsque mon cœur y est moins intéressé que mon ame, mon bonheur présent moins que mon bonheur futur; pourquoi m'ôteroit-on la liberté du refus? Cette liberté est tout ce que je demande.

Il me seroit aisé d'accorder quinze jours à la conversation de M. Solmes, quoiqu'il ne m'en fût pas moins impossible de surmonter mon dégoût. Mais une maison écartée, une chapelle, & le peu de compassion que j'ai trouvée jusqu'à présent dans mon frere & ma sœur, sont capables de m'inspirer d'étranges craintes: & comment mon frere peut-il dire qu'à la priere de

M. Solmes, ma prison finira chez mon oncle, lorsqu'elle doit devenir plus étroite que jamais ? Ne me menace-t-on pas de tenir le pont fermé ? Aurai-je un pere & une mere auxquels je puisse appeller en dernier ressort ?

Je vous conjure de ne ne pas remettre à un frere & à une sœur, votre autorité sur votre malheureuse fille ; à un frere & une sœur, qui m'accablent de duretés & de reproches, & qui s'attachent, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, à vous représenter sous de fausses couleurs mes discours & ma conduite ; sans quoi, il seroit impossible qu'ayant toujours eu tant de part à votre faveur, je fusse tombée si bas dans votre estime.

Tous mes vœux se réduisent à une seule grace. Permettez-moi, ma chere mere, de travailler sous vos yeux comme une de vos femmes, & vous vous convaincrez par vous-même, que ce n'est ni caprice ni prévention qui me gouvernent. Que du moins je ne sois pas chassée de votre maison ! M. Solmes peut aller & venir, suivant les desirs de mon pere. Je ne demande que la liberté de me retirer lorsqu'il paroîtra, & j'abandonne le reste à la providence.

Pardonnez, mon frere, s'il y a quelque apparence d'art dans la voie que je prends pour m'adresser à un pere & une mere, lorsqu'il m'est défendu de leur écrire & de m'approcher d'eux. Il est bien dur pour moi d'être réduite à cette ressource ! Par-

donnez aussi, avec la générosité d'un cœur noble & la tendresse qu'un frere doit à sa sœur, une franchise que j'ai peut-être poussée trop loin dans ma derniere lettre. Quoique depuis quelque temps vous m'ayez fait attendre de vous peu de faveur & de compassion, je ne laisse pas de vous demander ces deux sentiments, parce que je n'ai pas mérité que vous me les refusiez. Vous n'êtes que mon frere, aussi long-temps que, graces au ciel! mon pere & ma mere vivent pour le bonheur de leur famille; mais je suis persuadée que vous avez le pouvoir de rendre la paix à votre malheureuse sœur.

CL. HARLOVE.

Betty m'est venue dire que mon frere a déchiré ma lettre, & qu'il se propose de me faire une réponse, capable de me réduire au silence; d'où je dois conclure que j'aurois pu toucher le cœur de quelqu'un, si le sien avoit moins de dureté. Que le ciel lui pardonne!





LETTRE LI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Jeudi au soir, 23 de Mars.

JE vous envoie la lettre dont *j'étois* menacée, & qui vient d'être remise entre mes mains. Mon frere, ma sœur, mon oncle Antonin & M. Solmes, sont ensemble, me diton, à relire la copie, avec toute la joie d'un triomphe, comme une piece victorieuse à laquelle ils ne craignent point de réponse.

Si je vous écris encore une fois, mon inflexible sœur, c'est pour vous faire savoit que la jolie invention que vous avez employée, pour faire passer vos pathétiques lamentations par mes mains jusqu'à mon pere & ma mere, n'a pas eu l'effet que vous en espériez. Je vous assure que votre conduite n'a pas été représentée sous de fausses couleurs. Il n'en est pas besoin. Votre mere, qui est si ardente à saisir l'occasion d'expliquer favorablement tout ce qui vient de vous, s'est vue forcée, comme vous ne l'ignorez pas, de vous abandonner entiérement. Ainsi l'expédient de travailler sous ses yeux est tout-à-fait inutile. Vos *ruses plaintives* lui sont insupportables : c'est par ménagement pour elle, qu'il vous est dé-

fendu de paroître en sa présence : & vous n'y reparoîtrez jamais, qu'aux conditions qu'il lui plaira de vous imposer.

Il s'en est peu fallu que vous n'ayiez fait une dupe de votre tante Hervey. Elle ne descendit hier de chez vous qne pour plaider en votre faveur. Mais lorsqu'on lui eut demandé ce qu'elle avoit obtenu de vous, elle regarda autour d'elle, sans avoir rien à répondre. Votre mere, surprise aussi par le tour d'adresse que vous avez joué sous mon nom, (car ne me défiant pas de votre ingénieux subterfuge, j'ai commencé à lire la lettre) a voulu absolument qu'elle fût lue jusqu'au bout, & s'est écriée d'abord, en se tordant les mains, que sa Clary, sa chere fille, ne devoit pas être forcée. Mais lorsqu'on lui a demandé si elle souhaitoit pour son gendre un homme qui brave toute la famille, & qui a versé le sang de son fils, & ce qu'elle avoit obtenu de sa fille bien-aimée, qui fût capable de lui inspirer ce mouvement de tendresse, sur-tout après avoir été trompée par les apparences d'une fausse liberté de cœur, elle n'a fait que jetter aussi les yeux autour d'elle. Alors, loin de prendre parti pour une rebelle, elle s'est confirmée dans la résolution de faire valoir son autorité.

On s'imagineroit, mon enfant, que vous avez une fort haute idée des devoirs du mariage ; & j'engagerois ma vie néanmoins, que semblable à toutes les autres femmes, dont j'excepte une ou deux que j'ai l'hon-

neur de connoître, vous irez promettre à l'église ce que vous oublierez en sortant, pour ne vous en souvenir de votre vie. Mais, doux enfant! (comme votre digne Maman Norton vous appelle) pensez un peu moins à l'état conjugal, du moins jusqu'à ce que vous y soyez arrivée, & remplissez un peu mieux vos devoirs de fille. Comment pouvez-vous dire que tout le mal sera pour vous, tandis que vous en faites tomber une si grande partie sur votre pere & votre mere, sur vos oncles, sur votre tante, sur moi & sur votre sœur, qui vous avons aimée si tendrement depuis près de dix-huit ans que vous êtes au monde?

Si je ne vous ai pas donné lieu, dans ces derniers temps, de faire beaucoup de fonds sur ma faveur & ma compassion, c'est que dans ces derniers temps, vous avez peu mérité l'une & l'autre. Je ne comprends point votre idée, maligne petite folle que vous êtes, lorsqu'ajoutant que je ne suis que votre frere, (degré de parenté fort léger apparemment pour vous) vous prétendez qu'il n'en dépend pas moins de moi de vous rendre cette paix qui est entre vos mains, quand vous voudrez la devoir à vous-même. Vous demandez pourquoi l'on vous ôte la liberté de refuser? C'est, jolie petite Miss, parce qu'on est persuadé qu'elle seroit bientôt suivie de la liberté de choisir. Le misérable, à qui vous avez donné votre cœur, ne cesse de le dire ouvertement à tous ceux qui veulent l'entendre. Il se vante que vous êtes à

lui ; & la mort est ce qu'il promet à quiconque entreprendra de lui enlever sa proie. *C'est* précisément ce point que nous pensons *à lui* disputer. Mon pere, croyant pouvoir s'attribuer les droits de la nature sur un de ses enfants, est absolument déterminé à les soutenir ; & je vous demande à vous-même ce qu'il faut penser d'un enfant qui donne la préférence à un vil libertin sur son pere.

Voilà le jour dans lequel tout ce débat doit être placé. Rougissez donc; délicatesse, qui ne peut souffrir la citation du Poëte. Rougissez, modestie virginale ; &, si vous êtes capable de conviction, Miss Clary, rendez-vous à la volonté de ceux à qui vous devez l'être, & demandez à tous vos amis l'oubli & le pardon d'une révolte sans exemple.

Ma lettre est plus longue que je ne me proposois de vous en écrire jamais, après l'insolence que vous avez eue de me le défendre. Mais je reçois la commission de vous déclarer que tous vos amis sont aussi las de vous tenir renfermée, que vous de l'être. Préparez-vous donc à vous rendre dans peu de jours chez votre oncle Antonin, qui, malgré vos craintes, fera lever son pont lorsqu'il le voudra, qui recevra chez lui des compagnies de son goût, & qui ne fera pas démollir sa chapelle pour vous guérir de l'aversion que vous commencez à prendre pour les lieux destinés au Service Divin; idée d'autant plus folle, que si nous voulions employer la force, votre chambre

seroit aussi propre que tout autre lieu pour la cérémonie.

Vos préventions contre M. Solmes, vous ont malheureusement aveuglée. La charité nous oblige de vous ouvrir les yeux. Cet honnête homme ne paroît méprisable qu'à vous; & dans un provincial, qui est trop sensé pour vouloir faire le petit-maître, je ne vois point ce qu'il y a de plus à desirer du côté des manieres. A l'égard de son naturel, il faut que vous le connoissiez mieux pour en juger.

Enfin, je vous conseille de vous disposer de bonne heure à partir; autant pour votre propre commodité, que pour faire voir à vos amis qu'il y a du moins quelque chose en quoi vous n'êtes pas fâchée de les obliger. Vous me compterez parmi eux quand il vous plaira de le mériter, *quoique je ne sois que votre frere.*

JAMES HARLOVE.

P. S. Si vous êtes disposée à recevoir M. Solmes, & à lui faire quelques excuses de votre conduite passée, pour vous mettre en état de le voir ensuite dans quelque autre lieu avec moins d'embarras, il se rendra où vous le jugerez à propos. Si vous souhaitiez aussi de lire les articles, avant qu'on vous les présente pour vous les faire signer, on vous les enverra sur le champ. Qui sait s'ils ne vous aideront pas à former quelque nouvelle objection? Votre cœur est libre, vous

vous savez. Il faut bien qu'il le soit, car ne l'avez-vous pas dit à votre mere ? Et la pieuse *Clarisse* seroit-elle capable d'une imposture ?

Je ne vous demande point de réponse ; il n'en est pas besoin. Cependant je vous demande, Miss, si vous n'avez plus d'offres à proposer ?

La fin de cette lettre m'a piquée si vivement, quoiqu'elle puisse avoir été ajoutée sans la participation des autres, que j'ai pris aussi-tôt ma plume, dans l'intention d'écrire à mon oncle Jules, pour lui demander, suivant votre avis, que ma terre me soit rendue. Mais le courage m'a manqué, lorsque je suis venue à faire réflexion que je n'ai pas un ami, qui soit propre à me soutenir, & que cette démarche ne serviroit qu'à les irriter sans répondre à mes vues. Oh ! si M. Morden étoit ici !

N'est-il pas bien cruel pour moi, qui me croyois, il n'y a pas long-temps, chérie de tout le monde, de n'avoir personne qui puisse parler en ma faveur, prendre mes intérêts, ou m'accorder un asyle, si je me trouvois dans la nécessité d'en chercher ; moi, qui ai eu la vanité de penser, que j'avois autant d'amis que je connoissois de personnes, & qui me flattois même de n'en être pas tout-à-fait indigne ; parce que dans l'un & l'autre sexe, dans toutes sortes d'états, entre les pauvres comme parmi les riches, tout ce qui porte l'image de mon

Auteur avoit sa juste part à ma tendre affection. Plût au Ciel, ma chere, que vous fussiez mariée! Peut-être M. Hickman se laisseroit-il engager par votre priere à m'accorder sa protection jusqu'à la fin de cet orage. D'un autre côté, ce seroit l'exposer à quantité d'embarras & de dangers; ce que je ne voudrois pas pour tous les avantages du monde.

Je ne sais ce que je dois faire. Non, je ne le sais pas. J'en demande pardon au Ciel, mais je sens que ma patience est épuisée. Je souhaiterois.... hélas j'ignore ce que je puis souhaiter sans crime. Cependant je souhaiterois qu'il plût à Dieu de m'appeller à lui dans sa miséricorde: je n'en ai plus à me promettre ici-bas. Qu'est-ce que ce monde! Qu'offre-t-il à desirer! Les biens dont nous avons l'espérance sont si mêlés, qu'on ne sait de quel côté doivent tomber les desirs. La moitié du genre humain sert à tourmenter l'autre, & souffre elle-même autant de tourment qu'elle en cause. C'est particuliérement le cas où je suis; car, en me rendant malheureuse, mes proches ne travaillent pas pour leur propre bonheur; à l'exception néanmoins de mon frere & de ma sœur, qui paroissent y trouver leurs délices, & jouir de tout le mal qu'ils me font.

Mais il est temps d'abandonner la plume, puisque au lieu d'encre il n'en coule que du fiel.

LETTRE LII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Vendredi à 6 heures du matin.

MADEMOISELLE Betty m'apprend qu'on ne s'entretient que de mon départ. Elle a reçu ordre, dit-elle, de se tenir prête à partir avec moi ; & sur quelques marques d'aversion que j'ai données pour ce voyage, elle a eu l'audace de me dire, que m'ayant quelquefois entendue vanter la situation *romanesque* du château de mon oncle, elle est surprise de me voir cette froideur pour une maison si conforme à mon goût.

Je lui ai demandé si cette insolence venoit d'elle-même, ou si c'étoit une observation de sa maîtresse ?

Elle m'a causé bien plus d'étonnement par sa réponse : c'étoit une chose bien dure, m'a-t-elle dit, qu'il ne pût sortir un bon mot de sa bouche, sans qu'on lui en dérobât l'honneur.

Comme il m'a paru qu'effectivement elle croyoit avoir dit quelque chose d'admirable, sans en sentir la hardiesse, j'ai pris le parti de ne pas relever son impertinence. Mais, au fond, cette créature m'a causé quelquefois de l'étonnement par ses effronteries ; & depuis qu'elle est auprès de moi, j'ai trouvé dans son audace, plus d'esprit

que je ne l'en avois jamais soupçonnée. C'est une marque que l'insolence est son talent, & que la fortune, en la plaçant au service de ma sœur, ne l'a pas traitée avec autant de faveur que la nature, qui l'a rendue plus propre à être sa compagne. Il me vient quelquefois à l'esprit, que moi-même, la nature m'a plutôt faite pour les servir toutes deux, que pour être la maîtresse de l'une, ou la sœur de l'autre : &, depuis quelques mois, la fortune m'a traitée comme si elle étoit de la même opinion.

Vendredi à dix heures.

En allant tout-à-l'heure à ma voliere, j'ai entendu mon frere & ma sœur qui rioient de toute leur force avec leur Solmes, & qui sembloient jouir de leur triomphe. La grande charmille, qui sépare la cour du jardin, les empêchoit de me voir.

Il m'a paru que mon frere venoit de leur lire sa derniere lettre ; démarche fort prudente ! & qui s'accorde fort bien, direz-vous, avec toutes leurs vues, de me faire la femme d'un homme, auquel ils découvrent ce qu'un peu de bonté devroit leur faire cacher soigneusement dans cette supposition, pour l'intérêt de ma tranquillité future. Mais je ne puis douter qu'ils ne me haïssent au fond du cœur.

Assurément, lui disoit ma sœur, vous l'avez réduite au silence. Il n'étoit pas besoin de lui défendre de vous écrire. Je

parierois qu'avec tout ſon eſprit, elle n'entreprendra pas de répliquer.

A la vérité, lui a répondu mon frere, (avec un air de vanité ſcholaſtique dont il eſt rempli ; car il ſe regarde comme l'homme du monde qui écrit le mieux) je crois lui avoir donné le coup de grace. Qu'en dites-vous M. Solmes ?

Votre lettre me paroît ſans replique, lui a dit Solmes ; mais ne ſervira-t-elle pas à l'aigrir encore plus contre moi ? Soyez ſans crainte, a répondu mon frere, & comptez que nous l'emporterons, ſi vous ne vous laſſez pas le premier. Nous ſommes trop avancés pour jetter les yeux en arriere. M. Morden doit arriver bientôt. Il faut finir avant ſon retour, ſans quoi elle ſortiroit de notre dépendance.

Comprenez-vous, chere Miſs Hovve, la raiſon qui les porte à ſe preſſer ?

M. Solmes a déclaré qu'il ne manqueroit point de conſtance, auſſi long-temps que mon frere ſoutiendroit ſon eſpoir, & que mon pere demeureroit ferme.

Ma ſœur a dit à mon frere qu'il m'avoit battue admirablement, ſur le motif qui m'obligeoit de converſer avec M. Solmes ; mais que les fautes d'une fille perverſe ne devoient pas lui faire étendre ſes railleries ſur tout le ſexe.

Je ſuppoſe que mon frere a fait quelque réponſe vive & pleine de ſel ; car lui & M. Solmes en ont beaucoup ri, & Bella, qui en rioit auſſi, l'a traitée d'impertinent ; mais

je n'ai pu rien entendre de plus, parce qu'ils se sont éloignés.

Si vous croyez, ma chere, que leurs discours ne m'ont pas fort échauffé l'esprit, vous vous trouverez trompée en lisant la lettre suivante, que j'ai écrite à mon frere, tandis que ma bile étoit allumée. Ne me reprochez plus, je vous prie, trop de patience & de douceur.

A Monsieur HARLOVE le fils.

Vendredi matin.

Si je gardois le silence, Monsieur, sur votre derniere lettre, vous en pourriez conclure que je consens à me rendre chez mon oncle, aux conditions que vous m'avez prescrites. Mon pere disposera de moi comme il lui plaira. Il peut me chasser de sa maison, s'il le juge à propos, ou vous charger de cette commission. Mais quoique je le dise à regret, il me paroîtroit fort dur d'être menée malgré moi dans la maison d'autrui, lorsque j'en ai moi-même une où je puis me retirer.

Vos persécutions, & celles de ma sœur, ne me feront pas naître la pensée de me remettre en possession de mes droits, sans la permission de mon pere. Mais si je ne dois pas faire un plus long séjour ici, pourquoi ne me seroit-il pas permis d'aller dans ma terre? Je m'engagerai volontiers, si cette faveur m'est accordée, à ne recevoir aucune visite qu'on puisse désaprouver. Je dis *cette*

faveur; & je suis prête à la recevoir à ce titre, quoique le testament de mon grand-pere m'en ait fait un droit.

Vous me demandez, d'un air assez indécent pour un frere, si je n'ai pas quelques nouvelles offres à proposer? J'en ai trois ou quatre, depuis votre question; & je les crois effectivement nouvelles, quoique j'ose dire, qu'au jugement de toute personne impartiale, que vous ne préviendrez pas contre moi, les anciennes ne devoient pas être rejettées. C'est du moins ce que je pense: pourquoi ne l'écrirois-je pas? Vous n'avez pas plus de raison pour vous offenser de cette liberté, sur-tout, lorsque dans votre derniere lettre vous paroissez faire gloire d'avoir engagé ma mere & ma tante Hervey contre moi, que je n'en ai d'être fâchée de l'indigne traitement que je reçois d'un frere.

Voici donc ce que j'ai de nouveau à proposer: premiérement, qu'il me soit libre d'aller au lieu que je viens de nommer, sous les conditions qui me seront prescrites & que je promets d'observer religieusement. Je ne lui donnerai pas même le nom de *ma terre*, je n'ai que trop de raisons de regarder comme un malheur, qu'elle ait jamais été à moi.

Si je n'obtiens pas cette permission, je demande celle d'aller passer un mois, ou le temps qu'on jugera convenable, chez Miss Hovve.

Si je ne suis pas plus heureuse sur cet

article, & qu'absolument je doive être chassée de la maison de mon pere ; qu'on me permette du moins d'aller chez ma tante Hervey, où je serai inviolablement soumise à ses ordres & à ceux de mon pere & de ma mere.

Mais si cette grace même m'est refusée, ma très-humble demande est d'être envoyée chez mon oncle Jules, au lieu de mon oncle Antonin : non que j'aie pour l'un moins de respect que pour l'autre; mais la situation du château, ce pont qu'on me menace de lever, & cette chapelle peut-être, malgré le ridicule que vous avez voulu jetter sur mes craintes, m'épouvantent au-delà de toute expression.

Enfin, si l'on refuse aussi cette proposition, & s'il faut aller dans une maison, qui me paroissoit autrefois délicieuse, je demande de n'être pas forcée d'y recevoir les visites de M. Solmes. A cette condition, je pars avec autant de joie que jamais.

Telles sont, Monsieur, mes nouvelles propositions. Si vous trouvez qu'elles répondent mal à vos vues, parce qu'elles tendent toutes à l'exclusion de votre client, je ne vous dissimulerai pas qu'il n'y a pas d'infortune que je ne sois déterminée à souffrir, plutôt que de donner ma main à un homme pour lequel je ne puis jamais avoir que de l'aversion.

Vous remarquerez sans doute quelque changement dans mon style ; mais un juge impartial, qui sauroit ce que le hasard

m'a fait entendre depuis une heure de votre bouche, & celle de ma sœur, particuliérement la raison qui rend aujourd'hui vos persécutions si pressantes, me croiroit parfaitement justifiée. Faites réflexion, Monsieur, qu'après m'être attiré tant de railleries outrageantes par mes *invocations plaintives*, il est temps, ne fût-ce que pour imiter d'aussi excellents exemples que les vôtres & ceux de ma sœur, que j'établisse un peu mon caractere; & que pour vous résister à tous deux, je me rapproche du vôtre, autant que mes principes me le permettront.

J'ajouterai, pour *vuider mon carquois femelle*, (*) que vous ne pouvez avoir eu d'autre raison pour me défendre de vous repliquer, après m'avoir écrit tout ce qu'il vous a plu, que le témoignage de votre propre cœur, qui vous a fait sentir que tous les droits sont violés dans le traitement que je reçois de vous.

Si je me trompe en vous supposant des remords, je suis si sûre de la justice de ma cause, que moi, fille ignorante, peu instruite des regles du raisonnement, & plus jeune que vous d'un tiers de vos années, je consens à faire dépendre mon sort du succès d'une dispute avec vous, c'est-à-dire, Monsieur, avec un homme qui a reçu son éducation à l'Université, dont l'esprit doit s'être fortifié par ses propres observations & par les lumieres d'une société savante,

(*) Expression de son frere dans une lettre précédente.

& qui (pardonnez-moi de descendre si bas) est accoutumé à *donner le coup de grace* à ceux contre lesquels il daigne prendre la plume.

Je vous laisse le choix du juge, & je ne le demande qu'impartial. Prenez par exemple, votre dernier gouverneur, ou le vertueux docteur Levvin. Si l'un ou l'autre se déclare contre moi, je promets de me résigner à ma destinée ; pourvu qu'on me promette aussi que dans l'autre supposition, mon pere me laissera libre de refuser la personne qu'on veut me donner malgré moi. Je me flatte, mon frere, que vous accepterez d'autant plus volontiers cette offre, que vous paroissez avoir une haute idée de vos talents pour le raisonnement, & n'en avoir pas une médiocre de la force des arguments que vous avez employés dans votre derniere lettre. Si vous êtes persuadé que l'avantage ne puisse manquer d'être pour vous, dans l'occasion que je vous propose, il me semble que l'honneur vous fait une loi de montrer devant un juge impartial, que la justice est de votre côté, & l'injustice du mien.

Mais vous sentez bien que ce combat demande nécessairement d'être engagé par écrit ; que les faits doivent être établis & reconnus de part & d'autre, & la décision donnée suivant la force des arguments ; car vous me permettrez de dire que je connois trop bien votre naturel impétueux, pour m'exposer avec vous à des combats personnel.

Si vous n'acceptez pas ce défi, j'en conclurai que vous ne sauriez justifier votre conduite à vos propres yeux; & je me contenterai de vous demander à l'avenir les égards dûs à une sœur, par un frere qui aspire à quelque réputation de savoir & de politesse.

Trouvez-vous qu'à présent, Monsieur, je commence à montrer, par ma fermeté, que je me sens un peu de l'honneur que j'ai d'appartenir à vous & à ma sœur? Vous trouverez peut-être aussi que c'est m'éloigner de cette partie de mon caractere, qui paroissoit m'attirer autrefois l'amitié de tout le monde. Mais considerez, s'il vous plaît, à qui ce changement doit être attribué; & que je n'en aurois jamais été capable, si je n'avois reconnu que c'est à ce caractere même que je dois attribuer les mépris & les insultes dont vous ne cessez pas d'accabler une sœur foible & sans défense, qui malgré l'amertume de sa douleur, ne s'est jamais écartée du respect & de l'affection qu'elle doit à son frere, & qui ne desire que des raisons de conserver pendant toute sa vie les mêmes sentiments,

CL. HARLOVE.

Admirez, ma chere, la force & la volubilité de la passion: cette lettre, où vous ne trouvez pas la moindre rature, est l'original; & la copie, que j'ai envoyée à mon frere, n'est pas plus nette.

Vendredi, à trois heures.

Betty, qui l'a portée, est bientôt revenue toute surprise, & m'a dit en rentrant : Seigneur ! Miss, qu'avez-vous fait ? Qu'avez-vous écrit ? votre lettre a causé tant de bruit & de mouvement !

Ma sœur ne fait que de me quitter ; elle est montée toute en feu ; ce qui m'a obligée subitement d'abandonner ma plume. Elle est accourue à moi ; furieux esprit, m'a-t-elle dit, en me frappant assez rudement sur le cou, voilà donc le point où vous aspiriez !

Me battez-vous, Bella ?

Est-ce vous battre que de vous toucher doucement l'épaule, en me frappant encore, mais avec plus de douceur ? Nous nous y étions bien attendus. Il vous faut de l'indépendance ; mon pere a vécu trop longtemps pour vous.

J'allois répondre avec force ; mais elle m'a fermé la bouche de son mouchoir : votre plume en a dit assez, ame basse que vous êtes ; venir écouter les discours d'autrui ! Mais, sachez que votre systême d'indépendance, & celui de vos visites seront également rejetés. Suivez, fille perverse, suivez vos glorieuses inclinations. Appellez votre libertin au secours, pour vous dérober à l'autorité de vos parents, & pour vous soumettre à la sienne. N'est-ce pas votre dessein ? Mais il est question de vous disposer

au départ. Voyez ce que vous voulez prendre avec vous ; c'est demain qu'il faut partir : demain, comptez là-dessus. Vous ne demeurerez pas ici plus long-temps, à veiller, à tourner autour des gens, pour entendre ce qu'ils disent. C'est une résolution prise, mon enfant, vous partirez demain.

Mon frere vouloit monter lui-même pour vous le déclarer ; mais je vous ai rendu le service de l'arrêter ; car je ne sais ce que vous seriez devenue, s'il étoit monté. Une lettre ! un défi de cette présomption & de cette insolence ! vaine créature que tu es ! Mais préparez-vous, je le répéte, vous partez demain. Mon frere accepte votre audacieux défi. Apprenez seulement qu'il sera personnel ; chez mon oncle Antonin..... ou peut-être chez M. Solmes.

Dans la passion, qui la faisoit presque écumer, elle auroit continué long-temps, si la patience ne m'étoit échappée. Finissons toutes ces violences, lui ai-je dit. Si j'avois pu prévoir dans quel dessein vous êtes venue, vous n'auriez pas trouvé ma porte ouverte. Prenez ce ton avec les gens qui vous servent. Quoique j'aie, graces au ciel, assez peu de ressemblance avec vous, je n'en suis pas moins votre sœur : & je vous déclare, que je ne partirai ni demain, ni le jour suivant, ni celui d'après, si l'on ne m'entraîne avec violence.

Quoi ! Si votre pere, si votre mere vous le commandent ?

Attendons, qu'ils le fassent, Bella : je

verrai alors ce qu'il me conviendra de répondre. Mais je ne partirai point sans en avoir reçu l'ordre de leur propre bouche, & non de la vôtre ou de celle de votre Betty. Que je vous entende ajouter un mot sur le même ton, & vous verrez que sans consulter les suites, je saurai m'ouvrir un passage jusqu'à eux, & leur demander ce que j'ai fait pour mériter cet indigne traitement.

Venez, mon enfant; venez, la douceur même, (me prenant par la main, & me conduisant vers la porte,) allez leur faire cette question; vous trouverez ensemble ces deux objets de votre mépris. Quoi! le cœur vous manque? (car l'indignation de me voir traînée insolemment me faisoit résister, & m'avoit fait arracher ma main de la sienne.)

Je n'ai pas besoin de guide, lui ai-je dit; j'irai seule, & votre invitation me servira d'excuse. Je m'avançois effectivement vers l'escalier; mais, se mettant entre la porte & moi, elle s'est hâtée de la fermer. Hardie créature, a-t-elle repris; laissez-moi du moins le temps de les prévenir sur votre visite. Je vous le dis pour votre propre intérêt; mon frere est avec eux. Et voyant que je me retirois, elle n'a pas manqué de r'ouvrir la porte: allez donc, allez Miss; qui vous empêche d'aller? Elle m'a suivie jusqu'à mon cabinet, en répétant vingt fois les mêmes instances, & je n'y suis entrée que pour en fermer la porte après moi, dans la nécessité où j'étois de me soulager par mes larmes.

Je n'ai pas voulu répondre à tous les discours qu'elle a continués, ni tourner même la tête vers elle, tandis qu'elle me regardoit au travers de la vitre. Mais, lasse enfin de ses insultes, j'ai tiré le rideau pour me dérober à sa vue; ce qui doit l'avoir irritée, puisque je l'ai entendue partir en grondant.

Cette barbarie n'est-elle pas capable de précipiter dans quelque témérité un esprit qui n'a jamais eu la pensée d'en commettre?

Comme il y a beaucoup d'apparence que je serai enlevée pour la maison de mon oncle, sans avoir eu le temps de vous en donner d'autre avis, n'oubliez pas, ma chere, aussi-tôt que vous serez informée de cette violence, d'envoyer prendre au dépôt les lettres que je pourrois y avoir laissées pour vous, ou celles qu'on y auroit apportées de votre part & qui pourroient y être restées. Soyez plus heureuse que moi! c'est le vœu de votre fidelle amie,

CL. HARLOVE.

J'ai reçue vos quatre lettres; mais, dans l'agitation où je suis, il m'est impossible d'y répondre à présent.



LETTRE LIII.

Miss Clarisse Harlove, à Miss Hovve.

Vendredi au soir, 24 de Mars.

Il m'est venu, de ma sœur, une lettre très-piquante. Je m'étois bien attendue qu'elle se ressentiroit du mépris qu'elle s'est attiré dans ma chambre. En vain mon esprit s'épuise en réflexions; il n'y a que la rage d'une jalousie d'amour, qui puisse servir d'explication à sa conduite.

A Miss Clarisse Harlove.

J'ai à vous dire que votre mere a demandé qu'on vous fît grace encore pour demain; mais que vous n'en êtes pas moins perdue dans son esprit, comme dans celui de toute la famille.

Dans vos propositions, & dans la lettre à votre frere, vous vous êtes montrée si forte & si sage, si jeune & si vieille, si docile & si obstinée, si douce & si violente, qu'on n'a jamais vu d'exemple d'un caractere si mêlé. Nous savons tous de qui vous avez emprunté ce nouvel esprit. Cependant la semence en doit être dans votre naturel; sans quoi, il seroit impossible que vous eussiez acquis tout d'un coup cette facilité à prendre toutes sorte de formes.

Ce seroit jouer un fort mauvais tour à M. Solmes, que de lui souhaiter une femme si *dédaigneuse* & si *facile*, deux autres de vos qualités contradictoires, dont je vous laisse l'explication à vous-même.

Ne comptez pas, Miss, que votre mere veuille vous souffrir ici long-temps. Elle ne goûte pas un moment de repos, tandis qu'elle a si près d'elle une fille révoltée. Votre oncle Harlove ne veut pas vous voir chez lui, que vous ne soyez mariée. Ainsi, graces à votre propre opiniâtreté, vous n'avez que votre oncle Antonin qui consente à vous recevoir. On vous conduira chez lui dans peu de jours; & là, votre frere, en ma présence, réglera tout ce qui appartient à votre modeste défi, car je vous assure qu'il est accepté. Le Docteur Levvin pourra s'y trouver, puisque vous faites choix de lui. Vous aurez un *autre témoin*, ne fût-ce que pour vous convaincre qu'il ne ressemble point à l'idée que vous vous formez de sa personne. Vos deux oncles y seront aussi, pour rendre le champ égal, & ne pas permettre qu'on prenne trop d'avantages contre une sœur *foible & sans défense*. Vous voyez, Miss, combien de spectateurs votre défi doit vous attirer. Préparez-vous pour le jour. Il n'est pas éloigné.

Adieu, doux enfant de maman Norton.

ARAB. HARLOVE.

J'ai transcrit sur le champ cette lettre, & je l'ai envoyée à ma mere, avec ces quatre lignes.

„ De grace, deux mots, ma très-chere
„ mere. Si c'est par l'ordre de mon pere,
„ ou par le vôtre, que ma sœur m'écrit
„ dans ces termes, je dois me soumettre
„ au traitement que je reçois; avec cette
„ seule observation, qu'il n'approche point
„ encore de celui que j'ai reçu d'elle. S'il
„ vient de son propre mouvement, ce que
„ je puis dire, Madame, c'est que lorsque
„ j'ai été bannie de votre présence.... Mais
„ jusqu'à ce que je sois informée si elle est
„ autorisée par vos ordres, j'ajouterai seu-
„ lement, que je suis votre très-malheu-
„ reuse fille.

CL. HARLOVE.

J'ai reçu le billet suivant, tout ouvert, mais humide dans un endroit, que j'ai baisé, parce que je suis sûre que c'étoit une larme de ma mere. Hélas! je crois, je me flatte du moins qu'elle m'a fait cette réponse à contre cœur.

„ Il y a trop de hardiesse à réclamer la
„ protection d'une autorité qu'on brave.
„ Votre sœur, qui n'auroit point été capa-
„ ble d'autant de perversité que vous dans
„ les mêmes circonstances, a raison de vous
„ la reprocher. Cependant, nous lui avons
„ dit de modérer son zele pour nos droits
„ méprisés. Méritez, s'il est possible, un

„ autre traitement que celui dont vous vous
„ plaignez, & qui ne peut être aussi affli-
„ geant pour vous que la cause l'est pour
„ votre mere. Faudra-t-il toujours vous
„ défendre de vous adresser à moi ? „

Donnez-moi, très-chere amie, votre conseil sur ce que je puis & ce que je dois faire. Je ne vous demande point à quoi le ressentiment ou la passion pourroient vous porter, dans les rigueurs que j'éprouve. Vous m'avez déjà dit que vous n'auriez pas autant de modération que moi, & vous n'en convenez pas moins que les démarches inspirées par la colere menent presque toujours au repentir. Donnez-moi des avis que la raison & le sang-froid puissent justifier après l'événement.

Je ne doute point que la sympathie, qui a formé notre liaison, ne soit aussi vive de votre côté que du mien. Mais il est impossible néanmoins que vous soyez aussi sensible à d'indignes persécutions, que celle qui les souffre immédiatement, & vous êtes par conséquent plus propre que moi-même à juger de ma situation. Considerez-moi dans le point où je suis. Ai-je ou n'ai-je pas assez souffert ? Si la persécution continue, si cet étrange Solmes persiste contre une aversion tant de fois déclarée, quel parti prendre ? Me retirerai-je à Londres, & m'efforcerai-je de me dérober à Lovelace & à tous mes proches, jusqu'au retour de M. Morden ? M'embarquerai-je pour Livourne, dans le dessein d'aller joindre mon unique protec-

teur à Florence? Que de dangers de ce côté-là, quand je considere mon sexe & ma jeunesse! Et ne peut-il pas arriver que mon cousin parte pour l'Angleterre, lorsque je serois en chemin vers l'Italie? Que faire? Parlez, dites, ma très-chere Miss Hovve, car je n'ose me fier à moi-même.



LETTRE LIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Vendredi, à minuit.

LE calme renaît un peu dans mon esprit. L'envie, l'ambition, les ressentiments de l'amour propre, & toutes les passions violentes sont sans doute endormies autour de moi. Pourquoi l'heure des ténebres & du silence ne suspendroit-elle pas aussi mes tristes sentiments, pendant que mes persécuteurs reposent, & que le sommeil du moins tient leur haine assoupie? J'ai employé une partie de ce temps paisible à relire vos dernieres lettres. Je veux faire mes observations sur quelques-unes; & pour être moins exposée à perdre l'espece de repos dont je jouis, il faut que je commence par ce qui regarde M. Hickman.

Je me figure bien qu'il n'étoit pas assis devant vous, lorsque vous avez tiré son portrait. Après tout, néanmoins, il n'est pas

fort à son désavantage. Dans des circonstances un peu plus tranquilles, j'en hazarderois un plus aimable & plus ressemblant.

Si M. Hickman n'a pas la contenance ferme qu'on voit en d'autres hommes, il a reçu en partage l'humanité & la douceur qui manquent à la plupart, & qui, jointes à la tendresse infinie qu'il a pour vous, en feront un mari le plus convenable du monde pour une personne de votre vivacité.

Quoique vous paroissiez persuadée que je ne voudrois pas de lui pour moi-même, je vous assure de bonne foi que si M. Solmes lui ressembloit par la figure & le caractere, & qu'il ne me fût pas permis de me borner au célibat, je n'aurois jamais eu de querelle pour lui avec ma famille. M. Lovelace, du caractere dont on le connoît, ne l'auroit pas balancé dans mon esprit. Je le dis d'autant plus hardiment, que des deux passions de l'amour & de la crainte, Lovelace est capable d'inspirer la derniere, dans une proportion que je ne crois pas compatible avec l'autre, pour former un heureux mariage.

Je suis charmée de vous entendre dire que vous n'avez pour personne plus de goût que pour M. Hickman. Si vous excitez un peu votre cœur, je ne doute pas que vous ne reconnoissiez bientôt qu'il n'y a personne pour qui vous en ayiez autant, surtout lorsque vous ferez attention que les défauts mêmes qui vous frappent dans sa personne ou dans son caractere, sont pro-

pres à vous rendre heureuse, du moins, s'il est nécessaire pour votre bonheur de ne faire jamais que vos volontés. Vous avez un tour d'esprit, permettez-moi cette remarque, qui, avec vos admirables talents, donneroit l'air d'un sot à tout homme qui seroit amoureux de vous, & qui ne seroit pas un Lovelace. Il faut me pardonner cette franchise, ma chere, & me pardonner aussi d'être revenue si-tôt à ce qui me touche immédiatement.

Vous vous fortifiez du sentiment de M. Lovelace, pour insister encore sur la nécessité de réclamer mes droits; & vous souhaitez que je vous explique plus nettement mes idées sur ce point. Il me semble néanmoins que les raisons par lesquelles je puis combattre votre avis, se présentent si naturellement d'elles-mêmes, qu'elles devroient vous avoir fait rétracter ce conseil précipité. Mais puisqu'elles ne vous sont pas venues à l'esprit, & que vous vous joignez à M. Lovelace pour m'exciter à reprendre ma terre, je m'expliquerai là-dessus en peu de mots.

D'abord, ma chere, en supposant que j'eusse de l'inclination à suivre votre avis, je vous demande sur le secours de qui je pourrois compter pour me soutenir dans cette entreprise? Mon oncle Harlove est un des exécuteurs testamentaires: il s'est déclaré contre moi, M. Morden est l'autre: il est en Italie, & ne peut-on pas l'engager aussi dans des intérêts différents des miens: D'ail-

leurs, mon frere a déclaré qu'on est résolu d'en venir à la décision avant son retour ; & de l'air dont on s'y prend, il est fort vraisemblable qu'on ne me laissera pas le temps de recevoir sa réponse, quand je lui écrirois ; sans compter, que, renfermée comme je suis, je ne puis me promettre qu'elle vienne jusqu'à moi, si elle n'est pas de leur goût.

En second lieu, les parents ont beaucoup d'avantage sur une fille qui leur dispute le droit de disposer d'elle : & je trouve de la justice dans ce préjugé ; parce que de vingt exemples, il n'y en a pas deux où la raison ne parle pour eux.

Vous ne me conseilleriez pas, j'en suis sûre, d'accepter les secours que M. Lovelace m'offre dans sa famille. Si je pensois à chercher d'autres protections, nommez-moi quelqu'un qui voulût embrasser le parti d'une fille, contre des parents, dont on a connu si long-temps l'affection pour elle. Mais quand je trouverois un protecteur, telle que ma situation le demande, quelles longueurs n'entraîne pas le cours d'un procès ? On assure qu'il y a des nullités dans le testament. Mon frere parle quelquefois d'aller demeurer dans ma terre, pour me mettre apparemment dans la nécessité de l'en chasser, si j'entreprenois de m'y établir ; ou pour opposer à Lovelace toutes les difficultés de la chicane, si je venois à l'épouser.

Je n'ai parcouru tous les cas, que pour vous faire connoître qu'ils ne me sont pas

tout-à-fait étrangers. Mais il m'importeroit peu d'être mieux instruite, ou de trouver quelqu'un qui voulût embrasser mes intérêts. Je vous proteste, ma chere, que j'aimerois mieux demander mon pain, que de disputer mes droits contre mon pere. C'est un de mes principes, que jamais un pere & une mere ne peuvent s'écarter assez de leur devoir, pour dispenser un enfant du sien. Une fille en procès avec son pere! cette idée me révolte. J'ai demandé, comme une faveur, la permission de me retirer dans ma terre, si je dois être chassée de la maison: mais je ne ferai pas une démarche de plus; & vous voyez comment on s'est ressenti de ma demande.

Il ne me reste donc qu'une espérance: c'est que mon pere pourra changer de résolution: quoique ce bonheur me paroisse peu vraisemblable à moi-même, quand je considere l'ascendant que mon frere & ma sœur ont obtenu sur toute la famille, & l'intérêt qu'ils ont à soutenir leur haine, après me l'avoir ouvertement déclarée.

A l'égard de l'approbation que M. Lovelace donne à votre systême, je n'en suis pas étonnée. Il pénetre, sans doute, les difficultés que je trouverois à le faire réussir sans son assistance. Si j'étois assez aimée du ciel pour devenir aussi libre que je le souhaiterois, cette homme merveilleux n'auroit peut-être pas à se louer autant de moi que sa vanité le porte à s'en flatter, malgré le plaisir que vous prenez à me railler sur

les

les progrès qu'il a faits dans mon cœur. Etes-vous bien sûre, vous qui ne paroissez pas déclarée contre lui, que tout ce qui paroît raisonnable & spécieux dans ses offres, tel que d'attendre son sort de mon choix, lorsque je me trouverai *dans l'indépendance*; (ce qui ne signifie, dans mes idées, que la liberté de refuser pour mari cet odieux Solmes, tel encore que de ne me pas voir sans ma permission, & jusqu'au retour de M. Morden, & jusqu'à ce que je sois satisfaite de sa réformation) croyez-vous, dis-je, que ce ne soit pas un air qu'il se donne, uniquement pour nous faire prendre une meilleure idée de lui, en offrant, comme de lui-même, des conditions sur lesquelles il voit fort bien qu'on ne manqueroit pas d'insister dans les cas qu'elles supposent.

Et puis, j'ai de sa part mille sujets de mécontentement. Que signifient toutes ses menaces? Prétendre néanmoins qu'il ne pense point à m'intimider; & vous prier de ne m'en rien dire, lorsqu'il sait que vous ne l'en croirez pas, & qu'il ne vous le dit lui-même, que dans l'intention, sans doute, de m'en informer par cette voie. Quel misérable artifice! Il nous regarde apparemment comme deux folles, qu'il compte de mener par la frayeur. Moi, prendre un mari de cette violence! Mon propre frere, l'homme qu'il menace! Et M. Solmes! Que lui a fait M. Solmes? Est-il blâmable, s'il me croit digne de son affection, de faire tous ses efforts pour m'obtenir? Que ne s'en fie-t-on

à moi, ſur ce point ſeulement! Ai-je donc accordé tant d'avantage à M. Lovelace, qu'il ſoit en droit de menacer? Si M. Solmes étoit un homme que je puſſe voir du moins avec indifférence, on s'appercevroit peut-être que le mérite de ſouffrir pour moi, de la part d'un eſprit ſi bouillant, ne lui ſeroit pas toujours inutile. C'eſt mon ſort d'être traitée comme une folle par mon frere: mais M. Lovelace reconnoîtra..... Je veux lui expliquer à lui-même ce que je penſe là-deſſus, & vous en ſerez informée alors de meilleure grace.

En même temps, ma chere, permettez-moi de vous dire que malgré toute la méchanceté de mon frere, je me trouve bleſſée, dans mes moments de ſang-froid, par vos mordantes réflexions ſur l'avantage que Lovelace a remporté ſur lui. A la vérité, il n'eſt pas votre frere; mais ſongez que c'eſt à ſa ſœur que vous écrivez. Sérieuſement, Miſs, votre plume eſt trempée dans le fiel, lorſque vous traitez quelque ſujet qui vous offenſe. Savez-vous qu'en liſant pluſieurs de vos expreſſions contre lui, & d'autres de mes proches, il me vient à l'eſprit; quoiqu'elles ſoient en ma faveur, de douter ſi vous avez vous-même aſſez de modération pour vous croire en droit d'appeller à votre tribunal, ceux qui s'emportent à des excès de chaleur? Il me ſemble que nous devrions apporter tous nos ſoins à nous garantir des fautes qui nous bleſſent dans autrui. Cependant j'ai tant de ſujets de plainte contre

mon frere & ma sœur, que je ne ferois pas un reproche si libre à ma plus chere amie, si je ne trouvois son badinage outré, sur un événement où la vie d'un frere, après tout, étoit sérieusement en danger, & lorsqu'on peut craindre que le même feu ne se rallume, avec des suites beaucoup plus funestes.

Que je m'écarte volontiers de moi-même! & que je souhaiterois d'oublier, s'il étoit possible, ce qui me touche le plus! Cette digression me ramene à la cause, & de-là, aux vives agitations où j'étois en finissant ma derniere lettre; car il n'y a rien de changé dans ma situation. Le jour approche, & va m'exposer peut-être à de nouvelles épreuves. Je vous prie, avec les mêmes instances, de me donner un conseil où la faveur & le ressentiment n'aient aucune part. Dites-moi ce que je dois faire, car si je suis forcée d'aller chez mon oncle, il ne faut pas douter que votre malheureuse amie ne soit perdue sans ressource: cependant, quel moyen de l'éviter?

Mon premier soin sera de porter ce paquet au dépôt. Hâtez-vous de m'écrire aussitôt que vous l'aurez reçu. Hélas! je crains bien que votre réponse n'arrive trop tard.

CL. HARLOVE.

LETTRE LV.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE HARLOWE.

Samedi, 15 de Mars.

QUEL conseil puis-je vous donner, ma noble amie? Votre mérite fait votre crime. Il vous est aussi impossible de changer de naturel, qu'à ceux qui vous persécutent. N'attribuez vos malheurs qu'à l'immense disparité qui est entre vous & eux. Que demandez-vous d'eux? Ne soutiennent-ils pas leur caractere? Et à l'égard de qui? D'une étrangere: car, en vérité, vous ne leur appartenez pas. Ils se reposent sur deux points; sur leur propre *impénétrabilité*, (que je lui donnerois volontiers son vrai nom, si je l'osois!) & sur les égards dont ils vous connoissent incapable de manquer pour vous-même; joint à vos craintes du côté de Lovelace, dont ils vous croient persuadée que le caractere vous décréditeroit, si vous aviez recours à lui pour vous délivrer de vos peines. Ils savent aussi que le ressentiment & l'inflexibilité ne vous sont pas naturels; que les agitations qu'ils ont excitées dans votre ame auront le sort de tous les mouvements extraordinaires, qui est de s'appaiser bientôt; & qu'une fois mariée, vous ne songerez plus qu'à vous consoler de votre situation.

Mais comptez que le fils & la fille aînée de votre pere se proposent entr'eux de vous rendre malheureuse pour toute votre vie; quand vous épouseriez l'homme qu'ils ont en vue pour vous, & qui a déjà une liaison plus intime avec eux que vous n'en pourriez jamais avoir avec une telle moitié. Ne voyez-vous pas avec quel soin ils communiquent à une ame si étroite, tout ce qu'ils savent de votre juste aversion pour lui?

A l'égard de sa persévérance, ceux qui en seroient surpris le connoissent mal. Il n'a pas le moindre sentiment de délicatesse. S'il prend jamais une femme, soyez sûre que l'ame n'entrera pour rien dans ses vues. Comment chercheroit-il une ame? il n'en a point. Chacun ne cherche-t-il pas son semblable? & comment connoîtroit-il le prix de ce qui le surpasse, lorsque par la supposition même il ne le comprend point? S'il arrivoit qu'ayant le malheur d'être à lui vous lui fissiez voir naturellement un défaut de tendresse, je suis portée à croire qu'il s'en affligeroit peu, parce qu'il en auroit plus de liberté à suivre les sordides inclinations qui le dominent. Je vous ai entendue observer, d'après votre Madame Norton: „ que toute personne qui est la proie „ d'une passion dominante, composera „ volontiers, pour la satisfaire, au prix de „ vingt autres passions subalternes, dont „ le sacrifice lui coûtera moins, quoiqu'elles „ soient plus louables. „

Comme je ne dois pas craindre de vous

le rendre plus odieux qu'il ne vous l'eſt déjà, il faut que je vous raconte quelques traits d'une converſation qu'il eut, il y a trois jours, avec le Chevalier *Harry Downeton*, & dont le Chevalier fit hier le récit à ma mere. Vous y trouverez une confirmation de ſes principes de gouvernement par la crainte, tels que votre inſolente Betty vous les a rapportés d'après lui-même.

Sir Harry n'avoit pas fait difficulté de lui dire, qu'il s'étonnoit de le voir obſtiné à vous obtenir contre votre inclination.

C'eſt ce qui m'importe peu, répondit-il. Les filles qui affectent tant de réſerve, ſont ordinairement des femmes paſſionnées; (l'indigne animal!) Et jamais il ne ſeroit fâché, ajouta-t-il, avec le ſecours d'un peu de méditation, de voir des grimaces ſur le viſage d'une jolie femme, lorſqu'elle lui donneroit ſujet de la tourmenter. D'ailleurs, votre terre, par la commodité de ſa ſituation, le dédommageroit abondamment de tout ce qu'il auroit à ſouffrir de vos froideurs. Il ſeroit ſûr du moins de votre complaiſance, s'il ne l'étoit pas de votre amour, & plus heureux, à cet égard, que les trois quarts des maris de ſa connoiſſance, (le miſérable!) Pour le reſte, votre vertu eſt ſi connue, qu'elle lui donneroit toute la ſûreté qu'il pourroit deſirer.

Ne craignez-vous pas, reprit Sir Harry, que ſi elle eſt forcée de vous épouſer, elle ne vous regarde du même œil qu'Eliſabeth

de France regarda Philippe II, lorſqu'il la reçut ſur ſes frontieres, en qualité de mari; lui, dans lequel elle ne s'attendoit à trouver qu'un beau-pere, c'eſt-à-dire, avec plus de crainte & de terreur, que de complaiſance & d'amour ? & vous-même, peut-être, vous ne lui ferez pas meilleure mine que ce vieux Monarque ne fit à ſa princeſſe.

La crainte & la terreur, repliqua l'horrible peſonnage, ont auſſi bonne grace ſur le viſage d'une fille promiſe, que ſur celui d'une femme; & ſe mettant à rire, (oui, ma chere, Sir Harry nous aſſura que le hideux animal avoit ri) il ajouta, que ce ſeroit ſon affaire d'entretenir cette crainte, s'il avoit raiſon de croire qu'on lui refuſât de l'amour: que pour lui, il étoit perſuadé que ſi la crainte & l'amour devoient être ſéparés dans l'état du mariage, l'homme qui ſavoit ſe faire craindre étoit le mieux partagé.

Si mes yeux avoient la vertu qu'on attribue a ceux du baſilic, je n'aurois rien de ſi preſſant que d'aller regarder ce monſtre.

Ma mere prétend néanmoins, que ce ſeroit de votre part un prodigieux mérite, de ſurmonter votre averſion pour lui. Où eſt, dit-elle, comme je me ſuis ſouvenue qu'on vous l'a déjà demandé, la gloire & la ſainteté de l'obéiſſance, s'il n'en coûte rien pous l'exercer ?

Quelle fatalité, ma chere, que votre choix n'ait pas de meilleurs objets ! Ou *Scille* ou *Charibde*

A toute autre que vous, qui seroit traitée avec cette barbarie, je sais quel conseil je donnerois sur le champ. Mais, je l'ai déjà observé; la moindre témérité, une indiscrétion supposée, dans un caractere de la noblesse du vôtre, seroit une plaie pour tout le sexe.

Tandis que j'espérois quelque chose de l'*indépendance* à laquelle j'aurois voulu vous déterminer, cette pensée étoit une ressource où je trouvois de la consolation. Mais à présent, que vous m'avez si bien prouvé qu'il faut renoncer à ce parti, je m'efforce en vain de trouver quelque expédient. Je veux quitter la plume, pour y penser encore.

J'ai pensé, réfléchi, considéré, & je vous proteste que je ne suis pas plus avancée qu'auparavant. Ce que j'ai à dire, c'est que je suis jeune comme vous, que j'ai le jugement beaucoup plus foible, & les passions plus fortes.

Je vous ai dit anciennement, que vous aviez trop offert en proposant de vous réduire au célibat. Si cette proposition étoit acceptée, la terre, qu'ils auroient tant de regret de voir sortir de la famille, retourneroit un jour à votre frere, avec plus de certidude, peut-être, que par la reversion précaire dont M. Solmes les flatte. Vous êtes-vous efforcée, ma chere, de faire entrer cette idée dans leurs têtes bisarres! Le mot tyrannique d'*autorité* est la seule

objection qu'on puisse faire contre cette offre.

N'oubliez pas une considération : c'est que si vous preniez le parti de quitter vos parents, le respect & l'affection que vous leur portez, ne vous permettroient aucun appel contre eux pour votre justification. Vous auriez par conséquent le public contre vous : & si Lovelace continuoit son libertinage, ou n'en usoit pas bien avec vous, quelle justification pour leur conduite à votre égard, & pour la haine qu'ils lui ont déclarée !

Je demande pour vous au Ciel ses plus parfaites lumieres. Ce que j'ai à dire encore : c'est qu'avec mes sentiments, je serois capable de tout entreprendre, d'aller dans toutes sortes de lieux, plutôt que de me voir la femme d'un homme que je haïrois, & que je serois sûre de haïr toujours, s'il ressembloit à Solmes. Je n'aurois pas souffert non plus tout ce que vous avez essuyé de chagrins & d'outrages, du moins d'un frere & d'une sœur, si j'avois eu cette patience pour un pere & des oncles.

Ma mere se persuade, qu'après avoir employé tous leurs efforts pour vous assujettir à leurs volontés, ils abandonneront leur entreprise lorsqu'ils commenceront à désespérer du succès ; mais je ne puis être de son opinion. Je ne vois point qu'elle se fonde sur d'autre autorité que sa propre conjecture. Autrement je me serois imaginée, en votre faveur, que c'est un secret

entr'elle & votre oncle Antonin. Malheur à l'un des deux du moins, (j'entends à votre oncle) s'ils en avoient quelque autre entr'eux !

Il faut vous garantir, s'il est possible, d'être menée chez votre oncle. L'homme, le Ministre, la chapelle, votre frere & votre sœur présents.... vous serez infailliblement forcée de vous donner à M. Solmes; & des sentiments de fermeté, si nouveaux pour vous, ne vous soutiendront point dans une occasion si pressante. Vous reviendrez à votre naturel. Vous n'aurez pour défense que des larmes méprisées, des appels & des lamentations inutiles: & la cérémonie ne sera pas plutôt *profanée*, si vous me passez cette expression, qu'il faudra sécher vos pleurs, vous condamner au silence, & penser à prendre une nouvelle forme de sentiments, qui puissent vous faire obtenir de votre nouveau maître le pardon & l'oubli de toutes vos déclarations de haine. En un mot, ma chere, il faudra le flatter. Votre conduite passée n'est venue que de la modestie de votre état; & votre rôle sera jusqu'à la mort, de vérifier son impudente raillerie, que *les filles qui affectent le plus de réserves, sont ordinairement des femmes passionnées.* Ainsi vous commencerez la carriere par un vif sentiment de reconnoissance pour la bonté qui vous aura fait obtenir grace; & s'il ne vous force point à le conserver par la crainte, suivant ses principes de gouvernement, je reconnoîtrai alors que je me suis trompée.

Cependant, après tout, je dois laisser le véritable point de la question indéterminée, & l'abandonner à votre propre décision, qui dépendra du degré d'emportement que vous verrez dans leurs démarches, ou du danger plus ou moins pressant d'être enlevée pour la maison de votre oncle. Mais je prie encore une fois le ciel de susciter quelque événement, qui puisse vous empêcher d'être jamais à l'un ou l'autre de ces deux hommes. Puissiez-vous demeurer fille, ma très-chere amie, jusqu'à ce que les puissances favorables au mérite & à la vertu, vous amenent un homme digne de vous, ou du moins aussi digne qu'un mortel puisse l'être !

D'un autre côté, je ne voudrois pas qu'avec des qualités si propres à faire l'ornement de l'état conjugal, vous prissiez le parti de vous condamner au célibat. Vous me connoissez incapable de flatterie. Ma langue & ma plume sont toujours les organes de mon cœur. J'ajoute, que vous devez vous connoître assez vous-même, par comparaison du moins avec les autres femmes, pour ne pas douter de ma sincérité : en effet, pourquoi voudroit-on qu'une personne qui fait ses délices de découvrir & d'admirer tout ce qu'il y a de louable dans autrui, n'apperçût pas les mêmes qualités dans elle-même, lorsqu'il est certain, que si elle ne les possédoit pas, elle ne feroit pas capable de les admirer si vivement dans une autre ? Et pourquoi ne pourroit-on pas lui donner les louanges, qu'elle donneroit à toute

autre qui n'auroit que la moitié de ses propres perfections? sur-tout, si elle est incapable de vanité ou d'orgueil, & si elle est aussi éloignée de mépriser ceux qui n'ont pas reçu les mêmes avantages, que de s'estimer trop pour les avoir reçus. S'estimer trop, ai-je dit? Eh! comment le pourriez-vous jamais?

Pardon, ma charmante amie. Mon admiration, qui ne fait qu'augmenter à chaque lettre que vous m'écrirez, ne doit pas toujours être étouffée par la crainte de vous déplaire; quoique cette raison soit souvent un frein pour ma plume, lorsque je vous écris, & pour ma langue, lorsque j'ai le bonheur de me trouver avec vous.

Je me hâte de finir, pour répondre à votre empressement. Combien de choses néanmoins je pourrois ajouter sur vos dernieres confidences!

ANNE HOWE.

LETTRE LVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Dimanche matin, 26 de Mars.

QUE les louanges ont de douceur dans la bouche d'une amie! Soit qu'on se flatte ou non de les mériter, il est extrêmement agréable de se voir si bien dans l'esprit de

ceux dont on ambitionne la faveur & l'estime. Une ame ingénue en tire un autre avantage : si elle ne se croit pas déjà digne du charmant tribut qu'elle reçoit, elle se hâte d'acquérir les qualités qui lui manquent, avant qu'on s'apperçoive de l'erreur ; autant pour se faire honneur à ses propres yeux, que pour se conserver dans l'estime de son amie, & pour justifier son jugement. Que ce but puisse toujours être le mien ! Alors je vous serai redevable, non-seulement de l'éloge, mais du mérite même auquel vous croiriez le pouvoir accorder ; & j'en deviendrai plus digne de cette amitié, qui est l'unique plaisir dont je puisse me glorifier.

Mes remerciments sont aussi vifs qu'ils doivent l'être, pour la diligence de vos dernieres dépêches. Que je vous ai d'obligation ! Que j'en ai même à votre honnête messager ! ma triste situation me met dans le cas d'en avoir à tout le monde.

Je vais répondre, le mieux qu'il m'est possible, aux articles de votre obligeante lettre. Ne me soupçonnez pas de pouvoir surmonter mes dégoûts pour M. Solmes, aussi long-temps qu'il lui manquera de la générosité, de la franchise, de la bonté, de la politesse, & toutes les qualités qui forment l'homme de mérite. O ma chere ! de quel degré de patience, de quelle grandeur d'ame une femme n'a-t-elle pas besoin, pour ne pas mépriser un mari qui est plus ignorant, qui a l'ame plus basse &

l'esprit plus borné qu'elle ; à qui ses prérogatives donnent néanmoins des droits qu'il veut exercer ; ou qui ne peut les abandonner sans un déshonneur égal pour celle qui gouverne & pour celui qui se laisse gouverner ! comment supporter un mari tel que je le peins ; quand on supposeroit même que par des raisons de convenance ou d'intérêt, il fût de notre propre choix ? Mais se voir forcée de le prendre, & s'y voir forcée par d'indignes motifs ! quel moyen de vaincre une aversion qui porte sur des fondements si justes ? Il est bien plus aisé de soutenir une persécution passagere, que de se résoudre à porter une chaîne honteuse & révoltante, dont le poids doit durer autant que la vie. Si j'étois capable de me rendre, ne faudroit-il pas quitter mes parents & suivre cet insupportable mari ? Un mois sera peut-être le terme de la persécution ; & le lien d'un tel mariage seroit un malheur perpétuel. Chaque jour ne luiroit, vraisemblablement, que pour éclairer quelque nouvelle infraction des devoirs jurés à l'autel.

Il paroît donc, ma chere, que M. Solmes est déjà occupé de sa vengeance ; tout s'accorde à me le confirmer. Hier au soir, mon effrontée Geoliere m'assura que toutes mes oppositions *n'auroient pas plus d'effet qu'une prise de tabac*, en avançant vers moi le pouce & le doigt, où elle en tenoit une ; que je serai Madame Solmes ; que je dois me garder par conséquent de pousser la

raillerie trop loin, parce que M. Solmes est un homme capable de ressentiment, & qu'il lui a dit à elle-même, que devant être sûrement sa femme, je manquois aux bonnes regles de la politique, puisque s'il n'étoit pas plus miséricordieux que moi, (c'est le terme de Betty, j'ignore s'il s'en est servi comme elle) je m'exposois à des repentirs qui pourroient durer jusqu'au dernier de mes jours.

Mais c'en est assez sur un homme, qui, suivant le récit de Sir Harry Dovvneton, a toute l'insolence de son sexe, sans une seule qualité qui puisse la rendre supportable.

J'ai reçu deux lettres de M. Lovelace, depuis la visite qu'il vous a rendue ; ce qui fait trois, avec celle que j'avois laissée sans réponse. Je ne doutois pas qu'il n'en ressentît quelque chagrin ; mais, dans sa derniere, il se plaint de mon silence en termes fort hauts. C'est moins le style d'un amant soumis, que celui d'un protecteur méprisé. Son orgueil paroît mortifié de se voir forcé, dit-il, à roder chaque nuit autour de nos murs, comme un voleur ou un espion, dans l'espérance de trouver une lettre de moi, & à faire cinq milles pour regagner un misérable logement, sans remporter aucun fruit de ses peines. Je ne tarderai point à vous envoyer ses trois lettres & la copie de la mienne ; mais voici en substance ce que je lui écrivis hier.

Je lui fais un reproche fort vif de m'a-

voir menacée, par votre moyen, de se procurer une explication avec M. Solmes ou avec mon frere. Je lui dis „ qu'il me croit „ apparemment d'humeur à tout souffrir ; „ qu'il ne lui suffit pas que je sois exposée „ aux violences continuelles de ma propre „ famille, & qu'il faut que je supporte aussi „ les siennes ; qu'il me paroît fort extraordinaire qu'un esprit violent menace de „ s'emporter à des témérités qui ne peuvent „ être justifiées, & qui m'intéressent d'ailleurs beaucoup moins que lui, si je ne „ fais pas quelque chose d'aussi téméraire, „ du moins, par rapport à mon caractere & „ à mon sexe, pour le détourner de ses résolutions ; je lui fais même entendre, que de „ quelque maniere que je pense sur les malheurs qui arriveroient à mon occasion, il „ peut se trouver des personnes, qui, dans „ la supposition qu'il soit capable de la témérité dont il menace M. Solmes, ne regretteroient pas beaucoup de se voir délivrées de deux hommes, dont la connoissance auroit causé toutes leurs disgraces. „

C'est parler naturellement, ma chere, & je m'imagine qu'il y donnera lui-même une explication encore plus nette.

Je lui reproche son orgueil, à l'occasion des pas qu'il fait pour trouver mes lettres & qu'il releve avec tant d'affectation. Je le raille sur ses riches comparaisons, d'espion & de voleur : „ il n'a pas raison, lui dis-je, de trouver sa situation si dure, puisque dans l'origine il ne doit en accuser

„ que ses mauvaises mœurs, & qu'au fond, „ le vice efface les distinctions & ravale „ l'homme de qualité au niveau de la *ca-* „ *naille.* Ensuite, je lui déclare qu'il ne „ doit jamais attendre d'autre lettre de moi, „ qui puisse l'exposer à des fatigues si désa- „ gréables. „

Je ne le ménage pas plus sur les vœux & les protestations solemnelles, qui lui coûtent si peu dans l'occasion. Je lui dis, „ que „ ce langage fait d'autant moins d'impres- „ sion sur moi, que c'est déclarer lui-même „ qu'il croit en avoir besoin, pour sup- „ pléer aux défauts de son caractere; que „ les actions sont les seules preuves que „ je connoisse, lorsqu'il faut juger des in- „ tentions, & que je sens de plus en plus „ la nécessité de rompre toute correspon- „ dance avec un homme, dont il est im- „ possible que mes amis approuvent jamais „ les soins, parce qu'il est incapable de le „ mériter; qu'ainsi, puisque sa naissance & „ son bien le mettront toujours en état, „ si la réputation de ses mœurs n'est pas „ un obstacle, de trouver une femme, qui „ avec une fortune au moins égale à la „ mienne, aura plus de conformité avec lui „ dans ses goûts & ses inclinations, je le „ prie, & je lui conseille de renoncer à moi, „ d'autant plus, que, pour le dire en pas- „ sant, ses menaces & ses impolitesses à l'é- „ gard de mes amis, me donnent lieu de „ conclure, qu'il entre plus de haine pour „ eux, que de considération pour moi dans „ sa persévérance.

Voilà, ma chere, la récompense que j'ai cru devoir accorder à tant de peines qu'il fait valoir. Je ne doute pas qu'il n'ait assez de pénétration pour observer, qu'il est moins redevable de notre correspondance, à mon estime, qu'aux rigueurs que j'essuye dans ma famille ; c'est précisément ce que je voudrois lui persuader. Plaisante divinité, qui exige, comme l'idole Molock, que la raison, le devoir & la discrétion soient sacrifiés sur ses autels!

L'opinion de votre mere est que mes amis se relâcheront. Fasse le ciel qu'ils se relâchent! mais mon frere & ma sœur ont tant d'influence dans la famille, sont si déterminés, si piqués d'honneur à l'emporter, que je désespére de ce changement. Cependant s'il n'arrive point, je vous avoue que je ne ferois pas difficulté d'embrasser toute protection dont je n'aurois pas de déshonneur à craindre, pour me délivrer d'un côté, des persécutions pressantes, & de l'autre, pour ne donner à Lovelace aucun avantage sur moi. Je suppose toujours qu'il ne me reste point d'autre ressource; car, avec la moindre espérance, je regarderois ma fuite comme une action des plus inexcusables, quelque honneur & quelque sûreté que je puisse trouver dans mes protections.

Malgré ces sentiments, que je crois aussi justes qu'ils sont sinceres, la bonne foi de l'amitié m'oblige de reconnoître que je ne sais pas ce que j'aurois fait si votre avis eût

été fixé & concluant. Que n'avez-vous été témoin, ma chere, de mes différentes agitations, à la lecture de votre lettre, lorsque dans un endroit, vous m'avertissez du danger dont je suis menacée chez mon oncle; que dans un autre, vous avouez que vous n'auriez pas été capable de souffrir tout ce que j'ai souffert, & que vous préféreriez tous les maux possibles, à celui d'épouser un homme que vous haïriez; que dans un autre néanmoins, vous me représentez ce que ma réputation auroit à souffrir aux yeux du public, & la nécessité où je serois de justifier ma conduite aux dépens de mes proches: que d'un autre côté, vous me faites envisager la figure indécente que je ferois dans un mariage forcé, obligée de prendre un visage tranquille, de prodiguer de fausses caresses, de faire un personnage d'hypocrite, avec un homme pour lequel je n'aurois que de l'aversion, & que mes déclarations passées autant que le sentiment de son indignité propre (s'il étoit capable du moins de ce sentiment) rempliroient d'une juste défiance; la nécessité où vous jugez que je serois de lui témoigner d'autant plus de tendresse que je m'y sentirois moins disposée; une tendresse, si j'étois capable de cette dissimulation, qui ne pourroit être attribuée qu'aux plus vils motifs, puisqu'il seroit trop visible que l'amour du caractere ou de la figure n'y auroit aucune part: ajoutez la bassesse de son ame, le poison de la jalousie qui l'infecte-

roit bientôt, sa répugnance à pardonner, entretenue par le souvenir des marques de mon aversion & d'un mépris que j'ai fait éclater volontairement pour éteindre ses desirs, une préférence déclarée par le même motif, & la gloire qu'il attache à faire plier & à réduire une femme sur laquelle il auroit acquis un empire tyrannique.... si vous m'aviez vue, dis-je, dans toutes les agitations dont je n'ai pu me défendre à cette lecture, tantôt m'appuyant d'un côté, tantôt de l'autre, un moment incertaine, un moment remplie de crainte, irritée, tremblante, irrésolue, vous auriez reconnu le pouvoir que vous avez sur moi, & vous auriez eu raison de croire que si vos conseils avoient été plus positifs, je me serois laissée entraîner par la force de votre détermination. Concluez de cet aveu, ma chere, que je suis bien justifiée sur ces saintes loix de l'amitié, qui demandent une parfaite ouverture de cœur, quoique ma justification se fasse peut-être aux dépens de ma prudence.

Mais, après de nouvelles considérations, je répéte, qu'aussi long-temps qu'il me sera permis de demeurer dans la maison de mon pere, il n'y aura que les dernieres extrêmités qui puissent me la faire quitter; & que je ne m'attacherai qu'à suspendre, s'il est possible, par d'honnêtes prétextes, l'ascendant de mon mauvais sort jusqu'au retour de M. Morden. En qualité d'exécuteur, c'est une protection à laquelle je

puis m'abandonner sans reproche ; enfin, je ne me connois pas d'autre espérance, quoique mes amis semblent s'en défier. A l'égard de M. Lovelace, quand je serois sûre de sa tendresse, & même de sa réformation, accepter la protection de sa famille, c'est accepter la sienne. Pourrois-je me dispenser de recevoir ses visites, dans la maison de ses tantes ? ne seroit-ce pas me jetter dans la nécessité d'être à lui, quand je découvrirois de nouvelles raisons de le fuir en le voyant de plus près ? c'est une de mes anciennes observations, qu'entre les deux sexes, la distance sert à se tromper mutuellement. O ma chere ! quels efforts n'ai-je pas faits pour devenir sage ? Quels soins n'ai-je pas apportés à choisir ou à rejetter, tout ce que j'ai cru capable de contribuer ou de nuire à mon bonheur ? Cependant, par une étrange fatalité, il y a bien de l'apparence que toute ma sagesse n'aboutira qu'à la folie.

Vous me dites, avec la partialité ordinaire de votre amitié, qu'on attend de moi ce qu'on n'attendroit pas de beaucoup d'autres femmes. C'est une leçon que je reçois à ce titre. Je sens que pour ma réputation, en vain mon cœur seroit content de ses motifs, s'ils n'étoient pas connus du public. Se plaindre de la mauvaise volonté d'un frere ; c'est un cas ordinaire dans les divisions d'intérêt. Mais lorsqu'on ne peut accuser un frere coupable, sans faire tomber une partie du reproche sur les duretés d'un

pere, qui pourroit se résoudre à se délivrer du fardeau pour en charger une tête si chere? Et, dans toutes ces suppositions, la haine que M. Lovelace porte à chaque personne de ma famille, quoiqu'elle ne soit qu'un retour pour celle qu'on lui a déclarée, ne paroîtroit-elle pas extrêmement choquante? N'est-ce pas une marque qu'il y a dans son naturel quelque chose d'implacable, comme d'extrêmement impoli? & quelle femme au monde pourroit penser à se marier, pour vivre dans une inimitié perpétuelle avec sa famille?

Mais craignant de vous fatiguer, & lasse moi-même, je quitte la plume.

M. Solmes est ici continuellement. Ma tante Hervey, mes deux oncles ne s'éloignent pas davantage. Il se machine quelque chose contre moi, je n'en saurois douter. Quel état! d'être sans cesse en alarme, & de voir une épée nue qui nous pend sur la tête.

Je ne suis informée de rien que par l'insolente Betty, qui me lâche toujours quelques traits de l'effronterie à laquelle elle est autorisée. Quoi! Miss, vous ne mettez pas ordre à vos affaires? Comptez qu'il faudra partir lorsque vous y penserez le moins. D'autres fois, elle me fait entendre à demi-mot, & comme dans la vue de m'inquiéter, ce que l'un, ce que l'autre dit de moi, & leur curiosité sur l'emploi que je fais de mon temps. Elle y mêle souvent l'outrageante question de mon frere; si je

ne m'occupe pas à composer l'histoire de mes souffrances ?

Mais je suis faite à ses discours, & c'est le seul moyen que j'aie d'apprendre, avant l'exécution, les desseins qu'on forme contre moi. Comme elle s'excuse sur ses ordres, lorsqu'elle pousse trop loin l'impertinence, je l'écoute patiemment ; quoique ce ne soit pas sans quelque soulevement de cœur.

Je m'arrête ici, pour porter ce que je viens d'écrire au dépôt. Adieu, ma chere.

CL. HARLOVE.

Ce qui suit étoit écrit sur l'enveloppe avec un crayon, à l'occasion de la lettre suivante, que Miss Clarisse trouva au depôt en y portant la sienne.

Je trouve votre seconde lettre d'hier. Je remercie beaucoup votre mere, des avis obligeants que vous me donnez de sa part. Celle que je vous envoie répondra peut-être à quelque partie de son attente. Vous lui en lirez ce que vous jugerez à propos.



LETTRE LVII.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOWE.

Samedi 25 de Mars.

CETTE lettre ne sera qu'une suite de ma derniere, de la même date, & je vous l'écris par ordre exprès. Vous avez vu, dans la précédente, l'opinion de ma mere sur le mérite que vous pourriez vous faire, en obligeant vos amis contre votre propre inclination. Notre conférence là-dessus est venue à l'occasion de l'entretien que nous avions eu avec Sir Harry *Downeton* : & ma mere la croit si importante, qu'elle m'ordonne de vous en écrire le détail. J'obéis d'autant plus volontiers, que j'étois embarrassée, dans ma derniere, à vous donner un conseil ; & que non-seulement, vous aurez ici le sentiment de ma mere, mais peut-être dans le sien celui du public, s'il n'étoit informé que de ce qu'elle sait, c'est-à-dire, s'il ne l'étoit pas aussi bien que moi.

Ma mere raisonne d'une maniere très-peu avantageuse pour toutes le personnes de notre sexe qui se hâtent trop de chercher leur bonheur, en épousant un homme de leur choix. Je ne sais comment j'aurois pris ses raisonnements, si je ne savois qu'ils

qu'ils se rapportent toujours à sa fille, qui, d'un autre côté, ne connoît présentement aucun homme qu'elle honore de la moindre préférence sur un autre, & qui n'estime pas la valeur d'un denier celui dont sa mere a la plus haute idée.

A quoi se réduit donc, dit-elle, une affaire qui cause tant de mouvements? Est-ce une si grande démarche, dans une jeune personne de renoncer à ses inclinations pour obliger ses amis?

Fort bien, ma mere, ai-je répondu en moi-même : vous pouvez faire à présent cette question; vous le pouvez à l'âge de quarante ans. Mais l'auriez-vous faite à dix-huit? Voilà ce que je voudrois savoir.

Ou la jeune personne, a-t-elle continué, est prévenue d'une très-violente inclination qu'elle ne peut surmonter, (ce qu'une fille un peu délicate n'avouera jamais,) ou son humeur est si opiniâtre, qu'elle n'est pas capable de céder; ou, pour troisieme alternative, elle a des parents qu'elle s'embarrasse peu d'obliger.

Vous savez, ma chere, que ma mere raisonne quelquefois fort bien; ou du moins, que ce n'est jamais la chaleur qui manque à ses raisonnements. Il nous arrive souvent de n'être pas d'accord; & nous avons toutes deux si bonne opinion de notre sentiment, qu'il est fort rare, que l'une ait le bonheur de convaincre l'autre; cas assez commun, je m'imagine, dans toutes les disputes un peu animées. J'ai *trop d'esprit*,

me dit-elle en bon anglois, *trop de vivacité*. Moi, je lui réponds qu'elle est *trop sage* ; c'est-à-dire, dans la même langue, qu'elle n'est plus aussi jeune qu'elle l'a été ; ou, dans d'autres termes, qu'étant accoutumée au ton de mere, elle oublie qu'elle a été fille. De-là nous passons d'un consentement mutuel à quelque autre sujet ; ce qui n'empêche pas que, sans y consentir, nous ne retombions une douzaine de fois sur celui que nous avons quitté. Ainsi le quittant & le reprenant, d'un air à demi-fâché, quoiqu'adouci par un sourire forcé, qui laisse du jour à nous raccommoder, nous ne laissons pas, si l'heure du sommeil arrive, de nous aller coucher avec un peu d'humeur ; ou, si nous parlons, le silence de ma mere est rompu par quelques exclamations, ah, Nancy ! Vous êtes si vive, si emportée, je voudrois bien, ma fille, que vous eussiez moins de ressemblance avec votre pere.

Je la paye de son reproche, en pensant que ma mere n'a aucune raison de désavouer la part qu'elle a eue à sa Nancy, & si la chose va plus loin de son côté que je ne le desire, son cher Hickman n'a pas sujet de s'en louer le jour suivant.

Je sais que je suis une folle créature. Quand je n'en conviendrois pas, je suis sûre que vous le penseriez. Si je me suis un peu arrêtée à ces petits détails, c'est pour vous avertir que dans une occasion si importante, je ne vous ferai plus remarquer

mes impertinences ni les petites chaleurs de ma mere, & que je veux me réduire à la partie froide & sérieuse de notre conversation.

„Jettez les yeux, m'a-t-elle dit, sur les „mariages de notre connoissance, qui pas„sent pour l'ouvrage de l'inclination, & „qui, pour l'observer en passant, ne doi„vent peut-être ce nom, qu'à une passion „née follement ou par de purs hasards, & „soutenue par un esprit de perversité & „d'obstination: (ici, ma chere, nous avons „eu un petit débat que je vous épargne:) „voyez s'ils vous paroissent plus heureux „qu'une infinité d'autres, où le principal „motif de l'engagement n'a été que la con„venance, & la vue d'obliger une famille. „La plupart vous paroissent-ils même aussi „heureux? Vous trouverez que les deux „motifs de la convenance & de la soumis„sion produisent un contentement durable, „& capable assez souvent d'augmenter par „le temps & la réflexion; au lieu que „l'amour, qui n'a pour motif que l'amour, „est une passion oisive; (oisive dans tous les sens, c'est ce que ma mere ne peut dire; car l'amour est aussi actif qu'un singe; & aussi malicieux qu'un écolier) „c'est une „ferveur qui dure peu, comme toutes les „autres; un arc trop tendu, qui reprend „bientôt son état naturel.

„Comme il est fondé en général sur des „perfections purement idéales, que l'objet „ne se connoissoit pas lui-même avant

„ qu'elles lui fussent attribuées, un, deux,
„ ou trois mois, remettent tout, de part &
„ d'autre, dans son véritable jour ; & cha-
„ cun des deux ouvrant les yeux, pense
„ justement de l'autre ce que tout le monde
„ en pensoit auparavant.

„ Les excellences imaginaires (c'est son
„ propre terme, ne le trouvez-vous pas assez
„ remarquable ?) ont eu le temps de s'éva-
„ nouir. Le naturel, & les vieilles habitudes,
„ qu'on n'a pas eu peu de peine à suspendre
„ ou à déguiser, reviennent dans toute leur
„ force. Le voile se leve, & laisse voir de
„ chaque côté, jusqu'aux moindres taches.
„ Enfin, l'on est fort heureux si l'on ne tombe
„ pas aussi bas dans l'opinion l'un de l'autre
„ qu'on y avoit été comme exalté par l'ima-
„ gination. Alors, le couple passionné, qui
„ ne connoissoit pas de bonheur hors du
„ plaisir mutuel de se voir, est si éloigné
„ de trouver dans un entretien illimité cette
„ variété sans fin, qui faisoit croire dans
„ un autre temps, qu'on avoit toujours quel-
„ que chose à se dire, ou qui faisoit regret-
„ ter, après s'être quittés, de n'avoir pas
„ dit mille choses qu'on croyoit avoir ou-
„ bliées, que leur étude continuelle est de
„ chercher des amusements hors d'eux-mê-
„ mes ; & leur goût peut-être, a conclu ma
„ sage maman, (auriez-vous cru, ma
chere, que sa sagesse fût si moderne ?)
„ sera de choisir des deux côtés ceux où
„ l'autre n'a point de part.

Je lui ai représenté, que si vous tombiez

dans la nécessité de faire quelque demarche hardie, il n'en faudroit accuser que l'indiscrete violence de vos proches. Je ne disconvenois pas, lui ai-je dit, que ses réflexions sur une infinité de mariages, dont le succès n'avoit pas répondu aux espérances, ne fussent très-bien fondées; mais je l'ai priée de convenir, que si les enfants ne pesoient pas toujours les difficultés avec autant de sagesse qu'ils le devoient, trop souvent aussi les parents n'avoient pas pour leur jeunesse, pour leurs inclinations & pour leur défaut d'expérience, tous les égards dont ils devoient reconnoître qu'ils avoient eu besoin au même âge.

Elle est tombé de-là sur le caractere moral de M. Lovelace, & sur la justice qu'elle trouve dans la haine de vos parents, pour un homme qui mene une vie si libre, & qui ne cherche pas à la désavouer. On lui a même entendu déclarer, m'a-t-elle dit, qu'il n'y a point de mal qu'il ne soit résolu de faire à notre sexe, pour se venger du mauvais traitement qu'il a reçu d'une femme, dans un temps où *il étoit trop jeune*, (je crois que c'étoit son expression) pour n'avoir pas aimé de bonne foi.

J'ai répondu en sa faveur, que j'avois entendu blâmer généralement le procédé de cette femme; qu'il en avoit été si touché, que c'étoit à cette occasion qu'il avoit commencé ses voyages; & que pour la chasser de son cœur, il s'étoit jetté dans un train de vie, qu'il avoit l'ingénuité de con-

damner lui-même; que cependant il avoit traité d'imposture la menace qu'on lui attribuoit contre tout notre sexe; que j'en pouvois rendre témoignage, puisque lui ayant fait ce reproche devant vous, je l'avois entendu protester qu'il n'étoit pas capable d'un ressentiment si injuste contre toutes les femmes, pour la perfidie d'une seule.

Vous vous en souvenez, ma chere; & je n'ai pas oublié non plus l'aimable réflexion que vous fites sur sa réponse : „ vous n'aviez „ pas de peine, me dites-vous alors, à croi„ re son désaveu sincere, parce qu'il vous „ paroissoit impossible qu'un homme, aussi „ touché qu'il parut l'être de l'imputation „ de fausseté, fût capable d'en commettre „ une.

J'ai fait observer particuliérement à ma mere, que les mœurs de M. Lovelace n'avoient pas fait un sujet d'objection lorsqu'il s'étoit présenté pour Miss Arabelle; qu'on s'étoit reposé alors sur la noblesse de son sang, sur ses qualités & ses lumieres extraordinaires, qui ne permettoient pas de douter qu'une femme vertueuse & prudente ne le fît rentrer en lui-même. J'ai même ajouté, au risque de vous déplaire, que, si votre famille étoit composée d'assez honnêtes gens suivant les idées communes, on ne leur attribuoit pas, à l'exception de vous, une délicatesse extrême sur la religion; qu'il leur convenoit peu, par conséquent, de reprocher aux autres les défauts de cette nature. Et quel homme ont-ils

choisi, ai-je dit encore, pour le décrier à ce titre; l'homme d'Angleterre le plus estimé pour son esprit & ses talents, & le plus distingué par ses qualités naturelles & acquises, quelque reproche qu'on entreprenne de faire à ses moeurs; comme s'ils avoient assez de pouvoir & d'autorité pour se croire en droit de ne consulter que leur haine ou leur caprice?

Ma mere est revenue à conclure qu'il y en auroit plus de mérite dans votre obéissance. Elle a prétendu que parmi ces hommes, si distingués par leur esprit & leur figure, on n'a presque jamais trouvé un bon mari, parce qu'ordinairement ils sont si remplis de leur mérite, qu'ils croient une femme obligée de prendre d'eux, l'opinion qu'ils en ont eux-mêmes. Il n'y avoit ici rien à craindre de cette considération, lui ai-je dit, parce que du côté de l'esprit & du corps, la femme auroit toujours de l'avantage sur l'homme; quoique de l'aveu de tout le monde, il en eût beaucoup lui-même sur son propre sexe.

Elle ne peut souffrir que je loue d'autres hommes que son cher Hickman; sans considérer qu'elle attire sur lui un degré de mépris qu'il pourroit éviter, si, par cette affectation à lui attribuer un mérite qu'il n'a pas, elle ne diminuoit pas celui qu'il a réellement, mais qui perd beaucoup dans certaines comparaisons. Ici, par exemple, quelle aveugle partialité! elle m'a soutenu qu'à la réserve des traits, & du teint, qui

qu'elle compte un pere & une mere dont elle n'a jamais éprouvé que de l'indulgence. De son côté, ce n'est peut-être qu'un caprice d'âge ou d'humeur ; mais des parents voient plus loin, & le caprice d'une fille ne doit-il pas être soumis au jugement de ses parents?

Comptez, ma chere amie, que je ne suis pas demeurée en arriere sur l'article de ce *jugement*. J'ai dit tout ce que vous m'auriez pu dicter vous-même, & tout ce qui convient à une situation aussi extraordinaire que la vôtre. Ma mere en a si bien senti la force, qu'en m'ordonnant de vous communiquer ses idées, elle m'a défendu d'y joindre mes réponses ; de peur, m'a-t-elle dit, que dans un cas si critique, elles ne vous engageassent à prendre quelques mesures dont nous pourrions nous repentir toutes deux, moi pour vous les avoir inspirées, & vous pour les avoir suivies.

Voilà, ma chere, ce que je vous répresente d'autant plus volontiers de la part de ma mere, que de moi-même, je ne me trouve point capable de vous donner un bon conseil. Vous connoissez votre propre cœur ; c'est-là qu'il faut chercher des lumieres & des regles.

Robert me promet de porter cette lettre de très-bonne heure, afin que vous la puissiez trouver au dépôt, dans votre promenade du matin.

Que le ciel vous éclaire, qu'il vous guide ! C'est la priere continuelle de votre tendre & fidelle amie. ANNE HOWE.

LETTRE LVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Dimanche, après midi.

JE suis dans les plus terribles craintes : cependant je commencerai par de vifs remerciemens, à votre mere & à vous, pour votre derniere faveur. Je me flatte d'avoir répondu à ses obligeantes intentions dans ma lettre précédente : mais ce n'est point assez de lui en avoir marqué ma reconnoissance, par quelques lignes écrites sur mon enveloppe avec un crayon. Permettez qu'elle trouve ici les expressions d'un cœur qui sent le prix de ses moindres bienfaits.

Avant que de passer à ce qui me touche immédiatement, il faut que je vous gronde encore une fois de la maniere un peu dure dont vous faites le procès à toute ma famille, sur la religion & la morale. En vérité, ma chere, vous m'étonnez. Après ce que je vous ai recommandé si souvent, sans aucun fruit, je fermerois les yeux sur une occasion moins grave. Mais, dans l'affliction même où je suis, je croirois mon devoir blessé si je laissois passer une réflexion dont il n'est pas besoin que je répete les termes. Soyez persuadée qu'il n'y a point en Angleterre une plus digne femme que ma mere. Mon pere ne ressemble pas non plus

à l'idée que vous vous faites de lui. Exceptez un seul point, je ne connois pas de famille où le devoir soit plus respecté que dans la mienne, un peu trop resserrée pour une famille si riche; c'est l'unique reproche qu'on puisse lui faire. Pourquoi donc les condamneriez-vous d'exiger des mœurs irréprochables dans un homme dont ils ont droit, après tout, de porter leur jugement, lorsqu'il pense à s'allier avec eux.

Deux lignes encore, avant que je vous entretienne de mes propres intérêts. Ce sera, s'il vous plaît, sur la maniere dont vous traitez M. Hickman. Croyez-vous qu'il y ait beaucoup de générosité à faire tomber votre ressentiment sur une personne innocente, pour les petits chagrins que vous recevez d'un autre côté, duquel même je doute qu'il n'y ait rien à vous reprocher? Je sais bien ce que je ne ferois pas difficulté de lui dire, & ne vous en prenez qu'à vous, qui m'y avez excitée: je lui dirois ma chere, qu'une femme ne maltraite point un homme qu'elle ne rejette point absolument, si elle n'est pas résolue au fond du cœur de l'en dédommager quelque jour lorsqu'elle aura fini le cours de sa tyrannie, & lui, le temps de ses services & de sa patience. Mais je n'ai pas l'esprit assez libre pour donner toute l'étendue que je souhaiterois à cet article.

Passons à l'occasion présente de mes craintes. Je vous ai marqué ce matin que je pressentois quelque nouvel orage. M. Solmes est venu cet après midi au château. Quel-

ques moments après son arrivée, Betty m'a remis une lettre, sans me dire de qui. Elle étoit sous enveloppe; & l'adresse d'une main que je n'ai pas reconnue. On a supposé, apparemment, que je me serois bien gardée de la recevoir & de l'ouvrir, si j'avois su de qui elle venoit. Lisez-en la copie.

A Miss CLARISSE HARLOVE.

Ma très-cher Demoiselle,

(*) Je m'estime le plus malheureux omme du monde, en ce que je n'ai pas ancore eu l'onneur de vous rendre mes respect de votre consantemant, l'espace seulemant d'une demi-heure. Sependant j'ai quelque chose à vous communiquer, qui vous conserne beaucoup, s'il vous plait de m'admaitre à l'onneur de votre antretien. Votre réputation y est intéressé, aussi-bien que l'onneur de toute votre famille, c'est a l'oquasion d'un omme qu'on dit que vous estimez plus qu'il ne mérite, & par rapor a quelqu'unes de ses aesions de reprouvé, dont je suis prêt a vous donner des preuves convainquantes de la vérité. On pourroit croire que j'y suis intéressé. Mais je suis pret a faire serment que s'est la verité pur; & vous verré quel est l'omme qu'on dit que vous favorisé. Mais je n'espere pas qu'il an soit ainsi, pour votre propre onneur.

(*) Il n'est pas besoin d'avertir que c'est l'orthographe & le style de M. Solmes.

Je vous pris Mademoiselle, de degner m'acorder une odiance, pour votre onneur & celui de votre famille. Vous obligerés, très-cher Mifs,

Votre très-humble & tres-fidele serviteur ROGER SOLMES.

J'attans en bas, *pour* l'honneur de vos ordre.

Vous ne douterez pas plus que moi, que ce ne soit quelque misérable ruse, pour me faire consentir à sa visite. Je lui aurois envoyé ma réponse de bouche; mais Betty ayant refusé de s'en charger, je me suis vue dans la céceffité de le voir, ou de lui écrire. J'ai pris le parti de lui écrire un billet, dont vous aurez l'original. Je tremble des suites, car j'entends beaucoup de mouvement au-dessous de moi.

A Monsieur SOLMES.

MONSIEUR,

Si vous avez quelque chose à me communiquer, qui concerne mon honneur, vous pouvez me faire cette grace par écrit comme de bouche. Quand je prendrois quelque intérêt à M. Lovelace, je ne vois point quelle raison vous auriez d'y croire le vôtre attaché; car le traitement que je reçois à votre occasion, est si étrange, que quand

M. Lovelace n'existeroit point, je ne consentirois pas à voir une demi-heure M. Solmes, dans les vues qu'il me fait l'honneur d'avoir pour moi. Je n'aurai jamais rien à démêler avec M. Lovelace; & par conséquent, toutes vos découvertes ne peuvent me toucher, si mes propositions sont acceptées. Je vous en crois bien instruit. Si vous ne l'étiez pas, ayiez la bonté de faire connoître à mes amis, que s'ils veulent me délivrer de l'un des deux, je m'engage à les délivrer de l'autre. Dans cette supposition, que nous importera-t-il à tous que M. Lovelace soit honnête homme ou ne le soit pas? Cependant, si vous ne laissiez pas de vous y croire intéressé, je n'aurois aucune objection à faire. J'admirerai votre zele, lorsque vous lui reprocherez les erreurs que vous avez su découvrir dans sa conduite & que vous vous efforcerez de le rendre aussi vertueux que vous l'êtes sans doute, puisqu'autrement vous n'auriez pas pris la peine de rechercher ses fautes & de les exposer.

Excusez, Monsieur: mais après une persévérance, que je trouve très-peu généreuse depuis ma derniere lettre; après la tentative que vous venez de faire aux dépens d'autrui, plutôt que par votre propre mérite, je ne sais pas pourquoi vous accuseriez de quelque rigueur une personne qui est en droit de vous reprocher toutes ses disgraces.

CL. HARLOVE.

Dimanche au soir.

Mon pere vouloit monter à ma chambre, dans son premier transport. On n'a pas eu peu de peine à le retenir. Ma tante Hervey a reçu l'ordre ou la permission de m'écrire le billet suivant. Les résolutions ne languissent pas, ma chere.

Ma niece, tout le monde est à présent convaincu qu'il n'y a rien à espérer de vous par la voie de la douceur & de la persuasion. Votre mere ne veut pas que vous demeuriez ici plus long-temps, parce que dans la colere où votre étrange lettre a jetté votre pere, elle craint ce qui peut vous arriver. Ainsi, l'on vous ordonne de vous tenir prête à partir sur le champ pour vous rendre chez votre oncle Antonin, qui ne croit pas avoir mérité de vous la répugnance que vous marquez pour sa maison.

Vous ne connoissez pas le méchant homme, en faveur duquel vous ne faites pas difficulté de rompre avec tous vos amis.

On vous défend de me répondre. Ce seroit éterniser d'inutiles répétitions. Vous n'ignorez pas quelle affliction vous causez à tout le monde, particuliérement à votre affectionnée tante,

HERVEY.

N'osant lui écrire après cette défense, j'ai pris une liberté plus hardie. J'ai écrit quelques lignes à ma mere, pour implorer sa

bonté; & pour l'engager, si je dois partir, à me procurer la permission de me jetter aux pieds de mon pere & aux siens, sans autres témoins qu'eux-mêmes, dans la seule vue de leur demander pardon du chagrin que je leur ai causé, & de recevoir, avec leur bénédiction, un ordre de leur propre bouche pour mon départ & pour le temps. Quelle nouvelle hardiesse! Rendez-lui sa lettre, & qu'elle apprenne à obéir : c'est la reponse de ma mere; & la lettre est revenue sans avoir été ouverte.

Cependant, pour satisfaire mon cœur & mon devoir, j'ai écrit aussi quelques lignes à mon pere, dans la même vue, c'est-à-dire, pour le suplier de ne me pas chasser de la maison paternelle, sans m'avoir accordé sa bénédiction; mais on m'a rapporté cette lettre, déchirée en deux pieces, sans avoir été lue. Betty me la montrant d'une main, & tenant l'autre levée d'admiration, m'a dit : voyez, Miss! Quelle pitié! Il n'y a que l'obéissance qui puisse vous sauver. Votre pere me l'a dit à moi-même. Il a déchiré la lettre, & m'en a jetté les morceaux à la tête.

Dans une situation si désespérée, je n'ai pas cru devoir m'arrêter même à ce rebut. J'ai repris la plume, pour m'adresser à mon oncle Harlove; & j'ai joint à ma lettre, sous une même enveloppe, celle que ma mere m'avoit renvoyée, & les deux parties de celle que mon pere avoit déchirée. Mon oncle montoit dans son carrosse lorsqu'il les

a reçues. Je ne puis savoir avant demain, quel aura été leur sort. Mais voici la copie de celle qui est pour lui.

A Monsieur JULES HARLOVE.

Mr. mon très-cher & très-honoré oncle,

Il ne me reste que vous à qui je puisse m'adresser avec quelque espérance, pour obtenir du moins, que mes très-humbles supplications soient reçues, & qu'on me fasse la grace de les lire. Ma tante Hervey m'a donné des ordres qui ont besoin de quelque explication, mais elle m'a defendu de lui répondre. J'ai pris la liberté d'écrire à mon pere & à ma mere. L'une de mes deux lettres a été déchirée, & toutes deux m'ont été renvoyées sans avoir été ouvertes. Je m'imagine, Monsieur, que vous ne l'ignorez pas; mais comme vous ne pouvez savoir ce qu'elles contiennent, je vous supplie de les lire toutes deux, afin que vous puissiez rendre témoignage qu'elles ne sont pas remplies d'invocations & de plaintes, & qu'elles n'ont rien qui blesse mon devoir. Permettez-moi, Monsieur, de remarquer que si l'on est sourd aux expressions de ma douleur, jusqu'à refuser d'entendre ce que j'ai à dire, & de lire ce que j'écris, on pourra regretter bientôt de m'avoir traitée si durement. Daignez m'apprendre, Monsieur, pourquoi l'on s'obstine à vouloir m'envoyer chez mon oncle Antonin, plutôt que chez vous,

chez ma tante, ou chez tout autre ami. Si c'est dans l'intention que j'appréhende, la vie me deviendra insupportable. Je vous demande en grace aussi de me faire savoir quand je dois être chassée de la maison. Mon cœur m'avertit fortement que si je suis contrainte une fois d'en sortir, ce sera pour ne la revoir jamais.

Le devoir m'oblige néanmoins de vous déclarer que l'humeur ou le ressentiment n'ont aucune part à ce que j'écris. Le ciel connoît mes dispositions. Mais le traitement que je prévois, si je suis forcée d'aller chez mon autre oncle, sera vraisemblablement le dernier coup qui finira les disgraces, & j'ose dire les disgraces peu méritées de votre malheureuse niece,

CL. HARLOVE.

LETTRE LIX.

Miss CLARISSE HARLOVE à Miss HOVVE.

Lundi matin, 27 de Mars.

MON oncle est revenu ce matin de très-bonne heure, & m'a fait remettre une réponse fort tendre, que je vous envoie. Elle m'a fait souhaiter de pouvoir le satisfaire. Vous verrez de quelles couleurs les mauvaises qualités de M. Solmes y sont revêtues, & quel voile l'amitié jette sur les

plus grandes taches. Peut-être disent-ils de moi que l'aversion exagere aussi les défauts. Vous me renverrez avec votre premiere lettre, celle de mon oncle. Il faut que je trouve le moyen de m'expliquer à moi-même, pourquoi je suis devenue une créature aussi redoutable à toute ma famille qu'il veut me le persuader, & que je détruise cette idée, s'il est possible.

A Miss CLARISSE HARLOVE.

C'est contre mon intention que je me détermine à vous écrire. Tout le monde vous aime, & vous ne l'ignorez pas. Tout nous est cher de vous, jusqu'à la terre où vous marchez. Mais comment nous résoudre à vous voir? il est impossible de tenir contre votre langage & vos regards. C'est la force de notre affection qui nous fait éviter votre vue, lorsque vous êtes résolue de ne pas faire ce que nous sommes résolus que vous fassiez. Jamais je n'ai senti pour personne autant d'affection que j'en ai eu pour vous depuis votre enfance: & j'ai dit souvent, que jamais jeune fille n'en avoit tant méritée. Mais, à présent, que faut-il penser de vous? Helas! hélas! ma chere niece, que vous vous soutenez mal à l'épreuve!

J'ai lu les deux lettres qui étoient sous votre enveloppe. Dans un temps plus convenable, je pourrois les faire voir à mon frere & à ma sœur; mais rien ne leur feroit agréable aujourd'hui de votre part.

Mon dessein n'est pas de vous dissimuler que je n'ai pu lire celle qui étoit pour moi, sans être extrêmement attendri. Comment se fait-il que vous soyez si inflexible, & capable en même temps de remuer si vivement le cœur d'autrui ? Mais comment avez-vous pu écrire une si étrange lettre à M. Solmes ? Fi, ma niece. Ah ! que vous êtes changée !

Et puis traiter comme vous l'avez fait, un frere & une sœur ! Leur déclarer que vous ne souhaitez pas qu'ils vous écrivent ni qu'ils vous voient ! Ne savez - vous pas qu'il est écrit, qu'*une réponse douce fait évanouir la colere ?* Si vous vous fiez à la pointe piquante de votre esprit, vous pouvez blesser : mais une massue abat une épée. Comment pouvez - vous espérer que ceux qui se trouvent offensés, ne chercheront pas le moyen de vous offenser à leur tour ? Etoit-ce par cette voie que vous vous faisiez adorer de tout le monde ? Non ; c'étoit la douceur de votre cœur & de vos manieres, qui vous attiroit de l'attention & du respect dans tous les lieux où vous paroissiez. Si vous avez excité l'envie, est-il sage d'aiguiser ses dents, & de vous exposer à ses morsures ? Vous voyez que je vous écris en homme impartial, qui vous aime encore.

Mais, depuis qu'ayant déployé tous vos talents, vous n'avez épargné personne, & que vous avez attendri tout le monde sans l'avoir été vous même, vous nous avez mis dans la nécessité de tenir ferme & de nous

lier plus étroitement. C'est ce que j'ai déjà comparé *à une phalange en ordre de bataille.* Votre tante Hervey vous défend d'écrire, par la même raison qui doit m'empêcher de vous le permettre. Nous craignons tous de vous voir, parce que nous savons que vous nous feriez tourner à tous l'esprit. Votre mere vous redoute si fort, que vous ayant crue prête une fois ou deux à forcer l'entrée de sa chambre, elle s'y est enfermée soigneusement : persuadée comme elle est, qu'elle ne doit pas se rendre à vos solicitations, & que vous êtes résolue de ne pas écouter les siennes.

Déterminez-vous seulement, ma très-chere Miss Clary, à faire quelques pas pour nous obliger ; & vous verrez avec quelle tendresse nous nous empresserons, tour-à-tour, de vous serrer contre nos cœurs transportés de joie. Si l'un des deux prétendants n'a pas l'esprit, les qualités & la figure de l'autre, comptez que l'autre est le plus mauvais cœur qu'il y ait au monde. L'affection de vos parents, avec un mari sage, quoique moins poli, n'est-elle pas préférable à un débauché, de quelque agrément que sa figure puisse être pour les yeux ? Vos admirables talents vous feront adorer de l'un ; au lieu que l'autre, qui a les mêmes avantages que vous dans son sexe, n'attachera pas grand prix aux vôtres ; & souvent les maris de cette espece sont les plus jaloux de leur autorité avec une femme d'esprit. Vous aurez du moins un homme vertueux. Si

vous ne l'aviez pas traité d'un air si outrageant, il vous auroit fait frémir de ce qu'il vous auroit appris de l'autre.

Allons, ma chere niece, faites tomber sur moi l'honneur de vous avoir persuadée. J'en partagerai le plaisir, & je puis dire encore une fois l'honneur, avec votre pere & votre mere. Toutes les offenses passées s'éteindront dans l'oubli. Nous nous engagerons tous, pour M. Solmes, que jamais il ne vous donnera aucun juste sujet de plainte. Il sait, dit-il, quel trésor obtiendra l'homme que vous honorerez de votre faveur; & tout ce qu'il a souffert ou qu'il pourra souffrir, lui paroîtra léger à ce prix.

Chere & charmante enfant, rendez-vous, & rendez-vous de bonne grace. Il le faut, de bonne grace ou non. Je vous assure qu'il le faut. Vous ne l'emporterez pas sur un pere, une mere, des oncles, & sur tout le monde; comptez là-dessus.

J'ai passé une partie de la nuit à vous écrire. Vous ne sauriez vous imaginer combien je suis touché en relisant votre lettre, & en vous écrivant celle-ci. Cependant je serai demain, de bonne heure, au château d'Harlove. Si mes instances ont quelque pouvoir sur votre cœur, faites-moi dire aussi-tôt de monter à votre appartement. Je vous donnerai la main pour descendre; je vous présenterai aux embrassements de toute la famille, & vous reconnoîtrez que vous nous êtes plus chere que vous ne pa-

paroissez vous l'être figuré dans vos dernieres préventions. Cette lettre vous vient d'un oncle qui a fait long-tems ses délices de cette qualité.

JULES HARLOVE.

Une heure après, mon oncle m'a fait demander si sa visite me feroit agréable, aux conditions qu'il m'avoit marquées dans sa lettre. Il avoit donné ordre à Betty de lui apporter une réponse de bouche. Mais je venois de finir la copie de celle que je vous envoie. Betty a fait difficulté de s'en charger; cependant elle s'est laissée engager, par un motif auquel les Dames Betty ne résistent point.

Que vous me causez de joie, mon très-cher oncle, par l'excès de votre bonté! Une lettre si tendre! si paternelle! si douce pour un cœur blessé! si différente enfin de tout ce que j'ai éprouvé depuis quelques semaines? Que j'en suis touchée! Ne parlez pas, Monsieur, de ma maniere d'écrire. Votre lettre m'a plus attendrie que personne n'a pu l'être des miennes, ou de mes discours & de mes tristes regards. Elle m'a fait souhaiter du fond du cœur, de pouvoir mériter votre visite aux conditions que vous désirez, & de me voir conduire aux pieds de mon pere & de ma mere par un oncle dont j'adore la bonté.

Je vous dirai, mon très-cher oncle, à quoi je suis résolue pour faire ma paix. M. Solmes

Solmes préféreroit sûrement ma sœur à une créature dont l'aversion est si déclarée pour lui : comme j'ai raison de croire que le principal, ou du moins un de ses principaux motifs ; dans les intentions qu'il a pour moi, est la situation de la terre de mon grand'-pere, qui est voisine des siennes, je consens à résigner tous mes droits ; & cette résignation subsistera solidement, parce que je m'engagerai à ne me marier jamais. La terre sera pour ma sœur & pour ses héritiers, à perpétuité. Je n'en aurai point d'autre qu'elle & mon frere. Je recevrai de mon pere une pension annuelle, aussi petite qu'il voudra me l'accorder ; & si jamais j'ai le malheur de lui déplaire, il sera le maître de la reprendre.

Cette proposition ne sera-t-elle pas acceptée ? Elle doit l'être. Elle le sera sans doute. Je vous demande en grace, Monsieur, de la faire promptement & de l'appuyer de votre crédit ; elle répond à toutes les vues. Ma sœur marque une haute opinion de M. Solmes ; je suis fort éloignée d'en avoir autant, dans le jour sous lequel il m'est proposé. Mais le mari de ma sœur aura droit à mon respect, & je lui en promets beaucoup à ce titre. Si cette offre est acceptée, accordez-moi, Monsieur, l'honneur d'une visite, & faites-moi le plaisir inexprimable de me conduire aux pieds de mon pere & de ma mere. Ils reconnoîtront, dans les effusions de mon cœur, la vérité de mon respect & de ma soumission. Je me jetterai

aussi dans les bras de ma sœur & de mon frere, qui me trouveront la plus obligeante & la plus affectionnée de toutes les sœurs.

J'attends, Monsieur, une réponse qui sera le bonheur de ma vie, si elle est conforme aux vœux sinceres de votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

Lundi à midi.

Je commence, ma chere, à me flatter sérieusement que ma proposition sera goûtée. Betty m'apprend qu'on a fait appeller mon oncle Antonin & ma tante Hervey, sans qu'il soit question de M. Solmes; c'est un fort bon augure. Avec quelle satisfaction ne résignerai-je pas ce qui m'attire tant d'envie! Quelle comparaison pour moi, entre un avantage de fortune & celui qui me reviendra d'un si léger sacrifice; la tendresse & la faveur de tous mes proches! Une tendresse & une faveur, dont j'ai fait depuis dix-huit ans ma gloire & mes délices! Quel charmant prétexte pour rompre avec M. Lovelace! & lui-même, n'en aura-t-il pas, peut-être, beaucoup plus de facilité à m'oublier?

J'ai trouvé ce matin une lettre de lui, qui sera, je suppose, une réponse à ma derniere. Mais je ne l'ai pas encore ouverte; & j'attendrai, pour l'ouvrir, l'effet de mes nouvelles offres.

Qu'on me délivre de l'homme que je

hais, & je renoncerai de tout mon cœur à celui que je pourrois préférer. Quand j'aurois pour l'un tout le penchant que vous vous imaginez, j'en serois quitte pour un chagrin passager, dont le temps & la discrétion seroient le remede. Ce sacrifice est un de ceux qu'un enfant doit à ses proches & à ses amis, lorsqu'ils insistent à l'exiger; au lieu que l'autre, c'est-à-dire, celui d'accepter un mari qu'on ne sauroit souffrir, blesse non-seulement l'honnêteté morale, mais encore toutes les autres vertus, puisqu'il n'est propre, comme je me souviens de l'avoir écrit à Solmes même, qu'à faire une mauvaise femme de celle qui auroit eu le plus de goût pour un autre caractere. Comment sera-t-elle alors une bonne mere, une bonne maîtresse, une bonne amie? & de quoi sera-t-elle capable, que de répandre le mauvais exemple autour de soi, & de déshonorer sa famille?

Dans l'incertitude où je suis, j'ai quelque regret de porter ma lettre au dépôt, parce que c'est vous en causer autant qu'à moi. Mais il y auroit de l'affectation à résister aux soins officieux de Betty, qui m'a déjà pressée deux fois d'aller prendre l'air. Je vais descendre, pour visiter ma voliere, & dans l'espérance d'ailleurs de trouver quelque chose de vous.

LETTRE LX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Lundi après midi, 27 Mars.

VOUS êtes informée de tout ce qui s'est passé ce matin jusqu'à midi; & j'espere que le détail que je viens de mettre au dépôt sera bientôt suivi d'une autre lettre, par laquelle je cesserai de vous tenir en suspens. Cette situation ne peut vous peser autant qu'à moi. Mon sang se trouble à chaque pas qui se fait sur l'escalier, & pour chaque porte que j'entends ouvrir ou fermer.

Ils sont assemblés depuis quelque temps, & je crois leur délibération fort sérieuse. Cependant, quel sujet pour de si longs débats, dans une proposition si simple & qui répond sur le champ à toutes leurs vues? Peuvent-ils insister un moment sur M. Solmes, lorsqu'ils voient ce que je leur offre pour m'en délivrer? je suppose que l'embarras vient de la délicatesse de Bella, qui se fait presser pour accepter une terre & un mari, ou de son orgueil, qui lui donne de la répugnance à prendre le *refus de sa sœur:* c'est du moins ce qu'elle m'a dit un jour. Ou peut-être mon frere demande-t-il quelque équivalent pour son droit de reversion. Ces petits démêlés d'intérêt ne s'attri-

rent que trop d'attention dans notre famille. C'est sans doute à l'une ou l'autre de ces deux raisons, que je dois attribuer la longueur du conseil. Il faut que je jette les yeux sur la terre de Lovelace. Mais non, je veux me refuser cette curieuse lecture, jusqu'à l'arrivée d'une réponse encore plus curieuse qui me tient en suspens. Pardonnez, ma chere, si je vous fatigue ainsi par mes incertitudes; mais je n'ai rien de plus à cœur, & ma plume suit le mouvement de mes espérances & de mes craintes, deux vents assez tumultueux qui m'agitent.

Lundi au soir.

L'auriez-vous cru. Betty m'apprend d'avance que je dois être refusée. „ Je ne suis „ qu'une méchante & artificieuse créature. „ On n'a eu que trop de bonté pour moi. „ Mon oncle Harlove s'y est laissé prendre; „ c'est l'expression. Ils avoient prévu ce qui „ ne manqueroit pas d'arriver, s'il me „ voyoit, ou s'il lisoit mes lettres. On lui a „ fait honte de sa facilité. Le bel honneur „ qu'ils se feroient aux yeux du public, s'ils „ me prenoient au mot. Ce seroit donner „ lieu de croire qu'ils n'auroient employé „ la rigueur que pour m'amener à ce point. „ Mes amis particuliers, sur-tout Miss „ Howe, ne manqueroient point de donner „ cette explication à leur conduite; & moi-„ même, je ne cherche qu'à leur tendre un „ piege pour fortifier mes argumens contre „ M. Solmes. Il est surprenant que mon

„ offre ait paru mériter un instant d'at-
„ tention, & qu'on ait pu s'en promettre
„ quelque avantage pour la famille ; elle
„ blesse les loix & toute sorte d'équité. Miss
„ Bella & M. Solmes auroient des belles sû-
„ retés, pour un bien dans lequel j'aurois
„ toujours le pouvoir de rentrer ; elle &
„ mon frere, mes héritiers ! O la fine créa-
„ ture ! Promettre de renoncer au mariage,
„ lorsque Lovelace est si sûr de moi, qu'il
„ le déclare ouvertement ! Une fois mon
„ mari, n'auroit-il pas droit de réclamer
„ les dispositions de mon grand'-pere ? Et
„ puis, quelle hardiesse, quelle insolence,
„ (Betty m'a lâché tout ce détail par degrés ;
„ & vous reconnoîtrez les acteurs à leurs
„ expressions) dans une fille justement dis-
„ graciée pour sa révolte ouverte, de vou-
„ loir préférer des loix à toute la famille !
„ Quel triomphe pour son obstination, de
„ donner ses ordres, non d'une prison, com-
„ me je l'avois nommée, mais du haut de
„ son trône, à ses aînés, à ses supérieurs, à
„ son pere même & à sa mere ! Chose éton-
„ nante, qu'on ait pu s'arrêter à quelque
„ discussion sur le plan de cette nature ! C'est
„ un chef-d'œuvre de finesse. C'est moi-
„ même, en perfection. Apparemment que
„ mon oncle ne s'y laisseroit pas prendre une
„ seconde fois. „

Betty s'est laissée engager d'autant plus facilement à me faire ce récit, qu'étant contraire à mes espérances, elle ne l'a cru propre qu'à me mortifier. Comme j'ai cru com-

prendre, dans le cours d'une si belle récapitulation, que quelqu'un avoit parlé en ma faveur, j'ai voulu savoir d'elle à qui j'avois cette obligation; elle a refusé de me l'apprendre, pour m'ôter la consolation de penser qu'ils ne sont pas tous déclarés contre moi.

Mais ignoriez-vous donc, ma chere, quelle monstrueuse créature vous honorez de votre amitié? Vous ne pouvez douter de l'influence que vous avez sur moi; pourquoi ne m'avez-vous pas appris plutôt à me connoître un peu mieux? pourquoi la même liberté, que j'ai toujours prise avec vous, ne vous a-t-elle pas encore portée à me déclarer mes défauts, & sur-tout celui d'une si misérable hypocrisie? Si mon frere & ma sœur ont été capables de cette découverte, comment est-elle échappée à des yeux aussi pénétrants que les vôtres?

Il paroît qu'à présent leurs délibérations roulent sur la maniere de me répondre & sur le choix de leurs écrivains; car ils ignorent & ils ne doivent pas savoir que Betty m'ait si bien informée. L'un demande qu'on le dispense de m'écrire; un autre ne veut pas se charger de m'écrire des choses dures: un autre est las d'avoir à faire à moi: & s'engager dans une dispute par écrit avec une fille qui ne fait qu'abuser de la facilité de sa plume, c'est s'exposer à ne jamais finir. Ainsi, les qualités qu'on ne m'attribuoit autrefois que pour m'en faire honneur, deviennent aujourd'hui un sujet de reproche.

Cependant, il faudra bien qu'on m'apprenne par quelque voie, le résultat d'une si longue conférence. En vérité, ma chere, mon désespoir est si vif, que je crains d'ouvrir la lettre de M. Lovelace ; dans l'horreur où je suis, si j'y trouvois quelque expédient, je serois capable de prendre un parti dont je me repentirois peut-être le reste de mes jours.

Je reçois à ce moment la lettre suivante, par les mains de Betty.

MISS la rusée,

Votre admirable proposition n'a pas été jugée digne d'une réponse particuliere. C'est une honte pour votre oncle Harlove de s'être laissé surprendre. N'avez-vous pas quelque nouveau tour d'adresse pour votre oncle Antonin ? Jouez-nous l'un après l'autre, mon enfant, tandis que vous y êtes si bien disposée ; mais je reçois ordre de vous écrire, deux lignes seulement, afin que vous n'ayiez pas occasion de me reprocher, comme à votre sœur, des libertés que vous vous attirez. Tenez-vous prête à partir : vous serez demain conduite chez votre oncle Antonin. Me suis-je expliquée clairement ?

JAMES HARLOVE.

Ce trait m'a pénétrée jusqu'au vif ; &, dans la premiere chaleur de mon ressentiment, j'ai fait la lettre suivante pour mon oncle Harlove, qui se propose de passer ici la nuit :

A monsieur JULES HARLOVE.

MONSIEUR,

„ Je me trouve, sans le savoir, une bien „ méprisable créature. Ce n'est point à mon „ frere; c'est à vous, Monsieur, que j'ai „ écrit: c'est de vous que j'espere l'honneur „ d'une réponse. Personne n'a plus de res„ pect que moi pour ses oncles. Cependant, „ j'ose dire que toute grande qu'est la dis„ tance d'un oncle à sa niece, elle n'exclut „ pas cette espérance. Je ne crois pas non „ plus que ma proposition mérite du mé„ pris.

„ Pardon, Monsieur. J'ai le cœur plein. „ Peut-être reconnoîtrez-vous quelque jour „ que vous vous êtes laissé vaincre (hélas! „ en puis-je douter) pour contribuer à des „ traitements que je n'ai pas mérités. Si vous „ avez honte, comme mon frere me le fait „ entendre, de m'avoir marqué quelque sen„ timent de tendresse, je m'abandonne à la „ pitié du ciel, puisque je n'en dois plus „ attendre de personne; mais que je reçoive „ du moins une réponse de votre main; je „ vous en supplie très-humblement. Jusqu'à „ ce que mon frere daigne se rappeller ce „ qu'il doit à une sœur, je ne recevrai au„ cune réponse de lui, à des lettres que je „ ne lui ai pas écrites, ni aucune sorte de „ commandement.

„ J'attendris tout le monde! c'est, Mon-

„ sieur, ce qu'il vous a plu de me marquer.
„ Hélas, qui ai-je donc attendri! Je con-
„ nois quelqu'un, dans la famille, qui a,
„ pour toucher, des méthodes bien plus
„ sûres que les miennes; sans quoi il ne
„ seroit pas parvenu à faire honte à tout le
„ monde, d'avoir donné quelques marques
„ de tendresse à un malheureux enfant de la
„ même famille.

„ De grace, Monsieur, ne me renvoyez
„ pas cette lettre avec mépris, ou déchirée,
„ sans réponse. Mon pere a ce droit, &
„ tous ceux qu'il lui plaît d'exercer sur sa
„ fille; mais personne de votre sexe ne doit
„ traiter si durement une jeune personne
„ du mien, lorsqu'elle se contient dans
„ l'humble disposition où je suis.

„ Après les étranges explications qu'on a
„ données à ma lettre précédente, je dois
„ craindre que celle-ci ne soit encore plus
„ mal reçue. Mais je vous supplie, Mon-
„ sieur, de faire deux mots de réponse à ma
„ proposition, quelque séveres qu'ils puis-
„ sent être. Je pense encore qu'elle mérite
„ quelque attention. Je m'engagerai de la
„ maniere la plus solemnelle, à lui donner
„ de la validité par un renoncement perpé-
„ tuel au mariage. En un mot, je ferai tout
„ ce qui n'est pas absolument impossible,
„ pour rentrer en grace avec tout le monde.
„ Que puis-je dire de plus? & ne suis-je
„ pas, sans le mériter, la plus malheureuse
„ fille du monde! „

Betty a fait encore difficulté de porter

cette lettre, sous prétexte que c'étoit s'exposer à recevoir des injures & à me la rapporter en pieces. Je voulois en courir les risques, lui ai-je dit, & je lui demandois seulement de la remettre à son adresse. Pour réponse à quelques insolences dont elle s'est crue en droit de me faire payer ce service, je l'ai assurée qu'elle auroit la liberté de tout dire, si elle vouloit m'obéir cette fois seulement; & je lui ai recommandé de se dérober aux yeux de mon frere & de ma sœur, de peur que leurs bons offices n'attirassent à ma lettre le sort dont elle me menaçoit. C'est de quoi elle n'osoit répondre, m'a-t-elle repliqué. Mais enfin elle est descendue, & j'attends son retour.

Avec si peu d'espérance de justice ou de faveur, j'ai pris le parti d'ouvrir la lettre de M. Lovelace. Je vous l'enverrois, ma chere, avec toutes celles que je vais réunir sous une même enveloppe, si je n'avois besoin d'un peu plus de lumiere pour me déterminer sur la réponse. J'aime mieux prendre la peine de vous en faire l'extrait, tandis que j'attends le retour de Betty.

„ Il me fait ses plaintes ordinaires de la „ mauvaise opinion que j'ai de lui, & de „ la facilité que j'ai à croire tout ce qui est „ à son désavantage. Il explique aussi clairement que je m'y suis attendue, ma réflexion sur le bonheur que ce seroit pour moi, „ dans la supposition de quelque entreprise téméraire contre M. Solmes, d'être „ délivrée tout à la fois de l'un & de l'autre.

„ Il se reproche beaucoup, me dit-il, „ d'avoir donné à la crainte de me perdre, „ quelques expressions violentes dont il con- „ vient que j'ai eu raison de m'offenser.

„ Il avoue, qu'il a l'humeur prompte; „ c'est le défaut, dit-il, de tous les bons „ naturels; comme celui des cœurs sinceres „ est de le pouvoir cacher. Mais il en ap- „ pelle à moi sur sa situation. Si quelque „ chose au monde est capable de faire ex- „ cuser un peu de témérité dans les expres- „ sions, n'est-ce pas l'état auquel il se trouve „ condamné par mon indifférence & par la „ malignité de ses ennemis ?

„ Il croit trouver, dans ma derniere let- „ tre, plus de raisons que jamais d'appré- „ hender que je ne me laisse vaincre par la „ force, & peut-être par des voies plus dou- „ ces. Il n'entrevoit que trop que je le pré- „ pare à ce fatal dénouement. Dans une „ idée si affligeante, il me conjure de ne „ me pas prêter aux noires intentions de ses „ ennemis. Les vœux solemnels de réfor- „ mation, les promesses d'un avenir digne „ de lui & de moi, & les protestations de „ vérité, ne manquent pas de suivre, dans „ le style le plus soumis & le plus humble. „ Cependant, il traite de cruel, le soupçon „ qui m'a fait attribuer toutes ses protesta- „ tions, au besoin qu'il croit en avoir lui- „ même, avec une si mauvaise renommée. „ Il est prêt, dit-il, à reconnoître solem- nellement, que ses folies passées excitent son propre mépris. Ses yeux sont ouverts:

il ne lui manque plus que mes instructions particulieres, pour assurer l'ouvrage de sa réformation.

„ Il s'engage à faire tout ce qui peut s'ac-„corder avec l'honneur, pour obtenir sa „ réconciliation avec mon pere. Il consent, „ si je l'exige, à faire les premieres démar-„ ches du côté même de mon frere, qu'il „ traitera comme son propre frere, parce „ qu'il est le mien; à la seule condition „ qu'on ne fera pas revivre, par de nou-„ veaux outrages, la mémoire du passé.

„ Il me propose, dans les termes les plus „ humbles & les plus pressants, une entre-„ vue d'un quart d'heure, pour me confir-„ mer la vérité de tout ce qu'il m'écrit, & „ me donner de nouvelles assurances de „ l'affection, &, s'il est besoin, de la pro-„ tection de toute sa famille. Il me confesse, „ qu'il s'est procuré la clef d'une porte du „ jardin, qui mene à ce que nous nommons „ *le taillis*, & que, si je veux seulement „ tirer le verrouil, du côté intérieur, il peut „ y entrer la nuit, pour attendre l'heure „ qu'il me plaira de choisir. Ce n'est point „ à moi qu'il aura jamais la présomption de „ faire des menaces; mais si je lui refuse cette „ faveur, dans le trouble où le jettent quel-„ ques endroits de ma lettre, il ne sait pas de „ quoi son désespoir peut le rendre capable.

„ Il me demande ce que je pense de la „ détermination absolue de mes amis, & „ par quelle voie je crois pouvoir éviter „ d'être à M. Solmes, si je suis une fois menée

„ chez mon oncle Antonin; à moins que je
„ ne sois résolue d'accepter la protection qui
„ m'est offerte par sa famille, ou de me ré-
„ fugier dans quelque autre lieu, tandis que
„ j'ai le pouvoir de m'échapper. Il me con-
„ seille de m'adresser à votre mere, qui con-
„ sentira peut-être à me recevoir secréte-
„ ment, jusqu'à ce que je puisse m'établir
„ dans ma terre & me réconcilier avec mes
„ proches, qui le desireront autant que moi,
„ dit-il, aussi-tôt qu'ils me verront hors de
„ leurs mains.

„ Il m'apprend (& je vous avoue, ma
„ chere, que mon étonnement ne cesse pas
„ de lui voir toutes ces connoissances) qu'ils
„ ont écrit à M. Morden pour le prévenir
„ en faveur de leur conduite, & le faire
„ entrer sans doute, dans tous leurs projets:
„ d'où il conclut, que si mes amis particu-
„ liers me refusent un asyle, il ne me reste
„ qu'une seule voie. Si je veux, dit-il, le
„ rendre le plus heureux de tous les hommes
„ en m'y déterminant par inclination, les
„ articles seront bientôt dressés, avec des
„ vuides que je remplirai à mon gré. Que je
„ lui déclare seulement de ma propre bou-
„ che, mes volontés, mes doutes, mes scru-
„ pules, & que je lui répéte qu'aucune con-
„ sidération ne me rendra la femme de Sol-
„ mes, son cœur & son imagination seront
„ tranquilles. Mais, après une lettre telle
„ que ma derniere, il n'y a qu'une entrevue
„ qui puisse calmer ses craintes. Là-dessus,
„ il me presse d'ouvrir le verrouil dès la nuit

„ suivante, ou celle d'après, si la lettre n'ar-
„ rive point assez tôt. Il sera déguisé d'une
„ maniere, qui ne donnera aucun soupçon
„ quand il seroit apperçu. Il ouvrira la porte
„ avec sa clef. Le taillis lui servira de loge-
„ ment pendant les deux nuits pour attendre
„ l'heure propice; à moins qu'il ne reçoive
„ de moi des ordres contraires, ou quelque
„ arrangement pour une autre occasion. „

Cette lettre est datée d'hier. Comme je ne lui ai pas écrit un mot, je suppose, qu'il étoit la nuit passée dans le taillis, & qu'il y sera cette nuit; car il est trop tard à présent pour me déterminer sur ma réponse. J'espere qu'il n'ira pas chez M. Solmes; & je n'espere pas moins qu'il ne viendra point ici. S'il se rend coupable de l'une ou de l'autre de ces deux extravagances, je romps avec lui sans retour.

A quoi se résoudre, avec des esprits si obstinés! Plût au ciel que je n'eusse jamais.... mais que servent les regrets & les desirs? Je suis étrangement agitée: & quel besoin de vous le dire, après vous avoir fait cette peinture de ma situation?

LETTRE LXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Mardi, à sept heures du matin.

MON oncle a daigné me répondre. Voici sa lettre qu'on m'apporte à ce moment, quoiqu'écrite hier, mais apparemment fort tard.

Lundi au soir.

MISS CLARY,

Vous êtes devenue si hardie, & vous nous apprenez si bien notre devoir, quoique vous remplissiez fort mal le vôtre, qu'il faut nécessairement vous répondre. Personne n'a besoin de votre bien. Est-ce à vous, qui rejettez les conseils de tout le monde, à prescrire un mari pour votre sœur? Votre lettre à M. Solmes est inexcusable. Je vous en ai déjà blâmée. Vos parents veulent être obéis, & la justice veut qu'ils le soient. Cependant, votre mere vient d'obtenir que votre départ soit remis à jeudi, quoiqu'elle vous juge indigne de cette grace & de toute autre marque de son affection. Ne m'écrivez plus. Je ne recevrois pas vos lettres. Vous êtes trop fine pour moi. Que d'ingratitude dans votre cœur & d'égarement dans votre esprit! Vous voudriez que votre volonté devînt une loi pour tout le monde. Ah! que vous êtes changée!

Votre oncle très-mécontent,
JULES HARLOVE.

Partir jeudi, pour le château environné de fossés, pour la chapelle, pour recevoir M. Solmes! je ne puis supporter cette idée. Ils me pousseront au désespoir.

Mardi au matin, à huit heures.

J'ai reçu une nouvelle lettre de M. Lovelace. Mon attente, en l'ouvrant, étoit d'y trouver des plaintes libres & hardies, de ma négligence à lui répondre, pour l'empêcher de passer deux nuits à l'air, dans un temps qui n'est pas extrêmement agréable. Mais, au lieu de plaintes, elle est remplie des plus tendres marques d'inquiétude sur les raisons qui peuvent m'avoir ôté le pouvoir de lui écrire: „ seroit-ce quelque in„disposition? Aurois-je été renfermée plus „ étroitement, comme il m'a souvent aver„ tie que je dois m'y attendre?

Il me raconte; „ que dimanche dernier „ il a passé tout le jour sous divers degui„ sements, errant au tour du jardin & des „ murs du parc; & que la nuit suivante, „ il n'a pas quitté le taillis, d'où il venoit „ essayer à toute heure d'ouvrir la porte de „ derriere. Cette nuit fut pluvieuse. Il avoit „ un gros rhume, & quelque ressentiment „ de fievre. Mouillé, comme il fut toute la „ nuit, sa voix étoit presque éteinte. „

Pourquoi ne s'emporte-t-il pas dans sa lettre? Avec le traitement que j'essuye, il est dangereux pour moi d'avoir quelque obligation à la patience d'un homme qui néglige sa santé pour me servir.

„ Il n'a pas trouvé, dit-il, d'autre abri
„ qu'une grosse touffe de lierre, qui s'est for-
„ mée au tour de deux ou trois vieilles têtes
„ de chênes, & qui a bientôt été pénétrée
„ de la pluie. „

Vous & moi, ma chere, je me souviens qu'un jour de chaleur, nous nous crumes fort obligées à l'ombrage naturel du même lieu.

Je ne puis m'empêcher de convenir, que je suis fâchée qu'il ait souffert pour l'amour de moi. Mais c'est à lui-même qu'il doit s'en prendre.

Sa lettre est datée d'hier à huit heures du soir. „ Tout indisposé qu'il est, il me dit;
„ qu'il veillera jusqu'à dix, dans l'espérance
„ que je lui accorderai l'entrevue qu'il me
„ demande si instamment. Ensuite, il a un
„ mille à faire à pied, pour retrouver son
„ laquais, & son cheval, & de-là, quatre
„ mille jusqu'à son logement.

Il m'avoue, enfin; „ qu'il a dans notre fa-
„ mille un homme de confiance, qui lui
„ a manqué depuis un ou deux jours. Son
„ inquiétude, dit-il, en est plus insupporta-
„ ble, parce qu'il ignore comment je me
„ porte, & comment je suis traitée. „

Cette circonstance me fait deviner qui est le traître. C'est *Joseph Leman*, l'homme de la maison pour lequel mon frere a le plus de confiance, & qu'il emploie, le plus volontiers. Je ne trouve pas ce procédé honorable dans M. Lovelace. A-t-il pris cet infame usage, de corrompre les domestiques

d'autrui, dans les cours étrangeres, où il a résidé assez long-temps? Il m'est venu quelques soupçons sur ce Leman, dans les visites que je rends à ma voliere. Ses respects affectés me l'ont fait prendre pour un espion de mon frere; & quoiqu'il parût chercher à me plaire en s'éloignant du jardin & de ma basse-cour lorsqu'il me voyoit paroître, je m'étonnois que ses rapports n'eussent pas fait diminuer quelque chose de ma liberté. Peut-être cet homme est-il payé des deux côtés; & trahit-il les deux personnes qu'il feint de servir de part & d'autre. On n'a pas besoin de ces méthodes obliques avec de bonnes intentions. Une ame honnête s'indigne également contre le traître & contre ceux qui l'emploient.

Il revient à ses instances, pour obtenir une entrevue. ,, Après la défense, dit-il, ,, que je lui ai faite de reparoître au bûcher, ,, il n'ose désobéir à mes ordres; mais il peut ,, m'apporter des raisons si fortes pour lui ,, permettre de rendre une visite à mon pere ,, & à mes oncles, qu'il espere que je les ,, approuverai. Par exemple, ajoute-t-il, il ,, ne doute pas que je ne sois aussi fâchée ,, que lui, de le voir réduit à des pratiques ,, clandestines, qui conviennent mal à un ,, homme de sa naissance & de sa fortune. ,, Mais si je consens qu'il se présente d'un ,, air ferme & civil, il me promet que rien ,, ne sera capable d'altérer sa modération. ,, Son oncle l'accompagnera, si je le juge ,, à propos; ou sa tante Lawrance sera la

„ premiere visite à ma mere, ou à Madame
„ Hervey, ou même à mes deux oncles; &
„ les conditions qui seront offertes auront
„ quelque poids sur ma famille.

„ Il me demande en grace de ne pas lui
„ refuser la permission de voir M. Solmes.
„ Son intention n'est pas de lui nuire ni de
„ l'effrayer; mais simplement de lui repré-
„ senter d'un ton calme & par de bonnes
„ raisons, les fâcheux effets d'une persévé-
„ rance inutile. Il renouvelle d'ailleurs la
„ résolution d'attendre mon choix & le re-
„ tour de M. Morden, pour me demander
„ le prix de sa patience.

„ Il est impossible, dit-il, qu'une au
„ moins de ces méthodes, n'ait pas quelque
„ succès. Il observe que la présence des per-
„ sonnes mêmes, pour lesquelles on est mal
„ disposé, adoucit les ressentiments, qui
„ s'aigrissent au contraire par l'absence.„

Là-dessus, il recommence ses importunités pour m'engager à l'entrevue qu'il desire. „ Ses affaires l'appellent nécessairement
„ à Londres; mais il ne peut quitter l'incom-
„ mode logement où il se tient caché dans
„ un déguisement indigne de lui, sans être
„ absolument certain, que je ne me laisserai
„ point abattre par la force, ou par d'autres
„ voies, & que je suis délivrée des insultes
„ de mon frere. L'honneur ne lui en fait
„ pas une loi moins indispensable que l'a-
„ mour, lorsqu'on publie dans le monde
„ que c'est pour lui que je suis si maltraitée.
„ Mais une réflexion, dit-il, qu'il ne peut

„ s'empêcher de faire, c'eſt que mes parents
„ n'auroient aucune raiſon de m'ôter la li-
„ berté par rapport à lui, s'ils ſavoient com-
„ ment je le traite lui-même, & à quelle diſ-
„ tance je le tiens de moi. Une autre réfle-
„ xion encore, c'eſt que par cette conduite ils
„ paroiſſent perſuadés qu'il a droit à d'autres
„ traitements ; & qu'ils le croient aſſez h u-
„ reux pour les recevoir, tandis qu'au fond,
„ j'en uſe avec lui comme ils le doivent ſou-
„ haiter dans le mouvement de leur haine ;
„ à l'exception de la correſpondance dont
„ je l'honore, & qui lui eſt ſi précieuſe,
„ qu'elle lui a fait ſupporter avec joie mille
„ ſortes d'indignités.

„ Il renouvelle ſes promeſſes de réforma-
„ tion. Il ſent, dit-il, qu'il a déjà fait une
„ longue & dangereuſe courſe, & qu'il eſt
„ temps de revenir aux bornes dont il s'eſt
„ écarté. C'eſt par la ſeule conviction, s'il
„ faut l'en croire, qu'un homme qui a mené
„ une vie trop libre eſt ramené à la ſageſſe,
„ avant que l'âge ou les infirmités viennent
„ l'éclairer ſur ſon devoir.

„ Tous les eſprits généreux, ajoute-t-il,
„ ont de l'averſion pour la contrainte. Il
„ s'arrête ſur cette obſervation, & regrettant
„ de voir vraiſemblablement toutes ſes eſ-
„ pérances à cette contrainte : à cette con-
„ trainte, qu'il appelle *peu judicieuſe*, & nul-
„ lement à mon eſtime, cependant, il ſe flatte
„ que je lui fais quelque mérite de ſon aveu-
„ gle ſoumiſſion pour toutes mes volontés,
„ de ſa patience à ſouffrir les outrages conti-

„ nuels de mon frere, qui s'attaquent à sa fa-
„ mille comme à lui, de ses veilles, & des
„ dangers auxquels il s'expose, sans égard
„ pour les rigueurs de la saison: circonstance
„ qu'il ne releve qu'à l'occasion du désordre
„ de sa santé, sans quoi, il ne rabaisseroit pas
„ la noblesse de sa passion par un vil retour
„ d'attention sur lui-même. „

Je ne puis dissimuler, ma chere, que ses incommodités m'affligent.

Ici, je crains de vous demander ce que vous auriez fait dans la situation où je suis.

Mais ce que j'ai fait est fait. En un mot, j'ai écrit.

J'ai écrit, ma chere; que je consentois, s'il étoit possible, à le voir demain au soir, entre neuf & dix heures, près de la grande cascade, au fond du jardin, & que j'aurois soin de tirer le verrouil, afin qu'il pût ouvrir la porte avec sa clef; que si l'entrevue me paroissoit trop difficile, ou si je changeois de pensée, je lui en donnerois avis par un autre billet, qu'il devoit attendre jusqu'à l'entrée de la nuit.

Mardi, à 11 heures.

J'arrive du bûcher, où je viens de porter mon billet. Quelle diligence que la sienne! Il l'attendoit sans doute; car à peine avois-je fait quelques pas, pour revenir, que mon cœur me reprochant, je ne sais quoi, je suis retournée pour le reprendre, dans la vue de le relire & de considérer encore si je devois le laisser partir; j'ai été surprise de ne le plus trouver.

Suivant toute apparence, il n'y avoit qu'un mur de peu d'épaisseur entre M. Lovelace & moi, lorsque j'ai placé mon billet sous la brique.

Je suis revenue très-mécontente de moi-même; cependant, il me semble, ma chère, que je ne ferai pas mal de le voir. Si je m'obstine à le refuser, il est capable de prendre quelque mesure violente. La connoissance qu'il a du traitement que je reçois à son occasion, & par lequel on ne se propose que de lui arracher toutes ses espérances, peut le pousser au désespoir. Sa conduite, dans une occasion où il m'avoit surprise avec l'avantage de l'heure & du lieu, ne me laisse à craindre que d'être apperçue du côté du château. Ce qu'il demande n'est pas contraire à la raison & ne peut nuire à la liberté de mon choix. Il n'est question que de l'assurer de ma propre bouche, que je ne serai jamais la femme d'un homme que je hais. Si je ne suis pas sûre de pouvoir descendre au jardin sans être apperçue, il faut qu'il s'attende à se trouver seul au rendez-vous. Toutes ses peines & les miennes n'ont pas d'autre source que ses propres fautes. Cette pensée, quelqu'éloignée que je sois de la tyrannie & de l'arrogance, diminue beaucoup à mes yeux le prix de ce qu'il souffre; d'autant plus que mes souffrances, qui viennent de la même cause, surpassent assurément les siennes.

Betty me confirme que c'est jeudi qu'il faut partir. Elle a reçu ordre de faire ses préparatifs, & de m'aider pour les miens.



LETTRE LXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Mardi, à trois heures, 28 Mars.

CE n'est pas la premiere fois que je vous ai entretenue des insolences de Mademoiselle Betty ; & dans une autre situation, je me ferois peut-être un amusement de vous raconter l'épreuve où elle a mis aujourd'hui ma modération ; mais je ne me sens le courage de détacher de cette scene, que ce qui a rapport au véritable sujet de mes peines. A l'occasion de quelques marques d'impatience, que les effronteries de cette fille m'ont arrachées, elle n'a pas fait difficulté de me répondre, „ que lorsque les jeunes „ Demoiselles s'écartoient de leur devoir, „ il n'étoit pas surprenant qu'elles ne vissent „ pas de bon œil une personne qui faisoit le „ le sien „

Je me suis reproché de m'être exposée à cette brutale hardiesse, de la part d'une créature dont je connoissois le caractere. Cependant, ayant jugé que j'avois quelque utilité à tirer de la disposition où je la voyois, je lui ai dit froidement, dans le dessein de l'exciter un peu à parler que je comprenois ce qu'elle nommoit son devoir, par l'idée qu'elle m'en donnoit elle-même ; & que j'étois fort obligée à ceux de qui elle

l'avoit

l'avoit reçue. Personne n'ignoroit, m'a-t-elle répliqué, que je savois prendre un ton froid pour dire des choses piquantes; mais elle auroit souhaité que j'eusse voulu entendre M. Solmes; il m'en auroit dit de M. Lovelace, qui auroient pu.....

Et savez-vous, Betty, quelques-unes des choses qu'il m'auroit dites? Non, Miss; mais je suppose que vous les apprendrez chez votre oncle; & peut-être vous en dira-t-on plus que vous n'en voudriez entendre.

On me dira tout ce qu'on voudra, Betty; mais je n'en serai pas moins déterminée contre M. Solmes, dût-il m'en coûter la vie.

Recommandez-vous donc au ciel, m'a-t-elle répondu; car si vous saviez de quoi vous êtes menacée.....

Que fera-t-on, Betty? Il n'y a pas d'apparence qu'on veuille me tuer. Que peuvent-ils donc faire?

Vous tuer, non. Mais vous ne sortirez jamais de-là, qu'après avoir reconnu votre devoir. On vous retranchera le papier & les plumes, comme on l'auroit déja fait ici, dans l'idée où l'on est que vous n'en faites pas un bon usage, si vous n'étiez pas si proche de votre départ. On ne vous permettra de voir personne. On vous ôtera toutes sortes de correspondances. Je ne vous dis pas, qu'on veuille rien faire de plus. Quand je le saurois, il ne seroit pas à propos de vous l'apprendre. Mais vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, puisque vous pouvez tout prévenir d'un seul

mot. Et, s'il faut dire ce que je pense, un homme ne vaut-il pas un autre homme? Un homme sage, sur-tout, ne vaut-il pas un libertin?

Fort bien Betty, lui ai-je dit avec un soupir, ton impertinence est fort inutile. Mais je vois qu'en effet le ciel me destine à n'être pas heureuse. Cependant, je veux hasarder encore une lettre; & tu la porteras, si tu n'aimes mieux t'attirer, pour toute ta vie, ma haine & mon indignation.

Je me suis retirée dans mon cabinet, où sans m'arrêter à la défense de mon oncle Harlove, je lui ai écrit quelques lignes, dans la vue d'obtenir du moins un délai, si mon départ est absolument résolu, & cela, ma chere, pour me mettre en état de suspendre l'entrevue que j'ai promise à M. Lovelace; car je trouve au fond de mon cœur des pressentiments qui m'effraient, & qui ne font qu'augmenter, sans que je sache pourquoi. Au-dessous de l'adresse, j'ai mis ces deux mots: de grace, Monsieur, ayez la bonté de lire ce billet.... J'en joins ici la copie.

„ Cette fois seulement, mon très-honoré „ oncle, faites que je sois entendue avec „ patience, & qu'on m'accorde ma priere. „ Je demande uniquement, que ce ne soit „ pas sitôt que jeudi prochain, qu'on me „ chasse de la maison.

„ Pourquoi votre malheureuse niece se„ roit-elle forcée honteusement de partir, „ sans avoir le temps de se reconnoître? „ Obtenez pour moi, Monsieur, un délai

„ de quinze jours. J'espere que dans l'in-
„ tervalle, les rigueurs de tout le monde
„ pourront se relâcher. Il ne sera pas besoin
„ que ma mere ferme sa porte, dans la crainte
„ de voir une fille disgraciée : je me garde-
„ rai bien de me présenter devant elle ou
„ devant mon pere, sans leur permission.
„ Quinze jours sont une faveur bien légere,
„ si l'on n'est pas résolu de rejetter toutes
„ mes demandes. Cependant elle est d'une
„ importance extrême pour le repos de mon
„ esprit, & vous ne sauriez obliger plus
„ sensiblement une niece aussi respectueuse
„ qu'affligée.

CL. HARLOVE.

Betty s'est chargée de ma lettre sans me dire un seul mot. Heureusement mon oncle n'étoit pas parti. Il attend à présent ma réponse à une nouvelle proposition, que vous allez lire dans la sienne :

„ Votre départ étoit absolument fixé à
„ jeudi prochain. Cependant, votre mere,
„ secondée par M. Solmes, a plaidé si for-
„ tement pour vous, qu'on accorde le délai
„ que vous demandez, mais sous une condi-
„ tion. Il dépendra de vous de le faire durer
„ plus ou moins de quinze jours. Si vous re-
„ fusez cette condition, votre mere déclare
„ que jamais elle n'intercédera pour vous :
„ & vous ne méritez pas même la faveur
„ qu'on vous offre, lorsque vos espérances,
„ dites-vous, portent moins sur votre chan-
„ gement que sur le nôtre.

„ Cette condition se réduit à souffrir pendant une heure la visite de M. Solmes, „ qui vous sera présenté par votre mere ou „ votre sœur, ou votre oncle Antonin: on „ vous laisse le choix.

„ Si vous résistez, comptez que, prête ou „ non, vous partirez jeudi pour une maison qui vous est devenue depuis peu étrangement odieuse. Répondez-moi directement sur ce point. Les subterfuges ne „ sont plus de saison. Nommez votre „ jour & votre heure. M. Solmes ne vous „ mangera point. Voyons s'il y a du moins „ quelque chose en quoi vous soyez disposée „ à nous obliger.

JULES HARLOVE.

Après quelques moments de délibérations, je me suis déterminée à les satisfaire. Toute ma crainte est que M. Lovelace n'en soit informé par son correspondant, & que ses propres alarmes ne le précipitent dans quelque résolution désespérée: d'autant plus qu'ayant à présent quelques jours devant moi, je pense à lui écrire, pour suspendre une entrevue dont je m'imagine qu'il se croit sûr. Voici la réponse que j'ai faite à mon oncle.

MONSIEUR,

Quoique je ne pénétre pas quel peut être le but de la condition qu'on m'impose, j'y souscris. Que ne puis-je m'aveugler de

même sur tout ce qu'on exige de moi! Si je dois nommer quelqu'un pour accompagner M. Solmes, & que ce ne puisse être ma mere, dont la présence seroit ce que j'ai de plus heureux à souhaiter; que ce soit mon oncle, s'il a la bonté d'y consentir. Si je dois nommer le jour (on ne me permettroit pas sans doute de le renvoyer trop loin) que ce soit mardi prochain: le temps, quatre heures après midi: le lieu, ou le grand cabinet de treillage, ou le petit parloir, qu'il m'étoit permis autrefois de nommer le mien.

Cependant, Monsieur, accordez-moi votre protection auprès de ma mere, pour l'engager dans cette occasion, à m'honorer de sa présence. Je suis, Monsieur, &c.

CL. HARLOVE.

On m'apporte à ce moment la réponse. Lisons.... J'avois cru qu'il convenoit à mon aversion de nommer un jour éloigné; mais je ne m'étois pas attendue qu'il fût accepté. Voilà donc une semaine gagnée! Lisez, ma chere, à votre tour.

„Je vous félicite de votre soumission. „Nous sommes portés à juger favorable- „ment des plus légeres marques de votre „obéissance. Cependant il semble que vous „ayiez regardé le jour comme un jour „sinistre, puisque vous l'avez remis si loin. „On ne laisse pas d'y consentir. Il n'y a „point de temps à perdre, dans l'espérance

„ où nous sommes de vous trouver autant
„ de générosité après cette entrevue, que
„ vous nous avez trouvé d'indulgence. Je
„ vous conseille donc de ne pas vous endur-
„ cir volontairement, & sur-tout, de ne
„ prendre aucune résolution d'avance. M.
„ Solmes est plus embarrassé, & j'ose dire
„ plus tremblant, à la seule pensée de pa-
„ roître devant vous, que vous ne pouvez
„ l'être dans l'attente de sa visite: son motif
„ est l'amour. Que la haine ne soit pas le vô-
„ tre. Mon frere Antonin sera présent. Il es-
„ pere que vous mériterez son affection, en
„ prenant des manieres civiles pour un ami
„ de la famille. Votre mere aura la liberté
„ d'y être aussi, si elle le juge à propos;
„ mais elle m'a dit, que pour tout au monde,
„ elle ne s'y engageroit point sans avoir
„ reçu, de votre part, les encouragements
„ qu'elle desire. Permettez qu'en finissant
„ je vous donne un petit avis d'amitié: c'est
„ de faire un usage discret de votre plume
„ & de votre encre. Il me semble qu'avec
„ un peu de délicatesse, une jeune personne
„ doit écrire moins librement à un homme,
„ lorsqu'elle est destinée pour un autre.

„ Je ne doute pas que votre complaisance
„ n'en produise de plus grandes, qui réta-
„ bliront bientôt la tranquillité de la famil-
„ le; & c'est le desir ardent d'un oncle qui
„ vous aime.

JULES HARLOVE.

Cet homme, ma chere, est *plus tremblant que moi* de la crainte de nous voir. Comment cela est-il possible ? S'il avoit la moitié seulement de mon effroi, il ne souhaiteroit pas notre entrevue. L'amour pour motif ! oui, l'amour de lui-même ; il n'en connoît pas d'autre. Le véritable amour cherche moins sa propre satisfaction que celle de son objet. Pesé à cette balance, le nom de l'amour est une profanation dans la bouche de M. Solmes.

Que je ne prenne point mes résolutions d'avance ! Cet avis est venu trop tard.

Je dois *faire un usage discret de ma plume.* Dans le sens qu'ils prennent, & de la maniere dont ils ont ménagé les choses, je crains bien que ce point ne me soit aussi impossible que l'autre.

Mais, *écrire à un homme lorsque je suis destinée pour un autre !* connoissez-vous rien de si choquant que cette expression ?

N'ayant point attendu que cette faveur me fût accordée, pour me repentir de la promesse que j'ai faite à M. Lovelace, vous jugez bien qu'après avoir obtenu du délai, je n'ai pas hésité un moment à la revoquer. Je me suis hâtée de lui écrire que je trouvois du danger à le voir, comme je me l'étois proposé ; que les suites fâcheuses de cette démarche, si quelque accident la faisoit découvrir, ne pouvoient être justifiées par aucun motif raisonnable ; que le matin & le soir, en prenant l'air au jardin, je m'étois apperçue que j'étois plus observée par un

domestique que par tous les autres : qu'en supposant que ce fût celui dont il se croit sûr, j'avois pour maxime qu'il y a peu de confiance à prendre aux traîtres, & que ma conduite ne m'avoit pas accoutumée à me reposer sur la discrétion d'un valet : que j'étois fâchée qu'il fît entrer dans ses mesures une démarche dont je ne pouvois me rendre un compte favorable à moi-même ; qu'approchant du point critique, qui devoit décider entre mes amis & moi, je ne voyois aucune nécessité pour une entrevue ; sur-tout lorsque les voies qui avoient servi jusqu'alors à notre correspondance, n'étoient soupçonnées de personne, & qu'il pouvoit m'écrire librement ses idées ; qu'en un mot, je me réservois la liberté de juger de ce qui convenoit aux circonstances, particulièrement lorsqu'il pouvoit compter que je préférois la mort à M. Solmes.

Mardi au soir.

J'ai porté au dépôt, ma lettre à M. Lovelace. Malgré les nouveaux périls qui semblent me menacer, je suis plus contente de moi que je ne l'étois auparavant. A la vérité, je ne doute pas que ce changement ne lui cause un peu de mauvaise humeur. Mais je m'étois réservé le droit de changer de pensée. Comme il doit s'imaginer aisément, que dans l'intérieur d'une maison, il arrive mille choses dont on ne peut juger au dehors, & que je lui en ai fait même entrevoir quelques-unes, je trouverois fort

étrange qu'il ne reçût pas mes explications d'assez bonne grace pour me persuader que sa derniere lettre est l'ouvrage de son cœur. S'il est aussi touché de ses fautes passées qu'il le prétend, ne doit-il pas avoir un peu corrigé son impétuosité naturelle ? Il me semble que le premier pas vers la réformation, est de subjuger ces emportements soudains, d'où naissent souvent les plus grands maux ; & d'apprendre à souffrir des contre-temps. Quelle espérance de voir prendre à quelqu'un tout l'ascendant nécessaire sur des passions plus violentes, & fortifiées par l'habitude, s'il ne parvient pas même à se rendre maître de son impatience ?

Il faut, ma chere, que vous me fassiez le plaisir d'employer quelque personne de confiance, pour vous informer sous quels déguisements M. Lovelace s'est établi dans le petit village qu'il appelle *Nile*. Si ce lieu est celui que je m'imagine, je ne le prenois que pour un hameau, sans nom & sans hôtellerie.

Comme il doit y avoir fait un long séjour, pour avoir été si constamment près de nous, je serois bien aise d'être un peu informée de sa conduite & de l'idée que les habitants ont de lui. Il est impossible que depuis si longtemps il n'ait pas donné quelque sujet de scandale, ou quelque espérance de réformation. Ayez cette complaisance pour moi, ma chere ; je vous apprendrai une autre fois les raisons que j'ai de le souhaiter, si vos informations même ne vous le font pas découvrir.

LETTRE LXIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Mercredi, à 9 heures du matin.

MA promenade du matin m'a déjà fait trouver une réponse de M. Lovelace à la lettre que je lui écrivis hier au soir. Il doit avoir avec lui une plume, de l'encre & du papier, car elle est datée du taillis; avec cette circonstance, qu'il l'a écrite sur un genou & l'autre à terre. Vous allez voir néanmoins que ce n'est pas par un sentiment de respect pour celle à qui elle est adressée. Qu'on a raison de nous instruire de bonne heure à tenir ce sexe dans l'éloignement! Un cœur simple & ouvert, qui se fait une peine de désobliger, se laisse mener plus loin qu'il ne veut. Il n'a que trop de facilité à se gouverner par les mouvements d'un caractere hardi, qui prend droit des moindres avantages, pour augmenter ses prétentions. Rien n'est si difficile, ma chere, pour une jeune personne de bon naturel, que de dire non, lorsqu'elle est sans défiance. L'expérience sert peut-être à resserrer le cœur & à l'endurcir, quand il s'est trouvé mal de cette facilité excessive; & la justice le demande aussi, sans quoi l'inégalité seroit criante dans les loix mutuelles du commerce.

Pardonnez mes graves réflexions. Cet étrange homme m'a furieusement piquée. Je vois que sa douceur n'étoit qu'un artifice. Le fond de son naturel est l'arrogance, & je ne lui trouve que trop de rapport avec ceux dont j'éprouve ici la dureté. Dans la disposition où je suis, je doute que je sois jamais capable de lui pardonner, puisque rien ne peut rendre son impatience excusable, après le soin que j'avois eu d'expliquer mes conditions. Moi, souffrir tout ce que je souffre à son occasion; & me voir traitée néanmoins comme si j'étois obligée de supporter ses insultes! Mais prenez la peine de lire sa lettre,

Grand Dieu!

Que faut-il que je devienne! Où trouverai-je la force de soutenir un revers si terrible! sans cause, sans raison nouvelle qui puisse du moins adoucir l'amertume de mon cœur..... J'écris sur un genou, l'autre plié dans la fange; les pieds engourdis d'avoir été toute la nuit au travers des plus épaisses rosées; mes cheveux & mon linge humides; à la premiere pointe du jour; sans avoir encore le soleil pour témoin... puisse-t-il ne se lever jamais pour moi, s'il ne doit pas apporter quelque soulagement à mon cœur désespéré. Ce que je souffre est proportionné à la joie de mes fausses espérances.

Est-il donc vrai que vous *touchiez au moment critique?* Quoi! cette raison même

ne devoit-elle pas me faire attendre une entrevue qui m'avoit été promise? . . . .

Je puis écrire tout ce que j'ai dans l'esprit! Non, non; il est impossible. Je n'écrirois pas la centieme partie de mes idées, de mes tourments & de mes craintes.

O sexe incertain! sexe ami du changement! Mais se peut-il que Miss Clarisse! . . . . .

Pardonnez, Mademoiselle, au trouble d'un infortuné, qui ne sait ce qu'il écrit.

Cependant je dois insister; j'insiste sur votre promesse. Vous devez avoir la bonté, ou de justifier mieux votre changement, ou de reconnoître qu'on a prévalu sur votre esprit, par des raisons que vous ne me communiquez pas. C'est à celui que la promesse regarde qu'appartient le droit d'en dispenser; à moins qu'il ne soit survenu quelque nécessité apparente, qui ôte le pouvoir de la remplir.

La premiere promesse que vous m'ayiez jamais faite: une promesse à laquelle, peut-être, la mort & la vie sont attachées! car est-il donc certain que mon cœur soit capable de digérer le barbare traitement dont vous êtes menacée par rapport à moi?

Vous préferez la mort à Solmes! (que mon ame est indignée d'une odieuse concurrence!) O cher objet de mes affections, qu'est-ce que des paroles? Et les paroles de qui? de la plus adorable. . . . mais de celle qui manque sur le champ à sa premiere promesse. Apres vous l'avoir vue rompre si

légérement, comment pourrois-je me reposer sur une assurance qui sera combattue par des devoirs supposés, par une persécution plus enflammée que jamais, & par une haine ouvertement déclarée contre moi?

Si vous voulez prévenir les égarements de mon désespoir, rendez-moi l'espérance que vous m'avez ravie. Renouvellez votre promesse: c'est mon sort qui touche véritablement à son point critique.

Pardon, adorable Clarisse; pardonnez tout ce qui échappe au désordre de mon ame. Je crains d'avoir trop écouté le mouvement de ma douleur. J'écris au premier rayon de lumiere, qui m'a servi à lire votre lettre, c'est-à-dire, l'arrêt de mon infortune. Je n'ose relire ce que j'ai écrit. Il faut que vous receviez les expressions de mon transport: elles serviront à vous faire connoître l'excès de mes craintes, & le malheureux pressentiment qui me fait regarder l'oubli de votre premiere promesse comme le prélude d'un changement bien plus redoutable. D'ailleurs il ne me reste plus de papier pour recommencer ma lettre dans le lieu obscur où je suis. Tout me semble enseveli dans la même obscurité: mon ame, & toute la nature autour de moi. Ma confiance est dans votre bonté. Si quelque excès de chaleur dans mes termes vous inspire plus de mécontentement que de pitié, vous faites tort à ma passion, & je comprendrai trop bien que je dois être sacrifié à plus

d'un ennémi. Pardon encore une fois : je ne parle que de Solmes & de votre frere. Mais, si ne consultant que votre générosité, vous excusez mes transports, & vous me renouvellez la promesse d'une entrevue ; que ce dieu, que vous faites profession de servir, & qui est le dieu de la vérité & des promesses, vous récompense de l'un & de l'autre, & d'avoir rendu la vie, avec l'espérance, à celui qui vous adore.

LOVELACE.

Dans la grotte de lierre du taillis, à la pointe du jour.

Ma réponse est prête, & j'en joins ici la copie sans aucun regret.

Mercredi matin.

Je suis étonnée, Monsieur, de la liberté de vos reproches. Importunée par vos instances, qui m'ont arraché contre mon inclination un consentement pour une entrevue secrete, dois-je être en butte à vos injures & à vos réflexions sur mon sexe, parce que je me suis crue obligée, par la prudence de changer de résolution ? Et ne m'étois-je pas réservé cette liberté, lorsque je vous ai laissé des espérances auxquelles il vous plaît de donner le nom de promesse ? Je connoissois par quantité d'exemples votre caractere impatient ; mais il est heureux pour moi d'en avoir un, qui m'apprenne que votre considération ne va pas

plus loin pour moi que pour les autres. Deux motifs doivent vous avoir ici gouverné ; une facilité que je me reproche & votre propre présomption : le second, qui vous a fait abuser de l'autre, m'alarme trop sérieusement, pour ne me pas faire souhaiter que votre derniere lettre soit la conclusion de toutes les peines que vous avez essuyées de la part, ou à l'occasion de CL. HARLOVE.

Je me crois sûre de votre approbation, ma chere, lorsque je mets un peu de fermeté dans mes discours ou dans mes lettres. Malheureusement je n'ai que trop de raisons d'en user, puisque les personnes avec lesquelles je suis aux mains mesurent moins leur conduite avec moi par la décence & la justice, que par l'opinion qu'ils ont de ma facilité. Jusqu'à ces derniers temps, on a loué la douceur de mon caractere ; mais l'éloge est toujours venu de ceux qui ne m'ont jamais donné sujet de leur faire le même compliment. Vous m'avez fait observer que le ressentiment ne m'étant point naturel, il me sera difficile d'en conserver long-temps. Cette réflexion peut devenir vraie à l'égard de ma famille ; mais je vous assure qu'elle ne le sera pas à l'égard de M. Lovelace.

Mercredi à midi.

On ne peut guere répondre de l'avenir. Mais pour vous convaincre que je suis ca-

pable de tenir ma résolution du côté de ce Lovelace, quelque vive que soit ma lettre, & quoiqu'il y ait trois heures qu'elle est écrite, je vous proteste que je n'en ai pas le moindre regret, & que je ne pense point à l'adoucir; ce qui dépendoit de moi néanmoins, puisque je viens de remarquer qu'elle est encore au dépôt. Cependant je ne me souviens point d'avoir jamais rien fait en colere, dont je ne me sois repentie une demi-heure après, & que je n'aie rappellé à l'examen beaucoup plutôt, pour m'assurer si j'avois tort ou raison.

Pendant le délai qui m'est accordé jusqu'à mardi, j'ai du moins quelque temps devant moi, que j'emploierai, n'en doutez pas, à réfléchir sur ma conduite. L'insolence de M. Lovelace me fera tourner les yeux fort sévérement sur moi-même. Je n'en ai pas plus d'espérance de vaincre mon aversion pour M. Solmes. Il est sûr que c'est une entreprise au-dessus de mes forces. Mais si je romps absolument avec M. Lovelace, & si j'en donne des preuves convainquantes à mes amis, qui sait, si me rendant leur amitié, ils n'abandonneront pas insensiblement leurs autres vues? Peut-être obtiendrai je du moins un peu de repos, jusqu'à l'arrivée de M. Morden. Je pense à lui écrire, sur-tout, depuis que j'ai appris de M. Lovelace que mes amis l'ont déja prévenu.

Avec tout mon courage, je ne m'occu-

ne pas, sans trembler, de mardi prochain & des suites de ma fermeté; car je serai ferme, ma chere, & je rappelle toutes mes forces pour ce grand jour. On me répete sans cesse qu'ils sont résolus d'employer toutes sortes de voies pour triompher de ma résistance. Je me prépare aussi à ne rien épargner pour obtenir la victoire. Terrible combat entre mes parents & leur fille, où, quelles qu'en puissent être les suites, chacun des deux partis espere de laisser l'autre sans excuse!

Comment dois-je m'y prendre? Aidez-moi de vos conseils, ma chere. Il est certain que d'un côté ou de l'autre, la justice est étrangement blessée. Des parents, jusqu'aujourd'hui pleins d'indulgence, s'obstiner à paroître cruels aux yeux d'un enfant! Une fille, dont la soumission & le respect ont toujours été irréprochables, se résoudre à passer à leurs yeux pour une rebelle! O mon frere! ô cœur ambitieux & violent! comment vous justifierez-vous de l'un ou l'autre de ces deux malheurs?

Vous aurez la bonté, ma chere, de vous souvenir que la date de votre derniere lettre est samedi dernier. C'est aujourd'hui mercredi, & je trouve encore au dépôt toutes les miennes. Seroit-il arrivé quelque chose dont vous redoutiez de m'instruire? Au nom de Dieu, ne me déguisez rien, & ne me laissez pas manquer de vos avis. Ma situation est extrêmement difficile. Mais je suis sûre que vous m'aimez encore: & ce

n'est pas une raison de m'en aimer moins. Adieu, ma tendre & généreuse amie.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXIV.

Miss HOVVE, à Miss CLARISSE HARLOVE.

Jeudi, 30 Mars, à la pointe du jour.

UN accident que je n'ai pu prévoir, a causé ma négligence. C'est le nom que je donne à l'interruption de mes lettres; parce qu'en attendant que je me sois expliquée, je conçois que vous n'avez pu lui en donner d'autre.

Dimanche au soir, un courier de Madame Larkin, dont je vous ai représenté la situation dans une de mes lettres précédentes, est venu presser ma mere de retourner chez elle. Cette pauvre femme, toujours effrayée de la mort, étoit une de ces imaginations foibles, qui se persuadent qu'un testament signé en est le présage infaillible. Elle avoit toujours répondu, lorsqu'on l'avertissoit d'y penser, qu'elle ne survivroit pas long-temps à cette cérémonie; & je me figure qu'elle s'est crue obligée de vérifier son langage, car depuis ce moment elle n'a fait qu'aller de mal en pis. Comme ses

craintes agissoient autant sur l'esprit que sur le corps, on nous a raconté que dans l'espérance de se rétablir, elle avoit pensé plus d'une fois à brûler le testament. Enfin, les Médecins lui ayant déclaré qu'il lui restoit peu de temps à vivre, elle a fait dire à ma mere qu'elle ne pouvoit mourir sans l'avoir vue. J'ai représenté que si nous souhaitions qu'elle se rétablît, c'étoit une raison pour ne pas la voir; mais ma mere s'est obstinée à vouloir partir, & ce qu'il y a de pis, elle a voulu que je fusse du voyage. Si j'avois eu plus de temps pour faire valoir mes raisons, il y a bien de l'apparence que j'en aurois été dispensée; mais le courier étant arrivé fort tard, je n'ai reçu l'ordre que le lendemain au matin, une heure avant le départ; & le dessein étoit de revenir le même jour. On a répondu à mes représentations que je ne me plaisois qu'à contredire; que ma sagesse engageoit toujours les autres dans quelque folie; & qu'à propos ou non, on exigeoit pour cette fois de la complaisance.

Je ne puis donner qu'une explication à ce caprice de ma mere. Elle vouloit se faire escorter de M. Hickman, & lui procurer la satisfaction de passer le jour avec moi, (que je souhaiterois d'en être sûre!) pour m'écarter, autant que je me l'imagine, d'une compagnie qu'elle redoute pour lui & pour moi. Le croiriez-vous, ma chere? aussi sûrement que vous êtes au monde, elle tremble pour son favori, depuis la

longue viſite que votre Lovelace m'a rendue pendant ſa derniere abſence. Je me flatte que vous n'en êtes pas jalouſe auſſi. Mais réellement, il m'arrive quelquefois, lorſque je ſuis fatiguée d'entendre louer Hickman plus qu'il ne mérite, de me venger un peu, en relevant dans Lovelace des qualités perſonnelles que l'autre n'aura jamais. Mon deſſein, comme je dis, eſt un peu de la mortifier. Pourquoi ne lui rendrois-je pas le change ? Je ſuis ſa fille pour quelque choſe. Vous ſavez qu'elle eſt paſſionnée, & que je ſuis une créature aſſez vive; ainſi vous ne ſerez pas ſurpriſe que ces occaſions n'arrivent jamais ſans querelle. Elle me quitte : mon devoir, entendez-vous, ne me permettroit pas de me retirer la premiere : & je me trouve alors toute la liberté dont j'ai beſoin pour vous écrire. Je vous avouerai, en paſſant, qu'elle ne goûte pas trop notre correſpondance ; pour deux raiſons, dit-elle ; l'une que je ne lui communique pas tout ce qui ſe paſſe entre nous ; l'autre, qu'elle s'imagine que je vous endurcis contre ce qu'elle appelle votre devoir : & ſi vous voulez ſavoir pourquoi elle lui donne ce nom, c'eſt que dans ſes idées, comme je vous l'ai déjà fait entendre, le tort ne peut jamais être du côté des peres & des meres, ni la raiſon de celui des enfants. Vous pouvez juger, par tout ce que je viens d'écrire, avec combien de répugnance je me ſuis ſoumiſe à cet acte d'autorité maternelle, qui m'a paru ſans rime &

ſans raiſon. Mais l'obéiſſance étant exigée, il fallut ſe rendre ; quoique je n'en aie pas été moins perſuadée que le bon ſens parloit pour moi.

Vous m'avez toujours fait des reproches, ſur ces occaſions, & plus que jamais dans vos dernieres lettres. Une bonne raiſon, me direz-vous, c'eſt que je ne les avois jamais tant mérités. Il faut donc vous remercier de votre correction, & vous promettre même que je m'efforcerai d'en profiter. Mais vous me permettrez de vous dire que vos dernieres aventures, méritées ou non, ne ſont pas propres à diminuer ma ſenſibilité.

Nous ne ſommes arrivées que lundi après midi chez une vieille mourante, par la faute de M. Hickman, qui avoit eu beſoin de deux groſſes heures pour ajuſter ſes bottines. Vous devinerez bien que pendant la route, mes reſſentiments ſe ſont un peu exercés ſur lui. Le pauvre homme regardoit ma mere. Elle étoit ſi piquée de mon air chagrin & de mes oppoſitions au voyage, qu'elle a paſſé la moitié du chemin ſans m'adreſſer la parole ; & lorſqu'elle a commencé à parler ; je voudrois, m'a-t-elle dit, ne vous avoir pas amenée, vous ne ſavez ce que c'eſt que d'obliger ; c'eſt ma faute, & non celle de M. Hickman, ſi vous êtes ici malgré vous. Enſuite ſes attentions ont redoublé pour lui, comme il arrive toujours lorſqu'elle s'apperçoit qu'il eſt maltraité.

Mon Dieu, ma chere, j'ai moins de tort

que vous ne penſez. Le temps où l'on cherche à nous plaire eſt le meilleur temps de notre vie. Les faveurs ſont la ruine du reſpect. Un juſte éloignement ſert à l'augmenter. Son eſſence eſt l'éloignement. Lorſqu'on veut un peu conſidérer combien ces traîtres d'hommes ſe rendent familiers ſur un ſourire, & de quelle terreur ils ſont frappés lorſqu'ils nous voient froncer le ſourcil, qui ne prendroit pas plaiſir à les tenir dans cet état & à jouir d'un pouvoir qui doit durer ſi peu? Ne me grondez pas de ces ſentiments; c'eſt la nature qui m'a formée telle que je ſuis. Je m'en trouve bien; & ſur ce point, je vous aſſure que je ne me changerois pas pour une autre. Ainſi, treve de gravité là-deſſus, je vous en ſupplie. Je ne me donne pas pour une créature parfaite. Hickman prendra patience. De quoi êtes-vous inquiéte? Ma mere ne contre-balance-t-elle pas toutes ſes ſouffrances? Et puis, s'il ſe trouve à plaindre dans ſa ſituation, il ne mérite pas d'être jamais plus heureux.

Nous avons trouvé cette pauvre femme au dernier ſoupir, comme nous nous y étions attendues. Quand nous ſerions arrivées plutôt, il nous auroit été impoſſible de revenir le même jour. Vous voyez que j'excuſe M. Hickman autant que je le puis; & je vous aſſure néanmoins que je n'ai pas même pour lui *votre goût conditionnel*. Ma mere eſt demeurée aſſiſe toute la nuit, comptant que chaque ſoupir de ſa vieille amie ſeroit le dernier. Je lui ai tenu com-

pagnie jusqu'à deux heures. Jamais je n'avois vu les approches de la mort dans une personne avancée en âge, & j'en ai été vivement touchée. Ce spectacle est terrible pour ceux qui sont en bonne santé. On a pitié des souffrances dont on est témoin; on a pitié de soi-même, en considérant qu'on est destiné au même sort; & c'est un double sujet d'attendrissement. Madame Larkin s'est soutenue jusqu'au mardi matin, après avoir déclaré à ma mere qu'elle l'avoit nommée pour l'exécution de son testament, & qu'elle nous a laissé quelques témoignages d'affection dans les articles. Le reste du jour s'est passée en éclaircissements de succession, par lesquels ma cousine Desdale se trouve avantageusement pourvue. Ainsi nous ne sommes parties que mercredi matin, d'assez bonne heure à la vérité, pour être revenues avant midi, parce qu'il n'y avoit plus de bottines qui puissent nous retarder: mais quoique j'aie envoyé sur le champ Robert à l'allée verte, & qu'il m'ait apporté toutes vos lettres jusqu'à mercredi à midi, j'étois si fatiguée, & si frappée d'ailleurs du spectacle que j'avois encore devant les yeux (aussi bien que ma mere, qui en est indisposée contre ce bas monde, quoiqu'elle n'ait aucune raison de haïr la vie) que je n'ai pu vous écrire assez tôt pour renvoyer Robert avant la nuit.

Cette lettre, que vous trouverez dans votre promenade du matin, n'étant que

l'apologie de mon silence, je ne ferai pas long-temps sans vous en écrire une autre. Fiez-vous au soin que je prendrai d'éclaiter la conduite de Lovelace dans son hôtellerie. Un esprit aussi remuant que le sien peut être suivi à la trace.

Mais ne dois-je pas vous croire à présent de l'indifférence pour sa personne & pour sa conduite ? car votre demande a précédé l'offense mortelle dont vous vous plaignez. Je n'en ferai pas moins mes informations. Il y a beaucoup d'apparence qu'elles serviront à confirmer vos dispositions implacables. Cependant, si le pauvre homme (aurai-je pitié de lui pour vous, ma chere?) étoit privé du plus grand bonheur qu'un mortel puisse recevoir, & qu'avec si peu de mérite il a la présomption de desirer; il aura couru les plus grands périls, gagné des rhumes, hazardé la fievre, soutenu les plus grandes indignités, & bravé les rigueurs des saisons, sans en tirer aucun fruit! votre générosité, du moins, ne vous dit-elle rien en sa faveur? Pauvre Lovelace!

Je ne voudrois pas vous causer *des battements de cœur*, ni rien qui leur ressemble; pas même de ces chaleurs subtiles, qui pénétrent comme l'éclair, & qui sont aussi-tôt étouffées par une discrétion dont notre sexe n'offriroit pas d'autre exemple. Non, ce n'est pas mon dessein; mais pour vous éprouver à vos propres yeux, plutôt par un impertinent excès de raillerie, que vous ne laisseriez pas de pardonner à l'amitié,

tié, je veux imiter ceux qui font sonner une guinée suspecte pour l'éprouver, & vous sonder encore une fois, en répétant : Pauvre Lovelace !

Eh bien ! ma chere, qu'en est-il ? Et comme dit ma mere à M. Hickman, lorsqu'elle lui voit l'air mortifié des rigueurs de sa fille, comment vous trouvez - vous à présent ?



LETTRE LXV.

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

Jeudi matin.

Commençons par votre derniere lettre. Mais étant fort en arriere avec vous, je dois resserrer un peu mes idées.

Premiérement, voici la réponse que je fais à vos reproches, croyez-vous que dans l'occasion, & par intervalles, je puisse souhaiter beaucoup de ne pas les mériter, lorsque j'admire le ton que vous prenez pour me les faire, & que je n'en ai réellement que plus d'affection pour vous ? D'ailleurs n'y êtes-vous pas justement autorisée par votre propre caractere ? Le moyen de découvrir en vous des défauts, à moins que vos chers parents n'aient la bonté de vous en trouver quelques légers, pour être moins humiliés des leurs, qui sont en si grand nombre ? Ce seroit une obligation que je leur aurois comme vous ; car j'ose dire, qu'alors le même

juge qui trouveroit la raison de votre côté en lisant vos lettres, ne trouveroit pas, en lisant les miennes, que j'aie tout-à-fait tort.

La résolution où vous êtes de ne pas quitter la maison de votre pere est digne de vous, si vous pouvez y demeurer sans devenir la femme de M. Solmes.

Je trouve votre réponse à ce Solmes, telle que je l'aurois faite moi-même. Ne nous devez-vous pas un compliment à toutes deux? Celui de conclure qu'elle ne pouvoit donc être mieux.

Dans vos lettres à votre oncle & à vos autres tyrans, vous avez fait tout ce que le devoir exigeoit de vous. Quelles que puissent être les conséquences, vous ne sauriez être coupable de rien. Offrir de leur abandonner votre terre! c'est de quoi je me serois bien gardée. Vous voyez que cette offre les a tenus en suspens. Ils ont pris du temps pour y penser. J'avois le cœur serré pendant le temps de leurs délibérations. Je tremblois qu'ils ne vous prissent au mot: & comptez qu'ils n'ont été retenus que par la honte, & par la crainte de Lovelace. Vous êtes trop noble pour eux de la moitié. C'est une offre, je le répéte, que je me serois bien gardée de leur faire; & je vous conjure, ma chere, de ne les plus exposer à la *même* tentation.

Je vous avouerai naturellement que la conduite qu'ils tiennent avec vous, & le procédé si différent de Lovelace, dans la

lettre que vous receviez en même temps de lui, m'auroient livrée à lui sans retour. Quel dommage, allois-je dire, qu'il n'ait point assez respecté son propre caractere, pour avoir justifié parfaitement une démarche de cette nature dans Clarisse Harlove!

Je ne suis point surprise de l'entrevue que vous lui aviez fait espérer. Peut-être reviendrai-je bientôt à cet article.

De grace, ma chere, ma très-chere amie, trouvez quelque moyen de m'envoyer votre Betty Barnes. Croyez-vous que l'acte de *Conventry* (*) s'étende aux femmes? Le moindre traitement auquel elle pourroit s'attendre seroit d'être bien *souffletée*, & traînée dans le plus profond de nos étangs. Je vous réponds que si je l'ai jamais ici, elle pourra célébrer toute sa vie l'anniversaire de sa délivrance.

La réponse de Lovelace, toute impudente qu'elle est, ne me cause aucun étonnement. S'il vous aime autant qu'il le doit, votre changement a dû lui causer beaucoup de chagrin. Il n'y auroit qu'une détestable hypocrisie qui eût pu lui donner la force de le déguiser. La modération chrétienne que vous attendiez de lui, sur-tout dans une occasion de cette nature, auroit été précoce d'un demi siecle dans un homme de son tempérament. Cependant, je suis fort éloigné de blâmer votre ressentiment. Je n'attendrai pas sans impatience comment

(*) Une loi contre les mauvais traitements.

cette affaire se sera terminée entre vous & lui. Quelle différence, d'*un mur de quatre pouces d'épaisseur*, aux montagnes qui vous séparent aujourd'hui ? Etes-vous sûre de tenir ferme ?... Ce n'est pas une chose impossible.

Vous voyez bien, dites-vous, que sa douceur, dans sa lettre précédente, étoit un rôle affecté. Avez-vous donc jamais cru qu'elle fût naturelle ? Dangereux serpens, qui s'insinuent avec autant d'insolence que d'adresse, & qui font dix pas, pour un qu'on leur permet ! Cet Hickman même, vous le verrez aussi impertinent que votre Lovelace, s'il en a jamais la hardiesse. Il n'a pas la moitié de son arrogance. La nature lui a mieux appris *à cacher ses cornes* ; mais voilà tout : & comptez que si quelque jour il avoit le pouvoir de les montrer, il s'en serviroit aussi vaillamment que l'autre.

Il peut arriver que je me laisse persuader de le prendre. Mon dessein alors est d'observer attentivement par quel degré le mari impérieux prendra la place de l'amant soumis ; les différences de l'un & de l'autre ; en un mot, comment il montera, & comment je descendrai dans la roue conjugale, pour ne reprendre jamais mon tour que par accès ou par sauts ; tels que les foibles efforts d'un état qui s'abyme, pour sauver quelque reste de sa liberté mourante.

Tous les bons naturels sont passionnés, dit

M. Lovelace. Jolie excuse auprès d'un objet aimé, dans la plénitude de son pouvoir ! C'est-à-dire, en d'autres termes ; „ quoique „ je vous considere beaucoup, Madame, je „ ne prendrai pas la peine de réprimer mes „ passions pour vous plaire „. Je serois fort aise d'entendre cette apologie de la bouche d'Hickman, pour une *bonté* de cette espece !

Nous avons trop de facilité, ma chere, à passer sur certains défauts qu'une ancienne indulgence a comme justifiés, & qui sont tournés par conséquent en mal habituel. Si l'on a cet égard pour un caractere violent, tandis qu'il est dans la dépendance ; que n'exigera-t-il point, lorsqu'il aura le pouvoir de donner des loix ? Vous connoissez un mari, pour lequel je m'imagine qu'on a eu trop de ces fausses complaisances ; & vous voyez que ni lui, ni personne autour de lui, n'en est plus heureux.

La convenance de naturel, entre deux personnes qui doivent vivre ensemble, est un avantage. Cependant, je voudrois encore, que d'un consentement mutuel, elles fixassent certaines bornes, au-delà desquelles il ne leur fût jamais permis de passer, & que chacune aidât l'autre à s'y contenir : sans quoi, tôt ou tard, il arrivera des deux côtés quelque invasion. Si les bornes des trois états qui constituent notre union politique étoient moins connues, & n'étoient pas confirmées dans l'occasion, quel seroit leur sort ? Les deux branches de la législature empiéte-

roient l'une sur l'autre, & le pouvoir exécutif ne manqueroit pas de les engloutir toutes deux.

Vous me direz que deux personnes raisonnables qui se lieroient ensemble... Oui, ma chere, s'il n'y avoit que les personnes raisonnables qui prissent le parti du mariage. Mais ne vous étonnerois-je point, si j'avançois que la plupart de celles qui le font, passent leur vie dans le célibat? Elles croient avoir besoin de réfléchir si long-temps, qu'elles ne se déterminent jamais. Ne nous fait-on pas l'honneur, à vous & à moi, de nous attribuer un peu de raison? Et laquelle des deux penseroit jamais à se marier, si nos amis & ces autres importuns vouloient nous laisser libres?

Mais pour revenir: si c'étoit à moi que Lovelace se fût adressé, (à moins cependant, que je ne me fusse laissée prendre par quelque chose de plus qu'*un goût conditionnel*), dès le premier exemple de ce qu'il a l'audace de nommer son *bon naturel*, je lui aurois défendu de me voir jamais. „ Honnête ami, au„ rois-je pu lui dire, (si j'avois daigné lui „ dire quelque chose) ce que tu souffres, „ n'est pas la centieme partie de ce que tu „ dois t'attendre à souffrir avec moi. Ainsi, „ prends le congé que je te donne. Je ne „ veux point de passion qui l'emporte sur „ celle que tu prétends avoir pour moi. „

Pour une femme de votre caractere doux & flexible, il reviendroit au même d'être mariée à un Lovelace ou à un Hickman.

Dans vos principes d'obéissance, vous ave
tiriez peut-être un homme doux qu'il a dro
de commander; qu'un mari ne doit pas en
ployer la priere; & qu'il se dégrade lor
qu'il n'exige pas la soumission qu'on lui
avouée solemnellement à l'autel. Je conno
depuis long-temps, ma chere, ce que vot
pensez de cette partie badine du nœud cor
jugal, que quelque rusé législateur a glissé
dans la formule, pour nous faire un devo
de ce que les hommes n'auroient osé demar
der comme un droit.

Notre éducation & nos usages, dite
vous, *nous assujettissent à la protection a
brave.* J'en conviens. Mais n'est-il pas bie
glorieux & bien galant dans *un brave*, d
nous garantir de toutes sortes d'insultes
excepté de celles qui nous touchent le plus
c'est-à-dire, des siennes?

Avec quel art Lovelace, dans l'extra
que vous me faites d'une de ses lettres
a-t-il mesuré cette réflexion à votre cara
tere; *les ames généreuses haïssent la contraint*
Il est plus profond, ma chere, que no
ne nous le sommes figurés. Il sait, comm
vous le remarquez, que tous ses mauva
tours ne peuvent être ignorés; & dans cet
persuasion il en avoue autant qu'il est né
cessaire pour adoucir à vos yeux ceux do
vous pouvez être informée par d'autr
voies, en vous accoutumant à les entend
sans surprise. On pensera que c'est du moi
une marque d'ingénuité; & qu'avec tous s
vices, il ne sauroit être un hypocrite : c

ractere le plus odieux de tous pour notre sexe, lorsque nous venons à le découvrir; ne fût-ce que parce qu'il nous donne sujet de douter de la justice des louanges qui nous viennent d'une si mauvaise source, lorsque nous nous persuaderions volontiers qu'elles nous sont dûes.

Cette ingénuité prétendue, fait obtenir à Lovelace les louanges qu'il désire, au lieu du blâme qu'il mérite. C'est un pénitent absous, qui se purge d'un côté pour aller recommencer de l'autre. Un œil favorable ne grossira pas ses fautes; & lorsqu'une femme se sera persuadée qu'on peut espérer mieux de l'avenir, elle ne manquera point d'attribuer à la haine ou à la prévention, tout ce que la charité pourra teindre de cette couleur. Si les preuves sont trop fortes pour recevoir une interprétation si favorable, elle se payera des espérances qu'on ne cesse pas de lui donner pour l'avenir; d'autant plus que les croire suspectes, ce seroit douter de son propre pouvoir, & peut-être de son mérite. Ainsi, par degrés, elle sera portée à croire les vices les plus éclatants fort bien rachetés par de pures suppositions de vertu.

J'ai des raisons, ma chere, & de nouvelles raisons, pour moraliser comme je fais sur le texte que vous m'avez fourni; mais je ne m'expliquerai point sans être mieux informée. Si je parviens à l'être mieux, je l'espere de mon adresse, & si je découvre ce que je ne fais qu'entrevoir,

votre homme eſt un diable, un monſtre abominable. J'aimerois mieux vous voir..... j'ai penſé dire, à M. Solmes qu'à lui.

Mais, en attendant mes informations, voulez-vous ſavoir comment il pourra s'y prendre, après toutes ſes offenſes, pour ramper adroitement juſqu'à vous? Ecoutez-moi. Il fera d'abord plaider pour lui l'excellence de ſon caractere; & ce point une fois accordé, l'inſolence de ſes emportements diſparoît. Il ne lui reſtera plus que de vous accoutumer à ſes inſultes, & de vous faire prendre l'habitude de les pardonner à ſes alternatives de ſoumiſſion. L'effet de cette méthode ſera de briſer en quelque ſorte votre reſſentiment, en ne permettant jamais qu'il ſoit de longue durée. Enſuite un peu plus d'inſulte, un peu moins de ſoumiſſion, vous conduira inſenſiblement à ne plus rien voir que de la premiere eſpece, & jamais rien qui reſſemble à la ſeconde. Alors vous craindrez d'irriter un eſprit ſi bouillant; & vous parviendrez enfin à prononcer ſi joliment & ſi intelligiblement le mot d'*obéiſſance*, que ce ſera un plaiſir de vous entendre. Si vous doutez de cette progreſſion, ayez la bonté, ma chere amie, de prendre là-deſſus le jugement de votre mere.

Paſſons à d'autres ſujets. Votre hiſtoire eſt devenue ſi importante, que je ne dois pas m'arrêter à des lieux communs. Auſſi ces légeres & badines excurſions ſont-elles affectées. Mon cœur partage ſincérement toutes vos diſgraces. L'éclat de ma lumiere

est obscurci par des nuages humides. Mes yeux, si vous les pouviez voir dans les moments où vous les croyez aussi gais que vous me l'avez reproché, sont plutôt prêts à se mouiller de larmes, sur les sujets mêmes que vous regardez comme le triomphe de ma joie.

Mais à présent, la cruauté inouie & la malice obstinée de quelques-uns de vos amis (de vos parents, devois-je dire, c'est une erreur où je retombe toujours), l'étrange détermination des autres, votre démêlé présent avec Lovelace, & l'approche de votre entrevue avec Solmes, dont vous avez raison d'appréhender beaucoup les suites, sont des circonstances si graves, qu'elles demandent toute mon attention.

Vous voulez que je vous donne mes conseils sur la conduite que vous devez tenir avec Solmes. C'est exiger au-delà de mes forces. Je sais qu'on attend beaucoup de cette entrevue : sans quoi vous n'auriez pas obtenu un si long délai. Tout ce que je puis dire, c'est que si vous ne vous rendez pas en faveur de Solmes, à présent que vous vous croyez si offensée par Lovelace, rien ne sera jamais capable de produire ce changement. Après l'entrevue, je ne doute pas que je ne sois obligée de reconnoître, que tout ce que vous aurez fait & tout ce que vous aurez dit sera bien, & ne pouvoit être mieux. Cependant, si je pense autrement, je ne vous le dissimulerai pas : voilà ce que je ne balance point à promettre.

Je veux vous animer un peu, contre votre oncle même, si vous avez occasion de lui parler. Ressentez-vous du traitement insensé auquel il a eu tant de part, & faites-l'en rougir, si vous le pouvez.

En y pensant bien, je ne sais si cette entrevue, dans quelque espérance qu'on l'ait desirée, ne peut pas tourner à votre avantage. Lorsque Solmes reconnoîtra (du moins si vos résolutions se soutiennent) qu'il n'a rien à se promettre de vous, & lorsque vos parents ne s'en croiront pas moins sûrs, il faudra bien que l'un se retire, & que les autres composent, sur des offres qui vous coûteront quelque chose à remplir, ou je suis trompée, quand vous serez délivrée de la plus rude de vos peines. Je me rappelle plusieurs endroits de vos dernieres lettres, & même des premieres, qui m'autorisent à vous tenir ce langage; mais, dans les circonstances où vous êtes, ce que je pourrois dire là-dessus seroit hors de saison.

Ma conclusion, c'est que je suis indignée jusqu'au transport, de vous voir le jouet de la cruauté d'un frere & d'une sœur. Après tant d'épreuves & de témoignages de votre fermeté, quelle peut être leur espérance?

J'approuve l'idée qui vous est venue, de mettre hors de leurs atteintes les lettres & les papiers qui ne doivent pas tomber sous leurs yeux. Il me semble que vous pourriez penser aussi à porter au dépôt une partie de vos habits & de votre linge, avant

le jour de votre entrevue avec Solmes ; de peur qu'ensuite il ne vous devienne plus difficile d'en trouver l'occasion. Robert me l'apportera au premier ordre, soit de jour ou de nuit.

Si l'on vous pousse à l'extrêmité, je ne suis pas sans espérance d'engager ma mere à vous recevoir ici secrétement. Je lui promets indulgence pour indulgence ; c'est-à-dire, de voir de bon œil & même de bien traiter son favori. Je roule depuis quelque temps ce projet dans ma tête ; mais je n'ose encore vous assurer du succès. Cependant, n'en désespérez pas. Votre querelle avec Lovelace pourra beaucoup y contribuer ; & vos dernieres offres, dans la lettre de dimanche à votre oncle, seront pour elle un second motif.

Je compte sur votre pardon, pour tous les petits écarts d'une amie naturellement trop vive, mais dont le cœur est lié au vôtre par une parfaite sympathie,

ANNE HOWE.



LETTRE LXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Vendredi, 31 de Mars.

VOUS m'avez rendu un compre fort obligeant de votre silence. Les malheureux sont toujours dans le doute, toujours portés à changer les accidents les plus inévitables en froideur & en négligence, sur-tout de la part de ceux dont ils souhaitent de conserver l'estime. Je suis sûre que ma chere Anne Howe ne sera jamais du nombre de ces amies, qui ne s'attachent qu'à la prospérité; cependant son amitié m'est si précieuse, que je peux douter du moins si je mérite qu'elle me soit conservée.

Vous m'accordez si généreusement la liberté de vous gronder, que je crains de la prendre. Je me défierois plus volontiers de mon propre jugement, que de celui d'une chere amie, dont l'ingénuité à reconnoître ses fautes, la met au-dessus du soupçon d'en commettre de volontaires. Je tremble presque à vous demander si vous ne vous trouvez pas trop cruelle, trop peu généreuse dans votre conduite à l'égard d'un homme qui vous aime si cherement, & qui est d'ailleurs si honnête & si sincere?

Si ce n'étoit vous, je regretterois qu'il y eût quelqu'un au monde qui fût capable

de me surpasser dans cette vraie grandeur d'ame, qui inspire de la reconnoissance pour les blessures qui nous viennent de la main d'un véritable ami. Je me suis peut-être rendue coupable d'un excès d'indiscrétion, qui ne peut être excusé que par le trouble où je suis, si c'est même une excuse. Comment dois-je m'y prendre à présent pour vous prier, comme je le ferai toujours avec instance, de vous abandonner hardiment à ce charmant esprit, qui, sous des apparences riantes, pénétre un défaut jusqu'au vif? Un malade seroit bien aveugle s'il redoutoit la sonde, dans une main si délicate. Mais je suis embarrassée à vous faire cette priere, dans la crainte qu'elle ne devienne pour vous une raison d'être plus réservée. La satyre desirée ou permise, se change trop facilement en éloge, dans un censeur généreux, qui s'apperçoit qu'on profite de ses railleries. Les vôtres ont l'instruction pour objet; & quoiqu'un peu mordantes, elles ne laissent pas de plaire. Il n'y a point de corruption à craindre dans la blessure d'une pointe aussi légere que la vôtre, qui n'est envénimée, ni par la méthode, ni par l'intention. C'est un art que nos modernes les plus admirés ont mal connu. Pourquoi? parce qu'il doit tirer ses principes de la bonté du naturel, & que dans l'exercice il doit être dirigé par la droiture du cœur. Ne m'épargnez donc pas parce que je suis votre amie; & que cette raison, au contraire, vous excite à m'épargner moins. Je puis

sentir la pointe du trait, toute fine qu'elle est entre vos mains ; j'en puis être peinée ; vous manqueriez votre but, si je ne l'étois pas. Mais après un moment de sensibilité, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, je vous en aimerai au double ; mon cœur corrigé sera tout-à-vous, & sera plus digne de vous.

Vous m'avez appris ce que je dois dire à M. Lovelace, & ce que je dois penser de lui ; vous m'avez représenté d'avance, avec beaucoup d'agréments, la méthode qu'il emploiera vraisemblablement pour se réconcilier avec moi. S'il l'entreprend en effet, je vous représenterai à mon tour tout ce qui se passera dans cette occasion, pour recevoir vos avis, s'ils arrivent assez-tôt, & votre censure ou votre approbation, lorsque vos lettres me viendront trop tard. Il me semble que quelque parti qu'on me permette ou qu'on me force de prendre, les juges favorables doivent me considérer comme une personne qui n'est plus dans sa direction naturelle. Poussée comme au hasard par les vents impétueux d'une contradiction passionnée, & d'une rigueur que j'ose accuser d'injustice, je vois le port desiré du célibat, où je suis portée par tous mes desirs : mais j'en suis repoussée par les vagues écumantes de l'envie d'un frere & d'une sœur, & par les furieux tourbillons d'une autorité qui se croit injuriée ; tandis que d'un côté, mes regards apperçoivent dans Lovelace, des rocs contre lesquels je puis briser malheu-

reusement, & de l'autre, dans Solmes, des sables sur lesquels je suis menacée d'échouer. Horrible situation, dont la vue me fait frémir!

Mais vous, mon charitable pilote, quelle charmante ressource ne me faites-vous pas entrevoir, si j'ai le malheur d'être réduite à l'extrêmité? Je ne veux pas trop compter, comme vous avez la précaution de m'en avertir, sur le succès de vos sollicitations auprès de votre mere: je connois ses principes de soumission aveugle dans un enfant. Cependant je me flatte aussi de quelque espérance, parce qu'elle concevra qu'un peu de protection, accordée si à propos, peut me sauver d'une plus grande témérité. Dans cette heureuse supposition, elle gouvernera toutes mes démarches. Je ne ferai rien que par ses avis & les vôtres. Je ne verrai personne, je n'écrirai pas une lettre, & personne ne saura où je suis, sans son consentement. Qu'elle me place dans une chaumiere, je n'en sortirai pas, à moins que, sous quelque déguisement, ou comme votre femme de chambre, il ne me soit permis le soir de faire un tour de promenade avec vous; & je ne demande cette protection secrete que jusqu'à l'arrivée de M. Morden, qui ne peut tarder long-temps.

L'ouverture que vous me donnez de porter une partie de mes habits au dépôt, me paroît dangereuse dans l'exécution, & je serai obligée de me réduire à mettre à part un peu de linge avec mes papiers.

Depuis quelque temps, Betty a jetté curieusement les yeux sur mes armoires, lorsque j'en ai tiré quelque chose en sa présence. Un jour, après avoir fait cette observation, je laissai exprès mes clefs en descendant au jardin. A mon retour je la surpris, qui avoit la main dessus, comme venant de s'en servir. Elle parut confondue de me voir rentrer sitôt. Je feignis de ne m'en être pas apperçue; mais lorsqu'elle se fut retirée, je trouvai que mes habits n'étoient pas dans l'ordre que je connoissois.

Je ne doutai pas que sa curiosité ne fût venue de plus loin; & craignant qu'on n'abrégeât mes promenades, si je n'allois pas au-devant des soupçons, je me suis accoutumée depuis, entr'autres petites ruses, non-seulement à laisser mes clefs aux armoires, mais à me servir quelquefois de cette fille, pour en tirer mes habits l'un après l'autre, sous prétexte d'en ôter la poussiere & d'empêcher que les fleurs ne se ternissent, ou seulement de me désennuyer, faute d'occupation plus sérieuse. Outre le plaisir, que les petits comme les grands prennent à voir des habits riches, je remarque *que cet office* l'attache beaucoup, comme si ces observations faisoient partie de son ministere.

C'est à la confiance qu'ils ont dans un espion si fidele, & à la certitude que je n'ai pas un seul confident dans la famille, parce que je n'ai recherché le secours de personne, quoique je sois aimée de tous les domestiques, que je crois devoir la liberté qu'on

me laiſſe pour mes promenades. Peut-être que ne m'ayant remarqué aucun mouvement vers le dehors, ils en concluent plus certainement que je me laiſſerai vaincre enfin par leurs perſécutions. Autrement ils devroient penſer qu'ils irritent aſſez ma patience, pour me faire chercher dans quelque démarche téméraire, un remede à des traitements ſi durs: & je demande pardon au ciel ſi je me trompe, mais je crains que mon frere & ma ſœur n'en fuſſent pas fort affligés.

S'il arrivoit donc, contre toutes mes eſpérances, que cette fatale démarche devînt néceſſaire, il faudroit me contenter de partir avec les habits que j'aurois ſur moi. L'uſage où je ſuis de m'habiller pour tout le jour, après mon déjeûner, préviendra toute défiance; & le linge que je mettrai au dépôt, ſuivant votre conſeil, ne ſauroit m'être inutile.

N'admirez-vous pas juſqu'où s'étend mon attention, & combien je ſuis ingénieuſe à trouver les moyens d'aveugler ma géoliere, pour écarter les ſoupçons de ſes maîtres? J'éprouve que l'adverſité donne de l'invention. Vous ne ſauriez croire tout ce que j'ai mis en uſage, pour accoutumer mes ſurveillants à me voir ſouvent deſcendre au jardin & viſiter ma voliere. Tantôt j'ai beſoin d'air, & je me trouve mieux auſſi-tôt que je ſuis hors de ma chambre. Tantôt je me ſens mélancolique; & mes bantams, mes faiſans, ou la caſcade, ont le pouvoir de

me divertir : les premiers, par leurs mouvements animés, qui reveillent mes esprits ; la cascade plus pompeusement, par ses échos & ses crueux murmures. Quelquefois la solitude fait mes uniques délices. Que je trouve de secours pour la méditation, dans le silence de la nuit, dans la fraîcheur de l'air, dans le spectacle du lever ou du coucher du soleil ! Quelquefois, lorsque je suis sans dessein & que je n'attends point de lettres, je suis assez officieuse pour prendre avec moi Betty. Il m'est arrivé aussi de l'appeller pour me suivre, lorsque je n'ignorois pas qu'elle étoit employée d'un autre côté, & qu'elle ne pouvoit venir.

Voilà mes principales ressources ; mais je les subdivise, & j'en compose une infinité d'autres, en changeant les noms & les formes. Elles ont toujours, non seulement de la vraisemblance, mais même de la vérité, quoiqu'elles soient rarement mon principal motif. Que les mouvements de la volonté sont agiles ! Que la répugnance cause de pesanteur & fait naître de difficultés ! Le moindre obstacle, qui favorise le dégoût, est une masse de plomb attachée aux pieds qui les rend immobiles.

Vendredi, à 11 du matin.

J'ai déjà fait un paquet d'une partie de mon linge : ce n'est pas sans avoir beaucoup souffert, pendant tout le temps que j'y viens d'employer ; & je souffre encore de la seule pensée que cette précaution soit devenue necessaire.

Lorsque vous le recevrez, aussi heureusement que je l'espere, ayez la bonté de l'ouvrir. Vous y trouverez deux autres paquets cachetés; l'un qui contient les lettres que vous n'avez pas vues, c'est-à-dire, celles que j'ai reçues depuis la derniere fois que je vous ai quittée; l'autre qui est le recueil des lettres, des copies de lettres & de tout ce que nous nous sommes écrits entre vous & moi, depuis le même temps: avec quelques autres papiers sur divers sujets, si supérieurs à moi, que je ne puis souhaiter qu'ils tombent jamais sous des yeux moins indulgents que les vôtres. Si mon jugement mûrit avec l'âge, je me déterminerai peut-être à les revoir.

Dans une troisieme division, qui est aussi cachetée, vous trouverez toutes les lettres de M. Lovelace, depuis qu'on lui a interdit l'entrée de cette maison, & les copies de toutes mes réponses. J'attends de votre amitié que vous ouvrirez le dernier paquet, & qu'après avoir lu tout ce qu'il contient, vous me direz librement ce que vous pensez de ma conduite.

Remarquez en passant, que je ne reçois pas un mot de cet homme-là: pas un seul mot! Ma réponse fut mise au dépôt mercredi. Elle y demeura jusqu'au lendemain. Je ne saurois vous dire à quelle heure elle fut levée hier, parce que je ne pris pas la peine de m'en instruire jusqu'au soir. Elle n'y étoit plus alors. Point de replique aujourd'hui à dix heures! Je le suppose

d'aussi mauvaise humeur que moi. De tout mon cœur.

Il auroit peut-être l'ame assez basse, s'il avoit jamais quelque pouvoir sur moi, pour se venger des peines que je lui ai causées. Mais à présent, j'ose assurer qu'il n'en aura pas l'occasion.

Je commence à le connoître, & je me flatte que nous sommes également dégoûtés l'un de l'autre. Mon cœur est dans une tranquillité inquiete, si je puis hasarder cette expression : inquiete, à cause de l'entrevue que j'appréhende avec Solmes, & des conséquences dont je suis menacée ; sans quoi je serois parfaitement tranquille : car enfin, je n'ai pas mérité le traitement que je reçois ; & si je pouvois me défaire de Solmes, comme je crois être délivrée de Lovelace, l'influence de mon frere & de ma sœur sur mon pere, ma mere & mes oncles ne dureroit pas long-temps contre moi.

Vous aurez la bonté de laisser passer les cinq guinées que vous trouverez liées dans le coin d'un mouchoir, comme une petite récompense que je crois devoir aux services de votre fidelle Robert. Ne vous y opposez pas, ma chere. Vous savez que j'aime à me satisfaire sur ces bagatelles. Mon premier dessein étoit de vous envoyer aussi le peu que j'ai d'argent ; & même une partie de mes diamants ; mais ce sont des choses portatives, & que je ne puis oublier. D'ailleurs, si quelque soupçon faisoit desirer de voir

mes diamants, sans que je fusse en état de les montrer, ce seroit une démonstration de quelque dessein, dont on ne manqueroit pas de me faire un crime.

Vendredi à une heure dans le bûcher.

Rien encore, de la part que vous savez. J'ai apporté fort heureusement mon paquet jusqu'ici, & j'ai trouvé votre lettre d'hier au soir. Si Robert prend la mienne sans emporter le paquet, hâtez-vous de le renvoyer, & de l'avertir qu'il doit le prendre aussi. De la maniere dont je l'ai placé, il me semble qu'en étendant un peu le bras, il ne sauroit le manquer. Vous pouvez juger par le sujet de votre lettre, que je ne tarderai point à vous répondre.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXVIII.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

Jeudi au soir, 30 Mars.

PRÉPAREZ-vous au récit de mes découvertes, sur la conduite & la bassesse de votre abominable monstre, dans le misérable cabaret qu'il appelle une hôtellerie.

Les roitelets & les moineaux ne sont pas une proie indigne de cet affamé vautour.


Tom. 3.e pag.

Ses assiduités, ses veilles, ses périls nocturnes, les rigueurs de la saison, qu'il brave si courageusement, ne doivent pas être mis entiérement sur votre compte. Il a trouvé des consolations pour adoucir des peines si dures : une petite créature, douce & jolie, suivant la peinture qu'on me fait, innocente jusqu'à son arrivée ; mais la pauvre petite ! qui peut dire à présent ce qu'elle est ?

Son âge, dix-sept ans, à peine accomplis.

Il a d'ailleurs, pour compagnie, son ami, son camarade de débauche ; un homme de belle humeur & d'intrigue comme lui, avec lequel il ne s'ennuie pas le verre à la main ; & quelquefois un ou deux autres libertins, tous déguisés suivant leur caprice. La tristesse n'approche pas de cette bande joyeuse. N'ayez pas d'inquiétude, ma chere, pour le rhume de votre Lovelace. Il n'a pas la voix si enrouée que sa *Betsey*, (*) son *bouton de rose*, comme le misérable l'appelle, ne puisse fort bien l'entendre.

Il en est fou : on prétend qu'elle est encore fort innocente : du moins son pere & sa grand'-mere en paroissent persuadés. Il veut la marier, dit-on, à un jeune homme du même village. Le pauvre garçon ! la pauvre & simple fille !

M. Hickman raconte, qu'à la ville on le voit souvent aux spectacles avec des femmes, & chaque fois avec des femmes différentes. Ah, ma chere mie ! Mais quand toutes ces

(*) Petit nom de fille.

accusations seroient autant de vérités, que vous importe? Eussiez-vous été les meilleurs amis du monde, cet éclaircissement ne sauroit manquer de produire son effet.

Monstre infâme! se peut il que ses soins, ses vues pour vous, n'aient pas été capables de le réprimer? Mais je vous l'abandonne; il n'y a rien à espérer de lui. Je souhaiterois seulement, s'il étoit possible, d'arracher cette pauvre petite créature de ses vilaines griffes. J'ai formé un plan dans cette vue; du moins, si je suis sûre qu'elle ait encore son innocence.

Il se fait passer pour un officier militaire, qui est obligé de se tenir à couvert après un duel, tandis que la vie de son adversaire est en suspens. On le croit homme de grande qualité. Son ami passe pour un officier inférieur, avec lequel il vit familiérement. Il est accompagné d'un troisieme, qui est une sorte de compagnon subordonné à l'autre. Le monstre n'a lui-même qu'un seul domestique. O ma chere! que toute cette race de diables, pardonnez-moi l'expression, sait employer agréablement le temps pendant que votre crédulité nous rend si sensibles aux prétendus tourments qu'ils souffrent pour nous.

Je viens d'apprendre que sur le désir que j'en ai marqué, on me procurera l'occasion de voir le pere & la fille. Je les aurai bien tôt pénétrés. Il me sera facile de voir clair dans le cœur d'une jeune fille si simple, s'ils

s'il ne l'a pas déjà corrompue ; & si c'en est déjà fait, il ne me sera pas moins facile de le découvrir aussi. Si je trouve dans l'un & l'autre plus d'art que de naturel, je les renverrai sur le champ. Mais comptez que la fille est perdue.

On dit qu'il l'aime éperdument. Il lui donne la premiere place à table. Il prend plaisir à la faire parler. Il ne veut pas que ses amis approchent d'elle. Elle babille de son mieux ; il admire la nature dans tout ce qu'elle dit. On l'a lui a entendu nommer une fois, sa charmante petite créature. Ne doutez pas qu'il ne lui ait donné cent fois le même nom. Il la fait chanter, il loue ces petits fredons rustiques. Elle est perdue, ma chere ; elle ne peut en échapper. C'est Lovelace, vous le savez. Qu'on vous amene Wyerley, si l'on est résolu de vous marier ; tout autre en un moment que Lovelace ou Solmes ; c'est l'avis

de votre ANNE HOVVE.

Ma chere amie, considérez ce cabaret comme sa garnison, lui comme un ennemi ; ses camarades libertins comme ses alliés ou ses auxiliaires : votre frere & vos oncles ne trembleroient-ils pas, s'ils savoient combien il est proche d'eux lorsqu'ils vont & viennent dans ce quartier ? Il a résolu, m'assure-t-on, que vous ne serez pas menée chez votre oncle Antonin. Comment ferez-vous, avec ou sans cet entreprenant ?   remplissez le blanc que je laisse, car je ne trouve pas de terme assez odieux.

LETTRE LXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Vendredi, à 3 heures.

VOUS me remplissez tout à la fois de colere, d'indignation & de terreur! Hâtez-vous, ma très-chere amie, de grace, hâtez-vous d'achever vos éclaircissements sur le plus vil de tous les hommes.

Mais ne joignez jamais les termes d'innocence & de simplicité avec le nom de cette malheureuse fille. Ne doit-elle pas savoir qu'un homme de cette espece, qui porte un air de haute condition sous toutes sortes de déguisements, ne peut avoir de bonnes vues lorsqu'il lui fait prendre la premiere place, & qu'il lui donne des noms si tendres? Une fille de dix-sept ans, simple & modeste, chanteroit-elle au gré d'un inconnu, qui fait profession d'être hors de son état naturel? Si son pere & son grand'-pere étoient d'honnêtes gens qui eussent à cœur la conduite de leur fille, lui laisseroient-ils cette liberté?

Ne pas souffrir que ses amis approchent d'elle! comptez que ses vues sont infames, s'il ne les a pas déjà remplies. Avertissez, ma chere, s'il n'est pas trop tard, avertissez ce pere imprudent du danger de sa fille. Il est impossible qu'il y ait un pere au monde, ou une mere qui voulussent vendre la vertu d'un enfant. L'infortunée créature!

Il me tarde extrêmement d'apprendre la suite de vos informations. Vous verrez cette fille, me dites-vous. Marquez-moi ce que c'est que sa figure. *Douce & jolie*, ma chere ! Voilà de fort doux & de fort jolis termes : mais sont-ils de vous ou de lui ? Si vous la croyez si *simple*, si *naturelle* dans ses manieres, & dans ses *petits fredons rustiques*, (car en vérité, ma chere, vous vous affectionnez à votre peinture) comment une fille, telle que vous la représentez, a-t-elle pu engager un homme perdu de débauche, comme je ne vois que trop à présent qu'il faut le regarder, accoutumé à toutes les intrigues des femmes de la ville ; l'engager, dis-je, si fortement, & sans doute pour long-temps, puisqu'après avoir perdu son innocence, elle saura suppléer par l'art à ce qui lui manque du côté de l'éducation ?

Belles espérances de réformation de la part d'un misérable libertin ! Pour tout au monde, ma chere, je ne voudrois pas qu'il me crût informée. Soyez sûre que je n'ai pas besoin de faire des résolutions. Je n'ai pas ouvert sa lettre, & je me garderai bien de l'ouvrir. Un imposteur ! un hypocrite ! avec son rhume & ses ressentiments de fievre, qu'il a gagnés peut-être dans quelque débauche nocturne, & qui n'ont fait qu'augmenter dans la grotte du taillis.

Etre déjà sur ce pied !..... j'entends dans son estime, ma chere. En vérité, je ne lui dois plus qu'un parfait mépris. Je me hais moi-même, de m'être trop étendue sur sa

bassesse, & sur sa *douce & jolie* créature; comptez, ma chere, qu'il n'y a rien de *doux*, rien de *joli* & d'aimable, sans modestie & sans vertu.

Cet autre infame, Joseph Leman, avoit fait entendre à Betty, qui n'a pas manqué de me le dire aussi-tôt, que Lovelace se faisoit connoître pour un méchant homme dans un lieu où depuis quelque temps on l'avoit vu déguisé; mais il vouloit être mieux éclairci, avoit-il ajouté, avant que de lui en apprendre davantage. Elle lui avoit promis le secret dans l'espérance de le faire expliquer; c'est là-dessus que je vous ai priée de prendre vous-même quelques informations. Je vois à présent que les accusations de ses ennemis n'étoient que trop bien fondées. Si son but est la ruine d'une pauvre innocente, & s'il ne l'a connue qu'à l'occasion des visites qu'il a rendues au château d'Harlove, je me croirai doublement intéressée à ce qui la regarde, & j'aurai sujet aussi d'être doublement irritée contre lui. Il me semble que je le hais plus que Solmes même. Mais je ne vous dirai plus un mot de lui, lorsque vous m'aurez informée le plus promptement qu'il vous sera possible, de tout ce que vous aurez découvert..... parce que jusqu'alors je n'ouvrirai pas sa lettre; & si vos explications sont telles que je me l'imagine, & que j'en suis presque sûre, je la remettrai toute fermée dans le lieu où je l'ai prise, & jamais je n'aurai rien à démêler avec lui. Adieu, ma très-chere amie. CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXX.

Miss HOWE, *à Miss* CLARISSE HARLOWE.

Vendredi à midi, 31 *Mars*.

LA justice m'oblige de ne pas tarder un moment, après ma derniere lettre & de faire porter, si je le pouvois, celle-ci sur les aîles du vent. Je crois de bonne fois que votre homme est innocent. Il me semble que pour cette fois du moins, il doit être justifié; & je regrette beaucoup d'avoir été trop prompte à vous communiquer mes informations par lambeaux.

J'ai vu la jeune fille. Elle est réellement très-jolie, très-agréable; &, ce que vous regarderez comme un mérite plus précieux, c'est une jeune créature si innocente, qu'il faudroit être d'une méchanceté infernale pour avoir conspiré sa ruine. Son pere est un homme simple & honnête, qui est fort satisfait de sa fille & de leur nouvelle connoissance.

A présent que j'ai pénétré le fond de cette aventure, je ne sais si je ne dois pas craindre pour votre cœur, lorsque je vous aurai dit qu'il peut sortir quelque chose de noble de ce Lovelace.

La jeune fille doit être mariée la semaine prochaine; & c'est à lui qu'elle en aura l'obligation. Il *est résolu*, suivant le discours du

pere, de faire *un heureux couple, & il souhaiteroit, dit-il, d'en faire plus d'un.* Voilà pour vous, ma chere. Comme il a pris aussi en affection le jeune homme qu'elle aime, il a fait pour elle un présent de cent guinées, qui sont entre les mains de la grand'-mere, & qui répondent à la petite fortune du mari; tandis que son compagnon, excité par l'exemple, en a donné aussi vingt-cinq, pour équiper en habits la petite villageoise.

Le pauvre homme raconte qu'à leur arrivée, ils affectoient de paroître au-dessous de ce qu'ils sont: mais à présent, m'a-t-il dit en confidence, il sait que l'un est le Colonel *Borrovv*, & l'autre le Capitaine *Sloane*. Il avoue que pendant les premiers jours, le Colonel s'apprivoisoit assez avec sa fille; mais que la grand'-mere l'ayant supplié d'épargner une pauvre jeune innocente, il jura de ne lui donner que de bons conseils, & qu'il a tenu parole en honnête homme. La folle petite créature a reconnu que le ministre même ne lui auroit pas donné de meilleures instructions, d'après le livre de la Bible. Je vous avoue qu'elle m'a plu beaucoup, & je lui ai donné sujet de ne pas regarder sa visite comme un temps perdu.

Mais bon Dieu! ma chere, qu'allons-nous devenir à présent? Lovelace, non-seulement réformé, mais changé en prédicateur! Qu'allons-nous devenir? Au fond, ma tendre amie, votre générosité est engagée maintenant en sa faveur. Fi de cette générosité. J'ai toujours pensé qu'elle cause autant de mal

aux belles ames, que l'amour aux caracteres communs. J'appréhende férieusement que ce qui n'étoit qu'un *goût conditionnel*, ne devienne *un goût sans condition*.

C'est comme à regret, que je me suis vue obligée de changer si-tôt mes invectives en panégyrique. La plupart des femmes, ou celles du moins qui me ressemblent, aiment à demeurer en suspens sur un jugement téméraire, lors même qu'elles en ont reconnu la fausseté. Tout le monde n'est pas, comme vous, assez généreux pour avouer une méprise. Cette rigueur à se rendre justice demande une certaine grandeur d'ame: de sorte, que j'ai poussé plus loin mes informations dans le même lieu; sur la vie, les manieres & toute la conduite de votre homme.... dans l'espérance d'y trouver quelque chose à redire. Mais tout paroît uniforme.

Enfin M. Lovelace sort de cette recherche avec tant d'avantage, que s'il y avoit la moindre apparence, je soupçonnerois ici quelque complot formé, pour blanchir la tête d'un Maure. Adieu, ma chere.

ANNE HOWE.

LETTRE LXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOWE.

Samedi, premier d'Avril.

UNE censure précipitée nous expose toujours à l'inconstance dans nos jugements ou

dans nos opinions, & ce n'eſt pas un effet dont on doit ſe plaindre ; car ſi vous-même, ma chere, dans l'exemple préſent, vous aviez eu autant de répugnance que vous le dites à reconnoître une erreur, je crois que je vous en aurois aimée beaucoup moins. Mais vous n'auriez pas prévenu de ſi bonne foi ma réflexion, ſi votre caractere n'étoit un des plus ingénus qu'on ait jamais vu dans une femme. Quoique M. Lovelace paroiſſe ici bien juſtifié, ſes autres défauts ſont aſſez en grand nombre pour mériter les plus ſéveres cenſures. Si j'étois avec lui dans les termes qu'il deſire, je lui donnerois avis que le traître Leman n'eſt pas autant de ſes amis qu'il le penſe ; autrement, il n'auroit pas été ſi empreſſé de rapporter à ſon déſavantage, ſur-tout à Betty Barnes, l'affaire de la jolie villageoiſe. Il eſt vrai qu'il en a fait un ſecret à Betty, mais il lui a promis de lui en apprendre davantage lorſqu'il ſeroit mieux informé, & d'en parler auſſi à ſon maître. C'eſt ce qui empêche cette fille de la publier, malgré l'impatience qu'elle auroit de s'en faire un nouveau mérite auprès de mon frere & de ma ſœur. Elle eſt bien aiſe auſſi d'obliger Joſeph, qui lui tient quelques propos d'amour qu'elle ne rejette pas, quoiqu'elle ſe croie fort au-deſſus de lui. Il n'eſt que trop ordinaire à la plupart des femmes, lorſqu'elles n'ont pas l'occaſion de s'engager dans un commerce de galanterie qui leur plaiſe, de prêter l'oreille du côté où leur inclination les porte le moins.

Mais pour ne rien dire de plus de deux personnages dont j'ai fort mauvaise opinion, je dois vous avouer que comme je n'aurois jamais eu que du mépris pour M. Lovelace, s'il avoit été capable d'une si basse intrigue, avec les vues qui l'amenent si près du château d'Harlove ; & comme je n'ai pas laissé d'y trouver beaucoup de vraisemblance, l'éclaircissement, comme vous dites, engage ma générosité à proportion de mes craintes, & peut-être plus que je ne le devrois souhaiter. Vous me raillerez, ma chere, autant qu'il vous plaira ; mais je vous demande si cet événement ne produiroit pas sur vous le même effet ? Et puis le mérite réel de l'action.... je vous proteste, ma véritable amie, que si depuis ce jour il vouloit s'attacher au bien pour le reste de sa vie, je lui pardonnerois volontiers une bonne partie de ses erreurs passées ; ne fût-ce qu'en faveur de la preuve que nous avons, qu'il est capable d'une si bonne & si généreuse espece de sentiment.

Vous vous imaginez bien qu'après avoir reçu votre seconde lettre, je n'ai pas fait scrupule d'ouvrir la sienne ; & je n'en ferai pas non plus d'y répondre, parce que je n'y trouve aucun sujet de plainte. Il sera d'autant plus content de mes termes, que je crois lui devoir un peu de préparation pour l'injuste idée que j'ai eue de lui, quoiqu'il n'en ait pas la moindre connoissance.

Je me trouve assez heureuse que cette aventure ait été si-tôt éclaircie par la dili-

gence de vos soins ; car si j'avois pu me résoudre auparavant à lui faire quelque réponse, ce n'auroit été que pour lui confirmer mes derniers adieux, & peut-être pour lui en déclarer le motif, dont j'avois été plus touchée que je ne le devois. Alors quel avantage ne lui aurois-je pas donné sur moi, lorsqu'il en seroit venu à des éclaircissements si heureux pour lui-même ?

Vous verrez quelque jour, dans sa derniere lettre ; combien il est humble, avec quelle ouverture il reconnoît, comme vous l'avez prédit, son impatience naturelle & toutes ses fautes. Je dois convenir que depuis les lumieres que vous m'avez procurées, ce langage a une toute autre apparence. Il me semble aussi, ma chere, que sans avoir jamais vu la petite villageoise, je puis lui accorder d'être plus jolie que je n'aurois pu le croire auparavant ; car la vertu est la perfection de la beauté.

Vous verrez comment il s'excuse sur ses indispositions, „ de n'avoir pu venir prendre ma „ lettre en personne ; & qu'il s'efforce de se „ purger là-dessus, comme s'il croyoit que „ j'en ai dû ressentir quelque peine. Je suis fâchée d'avoir contribué au dérangement de sa santé, & je veux bien m'imaginer que ses inquiétudes, pendant quelque temps, ont dû être assez chagrinantes pour un esprit aussi impatient que le sien. Mais dans l'origine, il ne peut en accuser que lui-même.

Vous verrez que dans la supposition que je lui pardonne, il est rempli d'inventions &

d'expédients pour me délivrer de la violence dont je suis menacée.

J'ai toujours dit que le premier degré, après l'innocence, est de reconnoître ses fautes, parce qu'il n'y a point de changement à se promettre de ceux qui s'étudient à les défendre. Mais vous trouverez dans cette lettre même, de la hauteur jusques dans ses soumissions. A la vérité, je n'y découvre aucun sujet de reproche dans les termes; cependant je ne trouve point, à son humilité, l'air de cette vertu, & je ne reconnois pas qu'elle porte non plus sur ses véritables fondements.

Il est certain qu'il est fort éloigné du vrai caractere d'un homme poli, quoiqu'on ne puisse pas dire de lui qu'il soit du caractere opposé. Sa politesse est celle d'un homme, qui par un défaut d'attention sur lui-même, fondé sur une indulgence excessive dans ses premiers ans, & peut-être sur trop de succès dans un âge plus avancé, a contracté une sorte de présomption, que l'habitude a changée en arrogance, & qui n'est guere compatible avec une certaine délicatesse.

La distance, où vous êtes d'avis qu'il faut toujours tenir ce sexe, est une maxime fort juste. La familiarité détruit le respect: mais avec qui? Comptez, ma chere, que ce n'est pas avec un homme prudent, généreux & capable de reconnoissance.

Je conviens qu'en voulant éviter un excès, il est difficile de ne pas tomber dans un autre. De-là vient, peut-être, que M. Lovelace regarde comme la marque d'une

grande ame, de donner plus à son orgueil qu'à sa délicatesse. Mais est-ce un homme profond, qui ne sait pas faire des distinctions de cette nature ; tandis qu'avec des qualités médiocres elles n'échappent point au commun des hommes ?

Il se plaint amérement „ de ma facilité à „ m'offenser, & à le congédier pour jamais. „ Je lui pardonnerai, me dit-il, s'il ose me „ représenter que cette conduite est d'une „ hauteur extrême, & qu'elle est fort éloi- „ gnée de pouvoir contribuer à diminuer „ ses craintes sur l'effet des persécutions de „ mes proches en faveur de M. Solmes. „

Vous verrez qu'il fait dépendre de moi toutes ses espérances de bonheur pour ce monde & pour l'autre. Ses voeux & ses promesses sont d'une ardeur, qu'il me semble que le cœur seul peut dicter. Quelle autre marque auroit-on jamais pour juger du cœur des hommes ?

Vous verrez aussi qu'il est déja informé de l'entrevue que j'ai promise à M. Solmes, & dans quels termes sa douleur s'exprime. Mon dessein est de lui expliquer ce que je pense des viles méthodes qu'il emploie, pour être si-tôt instruit de ce qui se passe dans notre famille. Si les cœurs honnêtes ne s'élevent pas contre les actions qui blessent l'honnêteté, qui prendra soin de les réprimer, du moins par la honte ?

Vous verrez avec quelles instances passionnées il me demande „ au moins quel- „ ques lignes, avant le jour de mon entre-

„ vue avec Solmes, pour le soutenir dans „ l'espérance que ce n'est pas mon ressentiment qui me dispose à bien traiter un „ odieux rival. Je dois lui pardonner, dit-il, „ de revenir tant de fois à cette crainte; surtout, si je considere que la même faveur „ lui a été refusée, & que mes proches ne „ l'auroient pas désirée avec tant d'ardeur, „ s'ils ne s'en promettoient pas beaucoup de „ fruit. „

Samedi, premier d'Avril.

Ma réponse est partie. Je lui marque naturellement „ que j'étois dans la résolution de „ n'écrire jamais un mot de plus à un homme „ capable de s'emporter contre tout mon „ sexe & contre moi, parce que j'ai cru à „ propos de faire usage de mon jugement:

„ Que si je me suis soumise à cette entre„ vue avec M. Solmes, c'est par un simple „ mouvement d'obéissance, pour faire con„ noître à mes amis que je suis disposée à la „ soumission dans tout ce qui ne surpasse pas „ mes forces, & que je ne suis pas sans espé„ rance de voir abandonner son entreprise à „ M. Solmes, lorsqu'il aura reconnu com„ bien je suis déterminée à le rejetter:

„ Que mon aversion pour lui est trop „ sincere, pour me laisser dans cette occasion „ la moindre défiance de moi-même; mais „ que M. Lovelace ne doit pas s'attribuer „ l'honneur du sacrifice: que si mes amis „ m'abandonnent seulement à moi-même, „ j'attache un trop grand prix à ma liberté „ & à mon indépendance, pour les soumettre

„ à un homme si impétueux, qui m'apprend „ d'avance à quoi je devrois m'attendre s'il „ avoit quelque empire sur moi.

„ Je lui déclare à quel point je désap„ prouve les moyens qu'il emploie, pour se „ faire informer de ce qui se passe dans le „ sein d'une famille. J'ajoute que le prétexte „ de corrompre les domestiques d'autrui, „ par voie de représailles pour les espions „ qu'on a placés près de lui, n'est qu'une „ misérable excuse, une bassesse justifiée par „ une autre bassesse: que de quelque ma„ niere qu'il plaise à chacun d'interpréter ses „ propres actions, il y a des regles indépen„ dantes, qui constituent le droit & le tort. „ Condamner une injustice, & se croire „ autorisé à la payer d'une autre, qu'est-ce „ autre chose que répandre une corruption „ générale? S'il n'y a pas un point où quel„ qu'un s'arrête, après s'être fait beaucoup „ de mal tour à tour, il faut dire adieu né„ cessairement à toute vertu. Pourquoi ne „ seroit-ce pas moi, doit penser une belle „ ame, qui m'arrêterai la premiere à ce „ point?

„ Je lui laisse à juger, si, mesuré par cette „ regle, il a droit de se mettre au rang des „ belles ames; & si, connoissant l'impétuo„ sité de son caractere & le peu d'apparence „ qu'il parvienne jamais à se réconcilier „ avec ma famille, je dois flatter ses espé„ rances?

„ Je lui dis que tous ces défauts & toutes „ ces taches ne peuvent me faire desirer que

„ pour son seul avantage, de le voir dans „ des principes plus justes & plus naturels, „ & que j'ai un véritable mépris pour un „ grand nombre de libertés qu'il est en pos„ session de s'accorder : que nos caracteres, „ par conséquent, sont extrêmement oppo„ sés : & qu'à l'égard de ses promesses de ré„ formation, tant d'aveux, qui ne sont sui„ vis d'aucun changement réel, ne sont „ pour moi qu'un langage spécieux, qu'il lui „ est bien plus aisé de tenir, que de justifier „ ou de corriger ses erreurs : que j'ai appris „ depuis peu (en effet je l'ai su de Betty, qui „ le tient de mon frere) qu'il prend quelque„ fois la folle liberté de déclamer contre le „ mariage : je lui en fais un reproche fort „ vif, & je lui demande dans quelle vue il „ peut s'abandonner à ces indignes railleries, „ & penser en même temps à m'adresser ses „ soins ?

„ Si je suis obligée, lui dis-je, de me „ rendre chez mon oncle Antonin, il n'en „ doit pas conclure que je serai nécessaire„ ment mariée à M. Solmes ; parce qu'au „ contraire, j'aurai moins à combattre dans „ mon propre cœur, pour m'échapper d'une „ maison ou je serai menée malgré moi, que „ pour abandonner celle de mon pere ; & „ dans les plus fâcheuses suppositions, je „ trouverai le moyen de tenir mes persécu„ teurs en suspens jusqu'à l'arrivée de M. „ Morden, qui aura droit, si je l'exige, de „ me mettre en possession de l'héritage de „ mon grand'-pere.

Il y a peut-être un peu d'artifice dans cette conclusion. Ma principale vue est de lui faire abandonner ses projets de violence; car au fond, si je suis enlevée d'ici, avec connoissance, ou peut-être sans aucun sentiment, & livrée à l'empire de mon frere & de ma sœur, j'espere peu qu'ils n'emploient pas la force pour m'engager a M. Solmes. Sans cette crainte funeste, si je pouvois me promettre de gagner du temps, soit par des prétextes bien ménagés, soit, pour derniere ressource, en prenant quelque chose de nuisible à ma santé, je me garderois bien de penser jamais à quitter la maison même de mon oncle. Comment accorder avec mes principes, une démarche qui blesseroit, après tout, l'obéissance que je dois à mon pere, dans quelque lieu qu'il lui plaise de me placer?

Mais tandis que vous me donnez la charmante espérance, que, pour éviter d'être à l'un des deux prétendants, je ne serai pas dans la nécessité de m'abandonner à la famille de l'autre, je ne crois pas mes affaires absolument désespérées.

Je ne vois personne de la mienne, & je ne reçois de la part de personne aucune marque d'amitié ou d'attention. N'en dois-je pas conclure qu'ils n'attendent pas eux-mêmes beaucoup d'effet de cette conférence de mardi, à laquelle je ne puis penser sans effroi? La présence de mon oncle Antonin n'est pas ce que j'avois de plus favorable à souhaiter, mais je la préfére à celle de mon

frère ou de ma sœur. Mon oncle est fort impétueux dans sa colere. Je ne puis croire que M. Lovelace le soit beaucoup davantage. Il ne peut avoir du moins l'air aussi terrible que mon oncle, qui a les traits plus rudes. Ces favoris de la fortune maritime, qui n'ont jamais connu d'autre obstacle que la fureur des flots, & qui mettent même leur gloire à la braver, font quelquefois autant de bruit que les vents qu'ils sont accoutumés à combattre.

Je m'imagine que M. Solmes & moi nous aurons l'un devant l'autre l'air de deux fous : s'il est vrai, comme mon oncle Harlove me l'écrit, & comme Betty me le répéte souvent, qu'il craigne autant ma vue que je redoute la sienne.

Adieu, mon heureuse amie ! heureuse, trois fois heureuse, de ne voir aucune condition dure attachée à votre devoir, & de n'avoir qu'à suivre un choix que votre mere a fait pour vous, & contre lequel vous n'avez point, & vous ne sauriez avoir de juste objection, à moins que ce n'en soit une, que ce choix ne vienne pas de vous. La corruption de la nature nous révolte contre tout ce qui a l'air d'autorité : mais il faut convenir que le feu de la jeunesse est moins propre que la maturité de l'âge & l'expérience à faire un bon choix pour nous-mêmes. En un mot, tout ce qui manque à votre bonheur, c'est de le connoître, ou de ne pas l'empoisonner par des réflexions sur un temps où vous avez eu le pouvoir de choisir :

quoiqu'il y ait beaucoup d'apparence qu'en vous consultant bien vous-même, vous n'en eussiez pas fait d'autre usage.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXI.

Miss HOVVE, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

Dimanche, 2 d'Avril.

J'Aurois dû, pour votre tranquillité, vous avertir hier que j'ai reçu votre paquet. Robert m'a dit que votre traître de Leman l'avoit apperçu dans l'allée verte, & qu'après lui avoir demandé ce qui l'amenoit dans ce lieu, il avoit ajouté, sans lui laisser le temps de répondre ; hâtez-vous, *Monsieur Robert*, & ne perdez pas un moment à vous retirer.

Vous ne devez pas douter que vous n'ayiez l'obligation de la liberté qu'on vous laisse dans vos promenades, à la confiance que votre frere a pour ce personnage & pour Betty : Mais vous êtes la seule au monde, qui dans des circonstances de cette nature, n'ait pas quelque domestique intelligent, sur la fidélité duquel elle puisse se reposer. Un poëte, ma chere, n'introduiroit pas une Angélique sans lui donner une confidente, relevée par quelque joli nom, ou du moins une vieille nourrice.

J'ai lu, à ma mere, plusieurs endroits de vos lettres; mais rien n'a fait tant d'impression sur elle, que le dernier article de celle d'hier. Elle en est charmée: elle m'a dit qu'il lui étoit impossible de vous refuser son cœur. J'allois profiter de cet heureux moment pour lui faire ma proposition, & la presser avec toute l'ardeur dont je suis capable, lorsque l'agréable Hickman est entré, en faisant ses révérences, & tirant tour-à-tour son jabot & ses manchetes. Je lui aurois joué volontiers le cruel tour de les chiffoner; mais saisissant une autre idée pour lui marquer mon chagrin; n'y a-t-il donc ici personne? ai-je dit; & depuis quand entre-t-on sans se faire annoncer? Il m'a demandé pardon. Il est demeuré dans le dernier embarras, incertain s'il devoit tenir bon ou se retirer. Ma mere, avec sa pitié ordinaire, a remarqué qu'après tout nous n'avions rien de secret, & l'a prié de s'asseoir. Vous connoissez sa respectueuse hésitation, lorsqu'il est une fois décontenancé. Avec.... votre.... permission, Mademoiselle, en s'adressant à moi. Eh! oui, oui, Monsieur, asseyez-vous, si vous êtes fatigué; Mais que ce soit, s'il vous plaît, près de ma mere: j'aime que mon panier ait toute sa rondeur, & je ne sais à quoi cet incommode ajustement est bon, si ce n'est à nettoyer les souliers sales, & à tenir dans l'éloignement les gens incivils. Etrange fille! s'est écriée ma mere, d'un air assez mécontent: & prenant un ton plus doux pour lui; oui,

M. Hickman, asseyez-vous près de moi; je n'ai point de ces folles parures qui empêchent les honnêtes gens de s'approcher. J'ai pris un visage sérieux, & j'étois bien aise au fond du cœur que ce discours de ma mere ne s'adressât point à votre oncle Antonin.

Avec sa liberté de veuve, elle n'auroit pas manqué, j'en suis sûre, de ramener fort prudemment le premier sujet de notre entretien, & de vouloir montrer, même à son favori, l'article de votre lettre qui est si fort en sa faveur. Elle avoit déjà commencé à lui dire qu'il avoit beaucoup d'obligation à Miss Clarisse, & qu'elle pouvoit l'en assurer. Mais j'ai demandé aussi-tôt à M. Hickman, s'il n'avoit rien appris de nouveau par ses dernieres lettres de Londres. C'est une question par laquelle je suis accoutumée à lui faire entendre que je souhaite de changer de sujet. Je ne la lui fais jamais que dans cette vue; & pourvu qu'il se taise alors, je ne suis pas fâchée qu'il ne me réponde pas.

Je n'étois pas d'avis de faire devant lui l'ouverture de ma proposition, sans savoir un peu mieux comment elle sera reçue de ma mere; parce que si je ne la trouve pas bien disposée, je le garde lui-même, comme une ressource que je veux employer dans cette occasion. D'un autre côté, je ne me soucie pas beaucoup de lui avoir obligation, si je puis l'éviter. Un homme, qui a des vues telles que les siennes, fait l'important, & prend un air si affairé lorsqu'une femme consent à l'employer, qu'il fait perdre pa-

tience. Mais si je ne trouve pas aujourd'hui l'occasion de m'expliquer, je la ferai naître demain.

Pourquoi voudriez-vous que j'ouvrisse le paquet dans votre absence? Votre conduite n'a pas besoin d'être justifiée à mes yeux; & par les extraits que vous m'avez faits plusieurs fois des lettres de Lovelace & des vôtres, vous m'avez fort bien informée où vous en êtes avec lui? J'allois vous exercer un peu, par quelques mauvaises plaisanteries de mon goût; mais puisque vous souhaitez qu'on vous croie supérieure à tout notre sexe dans l'art de vous maîtriser vous-même, & que vous méritez en effet qu'on ait cette opinion de vous, je veux vous épargner. Convenez néanmoins que vous avez été quelquefois prête à m'ouvrir votre cœur, & que si vous êtes arrêtée, c'est par un peu de mauvaise honte, qui vous reste à combattre. Vous acheverez de la vaincre, & vous me ferez la grace alors de vous expliquer sans aucun déguisement.

Je ne puis vous pardonner l'excès de votre libéralité, pour un homme déjà trop heureux de vous avoir servie. Une année de ses gages! y pensez-vous? Je crains que vous ne causiez sa ruine. Son argent lui fera trouver l'occasion de se marier dans le voisinage; peut-être avant trois mois aura-t-il raison d'attribuer son malheur à vos bienfaits. Il faut *vous laisser*, dites-vous, *la liberté de vous satisfaire sur ces bagatelles*. Oui, je sais fort bien que là-dessus on perd sa peine à

vous contredire. Vous avez toujours attaché trop de prix aux moindres services qu'on vous rend, & trop peu à ce que vous faites de plus important pour autrui. Il est vrai qu'on est payé de tout, par la satisfaction qu'on y prend. Mais pourquoi voudriez-vous que la noblesse de votre ame devînt un sujet de reproche pour tout le genre humain; pour votre famille du moins, & pour la mienne aussi? Si c'est une excellente regle, comme je vous l'ai entendu dire, de *prêter l'oreille aux paroles, mais de ne former nos jugements que sur les actions*; que faut-il penser d'une jeune personne, qui s'étudie dans ses paroles à chercher des palliatifs & des excuses pour la bassesse de ceux mêmes qu'elle condamne par ses actions? vous devriez rougir, ma chere, au milieu d'une nombreuse famille, d'y paroître si singuliere. Lorsque vous aurez rencontré quelqu'un dont l'ame ressemble à la vôtre, déployez hardiment toutes vos grandes qualités: mais jusqu'alors, il me semble que par pitié pour autrui, vous devez accoutumer votre esprit & votre cœur à souffrir un peu de contradiction.

Je ne m'étois proposé de vous écrire que deux lignes, dans le seul dessein de vous rendre tranquille sur le sort de votre paquet; & mon papier néanmoins se trouve rempli. Quel moyen de retenir ma plume sur un sujet aussi cher & aussi fertile que vos louanges! Pour vous punir de cette *bagatelle* que je vous reproche, & dont je suis très-sérieu-

ſément irritée, je regrette que l'eſpace manque au deſir que j'aurois de relever tant de belles actions qui forment comme le tiſſu de votre vie, & dont celle-ci n'eſt qu'un exemple ordinaire. L'idée me plaît. C'eſt une voie dont je veux faire l'eſſai quelque jour, d'intéreſſer votre modeſtie à modérer l'excès de vos autres vertus.

ANNE HOWE.

LETTRE LXXII.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à Miſs HOVVE.

Dimanche au ſoir, 2 d'Avril.

QUEL détail j'ai à vous faire, ma chere amie, & que je vais vous cauſer d'admiration par le changement qui eſt arrivé dans la conduite de mes amis! je n'aurois jamais cru qu'il y eût tant d'art parmi nous que j'en découvre. Ce récit ne demande pas d'autre ordre que celui des événements.

Toute la famille étoit ce matin à l'égliſe. Ils en ont ramené le docteur Levvin, après l'avoir fait inviter à venir dîner au château.... Peu de moments après ſon arrivée, le docteur m'a fait demander la permiſſion de me voir dans mon appartement. Vous croyez ſans peine qu'elle n'a point été refuſée.

Il eſt monté. Sa viſite a duré près d'une heure: mais ce qui n'a pu manquer de me

surprendre, il a pris soin d'éviter tout ce qui pouvoit le conduire au sujet dont j'avois supposé qu'il étoit venu m'entretenir. Enfin, je lui ai demandé si l'on ne trouvoit pas étrange que je ne parusse plus à l'église. Il m'a fait là-dessus un compliment fort civil; mais il avoit toujours eu pour regle, m'a-t-il dit, de ne pas entrer dans les affaires des familles s'il n'y étoit appellé.

Rien n'étant plus contraire à mon attente, je me suis imaginée que dans l'opinion qu'on a de sa justice, on n'avoit osé porter ma cause à son tribunal: & je n'ai rien ajouté qui pût nous rappeller au même sujet. Lorsqu'on est venu l'avertir que le dîner étoit servi, il n'a pas marqué, par le moindre étonnement, qu'il fit attention que je ne descendois pas avec lui.

C'est la premiere fois, depuis mon emprisonnement, que j'ai regretté de ne pas dîner en bas. En le conduisant jusqu'à l'escalier, une larme s'est ouvert un passage malgré moi. Il s'en est apperçu; & son bon naturel le trahissant jusqu'à mouiller aussi ses yeux, il s'est hâté de descendre, sans prononcer un seul mot; dans la crainte, sans doute de me faire connoître son attendrissement par l'altération de sa voix. J'ai prêté l'oreille assez soigneusement, pour lui entendre louer non-seulement les bonnes qualités qu'il m'attribue, mais sur-tout la part que j'avois eue à notre conversation; & j'ai supposé qu'ayant été prié de ne pas m'entretenir du sujet de mes peines, il vou-

loit

loit faire voir qu'il avoit évité de toucher cet intéressant article;

Je suis demeurée si mécontente, & tout à la fois si surprise de cette nouvelle méthode, que je ne me suis jamais trouvée dans le même embarras; mais d'autres scenes étoient prêtes à l'augmenter. Ce jour devoit être pour moi un jour d'événements mystérieux, & liés néanmoins avec l'avenir, car je ne puis douter que sous ces voiles, on ne cache des vues fort importantes.

Dans l'après-midi, tout le monde, à l'exception de mon frere & de ma sœur, est allé à l'église, avec le Docteur, qui a laissé des compliments pour moi. Je suis descendue au jardin. Mon frere & ma sœur, qui s'y promenoient aussi, m'ont observée assez long-temps, en affectant de se tenir sous mes yeux; dans la vue, si je ne me trompe, de me rendre témoin de leur gaieté & de leur bonne intelligence. Enfin, ils sont entrés dans l'allée d'où j'étois prête à sortir, les mains l'un dans celle de l'autre, comme deux tendres amants. Votre serviteur, Miss; votre servante, Monsieur. C'est tout ce qui s'est passé entre mon frere & moi. Ne trouvez-vous pas l'air un peu froid, Clary? m'a demandé ma sœur, d'un ton assez doux, & s'arrêtant devant moi. Je me suis arrêtée aussi, & je lui ai rendu une profonde révérence pour la sienne, qui n'en étoit qu'une demie. Je ne m'en apperçois pas, ma sœur, lui ai-je répondu. Elle s'est remise à marcher. Je lui ai fait une autre révérence, & j'ai continué

ma promenade vers ma voliere; mais prenant tous deux un chemin plus court, ils y sont arrivés avant moi. Vous devriez, Clary, m'a dit mon frere, me faire présent de quelques-uns de vos oiseaux, pour ma basse-cour d'Ecosse. Ils sont à votre service, mon frere. Je vais choisir pour vous, a dit ma sœur, & tandis que je leur jettois à manger, ils en ont pris une demi-douzaine. J'ignore quel étoit leur dessein, & s'ils en ont eu d'autre que de montrer devant moi beaucoup de bonne humeur & d'affection mutuelle.

Après le service divin, mes oncles ont pensé aussi à me donner quelque signe d'attention. Ils m'ont fait avertir, par Betty, qu'ils vouloient prendre le thé avec moi dans mon propre appartement. C'est à présent, me suis-je dit à moi-même, que les préliminaires vont commencer pour mardi. Cependant, ils ont changé l'ordre du thé, & mon oncle Jules est le seul qui soit monté chez moi.

L'air dont il est entré tenoit également de la froideur & de l'affection. Je me suis avancée avec empressement, & je lui ai demandé sa faveur. Point de crainte, m'a-t-il dit, point d'inquiétude, ma niece: soyez sûre désormais de la faveur de tout le monde: nous touchons à l'heureuse fin, chere Clary. J'étois impatient de vous voir. Je ne pouvois me refuser plus long-temps cette satisfaction; & m'embrassant, il m'a nommée, sa charmante niece.

Cependant, il a constamment évité de toucher au point intéressant. Tout va pren-

dre une face nouvelle. Tout va s'arranger heureusement. Les plaintes vont finir. Vous êtes aimée de tout le monde. J'ai voulu d'avance vous faire ma cour, c'est son expression obligeante, vous voir, vous dire mille choses tendres. Le passé doit être oublié comme s'il n'étoit jamais arrivé.

J'ai hasardé quelques mots sur le déshonneur que je recevois de ma prison. Il m'a interrompue ; du déshonneur? ma chere. Ah! ce ne sera jamais votre partage; votre réputation est trop bien établie. Je mourois d'envie de vous voir, a-t-il répété ; je n'ai vu personne de la moitié si aimable, depuis cette longue séparation.

Il a recommencé à baiser mes joues que je sentois brûlantes de chagrin & d'impatience. Je ne pouvois soutenir d'être jouée si cruellement. De quelle reconnoissance étois-je capable pour une visite qui ne me sembloit qu'une ruse trop humble, dans la vue de m'engager adroitement pour mardi, ou de me faire paroître inexcusable aux yeux de tout le monde. O frere artificieux ! je reconnois tes inventions. Là-dessus, ma colere me faisoit rappeller son triomphe & celui de ma sœur, lorsqu'ils avoient affecté de me suivre, de se marquer tant d'amitié, & qu'en me nommant Clary & leur sœur, avec une condescendance forcée, j'avois cru voir dans leurs yeux plus d'aversion que de tendresse. Croyez-vous qu'avec ces réflexions, j'aie pu regarder la visite de mon oncle comme une grande faveur? J'en ai jugé comme je le

devois, & le voyant attentif à prévenir toutes sortes d'explications, j'ai affecté de suivre son exemple, & de ne lui parler que de choses indifférentes. Il a continué sur le même ton; observant tout ce qui étoit autour de moi, tantôt un de mes petits ouvrages, tantôt un autre, comme s'il les eût vu pour la premiere fois; baisant par intervalles, la main qui les avoit peints ou brodés; moins pour les admirer, que pour écarter par cette diversion ce qu'il avoit de plus présent dans l'esprit, & moi dans le cœur.

En sortant, il a paru comme frappé d'une réflexion qui lui survenoit. Comment puis-je vous laisser ici, ma chere? vous, dont la présence répand la joie dans cette maison. Il est vrai qu'on ne vous attend point en bas: mais je suis tenté de surprendre votre pere & votre maman...si je croyois du moins qu'il n'arrivât rien de désagréable! Ma niece, ma chere Clary, qu'en dites-vous? (auriez-vous cru, chere Miss Howe, que mon oncle fût capable de cette dissimulation.) Voulez-vous descendre avec moi? Voulez-vous voir votre pere? Auriez-vous le courage de soutenir son premier mécontentement, à la vue d'une chere fille, d'une chere niece, qui a causé tant d'embarras à tout le monde? Pouvez-vous promettre que l'avenir....

Il s'est apperçu que ma patience commençoit à se lasser. Au fond, ma chere, a-t-il repris, si vous ne vous sentez pas encore une parfaire résignation, je ne voudrois pas vous engager dans une démarche....

Mon cœur, partagé entre le respect & le

ressentiment, étoit si plein, que j'avois peine à respirer. Vous savez, ma chere amie, que je n'ai jamais pu supporter d'être bassement traitée. Eh quoi? Monsieur, lui ai-je dit, en exclamations entrecoupées: vous, mon oncle! vous! Comment se peut-il, Monsieur....comment pouvez-vous....Votre pauvre amie, ma chere, n'a pas eu la force de donner plus de liaison à ses idées.

J'avoue, chere Clary, a répondu mon oncle, que si vous n'êtes pas déterminée à la soumission, le meilleur parti est de demeurer où vous êtes; mais après le témoignage que vous avez donné...

Le témoignage que j'ai donné! Quel témoignage, Monsieur?

Eh bien, eh bien, chere niece, si vous êtes si sensible au chagrin d'avoir été renfermée, il vaut mieux demeurer encore où vous êtes. Mais cette petite disgrace finira bientôt. Adieu, ma chere Clary. Je n'ajoute que deux mots! Soyez sincere dans votre soumission, & continuez de m'aimer comme vous avez toujours fait; je vous réponds que les bienfaits de votre grand-pere ne surpasseront pas les miens.

Il s'est hâté de descendre, sans me laisser le temps de repliquer, comme dans la joie d'être échappé & d'avoir fini son rôle. Ne voyez-vous pas, ma chere, à quel point ils sont déterminés, & combien j'ai raison de trembler pour mardi? Il est évident pour moi, qu'ils croient avoir obtenu quelque avantage par le consentement que j'ai donné à cette entrevue. Quand il m'en feroit rest

quelque doute, les nouvelles impertinences de Betty acheveroient de le détruire. Elle ne cesse de me complimenter sur ce qu'elle appelle le grand jour, & sur la visite de mon oncle. Les difficultés, dit-elle, sont plus d'à demi vaincues. Elle est sûre que je n'aurois pas consentie à voir M. Solmes, si je n'étois résolue de l'accepter. Elle va se trouver plus d'occupations qu'elle n'en a eu depuis quelque temps. Les préparatifs de noce lui plaisent beaucoup. Qui sait si mon mariage ne sera pas bientôt suivi d'un autre?

J'ai trouvé, dans le cours de l'après-midi, une replique de M. Lovelace à ma derniere réponse. Elle est remplie de promesses, remplie de reconnoissance, d'*éternelle* reconnoissance; c'est son expression favorite, entre plusieurs autres qui ne sentent pas moins l'hyperbole. Cependant, de toutes les lettres d'homme que j'ai vues, les siennes sont celles où j'ai trouvé le moins de ces magnifiques absurdités. Je n'en aurois pas plus d'estime pour lui, s'il affectoit d'en employer beaucoup. Ce langage me paroît d'un esprit borné, qui croit une femme folle ou qui espere de la rendre telle.

„ Il se plaint de mon indifférence, qui ne „ lui permet de fonder l'espoir de me faire „ agréer ses soins, que sur les mauvais trai- „ tements que je reçois de mes amis. Au „ reproche que je lui ai fait de son caractere „ impétueux, il répond, que dans l'impos- „ sibilité absolue de se justifier, il a trop „ d'ingénuité pour l'entreprendre: que je le „ rends muet d'ailleurs, par une interpréta-

„ tion trop dure, qui me fait attribuer l'aveu
„ de ses défauts à l'indifférence que je lui
„ suppose pour sa réputation, plutôt qu'au
„ desir de se corriger; qu'entre les objections
„ qu'on a répandues jusqu'à present contre
„ ses mœurs, il n'en connoît point encore
„ de justes; mais que désormais, il est résolu
„ de les prévenir. Quelles sont ses promesses,
„ demande-t-il? C'est de se réformer par
„ mon exemple: & quelle occasion auroit-il
„ de les remplir, s'il n'avoit point de vices,
„ ou du moins, de vices considérables à
„ réformer? Il espere que l'aveu de ses fautes
„ ne passera aux yeux de personne pour un
„ mauvais signe, quoique ma sévere vertu
„ m'en ait fait prendre cette idée.

„ Il est persuadé qu'à la rigueur, mon reproche
„ est juste, sur les intelligences qu'il entretient
„ par voie de représailles jusques dans le sein de
„ ma famille. Aussi son caractere ne le porte-t-il
„ guere à pénétrer dans les affaires d'autrui. Mais
„ il se flatte que les circonstances peuvent le rendre
„ excusable, sur tout, lorsqu'il est devenu
„ si important pour lui de connoître les mouvements
„ d'une famille determinée à l'emporter
„ contre moi, par le motif d'une injuste animosité
„ qui ne regarde que lui. Pour se conduire
„ avec la vertu d'un ange, dit-il, il faut avoir à
„ faire à des anges: il n'a point encore appris
„ la difficile leçon de rendre le bien pour le mal;
„ & s'il doit l'apprendre quelque jour, ce ne sera
„ point par les traitemens que je reçois de certains
„ esprits, qui prendroient plaisir, s'il s'abaissoit
„ devant eux, à le fouler aux pieds
„ comme moi.

„ Il s'excuse assez mal sur la liberté avec laquelle
„ il lui est arrivé quelquefois de tourner
„ en ridicule l'état du mariage. C'est une matie-

„ re, dit-il, qu'il n'a pas traitée depuis quelque
„ temps avec si peu de respect. Il reconnoît d'ail-
„ leurs qu'elle est rebattue, triviale; que c'est
„ un lieu commun, si vuide de sens & si usé, qu'il
„ meurt de honte de s'y être quelquefois arrêté.
„ Il le traite de raillerie stupide contre les loix &
„ le bon ordre de la société, qui rejaillit sur les
„ ancêtres du mauvais plaisant; & plus crimi-
„ nelle encore dans un homme tel que lui, qui ne
„ peut faire valoir son origine & ses alliances,
„ que dans ceux qui n'ont pas la même obliga-
„ tion à leur naissance. Il me promet de s'obser-
„ ver plus soigneusement dans ses paroles & dans
„ ses actions, pour devenir plus digne de mon
„ estime: & pour me convaincre, que s'il a ja-
„ mais le bonheur auquel il aspire, les fonde-
„ mens se trouveront jettés dans son ame, pour
„ l'édifice d'honneur & de vertu que j'y éleverai
„ par mon exemple.

„ Il me regarde comme perdue sans ressource,
„ si je suis une fois menée chez mon oncle. Il re-
„ présente avec les plus fortes couleurs, la situa-
„ tion du lieu, les fossés qui l'environnent, la
„ chapelle, l'animosité implacable de mon frere
„ & de ma sœur, leur empire sur tout le reste de
„ ma famille; & ce qui ne m'effraye pas moins,
„ il me fait entendre ouvertement qu'il périra
„ plutôt que de m'y laisser conduire. „

Vos obligeantes, vos généreuses sollicitations, ma chere amie, me feront trouver, dans la faveur de votre mere, l'unique moyen d'éviter des extrêmités si cruelles. Je fuirai sous sa protection, si sa bonté l'y fait consentir. J'exécuterai toutes mes promesses. Je n'entretiendrai point de correspondances. Je ne vous quitterai pas un moment. Je ne verrai personne. Il faut que je ferme ma lettre & qu'elle parte sur le champ. Hélas! il n'est pas nécessaire de vous dire que je suis toute à vous. CL. HARLOVE.

Fin du Tome troisieme.

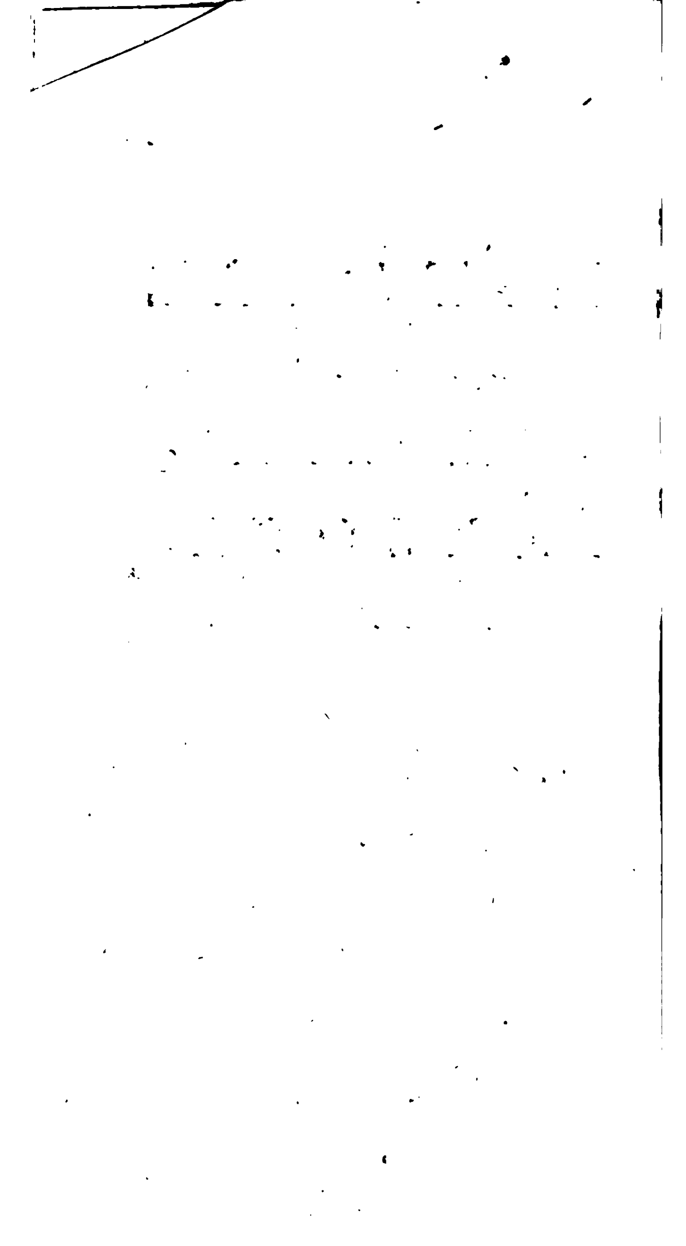
HISTOIRE

DE MISS

CLARISSE

HARLOVE.

TOME QUATRIEME.



LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE

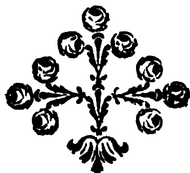
DE MISS CLARISSE HARLOVE.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament de* CLARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME QUATRIEME.

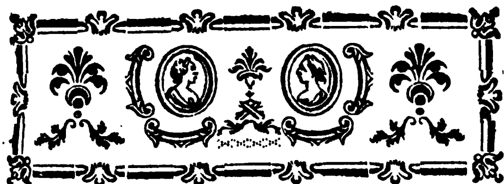


A PARIS,

CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.



M. DCC. LXVI.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE LXXXI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Lundi, 3 d'Avril.



GRACES aux soins de votre amitié, mes papiers sont sûrement entre vos mains. Je veux m'efforcer de mériter votre estime, pour ne pas faire déshonneur tout à la fois à votre jugement & à mon cœur.

Il m'est venu une nouvelle lettre de M. Lovelace, qui paroît furieusement alarmé de l'entrevue que je dois avoir demain avec M. Solmes. Les airs, me dit-il, que ce misérable prend déjà droit de se donner à cette occasion, augmentent beaucoup son

inquiétude ; & c'eſt avec une peine extrême qu'il s'abſtient de le voir, pour lui faire connoître à quoi il doit s'attendre, ſi la violence eſt employée en ſa faveur. Il m'aſſure que Solmes a déjà traité avec les Marchands, pour des équipages, & que dans le nouvel ordre de ſa maiſon (avez-vous jamais rien entendu de ſi horrible ?) il a marqué tel & tel appartement, pour une nourrice, & pour d'autres officiers qu'il me deſtine.

Comment prendrai-je ſur moi d'entendre des propos d'amour, de la bouche de ce monſtre ? La patience m'échappera ſans doute. D'ailleurs, je n'aurois pas cru qu'il eût oſé ſe vanter de ces impudents préparatifs, tant il s'accorde peu avec les vues de mon frere. Mais je me hâte de quitter un ſujet ſi révoltant.

L'audacieuſe confiance de Solmes vous fera lire avec moins d'étonnement celle de Lovelace, qui me preſſe ouvertement, au nom de toute ſa famille, de me dérober aux violences dont je ſuis menacée chez mon oncle, & qui me propoſe un carroſſe de Milord M.... à ſix chevaux, qui m'attendra derriere l'enclos, à la barriere qui conduit au taillis. Vous verrez avec quelle hardieſſe il parle d'articles déjà dreſſés, d'eſcorte prête à monter à cheval, & d'une de ſes couſines, qui doit ſe trouver dans le carroſſe, ou dans le village voiſin, pour me conduire chez ſon oncle ou chez ſes tantes, ou juſqu'à Londres, ſi c'eſt le parti

pour lequel je me détermine, sous toutes les conditions & les restrictions que je jugerai à propos de lui prescrire. Vous verrez avec quel air de fureur il menace de veiller nuit & jour, & d'employer la force armée, pour m'arracher à ceux qui entreprendront de me conduire chez mon oncle; & cela, soit que j'y consente ou non, parce qu'il regarde ce voyage comme la ruine absolue de ses espérances.

O chere amie! Qui pourroit penser à cet étrange appareil, sans être extrêmement misérable par sa douleur & par ses craintes? Sexe dangéreux! Qu'avois-je à démêler avec aucun homme, ou les hommes avec moi? Je ne mériterois la pitié de personne, si c'étoit par ma faute, par ma propre légéreté, que je me fusse jettée dans cette situation. Combien ne souhaiterois-je pas..... mais que servent les souhaits, dans l'extrêmité du malheur, lorsqu'on ne voit pas le moyen d'en sortir!

Cependant la bonté de votre mere est une ressource sur laquelle je compte encore. Si je puis seulement éviter de tomber dans les mains de l'un ou de l'autre jusqu'à l'arrivée de M. Morden, la réconciliation sera aisée, & tout pourra se terminer heureusement.

J'ai fait une réponse à M. Lovelace, dans laquelle je lui recommande, s'il ne veut pas rompre avec moi pour jamais, d'éviter toutes les démarches téméraires, & de ne pas rendre de visite à M. Solmes qui puisse

devenir l'occasion de quelque violence. Je lui confirme que je perdrai plutôt la vie que de me voir la femme de cet homme-là. Mais, quelque traitement que je reçoive, & quelles que puissent être les suites de l'entrevue, j'exige que jamais il n'emploie les armes contre aucun de mes amis; & je lui demande sur quel fondement il se croit autorisé à disputer le droit à mon pere, de me faire conduire chez mon oncle? J'ajoute néanmoins que je n'épargnerai, ni les prieres, ni l'invention, jusqu'à me procurer quelque maladie volontaire, pour me dispenser de ce fatal voyage.

C'est demain mardi. Que les aîles du temps sont légeres! que le jour qu'on redoute arrive toujours rapidement! Je souhaiterois qu'un profond sommeil pût s'emparer de mes sens pendant vingt-quatre heures. Mais demain n'en seroit pas moins mardi, avec toutes les horreurs dont je crains qu'il ne soit accompagné. Si vous recevez cette lettre, avant que le nuage soit éclairci, je vous demande le secours de vos prieres.

CL. HARLOVE.



LETTRE LXXIV.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Mardi matin, à six heures.

LE jour eſt venu. Que n'eſt-il heureuſement fini ! J'ai paſſé une fort mauvaiſe nuit. A peine ai-je fermé l'œil un moment, ſans ceſſe occupée de l'entrevue qui s'approche. La diſtance du temps, à laquelle on a bien voulu conſentir, donne à l'aſſemblée un air ſolemnel, qui augmente mes alarmes. Comptez qu'un eſprit capable de réflexion n'eſt pas toujours un avantage digne d'envie; à moins qu'il ne ſoit accompagné d'une heureuſe vivacité telle que la vôtre, qui ſait jouir du préſent ſans s'inquiéter trop de l'avenir.

Mardi à 11 heures.

J'ai reçu une viſite de ma tante Hervey. Betty, avec ſon air myſtérieux, m'avoit dit que j'aurois à l'heure du déjeûner une Dame que j'attendois peu, en me donnant lieu de croire que ce ſeroit ma mere. Cet avis m'avoit tellement émue, qu'un quart d'heure après, lorſque j'ai entendu les pas d'une femme, que j'ai priſe effectivement pour elle, ne pouvant expliquer les motifs de ſa viſite après une ſi longue ſéparation, j'ai laiſſé voir à ma tante toutes les marques d'un extrême déſordre.

Quoi, Miss, m'a-t-elle dit en entrant; vous paroissez surprise? En vérité, pour une fille d'esprit, vous vous faites d'étranges idées de rien: & me prenant la main; de quoi vous alarmez-vous? De bonne foi, ma chere, vous tremblez. Savez-vous que vous ne serez plus propre à voir personne! Rassurez-vous, chere Clary, en baisant mes joues. Prenez courage. Ces émotions badines, à l'approche de l'entrevue, vous feront juger de vos autres aversions, lorsqu'elle sera finie; & vous rirez vous-même d'avoir pu concevoir des craintes si chimériques.

Je lui ai répondu que tout ce qu'on s'imagine fortement produit dans le temps plus d'effet qu'une simple imagination, quoique les autres puissent n'en pas juger de même: que je n'avois pas pris une heure de sommeil pendant toute la nuit: que l'impertinente, à laquelle on m'avoit soumise, étoit venu augmenter mon inquiétude, en me faisant entendre que je devois recevoir la visite de ma mere; & qu'à ce compte je serois très-peu propre à voir ceux dont la vue ne pouvoit m'être agréable.

C'étoient-là, m'a-t-elle dit, des mouvements naturels qu'on ne pouvoit empêcher. Elle supposoit que cette derniere nuit n'avoit pas été plus tranquille pour M. Solmes que pour moi.

A qui donc, Madame, une entrevue si pénible des deux côtés, doit-elle faire plaisir?

A tous deux, ma chere, comme tous vos amis osent l'espérer, lorsque ces premieres agitations seront appaisées. C'est après les commencements les plus redoutés que j'ai vu souvent naître les plus heureuses conclusions; & je n'en prévois qu'une, qui sera la satisfaction des deux partis: celle-là, ma niece, sera la derniere.

Là-dessus, elle m'a représenté combien il seroit malheureux pour moi, de ne me pas laisser persuader par tous mes proches. Elle m'a exhorté à recevoir M. Solmes avec la décence qui convenoit à mon éducation. La crainte qu'il a de me voir, ne vient, m'a-t-elle dit, que de son respect & de son amour. C'est la meilleure preuve d'une véritable tendresse; plus sûre du moins que l'ostentation & les bravades d'un amant, qui n'a point d'autre titre que son arrogance.

J'ai répondu à cette observation, que le naturel demandoit particuliérement d'être considéré: qu'un caractere noble agissoit noblement, & ne faisoit rien avec bassesse: qu'une ame basse étoit rampante, lorsqu'elle se proposoit quelque avantage; & d'une fierté insolente, lorsqu'elle avoit le pouvoir en main, ou qu'elle n'étoit pas menée par quelque espérance. J'ai ajouté, que ce n'étoit plus un point à traiter avec moi; qu'il ne manquoit rien aux explications que j'avois eues sur cette matiere; que l'entrevue étoit une loi dure, qui m'avoit été imposée à la vérité par ceux qui étoient en droit d'exiger cette preuve de ma soumission;

mais que je n'avois acceptée qu'avec une extrême répugnance, pour faire connoître combien j'étois éloignée de l'esprit de révolte, & que l'antipathie seule avoit présidé à toutes mes résolutions : ce qui ne m'en faisoit attendre que de nouveaux prétextes, pour me traiter encore avec plus de rigueur.

Elle m'a reproché une injuste prévention. Elle s'est étendue sur les devoirs d'une fille. Elle m'a fait la grace de m'attribuer un grand nombre de bonnes qualités, mais auxquelles il manquoit celle d'être plus docile, pour couronner toutes les autres. Elle a insisté sur le mérite de l'obéissance, indépendamment de mon goût & de mes propres desirs. A l'occasion de quelques mots, par lesquels je lui faisois entendre que tout ce qui s'étoit passé entre M. Solmes & moi n'avoit fait qu'augmenter mon aversion, elle n'a pas fait difficulté de me dire qu'il est d'un naturel facile & disposé *à pardonner*; que rien n'approche du respect qu'il a pour moi, & je ne sais combien d'autres propos de cette nature.

De toute ma vie je ne me suis trouvée dans un si noir accès de chagrin. J'en ai fait l'aveu à ma tante, & je lui en ai demandé pardon. Elle m'a répondu que j'excellois donc à le déguiser; qu'elle ne remarquoit en moi que les petits embarras des jeunes personnes, lorsqu'elles voient pour la premiere fois leurs admirateurs; nom que celui-ci méritoit assez, puisque

c'étoit la premiere fois, en effet, que j'avois consenti à le voir sous ce titre.... mais aussi, que la seconde.....

Quoi, Madame? ai-je interrompu. Se seroit-on figuré que je consente à le voir sur ce pied?

Assurément, Clary.

Si vous en êtes si sûre, Madame, ne soyez pas surprise que je révoque mon consentement. Je ne veux ni ne puis le voir, s'il s'attend d'être reçu à ce titre.

Délicatesse, embarras. Pure délicatesse, ma chere niece. Avez-vous pu croire qu'une entrevue, accordée solemnellement, le jour, le lieu & l'heure réglés, fussent expliqués comme une simple cérémonie, à laquelle il n'y eût point de sens attaché. Je vous déclare, ma chere, que votre pere, votre mere, vos oncles & tout le monde, regardent cet engagement comme le premier acte de votre soumission à leurs volontés. Ainsi, gardez-vous de reculer, je vous en conjure; & faites-vous un mérite de ce que vous ne pouvez plus empêcher.

L'horrible monstre!.... Mille pardons, Madame.... Moi! paroître avec un homme de cette espece, dans la supposition que j'approuve ses vues; & lui se présenter à moi dans cette attente! Mais il est impossible qu'il s'y attende, quelque opinion qu'en aient les autres. La crainte qu'il a de me voir, montre seule combien il est éloigné de s'y attendre. Si ses espérances étoient si hardies, Madame, il ne seroit

pas aussi tremblant que vous le dites. Il espere assurément, & ses espérances sont fort bien fondées : mais je vous ai déjà dit que c'est son respect qui lui inspire des craintes.

Son respect ! dites son indignité. Il seroit bien étrange qu'il ne se rendît pas la justice que tout le monde lui rend. Delà viennent les conditions de son traité. C'est une compensation qu'il offre pour une indignité reconnue.

Vous allez trop vîte, ma chere niece. Ne craignez-vous pas que ce ne soit pousser bien loin l'idée que vous avez de vous-même ? Nous en attachons une très-grande à votre mérite : cependant, vous ne feriez pas mal d'être un peu moins parfaite à vos propres yeux, quand vous le feriez encore plus, au fond que vos amis ne se le persuadent.

Je suis fâchée, Madame, qu'on puisse me soupçonner de présomption, lorsque je ne me suppose pas indigne d'un autre mari que M. Solmes. J'entends du côté de l'ame & de la personne, car pour la fortune, graces au ciel, je méprise tout ce qu'on peut tirer en sa faveur, d'une si misérable source.

Elle m'a dit que les discours ne menoient à rien, & que je n'ignorois pas ce que tout le monde attendoit de moi.

Je l'ignore, en vérité, lui ai-je répondu ; & je ne me persuaderai jamais qu'on ait pu fonder une si étrange attente, sur un

consentement, par lequel j'ai voulu seulement montrer combien j'étois disposée à me soumettre, dans tous les points dont l'exécution ne me sera pas impossible.

Il m'étoit aisé, m'a-t-elle dit, de juger quelles étoient les espérances de tout le monde, par les amitiés que j'avois reçues dimanche dernier, de mon frere & de ma sœur; & par la tendre visite de mon oncle, quoiqu'à la vérité je ne l'eusse pas reçue avec la reconnoissance que j'avois toujours eue pour son affection; mais il avoit eu la bonté d'attribuer ma froideur au chagrin de ma situation, & au dessein de revenir par degrés, pour n'avoir pas trop à rougir de mes anciennes résistances.

Voyez-vous à présent, ma chere amie, toute la bassesse de leurs artifices, dans les ménagements qui me surprenoient dimanche dernier? Voyez-vous la raison qui fit permettre au docteur Lewin de me rendre une visite, mais qui lui fit défendre de toucher le sujet dont je m'imaginois qu'il étoit venu m'entretenir? On lui aura fait croire apparemment que la discussion étoit inutile sur un point qu'on supposoit accordé. Voyez aussi sous quels traits mon frere & ma sœur doivent avoir représenté leurs prétendues amitiés, dont ils jugent que l'apparence du moins est nécessaire à leurs vues; tandis que sans chercher à les trouver plus mal disposés qu'ils ne sont, je découvris dans leurs yeux & dans leurs manieres, moins d'affection pour moi que de haine.

Aussi n'ai-je pu entendre le discours de ma tante, sans lever au ciel les yeux & les mains. Je ne sais, lui ai-je dit, quel nom je dois donner à ce traitement, ni quelle fin on peut se proposer par des moyens si bas; mais je n'ignore pas à qui je dois les attribuer. Celui qui peut avoir engagé mon oncle Harlove à jouer un tel rôle dans son injuste entreprise, & se procurer l'approbation de tous mes autres amis, doit avoir assez d'ascendant sur eux, pour les porter à toutes sortes de rigueurs contre moi.

Ma tante est revenue à me dire, qu'après avoir fait concevoir une juste attente, les propos, les plaintes, les invectives n'étoient plus de saison; & qu'elle pouvoit m'assurer que si je reculois, mes affaires deviendroient pires que si je ne m'étois jamais avancée.

Avancée Madame! Quelqu'un au monde peut-il dire que je me sois avancée? C'est une basse & indigne ruse qu'on emploie pour me surprendre. Pardon, ma très-chere tante; je ne vous accuse pas d'y avoir eu part; mais, dites-moi seulement, ma mere ne sera-t-elle pas présente à cette redoutable entrevue? Ne me fera-t-elle pas cette grace?.... ne fût-ce que pour vérifier.....

Vérifier, ma chere! votre mere & votre oncle Harlove ne voudroient pas, pour tout au monde, se trouver présents dans cette occasion.

Eh! comment, Madame, peuvent-ils

donc regarder mon consentement à cette entrevue comme une avance ?

Ma tante m'a paru embarrassée de cette réponse. Miss Clary, m'a-t-elle dit, il est difficile de traiter avec vous. Il seroit heureux pour vous & pour tout le monde, que vous eussiez autant d'obéissance que d'esprit. Je vous quitte.

Je me flatte, Madame, que c'est sans colere ; ma seule intention étoit d'observer que de quelque maniere que l'entrevue réussisse, personne ne peut être trompé dans son attente.

O Miss, vous me paroissez une jeune personne extrêmement déterminée...... M. Solmes sera ici à l'heure que vous avez marquée ; & souvenez-vous encore une fois, que dès l'après-midi où nous touchons, dépend le repos de votre famille & votre propre bonheur.

Là-dessus elle m'a quittée.

Je m'arrête ici, sans pouvoir pénétrer quand il me sera permis de reprendre la plume, ni ce que j'aurai à vous communiquer dans ma premiere lettre. Mon agitation est extrême ; nulle réponse du côté de votre mere. Que je commence à douter de ses dispositions ! Adieu, ma meilleure, ma seule amie.

Cl. Harlove.

LETTRE LXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE à Miss HOWE.

Mardi au soir, & toute la nuit.

AIDEZ-MOI ma chere, à remercier le ciel. Je suis encore vivante, & chez mon pere : mais je ne puis vous répondre si ces deux avantages me seront conservés long-temps. J'ai des événements sans nombre à vous raconter, & peut-être fort peu de temps pour les écrire. Cependant, il faut que je commence par les alarmes où l'insolente Betty a trouvé le moyen de me jetter, en m'apportant le compliment de Solmes, quoique je fusse dans un état, si vous vous souvenez de ma derniere lettre, qui n'avoit pas besoin d'être aggravé par de nouvelles surprises.

Miss, Miss, Miss, s'est-elle écriée, de la porte de ma chambre, les bras levés & tous les doigts étendus ; vous plaît-il de descendre? Vous allez trouver tout le monde en belle & pleine assemblée, je vous assure : & que vous dirai-je de M. Solmes ? Vous l'allez voir magnifique, comme un Pair de la Grande-Bretagne, avec une charmante perruque blonde, les plus belles dentelles du monde, un habit galonné d'argent, une veste des plus riches & du meilleur goût..... tout-à-fait bien, en vérité. Vous

ſerez ſurpriſe du changement. Ah! Miſs, en ſecouant la tête, quelle pitié que vous vous ſoyez ſi fort emportée contre lui! mais vous ſavez fort bien comment il faut s'y prendre pour réparer le paſſé: j'eſpere qu'il ne ſera point encore trop tard.

Impertinente! lui ai-je répondu, tes ordres portent-ils de venir commencer par me cauſer de l'épouvante?

J'ai pris mon éventail, & je me ſuis un peu rafraîchie. Tout le monde eſt là, dites-vous? Qu'entendez-vous par tout le monde?

Mais, ce que j'entends, Miſs, (ouvrant la main, avec un geſte d'admiration, accompagné d'un regard moqueur, & comptant ſes doigts à chaque perſonne qu'elle nommoit) c'eſt votre papa! c'eſt votre maman! c'eſt votre oncle Harlove! c'eſt votre oncle Antonin! c'eſt votre tante Hervey! c'eſt ma jeune maîtreſſe & mon jeune maître. C'eſt enfin M. Solmes, avec l'air d'un homme de cour, qui s'eſt levé lorſqu'il a prononcé votre nom, & qui m'a dit: (l'effrontée ſinge a fait alors une révérence, en tirant la jambe d'auſſi mauvaiſe grace que celui qu'elle vouloit contrefaire) „ Made-„ moiſelle Betty, ayez la bonté de préſen-„ ter mon très-humble reſpect à Miſs Cla-„ riſſe, & de lui dire que j'attends ici „ l'honneur de ſes commandements.

Avez-vous jamais vu, ma chere, une ſi maligne créature? J'étois ſi tremblante, qu'à peine avois-je la force de me ſoutenir.

Je me ſuis aſſiſe; & dans mon chagrin, j'ai dit à Betty, que ſa maîtreſſe lui avoit ordonné apparemment de m'irriter par ce prélude, pour me mettre hors d'état de paroître avec une modération qui auroit pu m'attirer la pitié de mon oncle.

Mon Dieu, Miſs, comme votre teint s'échauffe! m'a répondu l'inſolente : & prenant mon éventail, que j'avois quitté: voulez-vous que je vous donne un peu d'air?

Treve d'impertinence, Betty. Mais vous dites que toute la famille eſt avec lui: ſavez-vous, ſi je dois paroître devant toute cette aſſemblée?

Je ne ſaurois vous dire s'ils demeureront lorſque vous arriverez. Il m'a ſemblé qu'ils penſoient à ſe retirer quand j'ai reçu les ordres de M. Solmes. Mais quelle réponſe lui porterai-je de votre part?

Dites-lui que je ne puis deſcendre.... Attendez néanmoins..... Ce ſera une affaire finie : dites que je deſcendrai.... j'irai.... je deſcendrai à l'inſtant.... dites ce que vous voudrez, tout m'eſt égal. Mais rendez-moi mon éventail, & ne tardez pas à m'apporter un verre d'eau.

Elle eſt deſcendue. Pendant tout le temps, je n'ai fait que me ſervir de mon éventail. J'étois toute en feu, & dans un combat terrible avec moi-même. A ſon retour, j'ai bu un grand verre d'eau. Enfin, perdant l'eſpérance de me compoſer mieux, je lui ai dit de marcher devant moi, & je l'ai ſuivie avec précipitation; les jambes ſi trem-

blantes, que si je n'avois pas un peu pressé ma marche, je doute que j'eusse pu faire un pas. O ma chere amie! quelle pauvre machine que le corps, lorsque l'ame est en désordre!

La salle, qu'on nomme mon parloir, a deux portes. Au moment que je suis entrée par l'une, mes amis sont sortis par l'autre, & j'ai apperçu la robe de ma sœur, qui sortoit la derniere. Mon oncle Antonin s'étoit retiré aussi; mais il n'a pas tardé à reparoître, comme vous allez l'entendre. Ils sont demeurés tous dans la salle voisine, qui n'est séparée de mon parloir que par une légere cloison. Ces deux pieces ne faisoient autrefois qu'une seule salle, qui a été divisée en faveur des deux sœurs, pour nous donner le moyen, à chacune, de recevoir librement nos visites.

M. Solmes s'est avancé vers moi, en se courbant jusqu'à terre. Sa confusion étoit visible dans chaque trait de son visage. Après une demi-douzaine de *Mademoiselle*, dont le son étoit comme étouffé, il m'a dit, qu'il étoit très-fâché.... qu'il avoit une douleur extrême.... que c'étoit un grand malheur pour lui... là, il s'est arrêté, sans pouvoir trouver sur le champ le moyen d'achever sa phrase.

Son embarras m'a donné un peu plus de présence d'esprit. La poltronerie d'un adversaire releve notre courage; j'en ai fait l'expérience dans cette occasion: quoiqu'au fond, peut-être, le nouveau brave soit encore plus poltron que l'autre.

Je me suis tournée vers une des chaises, qui étoient devant le feu, & je me suis assise, en me rafraîchissant de mon éventail. A présent, que je me le rappelle, il me semble que c'étoit prendre un air assez ridicule. J'en aurois du mépris pour moi-même, si j'étois capable de quelque bon sentiment pour l'homme qui étoit devant moi, mais que dire dans le cas d'une si sincere aversion ?

Il a toussé cinq ou six fois, qui ont produit une phrase complette: je devois, a-t-il dit, m'appercevoir de sa confusion. Cette phrase en a produit deux ou trois autres. Je m'imagine qu'il avoit reçu des leçons de ma tante; car son trouble, a-t-il repris, ne venoit que de son respect pour une personne... aussi parfaite assurément... & dans cette disposition, il espéroit, il espéroit..... (il a espéré trois fois, avant que d'expliquer de quoi il étoit question) que je serois trop généreuse, la générosité étant mon caractere, pour recevoir avec mépris de si.... de si.... de si véritables preuves de son amour.

Il est vrai, Monsieur, lui ai-je répondu, que je crois vous voir dans une sorte de confusion; & j'en tire l'espérance que cette entrevue, quoique forcée, pourra produire des effets plus heureux que je ne me l'étois promis.

Il a recommencé à tousser, pour animer un peu son courage! „ Vous ne sauriez „ vous imaginer, Mademoiselle, qu'il y

„ ait aucun homme assez aveugle sur *vos*
„ *mérites*, pour renoncer aisément à l'ap-
„ probation & au soutien dont il est honoré
„ par votre digne famille, pendant qu'on
„ lui donnera l'espérance que par sa persé-
„ vérance & son zele, il pourra quelque
„ jour obtenir l'*avantage de votre faveur.* „

Je ne comprends que trop, Monsieur, que c'est sur cette approbation & ce soutien que vous fondez votre espérance. Il seroit impossible autrement qu'avec un peu d'égard pour votre propre bonheur, vous fussiez capable de résister aux déclarations que votre intérêt, comme le mien, m'a forcée de vous faire de bouche & par écrit.

„ Il avoit vu, m'a-t-il dit, plusieurs
„ exemples de jeunes Demoiselles, qui après
„ avoir marqué beaucoup d'aversion, s'é-
„ toient laissées engager, les unes par des
„ motifs de compassion, d'autres par la
„ persuasion de leurs amis, à changer de
„ sentiments, & qui, dans la suite, n'en
„ n'avoient pas été moins heureuses. Il es-
„ péroit que je daignerois lui faire la même
„ grace. „

Quoiqu'il ne soit pas question, Monsieur, de compliments dans une occasion de cette importance, je regrette de me voir dans la nécessité de vous parler avec une franchise qui peut vous déplaire. Apprenez donc que ma répugnance est invincible pour vos soins. Je l'ai déclaré avec une fermeté qui est peut-être sans exemple. Mais je crois qu'il est sans exemple aussi, que dans la

situation où je suis née, une jeune personne ait jamais été traitée comme je le suis à votre occasion.

„ On espére, Mademoiselle, que votre „ consentement pourra s'obtenir avec le „ temps. Voilà l'espérance. Si l'on se „ trompe, je serai le plus misérable de „ tous les hommes. „

Vous me permettrez, Monsieur, de vous dire que si quelqu'un doit être misérable, il est plus juste que vous le soyez seul, que de vouloir que je le sois avec vous.

„ On peut vous avoir fait, Mademoi- „ selle, des rapports à mon désavantage. „ Chacun a ses ennemis. Ayez la bonté de „ me faire connoître ce qu'on vous a dit „ de moi : j'avouerai mes fautes, & je m'en „ corrigerai ; ou je saurai vous convaincre „ qu'on m'a noirci injustement. J'ai su aussi „ que vous vous étiez offensée de quelques „ mots qui me sont échappés, sans y penser „ peut-être ; mais je suis sûr de n'avoir rien „ dit qui ne marque le cas que je fais de „ vous, & la résolution où je suis, de „ persister aussi long-temps que j'aurai de „ l'espérance. „

Vous ne vous trompez pas, Monsieur ; j'ai apppris quantité de choses qui ne sont point à votre avantage, & je n'ai pas entendu avec plaisir les mots qui vous sont échappés ; mais comme vous ne m'êtes & ne me serez jamais rien, je n'ai pris aucun intérêt aux choses, & les mots m'ont peu touchée.



„ Je suis fâché, Mademoiselle, que vous „ me teniez ce langage. Il est certain que „ vous ne m'avertirez d'aucune faute, dont „ je n'aie la volonté de me corriger. „

Eh bien, Monsieur, corrigez-vous donc de celle-ci : ne souhaitez pas qu'on emploie la violence pour forcer une jeune personne sur le point le plus important de sa vie, par des motifs qu'elle méprise, & en faveur d'un homme qu'elle ne peut estimer ; tandis que par ses propres droits elle est assez bien partagée pour se croire supérieure à toutes les offres, & que par son caractere, elle est contente de son partage.

„ Je ne vois pas, Mademoiselle, que vous „ en fussiez plus heureuse, quand je renon„ cerois à mes espérances ; car..... „

Je l'ai interrompu : c'est un soin, Monsieur, qui ne vous regarde pas. Faites cesser seulement vos persécutions ; & si, pour me punir, on juge à propos de susciter quelqu'autre homme, le blâme ne tombera pas sur vous. Vous aurez droit à ma reconnoissance, & je vous en promets une très-sincere.

Il est demeuré en silence, d'un air extrêmement embarrassé ; & j'allois continuer avec plus de force encore, lorsque mon oncle Antonin est entré. „ Assise ! ma niece ; „ & M. Solmes debout ! Assise en reine, „ qui donne majestueusement ses audiences ! „ Pourquoi cette humble posture, cher M. „ Solmes, pourquoi cette distance ? J'espere „ qu'avant la fin du jour je vous verrai

„ ensemble un peu plus familiers. „

Je me suis levée, aussi-tôt que je l'ai apperçu; & baissant la tête, un genou à demiplié; recevez, Monsieur, les respects d'une niece qui s'afflige d'avoir été privée si longtemps de l'honneur de vous voir: souffrez qu'elle implore votre faveur & votre compassion.

„ Vous aurez la faveur de tout le monde, „ ma niece, lorsque vous penserez sérieu- „ sement à la mériter.

Si j'ai pu la mériter jamais, c'est à présent qu'elle doit m'être accordée. J'ai été traitée avec une extrême rigueur. J'ai fait des offres qu'on ne devoit pas refuser; des offres qu'on n'auroit jamais demandées de moi. Quel crime ai-je donc commis, pour me voir honteusement bannie & renfermée? Pourquoi faut-il qu'on m'ôte jusqu'à la liberté de me déterminer, sur un point qui intéresse également mon bonheur présent & mon bonheur futur?

„ Miss Clary, m'a répondu mon oncle, „ vous n'avez fait que votre volonté jusqu'à „ présent: c'est ce qui oblige vos parents „ d'exercer, à leur tour, l'autorité que Dieu „ leur a donnée sur vous.

Ma volonté! Monsieur.....Permettez-moi de vous demander si ma volonté jusqu'à présent n'a pas été celle de mon pere, la vôtre, & celle de mon oncle Harlove? N'ai-je pas mis toute ma gloire à vous obéir? Je n'ai jamais demandé une faveur, sans avoir bien considéré s'il convenoit de

me l'accorder. Et pour marquer à présent mon obéissance, n'ai-je pas offert de me réduire au celibat? N'ai-je pas offert de renoncer aux bienfaits de mon grand'-pere? Pourquoi donc, mon cher oncle....

„ On ne souhaite pas que vous renonciez „ à la donation de votre grand'-pere. On „ ne demande point que vous preniez le „ parti du célibat. Vous connoissez nos „ motifs, & nous devinons les vôtres. Je „ ne fais pas difficulté de vous dire, qu'a- „ vec toute l'affection que nous avons pour „ vous, nous vous conduirons plutôt au „ tombeau que de voir vos intentions rem- „ plies.

Je m'engagerai à ne me marier jamais sans le consentement de mon pere, sans le vôtre, Monsieur, & sans celui de toute la famille. Vous ai-je jamais donné sujet de vous défier de ma parole? Je suis prête à me lier ici par le plus redoutable serment....

„ Par le serment conjugal, voulez-vous „ dire; & bientôt avec M. Solmes. Voilà „ le lien que je vous promets, ma niece „ Clary; & plus vous y ferez d'opposi- „ tions, plus je vous assure que vous vous „ en trouverez mal.

Ce langage, & devant M. Solmes, qui en a paru plus hardi, m'a vivement irritée. Eh bien Monsieur, ai-je répondu, c'est alors que vous pourrez me conduire au tombeau. Je souffrirai la mort la plus cruelle, j'entrerai de bon cœur dans le caveau de mes ancêtres, & je le laisserai fermer sur

moi, plutôt que de consentir à me rendre misérable pour le reste de mes jours. Et vous, Monsieur, me tournant vers M. Solmes, faites attention à ce que je dis : il n'y a point de mort qui puisse m'effrayer plus que d'être à vous, c'est-à-dire, éternellement malheureuse.

La fureur étinceloit dans les yeux de mon oncle. Il a pris M. Solmes par la main, & le tirant vers une fenêtre : „ que cet „ orage ne vous surprenne point, cher Sol„ mes ; n'en ayez pas la moindre inquié„ tude. Nous savons de quoi les femmes sont „ capables. „ Et relevant son exhortation par un affreux jurement, „ le vent, a-t-il „ continué, n'est pas plus impétueux ni plus „ variable. Si vous ne croyez pas votre „ temps mal employé auprès de cette in„ grate, j'engage ma parole, que nous lui „ ferons *baisser les voiles :* „ je vous le promets ; & pour confirmer sa promesse, il a juré encore une fois. Ensuite venant à moi, qui m'étois approchée de l'autre fenêtre, pour me remettre un peu de mon désordre, la violence de son mouvement m'a fait croire qu'il m'alloit battre. Il avoit le poing fermé, le visage en feu, les dents serrées, „ oui, oui, ma niece, vous serez la femme „ de M. Solmes : nous saurons bien vous y „ faire consentir, & nous ne vous donnons „ pas plus d'une semaine. Il a juré pour la troisieme fois. C'est l'habitude, comme vous savez, de la plupart de ceux qui ont commandé sur mer.

Je

Je suis au désespoir, Monsieur, lui ai-je dit, de vous voir dans une si furieuse colere. J'en connois la source : ce sont les instigations de mon frere, qui ne donneroit pas néanmoins l'exemple d'obéissance qu'on exige de moi. Il vaut mieux que je me retire. Je crains de vous irriter encore plus ; car malgré tout le plaisir que je prendrois à vous obéir, si je le pouvois, ma résolution est si déterminée, que je ne puis pas même souhaiter de la vaincre.

Pouvois-je mettre moins de force dans mes déclarations devant M. Solmes. J'étois déjà près de la porte, tandis que se regardant tous deux, comme pour se consulter des yeux, ils paroissoient incertains s'ils devoient m'arrêter ou me laisser sortir. Qui aurois-je rencontré dans mon chemin, que mon tyran de frere, qui avoit prêté l'oreille à tout ce qui s'étoit passé ?

Jugez de ma surprise, lorsque me repoussant dans la chambre, & fermant la porte, après y avoir entré avec moi, il m'a saisi la main avec violence : „ Vous retournerez, „ jolie Miss, vous retournerez, s'il vous „ plaît. Il n'est pas question d'être *enterrée dans un caveau* ; les *instigations* de votre „ frere n'empêcheront pas qu'il ne vous „ rende service. Ange tombé ! (en jettant „ les yeux de travers sur mon visage abat- „ tu). Tant de douceur dans cette physio- „ nomie, & tant d'obstination sous cette „ belle chevelure ! (en me frappant de la „ main sous le cou.) Véritable femme, dans

„ un âge si peu avancé ! Mais faites-y bien
„ attention, (en baissant la voix, comme
„ s'il eût voulu garder des bienséances
„ devant M. Solmes) vous n'aurez jamais
„ votre libertin ; & , reprenant son premier
„ ton, cet honnête homme aura la bonté
„ d'empêcher votre ruine ; vous le bénirez
„ quelque jour, ou vous aurez raison de
„ bénir sa condescendance. „ Voilà le terme qu'un brutal de frere n'a pas rougi d'employer.

Il m'avoit menée jusqu'à M. Solmes : il a pris sa main, comme il tenoit la mienne.
„ Tenez, Monsieur, lui a-t-il dit ; voici
„ la main d'une rebelle, je vous la donne.
„ Elle confirmera ce don avant la fin de la
„ semaine, ou je lui déclare qu'elle n'aura
„ plus de pere, de mere ni d'oncles dont
„ elle puisse se vanter. „

J'ai retiré le bras avec indignation.

Comment donc, Miss, m'a dit mon impérieux frere.

Comment donc, Monsieur, quel droit avez-vous de disposer de ma main ? Si vous gouvernez ici tout le monde, votre empire ne s'étendra pas sur moi, dans un point, sur-tout qui me touche uniquement, & dont vous n'aurez jamais la disposition.

J'aurois voulu pouvoir dégager ma main d'entre les siennes ; mais il me la tenoit trop serrée. Laissez-moi, Monsieur. Vous me blessez cruellement. Votre dessein est-il d'ensanglanter la scene ? Je vous le répéte,

quel droit avez-vous de me traitér avec cette barbarie? Il m'a secoué le bras, en jettant ma main comme en cercle, avec une violence qui m'a fait sentir de la douleur jusqu'à l'épaule. Je me suis mise à pleurer & j'ai porté l'autre main à la partie affligée. M. Solmes & mon oncle l'ont blâmé de cet emportement. Il a répondu qu'il ne pouvoit résister à son impatience, & qu'il se souvenoit de ce qu'il m'avoit entendu dire de lui avant qu'il fût entré; qu'il n'avoit fait d'ailleurs que me rendre une main, que je ne méritois pas qu'il eût touchée; & que cette affectation de douleur étoit un de mes artifices.

M. Solmes lui a dit qu'il renonceroit plutôt à toutes ses espérances, que de me voir traitée avec cette rigueur. Il s'est offert à plaider en ma faveur, en me faisant une révérence, comme pour demander mon approbation. Je lui ai rendu graces de l'intention qu'il avoit de me sauver de la violence de mon frere; mais j'ai ajouté que je ne souhaitois pas d'avoir cette obligation à un homme, dont la cruelle persévérance étoit l'occasion, ou du moins le prétexte de toutes mes disgraces.

Que vous êtes généreux, M. Solmes! a repris mon frere, de prendre parti pour cet esprit indomptable. Mais je vous demande en grace de persister. Je vous le demande pour l'intérêt de notre famille, & pour le sien, si vous l'aimez. Empêchons-la, s'il se peut, de courir à sa ruine. Regardez-la,

Penſez à ſes admirables qualités. Tout le monde les reconnoît, & nous en avons fait notre gloire juſqu'à préſent. Elle eſt digne de tous nos efforts pour la ſauver. Deux ou trois attaques de plus, & je la garantis à vous. Comptez qu'elle récompenſera parfaitement votre patience. Ne parlez donc pas d'abandonner vos vues, pour quelques apparences d'une folle douleur. Elle a pris un ton, que ſon embarras eſt de quitter, avec les petites graces de ſon ſexe. Vous n'avez à combattre que ſon orgueil & ſon obſtination. Je vous réponds que dans quinze jours, vous ſerez auſſi heureux qu'*un mari peut l'être.*

Vous n'ignorez pas, ma chere, que c'eſt un des talents de mon frere, d'exercer ſes railleries ſur notre ſexe & ſur l'état du mariage. Il ne donneroit pas dans cette affectation, s'il n'étoit perſuadé qu'elle fait honneur à ſon eſprit; comme M. Wyerley, & quelques autres perſonnes de votre connoiſſance & de la mienne, croient s'en faire beaucoup, en cherchant à jetter du ridicule ſur les choſes ſaintes: tous égarements qui partent du même principe. Ils veulent qu'on leur croie trop d'eſprit pour être honnêtes gens.

M. Solmes, d'un air ſatisfait, a répondu préſomptueuſement: „ qu'il étoit diſpoſé à „ tout ſouffrir pour obliger ma famille, & „ pour me ſauver; ne doutant point, a-t-il „ ajouté, que s'il étoit aſſez heureux pour „ réuſſir, il ne fût amplement récompenſé.

Je n'ai pu soutenir un traité si offensant : Monsieur, lui ai-je dit, si vous avez quelque égard pour votre propre bonheur (il n'est pas question du mien, vous n'êtes pas assez généreux pour le faire entrer dans votre systême) je vous conseille de ne pas pousser plus loin vos prétentions. Il est juste de vous apprendre qu'avant le traitement que j'ai essuyé à votre occasion, je n'ai trouvé dans mon cœur que de l'éloignement pour vous ; & pouvez-vous me croire les sentiments si bas, que la violence ait été capable de les changer.

Et vous, Monsieur, (me tournant vers mon frere) si vous croyez que la douceur soit toujours une marque de mollesse, & qu'il n'y ait point de grandeur d'ame sans arrogance, reconnoissez que vous vous êtes une fois trompé. Vous éprouverez désormais qu'une ame généreuse ne doit pas être forcée, & que.... Finissez, je vous l'ordonne, m'a dit l'impérieux personnage ; & levant les yeux & les mains au ciel, il s'est tourné vers mon oncle ; entendez-vous, Monsieur ? Voilà cette niece sans défaut, cette favorite de la famille.

Mon oncle s'est approché de moi, en me parcourant des yeux, depuis la tête jusqu'aux pieds. „ Est-il possible que ce soit „ vous, Miss Clary ? Tout ce que j'entends „ vient-il de votre bouche ?

Oui, Monsieur, ce qui paroît faire votre doute est possible ; & je ne balance point à dire encore, que la force de mes expressions

n'eſt qu'une ſuite naturelle du traitement que j'ai reçu, & de la barbarie avec laquelle je ſuis traitée, juſqu'en votre préſence, par un frere, qui n'a pas plus d'autorité ſur moi que je n'en ai ſur lui.

„ Ce traitement, ma niece, n'eſt venu „ qu'après mille autres moyens, dont on a „ fait inutilement l'eſſai. „

L'eſſai! Monſieur. Dans quelle vue? Mes demandes vont-elles plus loin que la liberté de refuſer? Vous pouvez, Monſieur, (en me tournant vers M. Solmes) ſans doute vous pouvez trouver un motif de perſévérance, dans la maniere même dont j'ai ſouffert toutes les perſécutions que vous m'avez attirées. C'eſt un exemple qui vous apprend ce que je ſuis capable de ſupporter, ſi ma mauvaiſe deſtinée me forçoit jamais d'être à vous.

Juſte ciel, s'eſt écrié Solmes, avec cent différentes contorſions de corps & de viſage; quelle interprétation, Mademoiſelle, vous avez la cruauté de donner à mes ſentimens!

Une interprétation juſte, Monſieur, car celui qui peut voir & approuver qu'une perſonne pour laquelle il s'attribue quelques ſentimens d'eſtime, ſoit auſſi maltraitée que je le ſuis, doit être capable de la traiter de même; & faut-il d'autre preuve de votre approbation, que votre perſévérance déclarée, lorſque vous ſavez bien que je ne ſuis bannie, renfermée, accablée d'inſultes, que dans la vue de m'arracher un conſentement que je ne donnerai jamais?

Pardon, Monsieur, (en me tournant vers mon oncle) je dois un respect infini au frere de mon père. Je vous demande pardon de ne pouvoir vous obéir. Mais mon frere n'est que mon frere. Il n'obtiendra rien de moi par la contrainte.

Tant d'agitations m'avoient jettée dans un extrême désordre. Ils commençoient à garder le silence autour de moi; & se promenant, par intervalles, dans un désordre aussi grand que le mien, ils paroissoient se dire par leurs regards, qu'ils avoient besoin de se retrouver ensemble pour tenir un nouveau conseil. Je me suis assise, en me servant de mon éventail. Le hasard m'ayant placée devant une glace, j'ai remarqué que la couleur me revenoit & m'abandonnoit successivement. Je me sentois foible; & dans la crainte de m'évanouir, j'ai sonné pour demander un verre d'eau. Betty est venue: je me suis fait apporter de l'eau, & j'en ai bu un plein verre. Personne ne sembloit tourner son attention sur moi. J'ai entendu mon frere, qui disoit à Solmes; artifice, artifice, ce qui l'a peut-être empêché d'approcher de moi; outre la crainte de n'être pas bien reçu. D'ailleurs, j'ai cru m'appercevoir qu'il étoit plus touché de ma situation que mon frere. Cependant, ne me trouvant pas beaucoup mieux, je me suis levée; j'ai pris le bras de Betty: soutenez-moi, lui ai-je dit, & d'un pas chancelant, qui ne m'a pas empêchée de faire une révérence à mon oncle, je me suis avan-

cée vers la porte. Mon oncle m'a demandé où j'allois; „ Nous n'avons pas fini avec „ vous, ne sortez pas. M. Solmes a des infor„ mations à vous donner, qui vous surpren„ dront; & vous n'éviterez pas de les enten„ dre. „ J'ai besoin, Monsieur, de prendre l'air pendant quelques minutes. Je reviendrai, si vous l'ordonnez; il n'y a rien que je refuse d'entendre. Je me flatte que c'est une fois pour toutes. Sortez avec moi, Betty.

Ainsi, sans recevoir d'autre défense, je me suis retirée au jardin: & là, me jettant sur le premier siege & me couvrant le visage du tablier de Betty, la tête appuyée sur elle, & mes mains entre les siennes, j'ai donné passage à la violence de ma douleur, par mes larmes, ce qui m'a peut-être sauvé la vie; car je me suis sentie aussi-tôt soulagée.

Je vous ai parlé tant de fois de l'impertinence de Betty, qu'il est inutile de vous fatiguer par de nouveaux exemples. Toute ma tristesse ne l'a point empêchée de prendre de grandes libertés avec moi, lorsqu'elle m'a vue un peu remise, & assez forte pour m'enfoncer plus avant dans le jardin. J'ai été obligée de lui imposer silence, par un ordre absolu. Elle s'est tenue alors derriere moi de fort mauvaise humeur, comme j'en ai jugé par ses murmures.

Il s'est passé près d'une heure avant qu'on m'ait fait appeller. L'ordre m'est venu par ma cousine *Dolly* (*) Hervey, qui s'est approchée de moi l'œil plein de compassion

(*) Dorothée.

& de respect; car vous savez qu'elle m'a toujours aimée, & qu'elle se donne elle-même le nom de mon écoliere. Betty nous a quittée.

On veut donc que je retourne au supplice, lui ai-je dit. Mais quoi, Miss, il semble que vous ayiez pleuré? Qui seroit capable de retenir ses larmes, m'a-t-elle répondu. Quelle en est donc l'occasion, ai-je repris; j'ai cru que dans la famille, il n'y avoit que moi qui eût sujet de pleurer? Elle m'a dit, que le sujet n'étoit que trop juste, pour tous ceux qui m'aimoient autant qu'elle. Je l'ai serrée entre mes bras. C'est donc pour moi, chere cousine, que votre cœur s'est attendri jusqu'aux larmes! Il n'y a jamais eu d'amitié perdue entre nous. Mais dites-moi de quoi je suis menacée, & ce que m'annonce cette tendre marque de votre compassion?

„ Ne faites pas connoître que vous sachiez „ tout ce que je vais vous dire; mais je ne „ suis pas la seule qui pleure pour vous. Ma „ mere a beaucoup de peine à cacher ses lar- „ mes. On n'a jamais vu; dit-elle, de malice „ aussi noire que celle de mon cousin Har- „ love; il ruinera la fleur & l'ornement de „ la famille.

Comment donc, chere cousine, ne s'est-elle pas expliquée davantage? Comment, ma chere?

„ Oui: elle dit que M. Solmes auroit „ déja renoncé à ses prétentions, parce qu'il „ reconnoît que vous le haïssez, & qu'il n'y

„ a pas d'espérance : & que votre mere vou-
„ droit qu'il y renonçât, & qu'on s'en tînt à
„ votre promesse, de ne jamais vous marier
„ sans le consentement de la famille. Ma
„ mere est du même avis; car nous avons
„ entendu tout ce qui s'est passé dans votre
„ parloir, & l'on voit bien qu'il est impos-
„ sible de vous engager à recevoir M. Sol-
„ mes. Mon oncle Harlove paroît penser
„ de même; ou du moins, ma mere dit
„ qu'il ne paroît pas s'y opposer; mais votre
„ pere est inébranlable. Il s'est mis en colere
„ à cette occasion contre votre mere & la
„ mienne. Là-dessus, votre frere, votre
„ sœur & mon oncle Antonin sont venus
„ se joindre à lui, & la scene est entiérement
„ changée. En un mot, ma mere dit à pré-
„ sent qu'on a pris des engagements bien
„ forts avec M. Solmes; qu'il vous regarde
„ comme une jeune personne accomplie;
„ qu'il prendra patience, s'il n'est point
„ aimé, & que, comme il l'assure lui-même,
„ il se croira heureux, s'il peut vivre six
„ mois seulement avec la qualité de votre
„ mari : pour moi, je crois entendre son lan-
„ gage, & je suppose qu'il vous feroit mou-
„ rir de chagrin au septieme, car je suis sûre
„ qu'il a le cœur dur & cruel „.

Mes amis, chere cousine, peuvent abréger mes jours, comme vous le dites, par leurs cruels traitements; mais jamais M. Solmes n'aura ce pouvoir.

„ C'est ce que j'ignore, Miss, autant
„ que j'en puis juger, vous aurez bien du

„ bonheur, si vous évitez d'être a lui. Ma
„ mere dit qu'ils sont à présent plus d'accord
„ que jamais, à l'exception d'elle, qui se
„ voit forcée de déguiser ses sentiments.
„ Votre pere & votre frere sont d'une hu-
„ meur si outrageante. „

Je m'arrête peu aux discours de mon frere, chere Dolly, il n'est que mon frere; mais je dois à mon pere autant d'obéissance que de respect, si je pouvois obéir.

On sent croitre sa tendresse pour ses amis, ma chere Miss Hovve, lorsqu'ils prennent parti pour nous dans le malheur & l'oppression. J'ai toujours aimé ma cousine Dolly, mais le tendre intérêt qu'elle prend à mes peines me l'a rendue dix fois plus chere. Je lui ai demandé ce qu'elle feroit à ma place? Elle m'a répondu, sans hésiter: „ je pren-
„ drois sur le champ M. Lovelace; je me
„ mettrois en possession de ma terre, & l'on
„ n'entendroit plus parler de rien. „ M. Lovelace, m'a-t-elle dit, est un homme de mérite, à qui M. Solmes n'est pas digne de rendre les plus vils offices.

Elle m'a dit aussi: „ qu'on avoit prié sa
„ mere de me venir prendre au jardin, mais
„ qu'elle s'en étoit excusée; & qu'elle étoit
„ trompée, si je n'allois être jugée par toute
„ l'assemblée de la famille. „

Je n'avois rien à souhaiter plus ardemment. Mais on m'a dit depuis que mon pere, ni ma mere, n'avoient pas voulu se hasarder de paroître: l'un apparemment dans la

crainte de s'emporter trop; ma mere, par des considérations plus tendres.

Nous sommes rentrées pendant ce temps-là dans la maison. Miss Hervey, après m'avoir accompagnée jusqu'à mon parloir, m'y a laissée seule, comme une victime dévouée à son mauvais sort. N'appercevant personne, je me suis assise; & dans mes tristes réflexions, j'ai eu la liberté de pleurer. Tout le monde étoit dans la salle voisine. J'ai entendu un mêlange confus de voix; les unes plus fortes, qui en couvroient de plus douces & plus tournées à la compassion. Je distinguois aisément que les dernieres étoient celles des femmes. O ma chere! qu'il y a de dureté dans l'autre sexe! Comment des enfants du même sang deviennent-ils si cruels l'un pour l'autre? est-ce dans leurs voyages que le cœur des hommes s'endurcit? Est-ce dans le commerce qu'ils ont ensemble? Enfin, comment peuvent-ils perdre les tendres inclinations de l'enfance? Cependant ma sœur est aussi dure qu'aucun d'eux. Mais peut-être n'est-elle pas une exception non plus; car on lui a toujours trouvé quelque chose de mâle dans l'air & dans l'esprit. Peut-être a-t-elle une ame de l'autre sexe, dans un corps du nôtre. Pour l'honneur des femmes, c'est le jugement que je veux porter, à l'avenir, de toutes celles qui, se formant sur les manieres rudes des hommes, s'écartent de la douceur qui convient à notre sexe.

Ne soyez pas étonnée, chere amie, de me voir interrompre mon récit par des réflexions de cette nature. Si je le continuois rapidement, sans me distraire un peu par d'autres idées, il me seroit presque impossible de conserver du pouvoir sur moi-même. La chaleur du ressentiment prendroit toujours le dessus : au lieu que se refroidissant par ce secours, elle laisse à mes esprits agités le temps de se calmer, à mesure que j'écris.

Je ne crois pas avoir été moins d'un quart-d'heure, livrée, seule & sans aucun soulagement, à mes tristes méditations, avant que personne ait paru faire attention à moi. Ils étoient comme en plein débat. Ma tante a regardé la premiere : ah ! ma chere, a-t-elle dit, êtes-vous là ? Et retournant aussi-tôt vers les autres, elle leur a dit que j'étois rentrée.

Alors j'ai entendu le bruit diminuer ; & suivant leurs délibérations, comme je le suppose, mon oncle Antonin est venu dans mon parloir, en disant, d'une voix haute, pour donner du crédit à M. Solmes ; „ que „ je vous serve d'introducteur, mon cher „ ami ; „ & le conduisant en effet par la main, tandis que le galant personnage suivoit lourdement, mais un peu en dehors & à petits pas doublés, pour éviter de marcher sur les talons de son guide. Pardonnez, ma chere, une raillerie assez déplacée ; vous savez que tout paroît choquant dans l'objet d'une juste aversion.

Je me suis levée. Mon oncle avoit l'air chagrin. Asseyez-vous, m'a-t-il dit, asseyez-vous; & tirant une chaise près de la mienne, il y a fait asseoir son ami, qui vouloit d'abord s'en défendre. Ensuite il s'est assis lui-même, vis-à-vis de lui, c'est-à-dire à mon autre côté.

Il a pris ma main dans les siennes: „ Eh bien, ma niece, il nous reste peu de „ chose à dire de plus, sur un sujet qui „ paroît vous être si désagréable; à moins „ que vous n'ayez profité du temps pour „ faire de plus sages réflexions! Je veux „ savoir d'abord ce qui en est.

Le sujet, Monsieur, ne demande point de réflexions. „ Fort-bien, fort-bien, Made- „ moiselle, (en quittant ma main). Me „ serois-je jamais attendu à cette obstination?

Au nom du ciel, chere Mademoiselle, m'a dit affectueusement M. Solmes, en joignant les mains: la voix lui a manqué pour finir sa pensée.

Au nom du ciel, Monsieur? Et qu'a de commun, s'il vous plaît, l'intérêt du ciel avec le vôtre?

Il est demeuré en silence. Mon oncle ne pouvoit être que fâché; & c'est ce qu'il étoit déjà auparavant. „ Allons, allons, s'adres- „ sant à M. Solmes, il ne faut plus penser „ aux supplications. Vous n'avez point au- „ tant d'assurances que je le voudrois, pour „ attendre ce que vous méritez d'une fem- „ me: „ & se tournant vers moi, il a commencé à s'étendre sur tout ce qu'il s'étoit

proposé de faire en ma faveur. C'étoit pour moi . plus que pour son neveu ou son autre niece, qu'après son retour des indes, il avoit pris le parti du célibat; mais puisqu'une fille perverse méprisoit les avantages qu'il avoit éte disposé à lui prodiguer, il étoit résolu de changer toutes ses mesures.

Je lui ai répondu, que j'étois pénétrée de reconnoissance pour ses obligeantes intentions; mais que, dans mes principes, je préférois, de sa part, des regards & des expressions tendres à toutes ses autres faveurs.

Il a jetté les yeux autour de lui, d'un air étonné. M. Solmes avoit la vue baissée, comme un criminel qui désespere de sa grace. L'un & l'autre demeurant sans parler; j'étois fâchée, ai-je ajouté, que ma situation m'obligeât de hasarder des vérités qui pouvoient paroître dures: mais j'avois raison de croire que si mon oncle prenoit seulement la peine de convaincre mon frere & ma sœur, qu'il étoit déterminé à changer les généreuses vues qu'il avoit eues en ma faveur, il pourroit obtenir pour moi, de l'un & de l'autre, des sentiments que je n'espérois pas dans une autre supposition.

Mon oncle a témoigné que ce discours lui déplaisoit: mais il n'a pas eu le temps d'expliquer ses idées. Mon frere, entrant aussi-tôt d'un air furieux, m'a donné plusieurs noms outrageants. Sa domination, qu'il voit si bien établie, paroît l'élever au-dessus des bienséances. Etoit-ce là, m'a-

t-il dit, l'interprétation que le dépit me faisoit donner à ses soins fraternels, aux efforts qu'il faisoit, & qui lui réussissoient si mal, pour me sauver de ma ruine ?

Oui, n'ai-je pas balancé à lui répondre, il est impossible autrement d'expliquer tous les traitements que je reçois de vous : & je ne fais pas difficulté de répéter devant vous à mon oncle, comme je le dirai aussi à mon oncle Jules, lorsqu'il me sera permis de le voir, que je les prie tous deux de faire tomber leurs bienfaits sur vous & sur ma sœur, & de ne réserver pour moi que des regards & des expressions tendres, unique bien que je desire pour me croire heureuse.

Si vous les aviez vus se regarder mutuellement avec une sorte d'admiration ! Mais, en présence de Solmes, pouvois-je m'expliquer avec moins de force ?

Et quant à vos soins, Monsieur, ai-je continué, en parlant à mon frere, je vous assure encore qu'ils sont inutiles. Vous n'êtes que mon frere. Graces au ciel, mon pere & ma mere sont pleins de vie ; & quand j'aurois le malheur de les perdre, vous m'avez mis en droit de vous déclarer que vous seriez le dernier homme du monde à qui je voulusse abandonner le soin de mes intérêts.

„ Comment, ma niece ? a répondu mon „ oncle. Un frere unique n'est-il rien pour „ vous ? N'est-il pas comptable de l'hon- „ neur de sa sœur, & de celui de sa famille ?

Mon honneur, Monſieur, eſt indépendant de ſes ſoins. Mon honneur n'a jamais été en danger, avant le ſoin qu'il en a voulu prendre. Pardon, Monſieur; lorſque mon frere ſaura ſe conduire en frere, ou du moins en galant homme, il pourra s'attirer de moi plus de conſidération que je ne crois lui en devoir aujourd'hui.

J'ai cru mon frere prêt à ſe jetter furieuſement ſur moi. Mon oncle lui a fait honte de ſa violence; mais il n'a pu l'empêcher de me donner des noms fort durs, & de dire à M. Solmes, que j'étois indigne de ſon attention. M. Solmes a pris ma défenſe avec une chaleur qui m'a ſurpriſe. Il a déclaré, qu'il ne pouvoit ſupporter que je fuſſe traitée ſans aucun ménagement. Cependant, il s'eſt expliqué dans des termes ſi forts, & mon frere a paru ſe reſſentir ſi peu de cette chaleur, que j'ai commencé à le ſoupçonner d'artifice. Je me ſuis imaginé, que c'étoit une invention concertée, pour me perſuader que j'avois quelque obligation à M. Solmes: & que l'entrevue même pouvoit n'avoir été ſollicitée que dans cette eſpérance. Le ſeul ſoupçon d'une ruſe ſi baſſe auroit ſuffi pour me cauſer autant d'indignation que de mépris; mais il s'eſt changé en certitude, lorſque j'ai entendu mon oncle & mon frere qui s'épuiſoient en compliments, non moins affectés, ſur la nobleſſe du caractere de M. Solmes, & ſur cet excès de généroſité qui lui faiſoit rendre le bien pour le mal. J'ai dédaigné de leur faire connoître ou-

vertement que je pénétrois leur intention. Vous êtes heureux, Monsieur, ai-je dit à mon défenseur, de pouvoir acquérir si facilement des droits sur la reconnoissance de toute une famille; mais exceptez-en néanmoins celle que votre dessein est particuliérement d'obliger. Comme ses disgraces ne viennent que de la faveur même où vous êtes, elle ne croit pas vous avoir beaucoup d'obligation lorsque vous la défendez contre la violence d'un frere.

On m'a traitée d'incivile, d'ingrate, d'indigne créature.

Je conviens de tout, ai-je répondu. Je reçois tous les noms qui peuvent m'être donnés, & je reconnois que je les mérite. J'avoue mon indignité à l'égard de M. Solmes. Je lui crois, sur votre témoignage, des qualités extraordinaires, que je n'ai ni le temps ni la volonté d'examiner. Mais je ne puis le remercier de sa médiation, parce que je crois voir avec la derniere clarté (en regardant mon oncle) qu'il se fait ici auprès de tout le monde un mérite à mes dépens. Et me tournant vers mon frere, que ma fermeté sembloit avoir réduit au silence; je reconnois aussi, Monsieur, la surabondance de vos soins: mais je vous en décharge: aussi long-temps du moins que le ciel me conservera des parents plus proches & plus chers, parce que vous ne m'avez pas donné sujet de penser mieux de votre prudence que de la mienne. Je suis indépendante de vous, Monsieur, quoique je

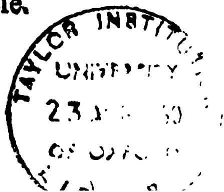
Tom. 4. Pag. 43.



ne veuille jamais l'être de mon pere. À l'égard de mes oncles, je desire ardemment leur estime & leur affection, & c'est tout ce que je desire d'eux. Je le répéte, Monsieur, pour votre tranquillité & pour celle de ma sœur.

À peine avois-je fini ces derniers mots, que Betty entrant d'un air empressé, & jettant sur moi un coup d'œil aussi dédaigneux que j'aurois pu l'attendre de ma sœur, a dit à mon frere, qu'on souhaitoit de lui dire deux mots dans la chambre voisine. Il s'est approché de la porte, qui étoit demeurée entr'ouverte; & j'ai entendu cette foudroyante sentence, de la bouche de celui qui a droit à tout mon respect: mon fils, que la rebelle soit conduite à l'instant chez mon frere Antonin. A l'instant dis-je. Je ne veux pas qu'elle soit ici dans une heure.

J'ai tremblé. J'ai pâli, sans doute. Je me suis sentie prête à m'évanouir. Cependant, sans considérer ce que j'allois faire, ni ce que j'avois à dire, j'ai recueilli toutes mes forces pour m'élancer vers la porte; & je l'aurois ouverte, si mon frere, qui l'avoit fermée en me voyant avancer vers lui, ne s'étoit hâté de mettre la main sur la clef. Dans l'impossibilité de l'ouvrir, je me suis jettée à genoux, les bras & les mains étendues contre la cloison: ô mon pere! mon cher pere! me suis-je écriée, recevez-moi du moins à vos pieds. Permettez-moi d'y plaider ma cause. Ne rejettez pas les larmes de votre malheureuse fille.



Mon oncle a porté ſon mouchoir à ſes yeux. M. Solmes a fait une grimace d'attendriſſement, qui rendoit ſon viſage encore plus hideux. Mais le cœur de marbre de mon frere n'a pas été touché.

Je demande grace à genoux, ai-je continué; je ne me leverai pas ſans l'avoir obtenue: je mourrai de douleur dans la poſture où je ſuis. Que cette porte ſoit celle de la miſéricorde. Ordonnez, Monſieur, qu'elle ſoit ouverte; je vous en conjure, cette fois, cette ſeule fois, quand elle devroit enſuite être fermée pour jamais.

Quelqu'un s'eſt efforcé d'ouvrir de l'autre côté; ce qui a obligé mon frere d'abandonner tout d'un coup la clef: & moi, qui continuois de pouſſer la porte dans la même poſture, je ſuis tombée ſur le viſage, dans l'autre ſalle, aſſez heureuſement néanmoins pour ne me pas bleſſer. Tout le monde en étoit ſorti, à l'exception de Betty, qui m'a aidée à me relever. J'ai jetté les yeux ſur toutes les parties de la chambre; & n'y voyant perſonne, je ſuis rentrée dans l'autre, appuyée ſur Betty, & je me ſuis jettée ſur la premiere chaiſe. Un déluge de pleurs a ſervi beaucoup à me ſoulager. Mon oncle, mes freres & M. Solmes m'ont quittée, pour aller rejoindre mes autres juges.

J'ignore ce qui s'eſt paſſé entr'eux; mais après m'avoir laiſſé quelque temps pour me remettre, mon frere eſt revenu, avec une contenance ſombre & hautaine: votre pere

& votre mere, m'a-t-il dit, vous ordonnent de vous disposer sur le champ à vous rendre chez votre oncle. N'ayez aucun ambaras pour vos commodités. Vous pouvez donner vos clefs à Betty. Prenez-les, Betty, si cette perverse les a sur elle, & portez-les à sa mere. On prendra soin de vous envoyer tout ce qui est convenable ; mais vous ne passerez pas la nuit dans cette maison.

J'ai répondu que je n'étois pas bien aise de remettre mes clefs à d'autres qu'à ma mere, & même en mains propres ; qu'il voyoit le désordre de ma santé ; qu'un départ si brusque pouvoit me coûter la vie, & que je demandois en grace qu'il fût différé du moins jusqu'à mardi.

C'est, Mademoiselle, ce qui ne vous sera point accordé. Préparez-vous pour ce soir, & remettez vos clefs à Betty, si vous n'aimez mieux me les donner à moi-même. Je les porterai à votre mere.

Non, mon frere, non. Vous aurez la bonté de m'excuser.

Vous les donnerez. Il le faut absolument. Rebelle sur tous les points, Mademoiselle Clary ! Auriez-vous quelque chose en réserve qui ne dût pas être vu de votre mere ?

Non, si l'on me permet de l'accompagner. Il est sorti, en me disant, qu'il alloit rendre compte de ma réponse. Bientôt, j'ai vu entrer Miss Dolly Hervey, qui m'a dit tristement qu'elle étoit fâchée du message, mais que ma mere demandoit absolument la clef de mon cabinet & celles de mes tiroirs.

Dites à ma mere, que j'obéis à ses ordres. Dites-lui, que je ne fais point de conditions avec ma mere; mais que si ses recherches ne lui font rien trouver qu'elle désaprouve, je la supplie de permettre que je demeure ici quelques jours de plus. Allez, chere cousine; rendez-moi ce bon office si vous le pouvez. La tendre Dolly n'a pu retenir ses larmes. Elle a reçu mes clefs. Elle a passé les bras autour de mon cou, en disant, qu'il étoit bien triste de voir pousser si loin la rigueur. J'ai remarqué que la présence de Betty ne lui permettoit pas de s'expliquer davantage. Cachez votre amitié, ma chere, n'ai-je pu m'empêcher de lui dire; on vous en feroit un crime. Vous voyez devant qui vous êtes. L'insolente Betty a souri dédaigneusement: une jeune Demoiselle, a-t-elle eu la hardiesse de répondre, qui en plaignoit une autre dans des affaires de cette nature, promettoit beaucoup elle-même pour l'avenir. Je l'ai traitée fort mal, & je lui ai ordonné de me délivrer de sa présence. Très-volontiers, m'a-t-elle dit avec la même audace, si les ordres de ma mere ne l'obligeoient de demeurer.

J'ai reconnu ce qui l'arrêtoit, lorsqu'ayant voulu remonter à mon appartement, après le départ de ma cousine, elle m'a déclaré (quoiqu'avec beaucoup de regret, m'a-t-elle dit) qu'elle avoit ordre de me retenir. Oh! c'est trop. Une effrontée telle que vous, ne m'empêchera point..... Elle s'est hâtée de

tirer la ſonnette, & mon frere accourant auſſi-tôt, s'eſt rencontré ſur mon paſſage. Il m'a forcée de retourner, en me répétant pluſieurs fois qu'il n'étoit pas temps encore. Je ſuis rentrée; & me jettant ſur une chaiſe, je me ſuis miſe à pleurer amérement.

Le récit de ſon indécent langage, pendant qu'il m'a ſervi comme de Geolier avec Betty, & ſes railleries ameres ſur mon ſilence & ſur mes pleurs, n'ajouteroient rien d'utile à cette peinture. J'ai demandé pluſieurs fois la permiſſion de me retirer dans mon appartement. Elle m'a été refuſée. La recherche, apparemment, n'étoit pas finie. Ma ſœur étoit du nombre de ceux qui s'y employoient de toutes leurs forces. Perſonne n'étoit capable d'y apporter plus de ſoin. Qu'il eſt heureux pour moi que leurs malignes eſpérances aient été trompées!

Après avoir reconnu qu'ils perdoient leur peine, ils ont pris le parti de me faire eſſuyer une nouvelle viſite de M. Solmes, introduit cette fois par ma tante Hervey, qui ne ſe prêtoit pas, comme je m'en ſuis apperçue, fort volontiers à ce miniſtere, & toujours accompagnée néanmoins de mon oncle Antonin, pour ſoutenir apparemment la fermeté de ma tante.

Mais je commence à me trouver fort appeſantie. Il eſt deux heures du matin. Je vais me jetter ſur mon lit toute vêtue; pour me réconcilier un peu avec le ſommeil, s'il veut s'arrêter quelques moments dans mes yeux.

Dites à ma m...
dres. Dites-l... *Mercredi matin, à trois heures.*
conditions
recherch... impossible de dormir. Je n'ai
désapr... sommeiller l'espace d'une demi-
je de...
lez ... tante m'a tenu ce discours, en m'a-
o... bordant. O mon cher enfant, que de peines
r... vous causez à toute votre famille! Je ne
reviens pas de mon étonnement.

J'en suis fâchée, Madame.

Vous en êtes fâchée, ma niece. Quel langage! Quoi donc, toujours obstinée? Mais asseyons-nous, ma chere. Je veux m'asseoir près de vous; elle a pris ma main.

Mon oncle a placé M. Solmes à mon autre côté. Il s'est assis lui-même vis-à-vis de moi, & le plus près qu'il a pu. Jamais place de guerre ne fut mieux investie.

Votre frere, m'a dit ma tante, est trop emporté. Son zele pour vos intérêts le fait sortir un peu des bornes de la modération.

Je le pense aussi, m'a dit mon oncle. Mais n'en parlons plus. Nous voulons essayer quel effet la douceur aura sur vous; quoique vous sachiez fort-bien qu'on n'a pas attendu si tard à l'employer.

J'ai demandé à ma tante s'il étoit nécessaire que M. Solmes fût présent. Vous verrez bientôt, m'a-t-elle dit, qu'il n'est pas ici sans raisons: mais je dois commencer par vous apprendre, que votre mere trouvant le ton de votre frere un peu trop rude,

m'engage à faire l'essai d'une autre ..de, sur un esprit aussi généreux que ..s avons toujours cru le vôtre.

Permettez, Madame, que je commence aussi par vous dire qu'il n'y a rien à se promettre de moi, s'il est toujours question de M. Solmes.

Elle a jetté les yeux vers mon oncle, qui s'est mordu les levres, en regardant M. Solmes, qui s'est frotté le menton. Je vous demande une chose, a-t-elle repris: auriez-vous eu plus de complaisance, si vous aviez été traitée avec plus de douceur?

Non, Madame, je ne puis vous dire que j'en eusse marqué davantage en faveur de M. Solmes. Vous savez, Madame, & mon oncle ne sait pas moins, que je me suis toujours fait honneur de ma bonne foi. Le temps n'est pas éloigné, où j'étois assez heureuse pour mériter quelque estime à ce titre.

Mon oncle s'est levé; & prenant M. Solmes à l'écart, il lui a dit, d'une voix basse, que je n'ai pas laissé d'entendre: „ Ne vous alarmez point; elle est à vous, „ elle sera votre femme. Nous verrons qui „ doit l'emporter, d'un pere ou d'une fille, „ d'un oncle ou d'une niece.... Je ne doute „ pas que nous ne touchions à la fin, & „ que cette haute phrénésie ne donne ma- „ tiere à quantité de bons mots. „

Je souffrois mortellement.

„ Quoique nous ne puissions découvrir,

„ a-t-il continué, d'où vient cette humeur „ opiniâtre dans une créature si douce, „ nous croyons le deviner. Ami, comptez „ que cette obstination ne lui est pas natu- „ relle ; & je n'y prendrois pas tant d'in- „ térêt, si je n'étois sûr de ce que je dis, „ & si je n'étois déterminé à faire beau- „ coup pour elle. „ Je ne cesserai pas de prier pour cet heureux temps, a répondu M. Solmes, d'une voix aussi intelligible : jamais, jamais je ne lui rappellerai la mémoire de ce qui me cause aujourd'hui tant de peine.

Je ne vous cacherai pas, m'a dit ma tante, qu'en livrant vos clefs à votre mere, sans aucune condition, vous avez plus fait que vous ne pouviez espérer par toute autre voie. Cette soumission, & la joie qu'on a eue de ne rien trouver qui puisse causer de l'ombrage, joint à l'entremise de M. Solmes....

Ah ! Madame, que jamais je n'aie d'obligation à M. Solmes. Je ne pourrois le payer que par des remerciements, à condition même qu'il abandonnât ses prétentions. Oui, Monsieur, (en me tournant vers lui) si vous avez quelque sentiment d'humanité, si l'estime dont vous faites profession de m'honorer a quelque rapport à moi-même, je vous conjure de vous borner à mes remerciements : je vous les promets de bonne foi ; mais ayez la générosité de les mériter. „ Croyez, croyez, „ croyez-moi, Mademoiselle, a-t-il bé-

„ gayé plusieurs fois ; il m'est impossible.
„ Je conserverai mes espérances aussi long-
„ temps que vous serez fille ; ussi long-
„ temps que je serai soutenu par mes dignes
„ amis ; il faut que je persévere. Je ne dois
„ pas marquer du mépris pour eux, parce
„ que vous en avez beaucoup pour moi. „

Un regard dédaigneux a fait mon unique réponse ; & m'adressant à ma tante : de grace, Madame, quelle faveur ma soumission m'a-t-elle donc procurée ?

Votre mere & M. Solmes, a-t-elle repris, ont obtenu que vous ne partirez point avant mardi, si vous promettez de partir de bonne grace.

Qu'on me laisse la liberté d'exclure les visites qui me chagrinent, & je me rendrai avec joie chez mon oncle.

Eh bien ! m'a dit ma tante, c'est un point qui demande encore d'être examiné. Passons à un autre, pour lequel vous ne sauriez trop rappeller votre attention : il vous apprendra ce qui a fait desirer ici la présence de M. Solmes. Oui, ma niece, écoutez bien, a interrompu mon oncle ; il vous apprendra aussi ce que c'est qu'un certain homme, que je ne veux pas nommer. Je vous en prie, M. Solmes, lisez-nous premiérement la lettre que vous avez reçue de votre honnête ami : vous m'entendez, la lettre anonyme.

Volontiers, Monsieur ; & prenant son porte-feuille, M. Solmes en a tiré une lettre. C'est la réponse, a-t-il dit en baissant

les yeux, à une lettre qu'on avoit écrit à la personne. L'adresse est à M. *Roger Solmes*, *Ecuyer.* Elle commence ainsi : Monsieur, & cher ami....... Pardon, Monsieur, lui ai-je dit, si je vous interromps; mais quelle est votre intention, je vous prie, en me lisant cette lettre?

De vous apprendre, a répondu pour lui, mon oncle, quel est le méprisable personnage à qui l'on croit que votre cœur s'abandonne.

Si l'on me soupçonne, Monsieur, d'avoir disposé de mon cœur en faveur d'un autre, quelles peuvent être les espérances de M. Solmes?

Ecoutez seulement, a repris ma tante; écoutez ce que M. Solmes va lire, & ce qu'il est en état de vous apprendre.

Si M. Solmes a la bonté de déclarer qu'il n'a aucune vue d'intérêt propre, je l'écouterai volontiers; mais s'il me laisse penser autrement, vous me permettrez, Madame, de lui dire que cette raison doit affoiblir beaucoup dans mon esprit ce qu'il veut me lire ou m'apprendre.

Ecoutez-le seulement, a répété ma tante.

Quoi! vous ne sauriez l'écouter, m'a dit mon oncle? Vous êtes si vive à prendre parti, pour.....

Pour tous ceux, Monsieur, qui sont accusés par des lettres anonymes, & par des motifs d'intérêt.

M. Solmes a commencé sa lecture. La lettre paroissoit contenir une multitude

d'accusations contre le pauvre criminel; mais j'ai interrompu cette inutile rapsodie. Ce n'est pas ma faute, ai-je dit, si celui qu'on accuse, ne m'est pas aussi indifférent qu'un homme que je n'aurois jamais vu. Je n'explique point quels sont mes sentiments pour lui; mais s'ils étoient tels qu'on les suppose, il faudroit les attribuer aux étranges méthodes par lesquelles on a voulu les prévenir. Qu'on accepte l'offre que je fais de me réduire au célibat; il ne me sera jamais rien de plus que M. Solmes.

Mon oncle est revenu à prier M. Solmes de lire, & à me presser de l'écouter. Que servira sa lecture, ai-je dit? Peut-il désavouer qu'il n'ait des vues? Et d'ailleurs, que m'apprendra-t-il de pire que ce que je n'ai pas cessé d'entendre depuis plusieurs mois? Oui, m'a dit mon oncle; mais il est en état de vous en fournir les preuves. C'est donc sans preuves, ai-je repliqué, qu'on a décrié jusqu'à présent le caractere de M. Lovelace? Je vous prie, Monsieur, de ne me pas donner trop bonne opinion de lui: vous m'exposez à la prendre, lorsque je vois tant d'ardeur à le faire paroître coupable, dans un adversaire qui ne se propose point assurément sa réformation, & qui ne pense ici qu'à se rendre service à lui-même.

Je vois clairement, m'a dit mon oncle, votre prévention, votre folle prévention, en faveur d'un homme qui n'a aucun principe de morale. Ma tante s'est hâtée

d'ajouter que je ne vérifiois que trop toutes leurs craintes, & qu'il étoit ſurprenant qu'une jeune perſonne d'honneur & de vertu eût pris tant d'eſtime pour un homme du caractere le plus oppoſé.

J'ai repris avec le même empreſſement: Très-chere Madame, ne tirez point une concluſion ſi précipitée contre moi. Je crois M. Lovelace fort éloigné du point de vertu dont la religion lui fait un devoir; mais ſi chacun avoit le malheur d'être obſervé dans toutes les circonſtances de ſa vie, par des perſonnes intéreſſées à le trouver coupable, je ne ſais de qui la réputation ſeroit à couvert. J'aime un caractere vertueux, dans les hommes comme dans les femmes. Je le crois d'une égale néceſſité dans les deux ſexes; & ſi j'avois la liberté de diſpoſer de moi, je le préférerois à la qualité de Roi, qui ne ſeroit point accompagnée d'un ſi précieux avantage.....

A quoi tient-il donc, a interrompu mon oncle......

Permettez-moi, Monſieur.....; mais j'oſe dire qu'une infinité de gens, qui évitent la cenſure, n'en ont pas plus de droit aux applaudiſſements. J'obſerverai de plus que M. Solmes même peut n'être pas abſolument ſans défauts. Le bruit de ſes vertus n'eſt jamais venu juſqu'à moi. J'ai entendu parler de quelques vices...... Pardon, Monſieur, vous êtes préſent.... l'endroit de l'écriture, où il eſt parlé de *jetter la premiere pierre*, offre une excellente leçon.

Il a baiſſé la vue, mais ſans prononcer un ſeul mot.

M. Lovelace, ai-je continué, peut avoir des vices que vous n'avez pas. Peut-être en avez-vous d'autres dont il eſt exempt. Mon deſſein n'eſt pas de le défendre, ni de vous accuſer. Il n'y a point de mal, ni de bien, ſans mêlange. M. Lovelace, par exemple, paſſe pour un homme implacable, & qui hait mes amis : je ne l'en eſtime pas davantage ; mais qu'il me ſoit permis de dire qu'ils ne le haïſſent pas moins. M. Solmes n'eſt pas non plus ſans antipathies ; il en a même de très-fortes. Parlerai-je de celle qu'il a pour ſes propres parents ? Je ne puis croire que ce ſoit leur faute, puiſqu'ils vivent très-bien avec le reſte de leur famille. Cependant ils peuvent avoir d'autres vices, je ne dirai pas plus odieux, car c'eſt ce qui me ſemble impoſſible. Pardon, encore une fois, Monſieur. Mais que peut-on penſer d'un homme qui déteſte ſon propre ſang ?

Vous n'êtes pas informée, Mademoiſelle. Vous ne l'êtes pas, ma niece ; vous ne l'êtes pas, Clary. Tous trois m'ont fait la même réponſe enſemble.

Il ſe peut que je ne le ſois pas. Je ne deſire pas de l'être mieux, parce que je n'y prends aucun intérêt. Mais le public vous accuſe, Monſieur ; & ſi le public eſt injuſte à l'égard de l'un, ne le peut-il pas être à l'égard de l'autre ? C'eſt tout ce que j'en veux conclure. J'ajoute ſeulement que la plus grande marque du défaut de mérite

est de chercher à ruiner le caractere d'autrui pour établir le sien.

Il me seroit difficile de vous représenter l'air de confusion qui s'est répandu dans toute sa figure. Je l'ai cru prêt à pleurer. Tous ses traits étoient déplacés, par la violence de ses contorsions, & sa bouche ni son nez ne me paroissoient plus au milieu de son visage. S'il avoit été capable de quelque pitié pour moi, il est certain que j'aurois essayé d'en avoir pour lui.

Ils sont demeurés tous trois à se regarder en silence. J'ai cru remarquer dans les yeux de ma tante, qu'elle n'auroit pas été fâchée de pouvoir faire connoître qu'elle approuvoit tout ce que j'avois dit, & lorsqu'elle a recommencé à parler, elle ne m'a blâmée que foiblement de ne vouloir pas entendre M. Solmes. Pour lui, il n'a plus marqué la même ardeur pour se faire écouter. Mon oncle a dit qu'il étoit impossible de me faire entendre raison. Enfin, je les aurois réduits tous les deux au silence, si mon frere n'étoit revenu à leur secours.

Il est entré, les yeux étincelants de colere ; & dans son transport, il a tenu un étrange langage : „ Je m'apperçois qu'a„ vec son babil cette *causeuse* vous a rendus „ muets, mais tenez ferme, M. Solmes. „ J'ai entendu jusqu'au moindre mot ; & je „ ne vois point d'autre méthode pour vous „ mettre de pair avec elle, que de lui faire „ sentir votre pouvoir lorsque vous serez „ son maître, comme elle vous fait

„ essuyer aujourd'hui son insolence. „
Fi, mon neveu, lui a dit ma tante. Un frere, peut-il être capable de cet excès à l'égard d'une sœur.
Il lui a reproché, pour sa défense, d'encourager elle-même une rebelle ; „ Oui, „ Madame, vous favorisez trop l'arrogance „ de son sexe. Autrement, elle n'auroit pas „ osé fermer la bouche à son oncle par d'in- „ dignes réflexions ; ni refuser d'écouter un „ ami, qui veut l'avertir du danger auquel „ son honneur est exposé de la part d'un „ libertin, dont elle a fait entendre ouver- „ tement qu'elle veut reclamer la protec- „ tion contre sa famille.
J'ai fermé la bouche à mon oncle par d'indignes reflexions ! Comment osez-vous me faire ce reproche, lui ai-je demandé avec un vif ressentiment ? Quelle horrible explication, qui ne peut tomber dans l'esprit qu'à vous !
Ma tante a pleuré, du chagrin de se voir traitée avec tant de violence. Mon neveu, lui a-t-elle dit, si c'est à ces remerciements que je dois m'attendre, j'ai fini. Votre pere ne prendroit pas ce ton avec moi. Je dirai, n'en doutez pas, que le discours que vous avez tenu est indigne d'un frere.
Pas plus indigne, ai-je repris, que tout le reste de sa conduite. Je vois, par cet exemple, comment il a réussi à faire entrer tout le monde dans ses mesures. Si j'avois la moindre crainte de tomber au pouvoir

de M. Solmes, cette scene auroit pu me toucher. Vous voyez, Monsieur, en parlant à Solmes, quels moyens on croit devoir employer pour vous conduire à vos généreuses fins. Vous voyez comment mon frere me fait sa cour pour vous.

Ah!.... Mademoiselle, je désavoue la violence de M. Harlove. Je ne vous rappellerai jamais.....

Soyez tranquille, Monsieur; je prendrai soin que jamais vous n'en ayiez l'occasion.

Vous êtes trop passionnée, Clary, m'a dit mon oncle; mais vous, mon neveu, je vous trouve aussi blâmable que votre sœur.

Bella est entrée au même moment. Vous n'avez pas tenu votre promesse, a-t-elle dit à mon frere. On vous blâme de l'autre côté comme ici. Si la générosité & l'attachement de M. Solmes étoient moins connus, ce qui vous est échappé seroit inexcusable. Mon pere vous demande; & vous aussi ma tante, & vous mon oncle; & M. Solmes avec vous, s'il lui plaît.

Ils sont passés tous quatre dans l'appartement voisin. Je suis demeurée en silence, pour attendre de ma sœur l'explication de cette nouvelle scene. Elle ne s'est pas plutôt vue seule avec moi, qu'avançant son visage presque sur le mien, elle m'a dit, du ton le plus outrageant, quoiqu'assez bas: perverse créature que tu es! que de peines tu causes à toute la famille! Je lui ai répondu, avec beaucoup de moderation, qu'elle & mon frere s'en causoient de volontaires,

parce que rien ne les obligeoit l'un & l'autre à se mêler de mes intérêts. Elle a continué ses injures, mais toujours d'une voix basse, comme dans la crainte d'être entendue. J'ai jugé que pour me délivrer d'elle, il étoit à propos de lui faire lever un peu le ton ; ce qui est toujours facile avec un esprit passionné. En effet, elle s'est emportée sans ménagement. Aussi-tôt Miss Dolly Hervey est venue lui dire qu'on la demandoit de l'autre côté. Ce premier ordre n'a pas suffi. Elle recommençoit à suivre le mouvement de sa colere, que j'animois exprès par des réponses froides, mais assez piquantes, lorsque Miss Dolly est revenue lui déclarer qu'on la demandoit absolument. Hélas ! chere cousine, ai-je dit, à cette chere Miss, on ne pense guere à m'accorder la même faveur. Elle ne m'a répondu qu'en branlant la tête, sans pouvoir retenir ses larmes. Une marque si simple de tendresse & de compassion n'a pas laissé de lui attirer quelques injures de Bella.

Cependant, je m'imagine que cette furieuse sœur a reçu aussi quelques reproches de ma mere ou de mes oncles ; & j'en ai jugé par sa réponse ; j'avois des expressions si piquantes, a-t-elle dit de moi, qu'il étoit impossible de garder ses résolutions.

On m'a laissé peu de temps pour respirer. M. Solmes est revenu seul, avec une abondance de grimaces & de compliments. Il venoit prendre congé de moi. Mais il avoit été trop bien instruit & trop adroite-

ment encouragé, pour me donner l'espérance du moindre changement ; il m'a supplié de ne pas faire tomber sur lui la haine des rigueurs dont il avoit été le triste temoin: il m'a demandé ce qu'il a cru devoir nommer ma compassion.

Le résultat, m'a-t-il dit, étoit que dans son malheur on lui donnoit encore des espérances ; & quoique rebuté, dédaigné par l'objet de ses adorations, il étoit résolu de persévérer aussi long-temps qu'il me verroit fille, sans regretter des services, les plus longs & les plus pénibles dont il y ait eu d'exemple.

Je lui ai représenté, avec beaucoup de force, sur quoi il devoit compter. Il m'a répondu qu'il n'en étoit pas moins déterminé à la persévérance : & que tandis que je ne serois pas à quelqu'autre homme, il devoit espérer. Quoi ? lui ai-je dit ; de l'espoir, de la persévérance, lorsque je vous déclare, comme je le fais à ce moment, que mes affections sont engagées.... quelque usage que mon frere puisse faire de cet aveu.....

„ Il connoissoit mes principes. Il les ado„ roit. Il se rendoit témoignage qu'il pou„ voit me rendre heureuse, & il n'étoit pas „ moins sûr que je voudrois l'être. „

Je l'ai assuré que le parti de me conduire chez mon oncle répondroit mal à ses vûes : que si l'on me faisoit cette violence, je ne le verrois de ma vie ; je ne recevrois aucune de ses lettres ; je n'écouterois pas un mot en

sa faveur, dans quelques mains qu'il pût remettre ses intérêts.

„ Il en étoit désespéré. Il seroit le plus „ misérable des hommes, si je persistois „ dans cette résolution; mais il ne doutoit „ pas, que mon pere & mes oncles ne „ pussent m'inspirer des sentiments plus „ favorables.

Jamais, jamais, Monsieur! voilà dequoi vous devez être sûr.

„ L'objet étoit digne de sa patience, & „ de tous les efforts qu'il étoit résolu de „ tenter.

A mes dépens, Monsieur! au prix de tout mon bonheur!

„ Il espéroit de me voir engagée quelque „ jour à penser autrement. Sa fortune, beau„ coup plus considérable encore qu'on ne „ se l'imaginoit, sa passion, qui surpassoit „ tout ce qu'on a jamais senti pour une „ femme..... „

Je l'ai arrêté, & le priant d'entretenir de ses richesses ceux qui pouvoient l'estimer à ce titre, je lui ai demandé sur le second point, ce que devoit penser de son amour une jeune personne qui avoit pour lui *plus d'aversion qu'on n'en a jamais senti pour un homme*, & s'il y avoit quelque argument auquel cette déclaration ne répondît pas d'avance?

„ Ma très-chere Demoiselle, en bégayant „ & se jettant à genoux, que puis-je dire? „ Vous me voyez à vos pieds. Ne me trai„ tez pas avec ce mépris.

Il eſt vrai qu'il offroit l'image d'une profonde douleur, mais ſous les traits les plus difformes & les plus odieux. Cependant je ne le voyois pas ſans regret dans cette humiliation. Je lui ai dit : il m'eſt arrivé auſſi, Monſieur, de fléchir inutilement les genoux, plus d'une fois, pour toucher des cœurs inſenſibles. Je les fléchirai encore, & même devant vous, s'il y a tant de mérite à les fléchir ; pourvû que vous ne vous rendiez pas l'inſtrument d'un frere cruel, pour mettre le comble à ſes perſécutions.

„ Si les ſervices de toute ma vie, ſi des „ reſpects, qui ſeront portés juſqu'à l'adora„ tion.... hélas ! Mademoiſelle, vous qui „ accuſez les autres de cruauté, ne voulez„ vous pas que *la miſericorde* ſoit une de vos „ vertus ? „

Dois-je être cruelle à moi-même, pour vous marquer ce que vous appellez de la *miſericorde ?* Prenez mon bien, Monſieur ; j'y conſens, puiſque vous êtes ici dans une ſi haute faveur. Ne prétendez pas à moi ; je vous abandonne tout le reſte. D'ailleurs, la *miſericordè* que vous demandez pour vous, vous feriez fort bien de l'avoir pour autrui.

„ Si vous parlez de mes parents, Made„ moiſelle, tout indignes qu'ils ſont de „ mon attention, ordonnez, & vos volontés „ ſeront des loix en leur faveur. „

Moi ? Monſieur ; que j'entreprenne de vous donner des entrailles, lorſque vous

faites trop voir que la nature vous en a refusées ? ou que j'achete de vous le bonheur de vos parents, par la perte du mien ? La miséricorde que je vous demande, c'est pour moi-même. Puisque vous avez quelque pouvoir sur mes proches, soyez assez généreux pour l'employer en ma faveur. Dites-leur que vous commencez à vous appercevoir que mon aversion est invincible pour vous. Dites-leur, si vous êtes un homme sage, que votre propre bonheur vous est trop cher, pour le mettre au hazard contre une antipathie si délarée. Dites-leur, si vous voulez, que je suis indigne de vos offres ; & que pour votre intérêt comme pour le mien, vous n'êtes plus disposé à solliciter une main qu'on s'obstine à vous refuser.

J'en courrai tous les risques, m'a répondu l'effroyable monstre, en se levant avec un visage pâle, apparemment de rage, lançant des flammes de ses yeux creux, & se mordant la levre de dessous, pour me faire connoître qu'il pouvoit être homme ; Votre haine, Mademoiselle, ne sera pas une raison qui puisse m'arrêter ; & je ne doute point que dans peu de jours je n'aie le pouvoir.....

Que vous n'ayez le pouvoir, Monsieur......

Il s'en est tiré assez heureusement....... de vous montrer plus de générosité que vous n'en avez eu pour moi, quoique tout le monde vante la noblesse de votre cœur. Sa

phyſionomie convenoit à ſa colere. Elle paroît formée pour exprimer cette violente paſſion.

Au même inſtant mon frere eſt entré. Ma ſœur, ma ſœur, m'a-t-il dit en grinçant les dents, achevez le rôle héroïque que vous avez entrepris ; il vous ſied à merveilles. Comptez néanmoins qu'il durera peu. Nous verrons ſi vous accuſerez les autres de tyrannie, après avoir exercé la vôtre avec tant d'inſolence. Mais laiſſez-la, laiſſez-la, M. Solmes ; ſon regne eſt court. Vous la verrez bientôt aſſez humble & aſſez mortifiée. La petite folle apprivoiſée ſentira les reproches de ſa conſcience, & vous demandera grace alors, trop heureuſe de pouvoir l'obtenir.

Ce frere barbare auroit continué plus long-temps ſes inſultes, ſi Chorrey n'étoit venue le rappeller par l'ordre de mon pere. Dans la douleur & l'effroi d'être traitée ſi brutalement, je paſſois d'une chaiſe ſur une autre, avec toutes les marques d'une violente agitation. M. Solmes a tenté de s'excuſer, en m'aſſurant qu'il étoit fort affligé de l'emportement de mon frere. Laiſſez moi, Monſieur, laiſſez-moi, ou vous m'allez voir tomber ſans connoiſſance. En effet, je me ſuis crue prête à m'évanouir.

Il s'eſt recommandé à ma faveur, avec un air d'aſſurance qui m'a paru augmenter par l'abattement où il me voyoit. Il a profité même de ma ſituation, pour ſe ſaiſir d'une de mes mains tremblantes, que toute

ma résistance n'a pu l'empêcher de porter à son odieuse bouche. Je me suis éloignée de lui avec indignation. Il est sorti en redoublant ses grimaces & ses révérences, fort content de lui-même, autant que j'en ai pu juger, & jouissant de ma confusion. Je l'ai encore devant les yeux : il me semble que je le vois se retirant lourdement en arriere, se courbant à chaque pas, jusqu'à ce que la porte, qui étoit ouverte, & contre le bord de laquelle il a donné en reculant, l'a fait souvenir heureusement de me tourner le dos.

Aussi-tôt que je me suis trouvée seule, Betty est venue m'apprendre qu'on m'accordoit enfin la permission de remonter à ma chambre. Elle avoit ordre, m'a-t-elle dit de m'exhorter à faire des réflexions sérieuses, parce que le temps étoit court, quoiqu'elle m'ait fait entendre qu'on pourroit m'accorder jusqu'à samedi.

Dans la liberté que je lui laisse de parler, elle m'a raconté que mon frere & ma sœur ont été blâmés de s'être trop emportés avec moi ; mais qu'après avoir recueilli toutes les circonstances, sur leur récit & sur celui de mon oncle, on s'est déterminé plus que jamais en faveur de M. Solmes. Il prétend lui-même que sa passion est plus vive pour moi qu'elle n'a jamais été ; & que loin d'être rebuté par mes discours, il a trouvé des charmes à m'entendre. On ne l'entend parler qu'avec extase de la bonne grace & de l'air de dignité avec lequel je ferai les hon-

neurs de sa maison. Betty me fait d'autres peintures aussi flatteuses, sans que je puisse juger si elles sont d'elles ou de lui. La conclusion, dit-elle avec son insolence ordinaire, est de me soumettre de bonne grace, ou, ce qu'elle me conseille encore plus, de faire mes conditions moi-même avec lui. Si je manque l'occasion, elle peut me répondre qu'à la place de M. Solmes, elle n'en seroit pas disposée à me mieux traiter: & quelle femme au monde, m'a répété plusieurs fois cette effrontée créature, aimera mieux *admirer* un jeune libertin, que d'être admirée elle-même par un homme sage, & d'un caractere à l'être toujours?

Elle ajoute qu'il faut que mon bonheur ou mon adresse aient été surprenants, pour avoir trouvé le moyen de cacher mes papiers. Je dois bien bien m'imaginer, dit-elle, qu'elle n'ignore pas que j'ai sans cesse la plume à la main; & comme j'apporte tous mes soins à lui en dérober la connoissance, elle n'est pas obligée de me garder le secret. Ccpendant elle n'aime point à nuire; elle est portée au contraire à rendre service, & l'art de concilier a toujours été son talent. Si elle me vouloit autant de mal que je me le figure, peut-être ne serois-je plus chez mon pere, ce qu'elle ne dit pas néanmoins pour se faire un mérite auprès de moi; car au fond, il seroit de mon avantage que l'affaire fût promptement terminée: elle y trouveroit du moins le sien, elle & tout le monde; cela est certain. Pour finir

là-dessus, vient-elle de me dire encore, elle pouvoit me donner un avis: quoique mon départ ne soit pas éloigné, on pensoit à m'ôter ma plume, & mon encre; & lorsque j'aurois perdu cet amusement, on verroit quel emploi un esprit aussi actif que le mien pouvoit faire de son temps.

Ce discours, qu'elle a peut-être lâché au hazard, fait tant d'impression sur moi, que je vais commencer sur le champ à cacher en différents lieux des plumes, de l'encre & du papier. J'en mettrai même une provision dans quelque cabinet du jardin, si j'y trouve un endroit sûr. Au pis aller, j'ai quelques crayons qui me servent à dessiner; & mes patrons me tiendront lieu de papier, s'il ne m'en reste pas d'autre.

J'admire effectivement le bonheur que j'ai eu de me défaire de mes écrits. On a fait une recherche des plus exactes: je m'en apperçois au désordre que je trouve dans tous mes tiroirs. Vous savez que j'aime la méthode, & que l'étendant jusqu'aux bagatelles, je retrouverois, les yeux fermés, un bout de dentelle ou de ruban. J'ai remarqué la même confusion dans mes livres, qu'ils ont étrangement déplacés, en regardant par derriere, ou peut-être en les ouvrant. Mes habits n'ont pas été plus ménagés; & je vois que rien ne leur est échappé. C'est aux soins de votre amitié que j'ai l'obligation de l'inutilité de leur peine..

Ma main s'arrête de fatigue & de pesan-

teur; mais le terme d'*obligation* me ranime, pour vous dire que je suis à toutes sortes de titres, votre très-*obligée* & très-fidelle amie,

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Mercredi 5 d'Avril, à onze heures.

JE suis réduite à dérober quelques moments pour vous écrire, & à faire usage de mes provisions secretes. On n'a pas manqué d'enlever tout ce qu'on a pu trouver de plumes & de papier dans mon appartement. C'est un récit auquel je reviendrai bientôt

Il n'y a pas plus d'une heure que j'ai porté ma longue lettre au dépôt. J'y ai mis en même temps un billet pour M. Lovelace, où, dans la crainte que son impatience ne le porte à quelque témérité, je lui apprends en quatre lignes „ que l'entrevue est passée; „ & que je commence à me flatter que la „ fermeté de mon refus fera perdre courage „ à M. Solmes & à ses protecteurs. „

Quoique l'excès de mes fatigues & la nuit que j'ai passée presqu'entiere à vous écrire, m'aient fait demeurer si long-temps au lit, que je n'ai pu faire partir plutôt ma

lettre, j'espere que vous la recevrez assez-tôt pour trouver le temps de me répondre ce soir, ou demain de grand matin. Ma plus vive impatience à présent, c'est de savoir si je puis compter ou non sur l'indulgence de votre mere. Vous en sentirez l'importance, si vous considérez qu'ils sont résolus de m'enlever samedi au plus tard pour la maison de mon oncle, & peut-être dès demain.

Avant que de passer à la nouvelle violence qui m'a fait perdre mon papier & mes plumes, il faut vous informer en peu de mots, de quelques circonstances qui l'ont precédée.

Ma tante, qui semble n'avoir plus d'autre maison que la nôtre, aussi-bien que M. Solmes, & mes deux oncles, est montée chez moi au moment de mon réveil. Elle m'a dit, que je ne devois pas faire difficulté d'entendre ce que M. Solmes raconte de M. Lovelace, ne fût-ce que pour m'éclaircir de plusieurs choses qui me convaincroient de la bassesse de son caractere, & qu'il ne peut jamais faire qu'un mauvais mari: que je serois libre de les expliquer à mon gré, & de les prendre, si je voulois, au désavantage de M. Solmes; mais que j'étois d'autant plus intéressée à ne les pas ignorer, qu'il y en avoit quelques-unes qui me regardoient personnellement.

Je lui ai repondu que ma curiosité n'étoit pas fort vive, parce que j'étois sûre qu'elles ne pouvoient être à mon désavantage,

& que M. Lovelace n'avoit aucune raison de m'attribuer l'empressement dont quelques-uns de mes amis avoient eu l'injustice de m'accuser.

Il se donnoit, m'a-elle dit, de grands airs sur l'éclat de sa naissance, & il parloit de notre famille avec mépris, comme s'il croyoit se rabaisser par une alliance avec nous. Je suis convenue que si ce reproche avoit quelque fondement, c'étoit un indigne homme, de parler mal d'une famille, qui, à l'exception de la Pairie, n'étoit pas inférieure à la sienne. J'ai ajouté que cette dignité même me paroissoit jetter moins d'honneur que de honte sur ceux qui n'ont point assez de mérite pour lui prêter autant d'ornement qu'ils en reçoivent d'elle; qu'à la vérité l'absurde orgueil de mon frere, qui lui faisoit déclarer de toutes parts qu'il ne s'allieroit jamais qu'à la haute noblesse, avoit pu faire naître des doutes injurieux pour la nôtre; mais que si j'étois bien sûre que par une autre sorte d'orgueil, où je ne trouverois que de la bassesse, M. Lovelace fût capable de prendre droit d'un avantage accidentel pour nous insulter ou pour s'estimer trop, je le croirois aussi méprisable du côté du jugement, qu'il pouvoit l'être par ses moeurs.

Elle a pris plaisir à me répéter qu'il s'étoit donné souvent ces outrageantes libertés; avec l'offre de m'en fournir des preuves qui me surprendroient.

J'ai répondu que quelque certitude qu'elle

trouvât dans les preuves, haï, comme il l'étoit de toute notre famille, qui s'emportoit ouvertement contre lui dans toutes sortes de lieux, les principes de la justice commune sembloient demander qu'on approfondît à quelle occasion il s'étoit rendu coupable du crime qu'on lui reprochoit; & si les invectives de quelques-uns de mes amis, trop enflés de leurs richesses, qui leur faisoient peut-être mépriser tous les autres avantages, & nuire à leurs propres prétentions de noblesse pour décrier la sienne, ne l'avoient pas excité à parler d'eux avec le même mépris. En un mot, ai-je conclu: pouvez-vous dire, Madame, que la haine ne soit pas aussi envénimée de notre côté que du sien? Parle-t-il de nous avec moins de ménagement que nous ne parlons de lui; & quant à l'objection si souvent répétée, qu'il seroit un mauvais mari, croyez-vous qu'il puisse jamais traiter une femme plus mal que je l'ai été, sur-tout par mon frere & par ma sœur?

Ah! ma niece, ah, chere Clary, que ce méchant homme a jetté de fortes racines dans votre cœur!

Peut-être vous trompez-vous, Madame; mais en vérité, les peres & les meres qui veulent faire entrer une fille dans leurs idées sur des points de cette nature, devroient se garder soigneusement de hazarder des choses qui puissent lui faire une loi de générosité & d'honneur de prendre parti pour l'homme qu'ils ont en aversion. Cependant,

tout examiné, comme j'ai offert de renoncer à lui pour jamais, je ne vois pas d'où vient cette affectation continuelle de me parler de lui, ni pourquoi l'on exigeroit que je prêtasse l'oreille aux détails qui le regardent.

Mais enfin, ma niece, vous ne sauriez prétendre qu'il y ait aucun mal à vous laisser raconter par M. Solmes ce que M. Lovelace a dit de vous. Avec quelque rigueur que vous l'ayez traité, il brûle de vous revoir. Il vous demande en grace de l'entendre sur ce point.

Si vous croyez, Madame, qu'il soit convenable de l'entendre....... Oui, chere Clary, a-t-elle interrompu vivement, très-convenable.

Ce qu'il dit de moi, Madame, vous a-t-il convaincue de la bassesse de M. Lovelace?

Oui, ma chere, & que vous êtes obligée de le detester.

Eh bien, Madame, ayez la bonté de me le faire entendre de vous. Il n'est pas besoin que je voie M. Solmes, lorsque le récit qu'il veut me faire sera d'un double poids dans votre bouche. Apprenez-moi, Madame, ce qu'on a osé dire de moi.

Il m'a paru que ma tante étoit dans le dernier embarras. Cependant, après s'être un peu remise: fort bien, m'a-t-elle dit: je vois à quel point votre cœur est attaché. J'en suis affligée, Miss, car je vous assure qu'on y fera peu d'attention. Vous serez Madame

Solmes, & plutôt que vous ne vous y attendez.

Si le consentement du cœur & le témoignage de la voix sont nécessaires au mariage, je suis sûre de n'être jamais mariée à M. Solmes : & de quel excès mes parents ne seront-ils pas responsables, s'ils emploient la force pour mettre ma main dans la sienne, & pour l'y tenir jusqu'à la fin de la cérémonie ; pendant, qu'évanouie d'horreur, je serai peut-être hors d'état de le sentir.

Quelle peinture romanesque me faites-vous d'un mariage forcé ! D'autres vous répondroient, ma niece, que c'est celle de votre propre obstination.

C'est à quoi je m'attendois de la part de mon frere & de ma sœur : mais vous, Madame, je suis sûre que vous mettez de la distinction entre l'opiniâtreté & l'antipathie.

L'antipathie supposée, ma chere, peut avoir sa source dans une opiniâtreté réelle.

Je connois mon cœur, Madame, & je souhaiterois que vous le connussiez de même.

Mais voyez du moins encore une fois M. Solmes. On vous en saura gré, & vous ferez plus que vous ne vous imaginez pour vous.

Pourquoi le voir, Madame ? Prend-il plaisir à s'entendre déclarer l'aversion que j'ai pour lui ? Se propose-t-il de redoubler l'animosité de mes amis contre moi ? O ruse, ô cruelle ambition de mon frere !

Ma tante m'a jetté un regard de pitié,

comme pour entrer dans le ſens de mon exclamation. Cependant elle m'a répondu que mon imagination créoit des monſtres ; que je ſuppoſois de l'animoſité, du redoublement....

Leur animoſité redoublera, Madame, s'ils s'offenſent de me voir déclarer à M. Solmes que je le déteſte pour mari.

M. Solmes, m'a-t-elle dit, mérite en vérité de la compaſſion. Il vous adore. Il eſt dans une mortelle impatience de vous revoir. Il ne vous trouve que plus charmante, depuis la maniere cruelle dont vous l'avez traité. Il ne parle de vous qu'avec transport.

Difforme créature ! ai-je penſé en moi-même. Lui, des tranſports !

Quelle doit être la cruauté de ſon cœur, ai-je repris, pour ſe faire un ſpectacle de tant de diſgraces, auxquelles il contribue volontairement ! Mais je vois, je vois, Madame, que je ſuis conſidérée ici *comme un oiſeau en cage*, qu'on pique & qu'on irrite, pour en faire le jouet de mon frere, de ma ſœur, & de M. Solmes. Ils trouvent, dans mes peines, le ſujet d'une joie cruelle. Moi, Madame, que je voie cet homme-là ! un homme incapable de pitié ! je ne le verrai pas, ſi je puis éviter de le voir. Non, non, je ne le verrai pas.

Quel ſens votre vivacité vous fait donner à l'admiration dont M. Solmes eſt rempli pour vous ! Tous vos emportements d'hier, tous vos mépris, n'empêchent pas qu'il ne

vous trouve adorable jusques dans vos rigueurs. Je vous réponds qu'il n'est pas aussi peu généreux, aussi insensible que vous le croyez. Allons, ma chere niece; votre pere & votre mere s'y attendent; il faut consentir à le voir encore une fois; il faut entendre ce qu'il doit vous dire.

Comment pourrois-je y consentir, lorsque vous-même, Madame, à l'exemple de tous les autres, vous avez expliqué l'entrevue d'hier comme un encouragement pour ses prétentions? lorsque j'ai déclaré solemnellement, que si je consentois à le revoir, elle pouvoit être expliquée dans ce sens? & lorsque je suis déterminée au contraire à ne le jamais souffrir?

Vous auriez pu, Miss, vous dispenser de faire tomber vos réflexions sur moi. Je vois que d'un côté comme de l'autre, je n'ai pas beaucoup de remerciments à prétendre.

Elle est sortie en courant. Je l'ai rappellée, je l'ai suivie jusqu'à l'escalier; elle a refusée de m'entendre. Le mouvement précipité qu'elle a fait pour sortir a donné occasion à celui de quelque vil espion qui nous écoutoit, & dont j'ai entendu le bruit lorsqu'il s'est retiré.

A peine étois-je un peu remise de cette attaque, que l'illustre Betty est entrée; Miss, on attend l'honneur de votre compagnie dans votre parloir.

Eh qui, Betty? Que sais-je, Miss? C'est peut-être votre sœur, peut-être votre frere.

Je suis sûre qu'ils ne monteront point ici pour vous voir.

M. Solmes est-il parti ?

Je le crois, Miss. Voudriez-vous qu'on le fît rappeller, m'a demandé l'insolente créature ?

Je suis descendue : & qui pouvois-je trouver dans mon parloir, si ce n'étoit mon frere & M. Solmes, qui s'étoit caché derriere la porte pour n'être pas vu ; tandis que mon frere m'a conduite par la main, jusqu'à la premiere chaise ? J'ai frémi, comme à la vue d'un spectre.

Il est question de vous asseoir, Clary. Et de quoi encore, mon frere ? De quoi, ma sœur ? il faut vous défaire, s'il vous plaît, de cet air méprisant, & prendre la peine d'écouter ce que M. Solmes va vous dire. Appellée encore pour leur servir de jouet, ai-je pensé en moi-même.

Mademoiselle, s'est hâtée de dire M. Solmes, comme s'il eût craint de n'avoir pas le temps de parler ; M. Lovelace fait profession d'une haine ouverte pour le mariage, & son dessein est de vous perdre d'honneur, si jamais....

Lâche délateur ! ai-je interrompu d'un ton fort vif, arrachant ma main de celles de mon frere, qui la tiroit insolemment pour la lui offrir ; c'est vous-même qui êtes l'ennemi de mon honneur, si c'est déshonorer une ame libre que de vouloir la forcer !

La violente créature, s'est écrié mon frere. Mais vous n'êtes point encore partie,

Miſs ; (en réſiſtant aux efforts que je faiſois pour me dégager.)

Que prétendez-vous donc, Monſieur, par cette affreuſe violence? Vous retenir ici, Miſs : & me voyant prête à lui échapper, il a paſſé ſes bras autour de moi. Faites donc retirer M. Solmes. Pourquoi me traiter ſi cruellement ? Qu'il ne ſoit pas témoin, pour votre propre honneur, de la barbarie d'un frere pour une ſœur, qui n'a pas mérité cet indigne traitement. J'ai continué de me débattre avec tant d'ardeur, qu'étant forcé de me laiſſer libre, il m'a traitée de *furie*. Voyez, a-t-il dit à M. Solmes, quelle force l'opiniâtreté donne à une femme, je n'ai pu la retenir. J'avois déjà volé vers la porte, qui étoit demeurée ouverte; & remontant à ma chambre avec la même légéreté, je m'y ſuis enfermée ſous la clef, tremblante en vérité & toute hors d'haleine.

Un quart d'heure après, Betty eſt venue frapper bruſquement, en me priant à haute voix d'ouvrir, & d'un ton qui m'a cauſé autant d'effroi qu'elle paroiſſoit en avoir elle-même. J'ai ouvert. Miſéricorde, m'a-t-elle dit ! On n'a jamais vu de pareil tumulte, (marchant de côté & d'autre, & s'éventant avec ſon mouchoir) : des maîtres & des maîtreſſes en fureur ! d'autres obſtinés ! un pauvre amant qui ſe déſeſpere ! des oncles enragés ! Un.... O Dieu ! Dieu ! quelle ſera la fin de cette confuſion ! & pourquoi, s'il vous plaît, tant de trouble ? parce qu'une jeune Demoiſelle peut être heureuſe

& ne le veut pas ; parce qu'une jeune Demoiselle veut un mari & n'en veut pas. Quel désordre, dans une maison où l'on étoit accoutumé à vivre si tranquille !

Elle a fait durer quelque temps cette scene, sans cesser de parler à elle-même ; tandis que prenant patience sur ma chaise, & bien persuadée que sa commission ne me seroit pas agréable, j'ai attendu la fin de ce beau dialogue.

Elle s'est tournée vers moi : je dois faire ce qu'on m'ordonne, m'a-t-elle dit, & ce n'est pas ma faute. Votre colere, Miss, ne doit pas tomber sur moi. Mais il faut que j'emporte à ce moment vos plumes & votre encre.

Par l'ordre de qui ?

De votre pere & de votre mere.

Qui m'assurera que cet ordre vient d'eux ? Elle alloit passer dans mon cabinet. Je l'ai prévenue. Touchez à quelque chose ici, si vous l'osez. Miss Dolly est entrée à l'instant. Hélas ! oui, chere Miss, m'a dit cette tendre amie, les larmes aux yeux ; il faut remettre votre plume & votre encre à Betty ou à moi.

Le faut-il, chere cousine ? Je vais donc vous les donner ; mais ce ne sera point à cette effrontée. J'ai remis mon écritoire entre ses mains. Je suis au désespoir, m'a dit la triste Miss de ne vous apporter que des ordres fâcheux ; mais votre pere ne veut plus vous souffrir dans cette maison. Il a juré que demain, ou samedi au plus tard,

vous serez menée chez mon oncle Antonin. On ne vous enleve vos plumes & votre encre que pour vous ôter le moyen d'en avertir personne.

Elle m'a quittée d'un air plus triste encore que son discours, chargée de mon écritoire garnie, & d'un paquet de plumes, qu'on avoit observé dans la recherche d'hier, & qu'elle avoit reçu ordre de me demander particuliérement. C'est un bonheur, que n'ayant point eu besoin d'en prendre depuis, parce que j'en ai caché une douzaine d'autres en différents endroits, le paquet se soit trouvé entier; car je ne doute pas qu'ils n'eussent pris soin de les compter.

Betty est demeurée près de moi, pour me raconter que ma mere est à présent aussi animée contre moi qu'aucun autre; que mon sort est décidé; que la violence de ma conduite ne m'a laissé aucun défenseur; que M. Solmes se mord les levres, murmure, & paroît, dit-elle, rouler plus d'idées dans sa tête qu'il ne lui échappe de paroles. Elle prétend néanmoins que ce cruel persécuteur a pris plaisir à me voir, quoique sûr du tourment qu'il me cause; & qu'il demande à me voir encore. Ne faut-il pas, ma chere, que cet homme soit un vrai sauvage?

Elle dit, que mon oncle Harlove a déclaré qu'il m'abandonnoit: qu'il prend pitié de M. Solmes; mais qu'il lui recommande néanmoins de ne pas se ressentir un jour de mon mépris; que mon oncle Antonin est d'avis au contraire, que je dois en porter la

peine ; que pour elle, qui appartient aussi à la famille, elle ne me cache pas qu'elle seroit volontiers de la même opinion.

Comme il ne me reste point d'autre voie que la sienne pour être informée de leurs discours & de leurs desseins, j'ai quelquefois une patience que je n'aurois pas dans d'autres temps pour ses effronteries. Dans le fond, il semble que mon frere & ma sœur l'admettent à tous leurs conseils.

Miss Hervey est remontée à ce moment, pour me demander une provision d'encre, qu'ils se sont souvenus d'avoir remarquée dans mon cabinet. Je n'ai pas hésité à la donner. Moins ils me soupçonneront de pouvoir écrire, plus j'espere qu'ils auront de penchant à m'accorder quelque délai.

Vous voyez, ma chere, quelle est à présent ma situation. Tout mon espoir, toute ma confiance est dans la faveur de votre mere. Si je perds cette ressource, j'ignore ce que je puis devenir, & qui sait, de moments en moments, à quoi votre malheureuse amie doit s'attendre.



LETTRE LXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOWE.

Mercredi à 4 heures après midi.

JE reviens du dépôt, où j'ai porté la lettre que je venois de finir, avec celle de M. Lovelace que je ne vous avois point envoyée. J'ai été surprise d'y trouver encore ma lettre précédente. Ainsi, vous les recevrez toutes deux à la fois.

Il me reste néanmoins quelque inquiétude sur le retardement de celle que vous devriez avoir reçue. Mais je conçois que votre messager n'est pas toujours libre. Je ne laisserai pas de porter tout ce que j'écrirai, aussi-tôt que chaque lettre sera finie. La prudence ne me permet pas, à présent, de garder le moindre papier autour de moi. Je suis même obligée de m'enfermer pour écrire, dans la crainte d'être surprise, depuis qu'on ne me croit plus d'encre & de plumes.

J'ai trouvé une nouvelle lettre de ce diligent & officieux personnage. Elle me confirme qu'il ne se passe rien dans cette maison dont il ne soit informé sur le champ; car elle doit avoir été écrite avant qu'il ait pu recevoir mon dernier billet, & déposée apparemment lorsqu'on est venu le prendre: cependant il me félicite sur la fermeté que

j'ai marquée, dans cette occasion, avec M. Solmes & mon oncle.

Il m'assure néanmoins „ qu'ils sont plus „ déterminés que jamais à l'emporter sur „ moi. Il me fait des compliments de la „ part de tous ses proches. Leur plus ar- „ dente envie, dit-il, est de me voir dans „ leur famille „ il me presse de quitter cette „ maison, tandis que j'en ai le pouvoir. Il „ me demande encore la permission d'en- „ voyer le carrosse de son oncle, à six che- „ vaux, pour attendre mes ordres à la bar- „ riere qui mene au taillis.

„ Il répéte que les articles dépendront „ de ma volonté ; Milord M..... & ses „ deux tantes se rendront garants de son „ honneur & de sa droiture. Mais si je ne „ souhaite pas de choisir pour asyle la mai- „ son de l'une ou de l'autre de ses tantes, „ ni de le rendre le plus heureux des hom- „ mes aussi-tôt qu'il le desire, il me propose „ de me retirer dans ma propre terre, & „ d'y accepter la garde & la protection de „ Milord M..... jusqu'à l'arrivée de M. „ Morden. Il sait le moyen, dit-il, de m'y „ établir avec autant de facilité que d'hon- „ neur. A la premiere invitation de ma „ part, elle sera remplie de toutes ses pa- „ rentes. Madame Norton & Miss Howe „ ne se feront pas presser apparemment „ pour y venir passer quelque temps avec „ moi. Plus d'obstacle alors, ni de pré- „ texte aux chicanes ; & si c'est mon inten- „ tion, il ne m'y rendra pas la moindre

„ visite ; il ne parlera point de mariage, que
„ sa paix ne soit rétablie, qu'il n'ait em-
„ ployé toutes les méthodes que je lui pres-
„ crirai, pour se réconcilier avec mes amis,
„ que mon cousin ne soit arrivé, qu'on n'ait
„ dressé des articles auxquels M. Morden
„ ait donné son approbation, & que je ne
„ sois satisfaite des preuves que j'aurois re-
„ çues de sa réformation. „

A l'égard de la répugnance qu'une personne de mon caractere peut sentir à quitter la maison paternelle, il observe, (& je crois son observation trop vraie) „ que le
„ traitement que j'essuie est dans la bouche
„ de tout le monde. Cependant il m'assure
„ que la voix publique est en ma faveur.
„ Mes amis eux-mêmes, dit-il, s'attendent
„ que je me ferai justice; sans quoi, quel
„ motif auroient-ils pour me tenir dans une
„ espece de prison? Il prétend que, traitée
„ comme je le suis, l'indépendance à la-
„ quelle j'ai droit, est une raison qui suffit
„ pour justifier le changement de ma de-
„ meure, si c'est le parti auquel je veux
„ m'attacher, ou le desir de prendre pos-
„ session de ma terre, si je veux me borner
„ à ce prétexte : que si j'avois quelque ta-
„ che à redouter, la conduite de mes pa-
„ rents l'auroit déjà jettée sur moi : que
„ mon honneur ne sauroit m'intéresser plus
„ que lui-même & tous les siens, puisqu'il
„ a l'espérance de me voir à lui pour ja-
„ mais : & s'il est question, dit-il, de sup-
„ pléer à la perte de ma propre famille, il

„ croit penser avec raison, qu'il y en a peu
„ d'aussi propres que la sienne à cette espece
„ de dédommagement, par quelque voie
„ que je lui fasse l'honneur d'accepter sa
„ protection & ses services.

„ Mais il proteste qu'à toutes sortes de
„ risques, il empêchera que je ne sois me-
„ née chez mon oncle, parce qu'il est sûr
„ de me perdre sans ressource, si j'entre
„ une fois dans cette redoutable maison. Il
„ m'apprend que mon frere, ma sœur &
„ M. Solmes doivent s'y trouver pour me
„ recevoir; que mon pere & ma mere n'en
„ approcheront pas avant la célébration;
„ mais qu'ensuite ils paroîtront tous deux,
„ dans l'espérance de me réconcilier avec
„ mon odieux mari, en me représentant les
„ loix sacrées d'un double devoir. „

Hélas! ma chere, avec quelle violence suis-je poussée entre deux extrêmités cruelles! Cependant ce dernier avis n'a que trop de vraisemblance. Chaque pas qui se fait ici semble tendre à ce but: & ne me l'a-t-on pas presqu'ouvertement déclaré?

Il avoue „ que sur des intelligences dont
„ il connoît la certitude, il a déjà pris tou-
„ tes ses mesures; mais que par considéra-
„ tion pour moi (car je dois supposer,
„ dit-il, que ses ressentiments n'ont pas
„ d'autre frein), il desire si vivement d'évi-
„ ter les voies extrêmes, qu'il a souffert
„ qu'une personne peu suspecte, & qui fein-
„ dra de ne le pas connoître, découvre à
„ mes parents quelles sont ses résolutions,

„ s'ils persistent dans le dessein de me con-
„ duire malgré moi chez mon oncle. Son
„ espérance, dit-il, est que la crainte de
„ quelqu'événement tragique pourra leur
„ faire changer de mesures; quoiqu'en sup-
„ posant qu'elle ne produise pas cet effet, il
„ s'expose, par un avis de cette consé-
„ quence, au risque de voir redoubler leur
„ garde. „

N'êtes-vous pas surprise, ma chere, de la hardiesse & de la résolution de cet homme-là?

„ Il me demande quelques lignes de ré-
„ ponse, avant la nuit, ou demain au ma-
„ tin. S'il ne reçoit pas cette faveur, il en
„ conclura que je suis gardée plus étroite-
„ ment, & qu'il n'a pas un moment à per-
„ dre pour agir dans cette supposition.

Vous verrez par cet extrait, comme par sa lettre précédente, qui est à peu près dans le même langage, combien il tire d'avantage de ma situation, dans ses offres, dans ses déclarations & même dans ses menaces. Aussi me garderois-je bien de les souffrir sans une si forte raison.

Il faut, après-tout que je me détermine promptement à quelque chose, si je ne veux pas me trouver bientôt dans l'impossibilité de me secourir moi-même. Mais je veux vous envoyer sa lettre sous l'enveloppe même de celle-ci, afin que vous jugiez mieux de ses propositions & de ses intelligences. Je me serois épargné la peine d'en faire un extrait, si cette pensée m'étoit venue plutôt, & si j'avois fait réflexion aussi, qu'il ne doit

plus me rester d'écrit entre les mains. Je ne puis oublier ce qu'elle contient, quoique je sois fort embarrassée pour y répondre; me jetter sous la protection de sa famille, est une démarche dont je ne soutiens pas l'idée... Mais je n'examinerai pas sérieusement ses propositions, sans avoir reçu de vous un autre éclaircissement, dont le délai coûte beaucoup à mon impatience. Il est certain que de la bonté de votre mere dépendent les seules espérances auxquelles je puisse m'attacher par choix. Je ne vois aucune protection qui puisse me faire plus d'honneur que la sienne, d'autant plus que ma fuite alors ne seroit point une breche irréparable, & que je pourrois retourner chez mon pere, à des conditions qui me délivreroient de Solmes, sans m'affranchir de l'autorité paternelle. Je ne pense point à l'indépendance, ce qui diminue beaucoup la difficulté pour votre mere: & quand je serois forcée d'user de mon droit, je ne voudrois jamais l'étendre plus loin que mon frere qui jouit du sien dans la terre qu'on lui a léguée, sans y trouver d'opposition. Dieu me préserve de me croire jamais dégagée du joug de la nature, quelque droit que je puisse tirer du testament de mon grand-pere! En me laissant sa terre comme une récompense de ma soumission & de mon respect, il n'a pas eu dessein de m'élever au-dessus de mon devoir; & cette réflexion, qu'on m'a représentée avec justice, me fera toujours craindre de ne pas répondre à ses intentions.

Hélas! si mes amis connoissoient le fond de mon cœur! s'ils en avoient du moins l'opinion qu'ils ont toujours eue! car, je le répéte encore; s'il ne me trompe pas moi-même, il n'est pas changé, quoique celui de mes amis le soit beaucoup.

Que votre mere vous permette seulement de m'envoyer son carrosse ou une chaise, au même lieu où M. Lovelace propose de faire venir celui de son oncle; dans mes terreurs continuelles, je ne balancerois pas un moment à me déterminer. Vous me placeriez, comme je vous l'ai déja dit, où vous le jugeriez à propos; dans une cabane, dans un grenier, déguisée en servante, ou sous le nom, si vous voulez, de la sœur d'un de vos gens. Ainsi, j'éviterois d'un côté M. Solmes; & de l'autre, le chagrin de chercher un refuge dans une famille qui est en guerre avec la mienne: je serois contente de mon sort. Si votre mere me refuse, quel asyle, quelle espérance me reste-t-il au monde? Très-chere Miss Howe, secourez de vos conseils une malheureuse amie.

J'avois quitté la plume; l'excès de mon inquiétude me faisoit craindre de m'abandonner à mes propres réflexions. J'étois descendue au jardin, pour essayer de rendre un peu de calme à mon esprit, en changeant la scene. A peine avois-je fait un tour dans l'allée des noisettiers, que Betty est venue à moi: Prenez garde, Miss, voici votre

pere, voici votre oncle Antonin, votre frere & votre sœur, qui se promenent à vingt pas de vous; & votre pere m'ordonne de voir où vous êtes, dans la crainte qu'il a de vous rencontrer.

Je me suis jettée dans une allée de traverse; & voyant paroître ma sœur, je n'ai eu que le temps de me retirer derriere une charmille, pour attendre qu'ils fussent passés. Il me semble que ma mere n'est pas en bonne santé; ma mere garde sa chambre. S'il arrivoit qu'elle se trouvât plus mal, ce seroit un surcroît de malheur pour moi, dans l'idée que tous ces troubles auroient fait trop d'impression sur son cœur.

Vous ne sauriez vous imaginer, ma chere, quelles ont été mes agitations derriere cette charmille, en voyant passer mon pere si près de moi. J'ai pris plaisir à le regarder au travers des branches; mais j'ai tremblé comme une feuille, lorsque je lui ai entendu prononcer ces terribles paroles: „ Mon fils, & „ vous Bella, & vous, mon frere, je vous „ abandonne entiérement la conclusion de „ cette affaire. Je ne puis douter qu'il ne fût question de moi. Cependant, pourquoi me suis-je sentie si touchée, puisque ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis abandonnée à leur cruauté?

Pendant que mon pere étoit au jardin, j'ai fait présenter mes respects à ma mere, & demander l'état de sa santé par Chorrey, que le hazard m'a fait rencontrer sur l'escalier; car, à l'exception de ma geoliere,

aucun des domestiques n'ose se trouver sur mon passage. J'ai reçu une réponse si mortifiante, que sans regretter mon inquiétude pour une santé si chere, je me suis repentie du moins de mon message : „ Qu'elle se „ dispense de cette curiosité, pour des dé- „ sordres dont elle est la cause. Je ne veux „ recevoir d'elle aucun compliment. „

Ce langage est bien dur, ma chere ! vous conviendrez qu'il est bien dur.

Cependant j'ai le plaisir d'apprendre que ma mere est déjà mieux. C'étoit un accès de colique, à laquelle vous savez qu'elle est sujette, & dont on la croit délivrée. Plaise au ciel qu'elle le soit ; car on rejette sur moi tout ce qui arrive de mal dans cette maison.

Une si bonne nouvelle méritoit de ne pas être accompagnée d'une circonstance fort désagréable : Betty m'a déclaré qu'elle avoit ordre de me faire savoir, que mes promenades au jardin & mes visites à ma voliere deviennent suspectes, & que si je demeure ici jusqu'à samedi ou lundi, elles me seront interdites. Peut-être n'a-t-on dessein que de me faire trouver moins de répugnance à me rendre chez mon oncle. On a dit aussi à Betty, que si je me plaignois de ces ordres, & de n'avoir plus la liberté d'écrire, elle pouvoit me répondre ; „ que la lecture „ m'étoit plus convenable que l'écriture ; „ que l'une pouvoit m'instruire de mon de- „ voir, au lieu que l'autre n'avoit servi qu'à „ m'endurcir dans l'obstination ; que mes

„ ouvrages de main me feroient plus utiles que ces promenades si fréquentes, „ qu'on me voyoit faire de toutes sortes de „ temps. „

Ainsi, ma chere, si je ne me hâte pas de prendre une résolution, je me trouverai dans l'impuissance absolue d'éviter le malheur qui me menace, & je perdrai la consolation de vous communiquer mes peines.

Mercredi au soir.

Tout est en désordre dans la maison; Betty fait l'office d'espion dedans & dehors. On dresse quelque machine, sans que je puisse m'imaginer ce qui se passe. Je suis déjà presqu'aussi mal de corps que d'esprit. Réellement, je me sens le coeur fort abattu.

Je veux descendre quoiqu'il soit presque nuit, sous prétexte de me remettre en prenant un peu l'air. Il est impossible à présent que vous n'ayez pas reçu mes deux dernieres lettres. Je porterai celle-ci au dépôt, si je le puis, avec celle de M. Lovelace, que je vais mettre sous la même enveloppe, de peur qu'on ne recommence les recherches.

Mon Dieu, que vais-je devenir? Tout le monde est dans un mouvement étrange! J'entends fermer brusquement les portes. On ne fait que passer d'un appartement à l'autre. Betty, avec son air effrayé, est montée deux fois dans l'espace d'une demi-heure. Elle m'a regardée en silence, comme

si j'étois menacée de quelque violence extraordinaire. Chorrey l'a rappellée la seconde fois avec précipitation. Ses regards & ses gestes étoient encore plus expressifs en me quittant. Peut-être n'est-il question de rien qui mérite mes craintes.... J'entends revenir Betty avec ses exclamations & ses soupirs affectés.

L'insolente fille n'a pas cessé de me tenir un langage obscur. Elle refuse de s'expliquer. „ Supposons, m'a-t-elle dit, que cette „ jolie aventure finisse par le meurtre, je me „ repentirois toute ma vie de mon opposi- „ tion, autant qu'elle en peut juger. Des „ parents ne souffrent point qu'on leur en- „ leve leurs enfants avec cette impudence, „ & il ne convient pas qu'ils le souffrent. „ Le coup pourra retomber sur moi, lors- „ que je m'y attendrai le moins. „

Voilà ce que j'ai tiré de plus clair, d'une misérable, qui se fait une joie de varier mon supplice. Peut-être sont-ils dans les premieres alarmes de l'information que M. Lovelace leur a fait donner secrétement, par son vil espion sans doute, du dessein où il est d'empêcher que je ne sois menée chez mon oncle. Si cette conjecture est juste, quel doit être en effet leur ressentiment! Mais, moi! comment je suis poussée, *balotée* au gré de l'emportement, de la témérité, de l'injustice, & de toutes les passions d'autrui, lorsque mon aversion est égale pour les procédés de l'un & de l'autre parti! Une correspondance clandestine,

dans laquelle je me suis trouvée engagée malgré moi, est devenue la source de cent mesures indiscrettes sur lesquelles je n'ai pas été consultée: & malheureusement je ne suis pas libre aujourd'hui de choisir, quoique ma ruine (car dois-je nommer autrement la perte de ma réputation) puisse être la conséquence terrible d'une fausse démarche. Ah! chere Miss Howe, quel sort est le mien!

Si je ne trouve pas le moyen de porter cette lettre au dépôt, comme je vais le tenter, tout tard qu'il est, j'y ajouterai les nouveaux événements, suivant l'occasion.

CL. HARLOVE.

Les deux lignes suivantes furent écrites au dessous de l'adresse, dans la voliere, avec un crayon.

Mes deux lettres encore ici! Quelle est ma surprise! Je me flatte que vous êtes en bonne santé. Je me flatte que tout est bien entre votre mere & vous.



LETTRE LXXVIII.

Miss Hovve, à Miss Clarisse Harlove.

Jeudi matin, 6 d'Avril.

J'Ai reçu vos trois lettres. Je brûlois d'apprendre le succès de l'entrevue, & jamais doute plus intéressant n'a causé de plus vive impatience.

Dans la malheureuse situation de ma chere amie, c'est un devoir pour moi d'éclaircir tout ce qui a, de ma part, le moindre air de négligence ou de relâchement. J'avois envoyé Robert, hier de grand matin, dans l'espérance qu'il trouveroit quelque chose au dépôt. Il s'arrêta inutilement autour du lieu, jusqu'à dix heures. Ensuite, étant chargé d'une lettre de ma mere, pour M. Hunt, auquel il devoit la remettre en main propre, avec ordre d'apporter sur le champ la réponse, il ne put se dispenser d'exécuter sa commission. M. Hunt ne rentre jamais chez lui qu'à trois heures, & la distance est considérable du château d'Harlove à sa maison. Robert avec toute sa diligence revint si tard, qu'il étoit impossible de le renvoyer. Je lui donnois ordre seulement de partir ce matin à la pointe du jour, & s'il trouvoit quelque lettre, de me l'apporter à toutes brides.

L'impatience m'a fait passer une fort

mauvaise nuit. Je suis demeurée au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire ; & je ne faisois qu'en sortir, lorsque Robert m'a remis vos trois lettres. On commençoit à m'habiller. J'ai tout interrompu ; & quoiqu'assez longues, je les ai lues d'un bout à l'autre, en m'arrêtant souvent néanmoins, pour m'emporter à haute voix contre les enragés à qui vous êtes livrée.

Que mon cœur les méprise ! Quelle bassesse dans le dessein d'encourager Solmes, par une entrevue pour laquelle ils avoient extorqué votre consentement ! Je suis fâchée, extrêmement fâchée contre votre tante Hervey. Renoncer avec cette mollesse à son propre jugement ! Ne pas rougir même de se rendre l'instrument de la malignité des autres ! Mais voilà le monde. Je les reconnois si bien ! Je ne reconnois pas moins ma mere. Après sa fille, il n'y a personne qui ait plus de part que vous à son estime : cependant tout se réduit à dire : Nancy, n'avons-nous pas assez de nos propres affaires ? Pourquoi nous mêler de celles d'autrui ?

D'autrui ! que ce mot est odieux pour moi, lorsqu'il est question de l'amitié, & d'accorder une protection qui peut être si importante pour une amie, sans qu'il y ait rien d'essentiel à redouter pour soi-même !

Je suis charmée néanmoins de votre courage. Je n'en attendois pas tant de vous ; ni eux, j'en suis sûre : & peut-être n'en auriez-vous pas tant trouvé dans vous-même, si l'avis de Lovelace, sur le quartier destiné à

sa *Nourrice*, n'avoit un peu servi à l'exciter. Je ne m'étonne point que le misérable n'en ait que plus d'amour pour vous. Quel honneur d'être le mari d'une telle femme! Le mariage, après tout, le rendra votre égal. Cet homme-là, comme vous dites, doit être un vrai sauvage. Cependant sa persévérance le rend moins blamable, que ceux de votre famille pour lesquels vous avez le plus de respect.

Il est heureux pour moi, comme je l'ai répété souvent, de n'être point exposée à des épreuves de cette nature. Il y auroit long-temps, peut-être, que j'aurois suivi le conseil de votre cousine! Mais c'est une corde que je n'ose toucher. J'aimerai toujours cette excellente fille, pour la tendresse qu'elle vous a marquée.

Je ne sais que vous dire de Lovelace, ni que penser de ses promesses & de ses propositions. Il est certain que toute sa famille a pour vous les sentiments d'une haute estime; les Dames jouissent d'une réputation sans tache. Milord M.... autant qu'on peut le dire des hommes & des *Pairs*, est un homme d'honneur. A tout autre que vous, je ne ferois pas difficulté de donner des conseils. Mais on a de vous une opinion si relevée! Votre mérite est d'un éclat si singulier! Quitter la maison de votre pere, & vous jetter sous la protection d'une famille, honorable à la vérité, mais dans laquelle il se trouve un homme, dont on peut penser que les qualités extraordinaires, les vues & les

déclarations, ont engagé votre plus forte estime! Il me semble que je vous conseillerois plus volontiers de vous rendre secrétement à Londres, & de ne laisser savoir où vous êtes, ni à lui, ni à d'autres qu'à moi, jusqu'au retour de M. Morden.

A l'égard d'une nouvelle prison chez votre oncle, il n'y faut pas penser, si vous pouvez vous en garantir. Il ne faut pas mollir non plus en faveur de Solmes; c'est ce qu'il y a de plus certain; non-seulement parce qu'il en est indigne, mais encore parce que vous avez déclaré si ouvertement votre aversion pour lui, qu'elle fait aujourd'hui l'entretien de tout le monde, comme le goût qu'on vous suppose pour l'autre. Ainsi, votre réputation, & la crainte des malheurs qui peuvent arriver vous obligent de choisir entre Lovelace & le célibat.

Si vous vous déterminez pour Londres, hâtez-vous de me le faire savoir. J'espere que nous aurons le temps de prendre de justes mesures pour votre départ, & pour vous procurer un logement qui vous convienne. Il vous sera aisé, pour gagner du temps, de pallier un peu, & d'entrer dans quelque espece de composition, si vous ne trouvez pas d'autre voie. Poussée comme vous l'êtes, il seroit bien étrange que vous ne fussiez pas obligée de rabattre un peu de vos admirables délicatesses.

Vous n'aurez que trop reconnu par tout ce que je viens d'écrire, que j'ai mal réussi auprès de ma mere. J'en suis confuse, j'en suis

ſuis extrêmement mortifiée, & je vous avoue que rien n'eſt ſi contraire à mon attente. Nous avons eu là-deſſus des diſcuſſions fort vives. Mais outre le miſérable argument, *de ne pas s'embarraſſer des affaires d'autrui*, elle pretend que votre devoir eſt „ d'obéir. „ Telle a toujours été ſon opinion, dit-elle, „ ſur le devoir des filles: elle s'eſt gouver- „ née elle-même par cette regle; mon pere „ fut d'abord le choix de ſa famille plus que „ le ſien. „ Voilà ce qu'elle fait valoir ſans ceſſe, en faveur de ſon Hickman, comme dans le cas de Solmes. Je ne dois pas douter, puiſque ma mere le dit, que ſa conduite n'ait été gouvernée par ce principe. Mais j'ai une raiſon de plus de le croire, & vous la ſaurez, quoiqu'il ne me convienne pas trop de vous l'apprendre: c'eſt que ce mariage, auquel je dois néanmoins l'exiſtence, n'a pas été auſſi heureux qu'on peut l'eſpérer, lorſqu'en ſe mariant on ſe préfére de part & d'autre à tout le reſte du monde.

Je connois quelqu'un qui ne ſe trouvera pas mieux, je vous aſſure, de cette double politique de ma mere; puiſqu'elle ſe croit obligée de lui rapporter ſi ſoigneuſement toutes ſes vues, il eſt juſte qu'il ſouffre de la mortification que j'ai reçue dans un point que j'avois ſi fort à cœur.

Examinez, ma chere, en quoi votre fidelle amie peut vous ſervir. Si vous y conſentez, je proteſte, que je ſuis prête à partir ſecrétement avec vous. Nous aurons le plaiſir

de vivre & de mourir enſemble. Penſez-y. Tirez parti de cette ouverture, & donnez-moi vos ordres.

On m'interrompt.... Et que m'importe le déjeûner, au milieu des cheres idées dont je ſuis remplie !

J'ai toujours entendu dire que pour vivre caché, Londres eſt le plus ſûr endroit de l'Univers. Au reſte, il n'eſt rien ſorti de ma plume que je ne ſois réſolue d'exécuter au premier avis. Les femmes aiment à s'engager quelquefois dans la chevalerie errante, comme elles ſe font honneur d'y exciter les hommes : mais ici, ce que je propoſe n'a rien à quoi l'on puiſſe donner cette couleur. C'eſt me mettre en état de faire mon devoir, qui eſt de ſervir & de conſoler une chere & digne amie, dans des infortunes qu'elle n'a pas méritées. C'eſt m'ennoblir, ſi vous me faites cette grace, en devenant votre compagne dans l'affliction.

J'engagerois ma vie, que nous ne ſerons pas un mois à Londres ſans voir tous les obſtacles ſurmontés ; avec l'avantage de n'avoir aucune obligation à toute cette race d'hommes.

Je répéterai ce que je crois vous avoir dit plus d'une fois : les auteurs de vos perſécutions n'auroient jamais eu la hardieſſe de former contre vous leurs ſyſtêmes intéreſſés, s'ils ne s'étoient fiés à l'opinion qu'ils ont de votre douceur. A préſent qu'ils ont été trop loin, & qu'ils ont engagé la *vieille*

autorité, (vous me gronderez tant qu'il vous plaira), & l'un & les autres, sont dans un embarras égal, pour reculer honnêtement. Lorsque vous serez hors de leurs atteintes, & qu'ils apprendront que je suis avec vous, vous verrez avec quelle confusion ils retireront leurs odieuses cornes.

Cependant, je regrette que vous n'ayiez pas écrit à M. Morden, aussi-tôt qu'ils ont commencé à vous maltraiter.

Avec quelle impatience je vais attendre, s'ils entreprendront de vous conduire chez votre oncle! Je me souviens que l'intendant congédié de Milord M..... donnoit à Lovelace six ou sept compagnons, aussi méchants que lui-même, dont le canton se réjouissoit toujours d'être délivré. On m'assure qu'il a cette honnête bande, actuellement autour de lui. Comptez qu'il ne vous laissera pas mener paisiblement chez votre oncle. A qui vous imaginez-vous que vous appartiendrez, s'il a le bonheur de vous enlever à vos tyrans? Je tremble pour vous, de la seule supposition d'un combat, dont je prévois les suites. il faut songer qu'il croit se devoir une vengeance: & c'est ce qui redouble mon chagrin, de n'avoir pu obtenir de ma mere la protection que je lui ai demandée si instamment pour vous.

Je fais réflexion qu'elle ne déjeûnera pas sans moi. Une querelle a quelquefois ses utilités. Cependant, trop & trop peu d'affection sont deux excès qui me déplaisent.

Nous venons d'avoir un nouveau dé-

mêlé. En vérité, ma chere, elle eſt d'une... d'une.... de quoi dirai-je honnêtement? *d'une difficulté extrême à perſuader.* Vous devez être bien contente d'un terme ſi doux. Comment ſe nommoit cet ancien Grec, de qui l'on diſoit qu'il gouvernoit Athenes, qu'il étoit gouverné par ſa femme, & que ſa femme l'étoit par ſon fils, ce n'a pas été la faute de Maman (vous ſavez que c'eſt à vous que j'écris) ſi elle ne gouvernoit pas mon pere. Pour moi, je ne ſuis qu'une fille: cependant, lorſque je me ſuis mis dans la tête de l'emporter ſur quelque point, je n'aurois pas cru mon pouvoir auſſi borné que je viens de l'éprouver.

Adieu, ma très-chere amie! Nous verrons arriver des temps plus heureux. Ils ne ſont pas éloignés. Des cordes ſi tendues ne peuvent ſe ſoutenir long-temps au même point. Il faut qu'elles rompent ou qu'elles ſe relâchent; dans l'une ou l'autre ſuppoſition, la certitude eſt préférable à l'état oppoſé.

Je n'ajoute qu'un mot.

Ma conſcience me dit que vous devez choiſir entre ces deux alternatives; ou de conſentir à nous rendre toutes deux ſecrétement à Londres, & dans ce cas, je me charge de la voiture, & de vous prendre au même lieu que M. Lovelace vous propoſe pour le carroſſe de ſon oncle: ou de vous mettre ſous la protection de Milord M.... & des Dames de ſa famille

Vous avez, à la vérité, un troisieme parti, en vous supposant absolument déterminée contre Solmes; c'est de joindre Lovelace, & de vous marier sur le champ.

Quel que soit votre choix, vous aurez cette excuse, aux yeux du public & à vos propres yeux, que depuis le premier moment des troubles de votre famille, vous vous serez conduite avec uniformité sur le même principe; qui est de choisir le moindre mal, dans l'espérance d'en éviter un plus grand.

Adieu! Que le ciel inspire à ma chere Clarisse, ce qui est le plus digne d'elle! C'est la priere enflammée de sa fidelle,

ANNE HOVVE.



LETTRE LXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOVVE.

Jeudi 6 d'Avril.

JE ne puis vous marquer assez de reconnoissance, ma très-chere amie, pour le soin que vous avez pris de m'expliquer, avec tant d'affection, ce qui vous empêcha hier de recevoir mes lettres, & pour la généreuse protection que vous m'auriez procurée, si votre mere s'étoit laissée fléchir par vos instances.

Cette protection, sans doute, étoit ce que j'avois de plus heureux à souhaiter; mais

je reconnois que mes desirs, excités d'abord par votre tendresse, étoient moins soutenus par aucune espérance raisonnable, que par le désespoir même de trouver d'autres ressources. En effet, pourquoi s'embarrasseroit-on des affaires d'autrui lorsqu'on peut l'éviter ?

Ma seule consolation, comme je ne cesse pas de le répéter, c'est qu'on ne peut m'accuser d'être tombée dans l'infortune par ma négligence ou par ma folie. Si j'avois mérité ce reproche, je n'aurois pas la hardiesse de lever les yeux pour implorer du secours ou de la protection. Cependant, l'innocence ne donne droit à personne d'exiger pour soi-même ou pour autrui, des bienfaits qui ne sont pas dûs, ni de se plaindre lorsqu'ils sont refusés. A plus forte raison ne devez-vous pas être offensée, qu'une mere aussi prudente que la vôtre ne juge point à propos de s'engager dans mes intérêts avec autant de chaleur que vous le desirez. Si ma propre tante est capable de m'abandonner, & contre son jugement, comme je crois pouvoir le dire, si mon pere, & ma mere, & mes oncles, qui m'aimoient autrefois si tendrement, ne font pas difficulté de s'unir contre moi ; puis-je, ou dois-je attendre la protection de votre mere, pour résister à leurs volontés ?

En vérité, ma tendre & fidelle amie, si vous permettez que je parle du ton le plus sérieux, je crains que pour mes propres fautes, ou pour celles de ma famille, ou pour

nos fautes communes, le ciel ne m'ait destinée à devenir une très-malheureuse créature, assez malheureuse pour être un exemple de sa justice; car, ne voyez-vous pas comment les vagues de l'affliction roulent sur ma tête, avec une violence irrésistible?

Jusqu'à ces derniers temps d'agitation, nous avions tous été trop heureux. Nous ne connoissions pas d'autres traverses ni d'autres chagrins, que ceux dont tous les hommes portent la source en eux-mêmes, dans l'inquiétude naturelle de leurs desirs. Nos richesses aussi-tôt entassées qu'acquises, formoient autour de nous comme un rempart, qui sembloit nous rendre inaccessibles aux traits de l'adversité. Je faisois l'orgueil de mes amis; j'en ressentois moi-même, de celui que je paroissois leur inspirer: & m'*étant glorifiée dans mes propres avantages*, qui sait ce que la justice du ciel nous prépare, pour nous convaincre que nous ne sommes pas hors des atteintes de l'infortune, & pour nous faire établir notre confiance sur de meilleurs fondements que notre présomption?

Votre partiale amitié vous portera toujours à me croire exempte de ce qu'on appelle fautes capitales & volontaires. Mais hélas! mes disgraces commencent à m'humilier assez pour me faire tourner les yeux vers le fond de mon cœur: & qu'ai-je la confusion d'y découvrir? croyez-moi, ma chere amie; plus de vanité, plus d'orgueil secret, que je n'en aurois cru cacher dans cet abyme ignoré.

Si je ſuis choiſie pour faire ma propre punition & celle d'une famille dont on me nommoit l'ornement, demandez pour moi, ma chere, que je ne ſois pas abandonnée tout-à-fait à moi-même, & qu'il me reſte la force de ſoutenir mon caractere, en évitant du moins de me rendre coupable par ma faute & contre mes lumieres. Que les diſpoſitions de la providence aient leur accompliſſement dans tout le reſte. Je ſuivrai, ſans impatience & ſans regret, le mouvement que je recevrai d'elle. Nous ne vivrons pas toujours : faſſe le ciel, ſeulement, que ma derniere ſcene ſoit heureuſe !

Mais je ne veux pas vous communiquer ma triſteſſe par des réflexions ſi ſombres. Elles doivent ſe renfermer dans moi-même. Le temps ne manque point à mon eſprit pour s'en occuper, ni l'eſpace pour les contenir. Auſſi n'a-t-il pas d'autre objet qui le rempliſſe. Mes peines ſont trop aiguës pour être d'une longue durée. La criſe approche. Vous me donnez l'eſpérance d'un meilleur temps. Je veux eſpérer.

Cependant, que puis-je me promettre du plus heureux avenir ? pouſſée comme je ſuis; mon caractere ſi rabaiſſé, ſi avili, que dans les plus favorables ſuppoſitions je ne pourrois ſans honte lever la tête & montrer mon viſage au public ! & tout, par l'inſtigation d'un frere intéreſſé & d'une ſœur jalouſe !

Arrêtons. Appellons la réflexion au ſecours. Ces cuiſants retours, ſur moi-même

ou sur autrui, ne viennent-ils pas de l'orgueil secret que je viens de censurer? Déjà si impatiente! j'étois si résignée à ce moment, si disposée à souffrir sans murmure! J'en conviens. Mais il est difficile, extrêmement difficile, de soumettre un cœur plein d'amertume, une ame aigrie par la dureté & l'injustice, sur-tout dans les plus rudes instants de l'épreuve! O frere cruel..... Mais quoi! mon cœur se souleve encore! Je veux quitter une plume que je suis si peu capable de gouverner. Il faut m'efforcer de vaincre une impatience qui me feroit perdre le fruit de mes peines, si elles me sont envoyées pour ma correction, & qui pourroit m'entraîner dans des erreurs, plus dignes encore de quelqu'autre châtiment.

Je reprends un sujet dont je ne puis m'écarter long-temps; rappellée sur-tout, comme je le suis par les trois alternatives qui sont la conclusion de votre derniere lettre.

Au premier de vos trois points; c'est-à-dire, à la proposition de me rendre à Londres, je réponds que l'offre dont elle est accompagnée me cause une parfaite épouvante. Assurément, ma chere, dans la situation où vous êtes, heureuse, traitée avec tant d'indulgence par une mere qui vous aime, vous ne pouvez me faire sérieusement cette ouverture. Je ne serois qu'une misérable, si j'y pouvois prêter l'oreille un instant. Moi, devenir l'occasion du malheur d'une telle mere, & prendre le chemin infailli-

sible d'abréger ses jours ! Vous ennoblir, mon cher amour ! Ah ! qu'une entreprise de cette nature, publique dans sa témérité, douteuse dans ses motifs, quand ils paroîtroient excusables aux yeux de ceux qui les connoîtroient aussi-bien que moi, seroit propre au contraire à vous ravaler ! Mais je ne veux pas m'arrêter un moment à cette idée. Passons, passons pour votre propre honneur.

A l'égard de votre seconde alternative, qui est de me mettre sous la protection de Milord M... & des Dames de sa famille, je vous avoue, comme je crois l'avoir déja fait, que sans pouvoir me déguiser à moi-même, qu'au tribunal du public, ce seroit me mettre en effet sous celle de M. Lovelace, je ne laisse pas de penser que je m'y déterminerois plutôt que d'être la femme de M. Solmes, s'il ne me restoit pas d'autre moyen de l'éviter.

Vous avez vu, que M. Lovelace promet de trouver une voie sûre & honnête pour m'établir dans ma maison. Il ajoute qu'il la remplira bientôt des Dames de sa famille, sur une invitation néanmoins à laquelle je serai obligée, pour m'attirer l'honneur de leur visite. C'est une proposition que je trouve fort inconsidérée, & sur laquelle je ne puis guere m'expliquer avec lui. Ne seroit-ce pas m'établir tête levée dans l'indépendance ? Si je me laissois persuader par ses flatteuses expressions, sans jetter la vue plus loin, considérez dans combien d'a-

tions violentes ce seul conseil seroit capable de m'engager : quel moyen de me mettre en possession de ma terre, si ce n'est par les voies ordinaires de la justice, qui ne manqueroient pas de traîner en longueur, quand je serois plus disposée à les employer que je ne le serai jamais : ou par la force ouverte, c'est-à-dire, en chassant à coups d'épée le concierge & plusieurs personnes de confiance, que mon pere y entretient pour le soin des jardins, de l'édifice, des meubles, & qui ont reçu depuis peu, je le sais, de bonnes instructions de mon frere ? Votre troisieme alternative, de joindre Lovelace, & de me marier sur le champ... un homme dont les mœurs sont bien éloignées de me plaire... une démarche après laquelle je ne puis conserver la moindre espérance de réconciliation avec ma famille.... & contre laquelle mille objections s'élevent dans mon esprit.... c'est à quoi il ne faut pas penser.

Ce qui me révolte le moins, après la plus sérieuse délibération, c'est de me rendre à Londres. Mais je renoncerois à toute espérance de bonheur dans cette vie, plutôt que de vous voir partir avec moi, comme vous le proposez témérairement. Si je pouvois arriver sûrement à Londres & trouver une retraite décente, il me semble que je demeurerois indépendante de M. Lovelace, & libre de traiter avec mes amis ; ou s'ils rejettoient mes propositions, j'attendrois tranquillement l'arrivée de M. Morden. Mais

il y a beaucoup d'apparence qu'ils accepteroient alors l'offre que je fais de me réduire au célibat : & lorsqu'ils me la verroient renouveller si librement, ils seroient convaincus du moins que je la faisois de bonne foi. En vérité, ma chere, je l'exécuterois fidélement ; quoique dans vos accès de plaisanterie vous paroissiez persuadée qu'il m'en coûteroit beaucoup.

Si vous avez pu m'assurer d'une voiture pour deux, peut-être ne vous sera-t-il pas difficile d'en trouver une pour moi seule. Mais croyez-vous le pouvoir, sans vous mettre mal avec votre mere, ou elle avec ma famille ? Un carrosse, une chaise, un fourgon, un cheval, n'importe, pourvu que vous ne paroissiez pas. Seulement si c'étoit l'un des deux derniers, je m'imagine que je dois vous demander quelque habit de servante, parce que je n'ai ici aucune intelligence avec les nôtres. Le plus simple sera le plus convenable. On pourra le faire passer dans le bûcher, où je ferai ma toilette ; & je me laisserai glisser ensuite de la terrasse qui borde l'allée verte. Mais, hélas ! ma chere, cette alternative même n'est pas sans un grand nombre de difficultés, qui paroissent presqu'insurmontables à un esprit aussi peu entreprenant que le mien. Voici mes réflexions sur le danger.

Premiérement, je crains de n'avoir pas le temps nécessaire pour les préparatifs de mon départ.

Si j'étois malheureusement découverte,

poursuivie, arrêtée dans ma fuite & ramenée sur mes pas, on se croiroit doublement autorisé à me forcer de recevoir M. Solmes; & dans la confusion d'un accident si cruel, peut-être ne serois-je pas capable de la même résistance.

Mais, je me suppose arrivée à Londres, je n'y connois personne que de nom. Si je m'adresse aux marchands qui servent notre famille, il ne faut pas douter que ce ne soit à eux qu'on écrira d'abord, & qu'on ne les engage à me trahir. Que M. Lovelace découvre ma retraite, & qu'il rencontre mon frere, quels désastres n'en peut-il pas arriver, soit que je consente ou non à retourner au château d'Harlove.

Supposons encore que je puisse demeurer cachée; à quoi ma jeunesse & mon sexe ne m'exposeront-ils pas, dans cette grande & méchante ville, dont j'ignore les rues & les quartiers? A peine oserois-je sortir pour aller à l'église. Mes hôtes seront étonnés de la vie qu'ils me verront mener. Qui sait si je ne passerai pas pour une personne de caractere suspect, qui se dérobe pour éviter le châtiment de quelque mauvaise action.

Vous-même, ma chere, qui seriez seule informée de ma retraite, vous n'auriez pas un moment de repos: on observeroit tous vos mouvements & tous vos messages. Votre mere, qui n'est pas trop satisfaite aujourd'hui de notre correspondance, auroit alors raison de s'en offenser: & ne pourroit-il pas

s'élever entre vous des différents que je ne pourrois apprendre, sans en devenir plus malheureuse.

Si M. Lovelace venoit à découvrir ma demeure, le monde jugeroit de moi comme si j'avois pris actuellement la fuite avec lui. Se dispenseroit-il de me voir chez des étrangers ? Quel pouvoir aurois-je pour lui interdire les visites ? & son malheureux caractere, (l'insensé qu'il est !) n'est pas propre à mettre en bonne odeur une jeune fille qui cherche à se cacher. Enfin, dans quelque lieu, chez quelques personnes que je pusse trouver une nouvelle retraite, on le croiroit au fond du mystere ; & tout le monde lui en attribueroit l'invention.

Telles sont les difficultés que mon imagination ne peut séparer de ce plan. Dans la situation où je suis, elles seroient capables d'effrayer un caractere plus hardi que le mien. Si vous croyez, ma chere, qu'elles puissent être surmontées, prenez la peine de me rassurer par vos avis. Je sens bien que je ne puis embrasser aucun parti qui n'ait ses difficultés.

Si vous étiez mariée, ma chere amie, ce seroit alors que de votre part & de celle de M. Hickman, les asyles ne manqueroient pas à une malheureuse fille, qui faute d'un ami, d'un protecteur, est à demi perdue dans ses propres craintes.

Vous regrettez que je n'aie pas écrit à M. Morden, dès le commencement de mes

diſgraces ; mais pouvois-je m'imaginer que mes amis ne revinſſent pas par degrés, en reconnoiſſant mon antipathie pour M. Solmes ? J'ai eu néanmoins plus d'une fois la penſée de lui écrire : je me ſuis flattée en même temps que l'orage ſeroit diſſipé avant que je puiſſe récevoir ſa réponſe. J'ai remis mon deſſein de jour en jour, de ſemaine en ſemaine. Après tout, je puis craindre, avec autant de raiſon, de voir paſſer mon couſin dans le parti oppoſé, que pluſieurs de ceux que vous connoiſſez.

D'un autre côté, pour appeller au jugement d'un couſin, il falloit écrire avec chaleur contre un pere ; & puis je n'avois pas, comme vous le ſavez, une ſeule ame dans mes intérêts : ma mere même s'eſt déclarée contre moi. Il eſt certain que M. Morden auroit du moins ſuſpendu ſon jugement juſqu'à ſon retour. Peut-être ne ſe ſeroit-il pas hâté de revenir, dans l'eſpérance que le mal guériroit de lui-même. Mais s'il eût écrit, ſes lettres auroient été celles d'un médiateur, qui m'auroit conſeillé de me ſoumettre, & à mes amis de ſe relâcher : ou s'il avoit fait pencher la balance en ma faveur, on auroit compté pour rien ſes raiſons. Croyez-vous que, s'il arrivoit dans la diſpoſition de prendre ma défenſe, il fût lui-même écouté ? vous voyez quelle eſt la force de leur réſolution, & comment ils ont ſubjugué tous les eſprits par la crainte. Perſonne n'a la hardieſſe d'ouvrir la bouche en ma faveur. Vous ſavez que, par la vio-

lence avec laquelle mon frere pousse ses mesures, il se propose de me réduire sous le joug, avant le retour de mon cousin.

Mais vous me dites que pour gagner du temps, je dois avoir recours à la dissimulation, & feindre d'entrer dans quelque composition avec mes amis. Composer, dissimuler? Vous ne voudriez pas, ma chere, que mes efforts fussent employés à leur faire croire que j'entre dans leurs vues, lorsque je suis résolue de n'y entrer jamais. Vous ne voudriez pas que je cherchasse à gagner du temps, dans l'intention de les tromper. La loi défend de commetre un mal dont il peut résulter du bien. Voudriez-vous que j'en commisse un, dont le succès est incertain? Non, non, me préserve le ciel de penser jamais à me défendre, ou même à me sauver, aux dépens de la bonne foi, & par un artifice étudié!

Est-il donc vrai qu'il ne me reste pas d'autre moyen d'éviter un grand mal, que de me plonger dans un autre? Quelle étrange rigueur de mon sort! Priez pour moi, ma très-chere Nancy. Dans le trouble où je suis, à peine puis-je prier pour moi-même.



LETTRE LXXX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

Jeudi au soir.

LES alarmes dont je vous parlois hier au soir, & le langage obscur de Betty, n'avoient pas d'autre cause que celle dont je me suis défiée; c'est-à-dire, l'avis que M. Lovelace a trouvé le moyen de faire donner à ma famille de son *insolente* résolution; je ne puis la nommer autrement; & j'ai jugé dans le temps, qu'elle étoit aussi mal conçue pour ses propres intérêts, qu'elle doit paroître *insolente*; car a-t-il pu penser, comme Betty l'a fort bien observé, & vraisemblablement d'après ses maîtres, que des parents se laissassent ravir le pouvoir de disposer de leur fille, par un homme violent, qu'ils détestent, & qui ne peut avoir aucun droit de contester leur autorité, à moins qu'il ne prétendît l'avoir reçu de celle qui n'en a point sur elle-même? Combien cette extravagante *insolence* n'a-t-elle pas dû les irriter, sur-tout revêtue de toutes les couleurs dont mon frere est capable de l'embellir?

Le téméraire a prévalu effectivement sur un point, qui est de leur inspirer assez d'effroi pour leur faire abandonner le dessein de me conduire chez mon oncle: mais il

n'a pas prévu qu'il leur feroit naître un projet plus sûr & plus désespéré, qui m'a jettée moi-même dans l'excès du désespoir, & dont les suites ne répondront que trop, peut-être à sa principale vue, quoiqu'il mérite peu que le dénouement tourne si favorablement pour lui. En un mot, j'ai fait la plus téméraire démarche où je me sois engagée de ma vie. Mais je veux vous expliquer mes motifs, & l'action suivra d'elle-même.

Ce soir à six heures, ma tante est venue frapper à la porte de ma chambre, où je m'étois enfermée pour écrire. J'ai ouvert; elle est entrée; & sans me faire l'honneur de m'embrasser, elle m'a dit qu'elle venoit me voir encore une fois, mais contre son inclination, parce qu'elle avoit à me déclarer des résolutions de la derniere importance pour moi & pour toute la famille.

Eh! que pense-t-on à faire de moi, lui ai-je dit, en prêtant une extrême attention?

Vous ne serez pas menée chez votre oncle, mon enfant; cette nouvelle doit vous consoler. On voit la répugnance que vous avez pour ce voyage: vous n'irez pas chez votre oncle.

Vous me rendez la vie, Madame; (je ne pensois gueres à ce qui devoit suivre cette condescendance supposée:) votre promesse est un baume pour les plaies de mon cœur; & j'ai continué de bénir le ciel d'une si bonne nouvelle, me félicitant moi-même

de l'idée que mon pere ne pouvoit se résoudre à me pousser jusqu'à l'extrêmité. Ma tante m'a laissé quelque temps cette douce satisfaction par son silence.

Ecoutez, ma niece, a-t-elle repris enfin; il ne faut pas non plus que vous vous abandonniez trop à la joie. Ne soyez pas surprise, mon cher enfant.... Pourquoi me regardez-vous d'un air si tendre & si empressé? il n'en est pas moins sûr que vous serez Madame Solmes.

Je suis demeurée muette.

Elle m'a raconté alors qu'on avoit appris par des informations dignes de foi, qu'un certain brigand (elle m'a priée d'excuser ce terme) avoit attroupé d'autres gens de son espece, pour attendre sur le chemin mon frere & mes oncles, & pour m'enlever. Sûrement, m'a-t-elle dit, vous ne consentez pas à une violence, qui peut être suivie de quelque meurtre d'un côté ou de l'autre, & même des deux côtés.

Je ne cessois pas de garder le silence.

Votre pere, plus irrité qu'auparavant, a renoncé au dessein de vous envoyer chez votre oncle. Il est résolu de s'y rendre lui-même mardi prochain, avec votre mere: & pourquoi vous déguiser une résolution dont l'exécution est si proche? Il n'est pas question de disputer plus long-temps; c'est mercredi que vous donnerez la main à M. Solmes.

Elle a continué de me dire que les ordres étoient déjà donnés pour les permissions

eccléſiaſtiques ; que la cérémonie devoit être célébrée dans ma chambre, ſous les yeux de tous mes amis, à l'exception de mon pere & de ma mere, qui ſe propoſoient de ne revenir qu'après la célébration, & de ne me voir que ſur les bons témoignages qu'on leur rendroit de ma conduite.

Reconnoiſſez-vous, ma chere, les mêmes avis que j'ai reçus de Lovelace ?

Mon ſilence duroit encore, ou n'étoit interrompu que par de violents ſoupirs.

Elle n'a pas épargné les réflexions qu'elle a cru propres à me conſoler ; telles que de me repréſenter le mérite de l'obéiſſance ; de me dire que ſi je le deſirois, Madame Norton ſeroit préſente à la cérémonie ; que pour un caractere tel que le mien, le plaiſir de réconcilier mes amis, & de recevoir leurs félicitations, devoit l'emporter ſur un aveugle ſentiment de cœur, & ſur le goût ſenſuel de la figure : que l'amour étoit un effet paſſager de l'imagination, une chimere honorée d'un beau nom, lorſqu'il ne portoit pas ſur la vertu & les bonnes mœurs : qu'un choix auquel il avoit préſidé ſeul, étoit rarement heureux, ou ne l'étoit pas long-temps ; ce qui n'étoit pas fort ſurprenant, parce que le propre de cette folle paſſion étoit de groſſir le mérite de ſon objet, & d'en faire diſparoître les défauts, d'où il arrivoit qu'une intime familiarité le dépouillant de ſes perfections imaginaires, les deux parties demeuroient ſouvent étonnées de leur erreur,

& l'indifférence prenoit la place de l'amour : que les femmes donnoient trop d'avantage aux hommes & leur inspiroient trop de vanité, lorsqu'elles se reconnoissoient vaincues par le cœur; que cette préférence déclarée faisoit naître ordinairement l'insolence & le mépris; au lieu que dans un homme qui se croyoit obligé à sa femme des sentiments qu'elle prenoit pour lui, on ne voyoit ordinairement que de la reconnoissance & du respect.

Vous croyez, m'a-t-elle dit, que vous ne sauriez être heureuse avec M. Solmes : votre famille pense autrement. Et d'un autre côté elle ne doute pas que vous ne fussiez malheureuse avec M. Lovelace, dont on sait que les mœurs sont fort corrompues. Supposons qu'avec l'un ou l'autre, votre sort fût également de ne pas être heureuse : je vous demande si ce ne seroit pas pour vous une consolation extrême, de pouvoir penser que vous n'avez suivi que le conseil de vos parents; & quelle mortification ce seroit, au contraire, d'avoir à vous reprocher que votre malheur est votre propre ouvrage?

Si vous vous en souvenez, ma chere, cet argument est un de ceux par lesquels Madame Norton m'a le plus pressée.

Ces observations & quantité d'autres, qui m'ont paru dignes du bon sens & de l'expérience de ma tante, peuvent être appliquées à la plupart des jeunes filles qui s'opposent à la volonté de leurs parents. Mais

les sacrifices que j'ai offerts distinguent beaucoup ma situation, & doivent avoir un juste poids. Il m'étoit aisé de faire une réponse conforme à ce principe. Cependant, après tout ce que j'ai dit dans d'autres occasions, à ma mere, à mon frere, à ma sœur, & même à ma tante, j'ai senti l'inutilité des répétitions; & dans le mortel abattement où ses déclarations m'avoient jettées, quoiqu'il ne me fût pas échappé un mot de son discours, je ne me suis sentie ni le pouvoir ni la volonté de lui répondre. Si ses propres vues ne l'avoient pas portée d'elle-même à s'arrêter, je l'aurois laissée parler deux heures sans l'interrompre.

Elle m'observoit. J'étois assise, les yeux baignés de larmes, le visage couvert de mon mouchoir, & le cœur dans une oppression violente, qu'elle pouvoit remarquer au soulevement continuel de mon sein. Ce spectacle a paru la toucher. Quoi? ma chere, vous ne me dites rien? Pourquoi cette douleur noire & taciturne! Vous savez que je vous ai toujours aimée. Vous savez que je n'ai point d'intérêt à ce qu'on exige de vous. Pourquoi ne pas permettre à M. Solmes de vous raconter plusieurs traits, qui irriteroient votre cœur contre M. Lovelace? Vous en apprendrai-je quelques-uns? dites, ma chere; vous les apprendrai-je?

Je ne lui ai répondu encore que par mes larmes & par mes soupirs.

Eh bien! ma niece, on vous fera ce

récit dans la suite, lorsque vous serez mieux disposée à l'entendre; lorsque vous serez capable d'apprendre, avec joie, de quel danger vous êtes échappée. Ce sera une sorte d'excuse, pour la conduite que vous avez tenue à l'égard de M. Solmes avant votre mariage. Vous n'auriez jamais cru, direz-vous alors, qu'il y eût tant de bassesse dans l'ame de M. Lovelace.

J'étois transportée d'impatience & de colere, d'entendre supposer mon mariage comme une chose accomplie. Cependant j'ai continué de me taire. Je n'aurois pu parler avec modération.

Etrange silence ! a repris ma tante. Comptez, chere niece, que vos craintes sont infiniment plus grandes, avant le jour, qu'elles ne seront après. Mais ne vous offensez point de ce que je vais proposer : voulez-vous être assurée, par vos propres yeux, de la générosité extraordinaire des articles ? Vos lumieres sont fort au dessus de votre âge. Jettez un coup d'œil sur le contrat; oui, ma chere, lisez : il est au net, depuis quelque temps, & en état d'être signé. Votre pere m'a ordonné de vous l'apporter, & de le laisser entre vos mains. Il veut que vous le lisiez. On ne vous demande que de le lire, ma niece ; je n'y vois aucune difficulté, puisqu'il est au net depuis le temps où l'on n'étoit point encore sans espérance.

Aussi-tôt, elle a pensé me faire expirer de frayeur, en tirant de son mouchoir

quelques parchemins, qu'elle y avoit tenus cachés ; & se levant, elle les a placés sur ma commode. Un serpent qu'elle auroit fait sortir de son mouchoir, ne m'auroit pas causé plus d'horreur.

O ma très-chere tante (en détournant le visage, & levant les deux bras), cachez, cachez à mes yeux ces horribles écrits. Mais dites-moi, au nom de l'honneur, de la tendresse du sang, & de votre ancienne affection ; dites-moi s'ils sont absolument résolus, sans égard pour tout ce qui peut arriver, de me donner à l'objet de mon aversion.

Ma chere, je vous l'ai déjà dit : il est certain que vous aurez M. Solmes.

Non, Madame, je ne l'aurai pas. Cette violence, comme je l'ai répété mille fois, ne vient pas de mon pere dans l'origine. Je ne serai jamais à M. Solmes : c'est ma seule réponse.

Telle est néanmoins la volonté de votre pere : & quand je considére jusqu'où vont les bravades de M. Lovelace, qui a pris certainement la résolution de vous enlever à votre famille, je ne puis disconvenir qu'on n'ait raison d'être révolté contre une si odieuse tyrannie.

Eh bien ! Madame, je n'ai rien à dire de plus ; je suis au désespoir. Je ne connois plus rien qui soit capable de m'effrayer.

Votre piété, votre prudence, ma chere, & le caractere de M. Lovelace, joint à ses audacieux outrages, qui doivent vous

causes

causer autant d'indignation qu'à nous, rassurent parfaitement votre famille. Nous sommes sûrs d'un temps, où vous prendrez des idées fort différentes de la démarche que vos amis jugent nécessaire, pour faire échouer les vues d'un homme qui mérite si justement leur haine.

Elle est sortie. Je suis demeurée en proie à l'indignation autant qu'à la douleur; mais vivement irritée aussi contre M. Lovelace, qui par ses extravagantes inventions, met le comble à mes disgraces, m'ôte l'espoir de gagner du temps pour recevoir vos avis & les moyens de me rendre à Londres, & ne me laisse plus, suivant toute apparence, d'autre choix que de me jetter dans sa famille, ou d'être éternellement misérable avec M. Solmes. Cependant, je n'ai pas perdu la résolution d'éviter, s'il est possible, l'un & l'autre de ces deux maux.

J'ai commencé par sonder Betty (que ma tante s'est hâtée de faire monter; dans l'idée, comme je l'ai su de cette fille, qu'il n'y avoit pas de sûreté à me laisser à moi-même). Betty m'ayant paru informée de leurs desseins, je l'ai mise à toutes sortes d'épreuves, pour découvrir par ses réponses, s'il n'étoit pas du moins probable que mes larmes & mes ardentes prieres pussent faire suspendre la fatale conclusion. Elle m'a confirmé toutes les déclarations de ma tante; en se réjouissant, m'a-t-elle dit, avec toute la famille, de l'excellent prétexte que

le brigand donnoit lui-même pour me sauver à jamais de ses mains. Elle s'est étendue sur les nouveaux équipages qui sont ordonnés, sur la joie de mon frere & de ma sœur, qui s'est communiquée à tous les domestiques, sur les dispenses qu'on attend de l'Evêque, sur une visite que je dois recevoir du Docteur Lewin, ou d'un autre ecclésiastique qu'on ne lui a pas nommé, mais qui doit couronner l'entreprise; enfin sur d'autres préparatifs, avec tant de circonstances particulieres, qu'elles me font craindre qu'on ne pense à me surprendre, & que le jour ne soit bien moins éloigné que mercredi.

Ces éclaircissements ont augmenté mon inquiétude à l'excès. Je suis tombée dans une cruelle irrésolution. Que me reste-t-il, ai-je pensé un instant, que d'aller me jetter tout d'un coup sous la protection de Milady Lawrance! Mais aussi-tôt mon ressentiment, contre les belles inventions qui ont déconcerté abominablement mes projets, m'a fait passer à des résolutions contraires. A la fin, j'ai pris le parti de faire demander à ma tante, la faveur d'un nouvel entretien.

Elle est venue, je l'ai conjurée, dans les termes les plus pressants, de me dire si je ne pouvois pas espérer un delai de quinze jours.

Elle m'a déclaré que je ne devois pas me le promettre.

Huit jours, du moins! on ne me refusera pas huit jours.

Elle m'a dit qu'on pourroit me les accorder, si je voulois me lier à deux promesses; la premiere, de ne pas écrire une ligne hors de la maison, pendant cette semaine, parce qu'on me soupçonnoit toujours d'un commerce de lettres avec *quelqu'un*; l'autre, d'épouser M. Solmes à l'expiration du terme.

Impossible! impossible, me suis-je écriée avec une extrême chaleur. Quoi! je n'obtiendrai pas huit jours, sans une condition aussi horrible que la seconde.

Elle alloit descendre, m'a-t-elle dit, pour me faire connoître qu'elle ne m'imposoit pas d'elle-même des loix qui me paroissoient si dures. Elle est descendue; & je l'ai vue bientôt rentrer avec cette réponse: „ Voulois-je donner au plus vil de tous les hommes, l'occasion d'exécuter son sanglant système? il étoit temps de mettre une fin à ses espérances & à mon obstination: je fatiguois les spectateurs. On ne m'accordoit pas d'autre temps que jusqu'à mardi ou mercredi au plutard; à moins que je n'acceptasse les conditions auxquelles ma tante avoit eu la bonté de m'en offrir un plus éloigné.

Mon impatience m'a fait frapper la terre du pied. J'ai pris ma tante à témoin de l'innocence de mes actions & de mes sentimens, dans quelques malheurs que je fusse entraînée par cette violence, par cette barbare violence; c'est le nom que je lui donne, ai-je ajouté, quelles que puissent être les suites.

Elle a pris un ton plus sévere, pour me reprocher mon emportement, tandis que dans le même transport, j'ai demandé absolument la liberté de voir mon pere. Un traitement si barbare, ai-je répété, me met au-dessus de la crainte. Je lui dois la vie; voyons si je serai assez heureuse pour lui avoir obligation de ma mort.

Elle m'a déclaré naturellement, qu'elle ne répondoit pas de ma sûreté, si je paroissois devant lui. N'importe, ai-je répondu; & volant vers la porte, je suis descendue jusqu'à la moitié de l'escalier, résolue de me jetter à ses pieds, dans quelque lieu que je pusse le rencontrer. Ma tante est demeurée comme immobile d'effroi. En vérité, tous mes mouvements, pendant quelques minutes, avoient tenu de la frénésie. Mais entendant la voix de mon frere, qui parloit fort près de moi dans l'appartement de ma sœur, je me suis arrêtée, & ces deux mots sont venus distinctément jusqu'à moi: convenez, chere sœur, que cette aventure produit un effet charmant. En prêtant l'oreille, j'ai entendu aussi ma sœur: oui, oui, a-t-elle répondu, avec la joie du triomphe. Ne nous relâchons pas, a repris mon frere; le vilain est pris dans son propre piege: elle est à nous désormais. Soutenez seulement mon pere, lui a dit ma sœur; je me charge de ma mere. Ne craignez rien, a-t-il répliqué. Un éclat de rire, que j'ai pris pour une félicitation mutuelle & pour une raillerie qui se rapportoit à moi, m'a fait passer

de ma frénésie à des projets de vengeance. Ma tante ayant eu le temps de me joindre & de me prendre par la main, je me suis laissée reconduire à ma chambre, où elle s'est efforcée de m'appaiser. Mais le transport où elle m'avoit vue, s'étoit changé en sombres réflexions. Je n'ai pas fait la moindre réponse à toutes les maximes de patience & de soumission qu'elle m'a prêchées. Elle s'est alarmée de mon silence, jusqu'à demander ma parole, que je n'entreprendrois rien de violent contre moi-même. Je lui ai dit que j'espérois de la bonté du ciel, qu'il me préserveroit d'une si horrible extrêmité. Elle se disposoit à partir, mais je l'ai pressée d'emporter ses odieux parchemins, & me voyant déterminée à ne les pas garder, elle les a repris, en me disant que mon pere ne sauroit pas que j'eusse refusé de les lire, & qu'elle espéroit de moi plus de complaisance dans quelqu'autre temps qu'elle choisiroit mieux.

J'ai roulé dans ma tête, après son départ, ce que j'avois entendu de la bouche de mon frere & de ma sœur. Je me suis arrêtée sur leurs airs d'insulte & de triomphe. J'ai senti naître, dans mon cœur, une animosité que je n'ai pu vaincre. C'est le premier sentiment de cette nature que j'aie jamais éprouvé. En rassemblant toutes les circonstances, & si proche du jour redoutable, quel parti me restoit-il à prendre? Trouverez-vous que ce que j'ai fait puisse être excusé? Si je suis condamnée par ceux

qui ne connoissent pas l'excès de mes peines, ne serai-je pas justifiée du moins à vos yeux ? Si je ne le suis pas, je me crois fort malheureuse ; car voici ce que j'ai fait.

Après m'être promptement délivrée de Betty, j'ai écrit à M. Lovelace, pour lui faire savoir „ que toutes les violences dont „ j'étois menacée chez mon oncle doivent „ s'exécuter ici : que j'ai pris la résolution „ de me retirer chez l'une ou l'autre de ses „ deux tantes, c'est-à-dire, chez celle qui „ aura la bonté de me recevoir : en un „ mot, que si je n'étois pas arrêtée lundi „ par des obstacles invincibles, je me trou- „ verois entre quatre ou cinq heures après- „ midi, à la porte du jardin : que dans „ l'intervalle, il devoit m'apprendre de la- „ quelle de ces deux Dames je pouvois „ espérer de la protection ; mais que si „ l'une ou l'autre consentoit à me recevoir, „ j'exigerois absolument qu'il fît le voyage „ de Londres, ou qu'il se retirât chez son „ oncle ; qu'il ne me rendît aucune visite „ avant que j'eusse bien vérifié qu'il n'y „ avoit rien à me promettre de ma famille „ par les voies de la soumission, & que je „ ne pouvois obtenir la possession de ma „ terre, avec la liberté d'y vivre. J'ai ajouté, „ que s'il pouvoit engager une des Miss „ Montaigu à m'honorer de sa compa- „ gnie dans le voyage, je hasarderois plus „ tranquillement une démarche que mes „ malheurs mêmes ne me faisoient point „ envisager sans une extrême inquiétude,

„ & qui, malgré l'innocence de mes vues „
„ jetteroit sur ma réputation une tache „
„ qu'il me seroit peut-être impossible
„ d'effacer.

Tel est le sens de ma lettre. L'obscurité de la nuit ne m'a point empêché de descendre pour la porter au jardin, quoique dans un autre temps je n'eusse pas eu le courage de braver les ténebres; & je suis revenue sans avoir rencontré personne.

Après mon retour, il s'est offert à mon imagination tant de sujets d'alarmes & des pressentiments si terribles, que pour calmer un peu mon trouble, qui ne faisoit qu'augmenter, j'ai eu recours à ma plume, & je vous ai fait cette longue lettre. A présent, que je suis arrivée au principal sujet de mes agitations, je sens renaître mon épouvante avec mes réflexions. Cependant, que puis-je faire! je crois que la premiere chose que je ferai demain au matin, sera d'aller reprendre ma lettre. Cependant, que puis-je faire?

De peur qu'il ne leur prenne envie d'avancer un malheureux jour, qui ne viendra que trop tôt, je veux commencer à feindre que je me trouve fort mal. Hélas! Je n'aurai pas besoin d'artifice; je suis, en vérité, toute abattue, & d'une foiblesse qui m'attireroit de la pitié dans d'autres temps.

J'espere de porter cette lettre pour vous, demain au matin, en allant reprendre l'autre; si je la reprends, comme tous mes

pressentiments & toutes mes réflexions m'y portent.

Quoiqu'il soit près de deux heures, je suis tentée de descendre encore une fois, pour reprendre ma lettre. Les portes du jardin se ferment toujours à onze heures; mais je puis ouvrir facilement les fenêtres de la grande salle, qui donnent de plain-pied sur le parterre.

Cependant, d'où me vient cet excès d'inquiétude? Quand ma lettre partiroit, le pis aller seroit de savoir quelles seront les idées de M. Lovelace. La demeure de ses tantes n'est pas si proche, qu'il puisse recevoir immédiatement une réponse. Je puis faire difficulté de partir sans avoir reçu leur invitation. Je puis insister sur la nécessité d'être accompagnée d'une de ses cousines, comme je lui ai marqué que je le desirois; & peut-être ne lui sera-t-il pas aisé de me procurer cette faveur. Mille choses peuvent arriver, qui me fourniront du moins un prétexte pour quelque délai. Pourquoi donc ce trouble? N'est-il pas probable aussi que j'aurai demain le temps de reprendre ma lettre, avant qu'il s'attende à la trouver? Il avoue néanmoins que depuis plus de quinze jours, il passe les trois quarts de son temps autour de nos murs, sous divers déguisements; sans compter, que lorsqu'il n'est pas lui-même *de garde*, comme il le dit, un valet de confiance ne cesse pas de la faire à sa place.

Mais que penser de ces étranges pressentiments ! je pourrois, si vous me le conseillez, faire prendre le chemin de Londres au carrosse qui m'emmenera, & suivre le plan sur lequel je vous ai demandé votre opinion. Ce seroit vous épargner la peine de me procurer une voiture, & vous mettre à couvert aussi du soupçon d'avoir contribué à ma fuite.

J'attends votre avis, j'attends votre approbation. Il n'est pas besoin de vous faire considérer que le temps presse. Adieu, chere amie, Adieu !

LETTRE LXXXI.

Miss Clarisse Harlove, à Miss Howe.

Vendredi 7 d'Avril, à sept heures du matin.

MA tante Hervey, qui aime la promenade du matin, étoit au jardin, accompagnée de Betty, lorsque je me suis levée. La fatigue de tant de nuits que j'ai passées sans dormir, a rendu mon sommeil aujourd'hui fort pesant. Ainsi, ne pouvant éviter les yeux de ma tante, que j'avois apperçue par ma fenêtre, je n'ai pas eu la hardiesse de m'avancer plus loin que ma voliere, pour mettre au dépôt ma lettre de cette nuit. Je rentre chez moi, sans avoir pu trouver le moyen d'aller reprendre l'autre,

comme j'y suis toujours résolue. Mais j'espere encore qu'après la promenade de ma tante, il ne sera pas trop tard.

Il étoit deux heures passées, lorsque je me suis mise au lit. J'ai compté les minutes jusqu'à cinq. Ensuite, étant tombée dans un profond sommeil, qui a duré plus d'une heure, je me suis trouvé l'imagination remplie, à mon réveil, des horreurs du songe le plus noir & le plus funeste. Quoique je n'aie d'un songe que l'idée qu'on en doit avoir, je veux vous en faire le récit.

Il m'a semblé, que mon frere, mon „ oncle Antonin & M. Solmes, avoient for„ mé un complot pour se défaire de M. „ Lovelace, qui l'ayant découvert, & se „ persuadant que j'y avois trempé, avoit „ tourné contre moi toute sa rage. Je l'ai „ cru voir, l'épée à la main, qui les forçoit „ de quitter l'Angleterre. Ensuite, s'étant „ saisi de moi, il m'a menée dans un cimé„ tiere; & là, sans être touché de mes „ pleurs, de mes prieres & de mes protes„ tations d'innocence, il m'a plongé un „ poignard dans le cœur; il m'a jettée dans „ une profonde fosse, qui se trouvoit ou„ verte, entre deux ou trois carcasses à demi „ pourries: il s'est servi de ses propres mains, „ pour me couvrir de fange, & de ses pieds, „ pour affermir la terre en marchant sur „ moi.

Je me suis réveillée dans une terreur inexprimable, baignée d'une sueur froide, tremblante & souffrant toutes les douleurs d'une

mortelle agonie. Ces affreuses images ne sont pas encore sorties de ma mémoire.

Mais pourquoi m'arrêter à des maux imaginaires, lorsque j'en ai de si réels à combattre ! Ce songe est venu, sans doute, du trouble de mon imagination, dans laquelle il s'est fait un ridicule mêlange de mes inquiétudes & de mes craintes.

A huit heures.

Ce Lovelace, ma chere, a déja la lettre. Quelle étrange diligence ! je souhaite que ses intentions soient louables, puisqu'elles lui coûtent tant de peine ; & j'avoue même, que je serois fâchée qu'il en prît moins. Cependant je le voudrois à cent lieues d'ici. Quel avantage ne lui ai-je pas donné sur moi !

A présent que ma lettre est hors de mes mains, je sens croître mon inquiétude & mon regret. J'avois douté jusqu'à ce moment si elle devoit partir ; il me semble maintenant que j'aurois dû la reprendre. Me reste-t-il une autre voie, néanmoins, pour me garantir de Solmes ? Mais quelle imprudence n'aura-t-on pas à me reprocher, si je m'engage dans les démarches où cette lettre doit me conduire.

Ma plus chere amie, dites-moi si vous me croyez coupable ! Mais non : si vous croyez que je le sois, ne me le dites pas. En me supposant condamnée de tout le monde, je trouverai de la consolation à m'imaginer que je ne le suis pas de vous. C'est la pré-

miere fois que je vous ai priée de me flatter. N'est-ce pas une marque que je suis coupable, & que la vérité m'épouvante? *Ah!* dites-moi..... mais non, ne me dites pas si vous me jugez coupable.

Vendredi, à onze heures.

Ma tante m'a rendu une nouvelle visite. Elle m'a déclaré d'abord, que mes amis me croient toujours en correspondance avec M. Lovelace; ce qui est visible, m'a-t-elle dit, par les discours qui lui échappent, & qui font assez connoître qu'il est informé de plusieurs circonstances qui se passent dans le sein de la famille, souvent même au moment qu'elles sont arrivées.

Quoique je n'approuve rien moins que la méthode qu'il emploie pour se procurer ces informations, vous comprenez bien, ma chere amie, qu'il ne seroit pas prudent de me justifier par la ruine d'un valet corrompu; sur-tout, lorsque je n'ai aucune part à sa trahison par mon consentement: ce seroit m'exposer à voir découvrir ma propre correspondance, & me ravir par conséquent toute espérance de me dérober à Solmes. Cependant, il y a beaucop d'apparence que cet agent de M. Lovelace joue le double entre mon frere & lui. Comment se figurer autrement, que ma famille puisse être si-tôt informée des discours & des menaces dont ma tante m'a fait le récit?

Je l'ai assurée, qu'en supposant même que toutes les voies ne m'eussent pas été fer-

nées pour les correspondances, la seule confusion du traitement que je recevois ne me permettroit pas d'en informer M. Lovelace; que pour lui communiquer des détails de cette nature, il faudroit que je fusse avec lui dans des termes, qui l'exciteroient peut-être à faire quelques visites auxquelles je ne pouvois penser sans une extrême frayeur. Personne n'ignoroit, lui ai-je dit, que je n'avois aucune communication avec les domestiques, à l'exception de Betty Barnes; parce que, malgré la bonne opinion que j'avois d'eux, & quoique persuadée qu'ils seroient disposés à me servir, s'ils avoient la liberté de suivre leurs inclinations, les loix séveres qu'on leur avoit imposées me les faisoient éviter, depuis le départ de mon Hannah, dans la crainte de nuire à leur fortune en les exposant à se faire honteusement congédier. C'étoit par conséquent entre eux-mêmes que mes amis devoient chercher l'explication des intelligences de M. Lovelace. Mon frere ni ma sœur, comme je le savois de Betty, qui en faisoit un sujet d'éloge pour leur sincérité, ni peut-être leur favori, M. Solmes, ne faisoient point assez d'attention devant qui leur haine éclatoit, lorsqu'ils parloient de lui, ou de moi, qu'ils affectoient de joindre à lui dans leurs emportements.

Il étoit fort naturel, m'a répondu ma tante, de faire tomber le soupçon sur moi, du moins pour une partie du mal. Dans l'opinion que je souffrois injustement, si ce

n'étoit pas à lui que j'avois adressé mes plaintes; j'avois pu les écrire à Miss Howe; ce qui revenoit peut-être au même. On savoit que Miss Hovve s'expliquoit aussi librement que M. Lovelace sur toute la famille. Il falloit bien qu'elle eût appris de quelqu'un tout ce qui s'y étoit passé. C'étoit cette raison qui avoit déterminé mon pere à précipiter la conclusion, pour éviter les suites fatales d'un plus long retardement.

Je m'apperçois, a-t-elle continué, que vous allez me répondre avec chaleur. (Je m'y disposois effectivement) Pour moi; je suis sûre que si vous écrivez, il ne vous échappe rien qui soit capable d'enflammer ces esprits violents. Mais ce n'est pas l'objet particulier de ma visite.

Il ne peut vous rester, ma niece, aucun doute que votre pere ne veuille être obéi. Plus il vous trouve de résistance à ses ordres, plus il se croit obligé de faire valoir son autorité. Votre mere me charge de vous dire, que si vous voulez lui donner la moindre espérance de soumission, elle est disposée à vous recevoir à ce moment dans son cabinet, tandis que votre pere est allé faire un tour de promenade au jardin.

Etonnante persévérance! me suis-je écriée. je suis lasse de ces éternelles déclarations, qui ne changent rien à mes disgraces; & je m'étois flattée qu'après avoir expliqué si nettement mes résolutions, je ne serois plus exposée à d'inutiles instances.

Vous ne m'entendez pas, a-t elle repris,

en mettant plus de gravité dans ses yeux. Jusqu'à présent, les prieres & les instances ont été employées sans fruit, pour vous inspirer une soumission qui auroit fait le bonheur de tous vos amis : le temps en est passé. Il est décidé, comme la justice le demande, que votre pere sera obéi. On vous accuse sourdement d'avoir quelque part au dessein que M. Lovelace a formé de vous enlever. Votre mere refuse de le croire ; elle veut vous assurer de la bonne opinion qu'elle a de vous. Elle veut vous dire qu'elle vous aime encore, & vous expliquer ce qu'elle attend de vous dans l'occasion qui s'approche. Mais, pour ne pas s'exposer à des oppositions qui ne feroient que l'irriter, elle voudroit être sûre que vous descendrez dans la résolution de faire de bonne grace, ce qu'il faut que vous fassiez, de bonne grace ou non. Elle se propose aussi de vous donner quelques avis sur la conduite que vous aurez à tenir pour vous réconcilier avec votre pere & avec toute la famille. Voulez-vous descendre Miss, ou ne le voulez-vous pas ?

Je lui ai dit, qu'après un si long bannissement, je m'estimerois heureuse de paroître aux yeux de ma mere ; mais que je ne pouvois le desirer à cette condition.

Est-ce là votre réponse, Miss ?

Je n'en ai pas d'autre à faire, Madame. Jamais je ne serai à M. Solmes. Il est cruel pour moi, d'être si souvent pressée sur le même sujet ; mais je ne serai jamais à cet homme-là.

Elle m'a quittée d'un air chagrin. Je n'y fais aucun remede. Tant d'efforts, continuellement redoublés, ont lassé ma patience. J'admire que celle de mes persécuteurs ne paroisse pas s'épuiser. Si peu de variation dans leurs sentiments ! Une constance, dont il n'y a d'exemple que pour mon malheur !

Je vais porter cette lettre au dépôt : & je ne veux pas différer un moment, parce que Betty s'est apperçue que j'avois écrit. L'impertinente a pris une serviette, dont elle a trempé le coin dans l'eau ; & me la présentant d'un air railleur : Miss, puis-je vous offrir .... Quoi donc ? lui ai-je dit. Seulement, Miss, un doigt de votre main droite, s'il vous plaît d'y faire attention. En effet, j'avois un doigt taché d'encre. Je me suis contentée de jetter sur elle un regard dédaigneux, sans lui répondre. Mais dans la crainte de quelque nouvelle recherche, je prends le parti de fermer ma lettre.

CL. HARLOVE.



LETTRE LXXXII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOWE.

Vendredi à 1 heure.

JE reçois une lettre de M. Lovelace, pleine de transports de vœux & de pro-

messes ; vous l'aurez avec celle-ci. Il m'engage sa parole pour la protection de sa tante Lawrance, pour la compagnie de Miss Charlotte Montaigu. Je ne dois penser, dit-il, qu'à m'affermir dans mes résolutions, & à recevoir personnellement les félicitations de sa famille. Mais vous verrez avec quelle présomption il en conclut déjà que je suis à lui.

Le carrosse à six chevaux se trouvera ponctuellement au lieu qu'il a proposé. A l'égard des craintes qui m'alarment si vivement pour ma réputation, vous admirerez la hardiesse de ses raisonnements. Ce n'est pas de générosité que je l'accuse de manquer, si je devois être à lui, ou si je lui avois donné lieu de croire que j'y pense ; mais je m'en suis bien gardée.

Qu'un pas en amene facilement un autre, avec ce sexe audacieux & suborneur ! Qu'une jeune personne, qui donne à un homme la moindre espece d'encouragement, est bientôt emportée au delà de ses intentions & trop loin pour revenir jamais sur ses pas ! Vous vous imagineriez, sur ce qu'il m'écrit, que je l'ai mis en droit de croire que mon aversion pour M. Solmes vient du penchant que j'ai pour lui.

Ce qu'il y a de terrible, c'est qu'en comparant les avis de son espion (quoiqu'il paroisse ignorer le jour) avec les assurances que je reçois de ma tante, j'y trouve une cruelle confirmation que si je demeure ici plus long-temps, il ne reste aucune espérance

que je puisse éviter d'être à M. Solmes. Je commence à douter si je n'aurois pas fait mieux d'aller chez mon oncle ; j'aurois du mois gagné du temps.

Voilà le fruit de ses admirables inventions. Il ajoute „ que je serai satisfaite de „ toutes ses mesures ; que nous ne ferons rien „ sans delibération ; qu'il sera soumis à tou- „ tes mes volontés & que je dirigerai tou- „ tes les siennes : „ langage, comme j'ai dit, d'un homme qui se croit sûr de moi. Cependant ma réponse est à peu près dans ces termes : „ que malgré le dessein où „ je suis de recourir à la protection de „ sa tante, comme il reste trois jours jus- „ qu'à mardi, & qu'il peut arriver quelque „ changement de la part de mes amis & „ de M. Solmes, je ne me crois pas abso- „ lument liée par ma derniere lettre, ni „ dans l'obligation de lui expliquer les „ motifs de ma conduite, si j'abandonne „ cette résolution ; qu'il me paroît nécessaire „ de l'avertir aussi, qu'en me mettant sous „ la protection de sa tante, s'il se figure „ que mon intention soit de me livrer direc- „ tement à lui, c'est une erreur à laquelle je „ le prie de renoncer, parce qu'il reste „ quantité de points sur lesquels je veux „ être satisfaite & divers articles qui deman- „ dent d'être éclaircis, avant que je puisse „ écouter d'autres propositions ; qu'il doit „ s'attendre, en premier lieu, que je n'épar- „ gnerai rien pour me réconcilier avec mon „ pere, & pour lui faire approuver mes

„ démarches futures ; aussi déterminée
„ à me gouverner entiérement par ses
„ ordres, que si je n'avois pas quitté sa
„ maison ; que s'il peut s'imaginer que je
„ ne me réserve pas cette liberté, & qu'il
„ ait à se promettre de ma fuite quelque
„ avantage dont il n'auroit pu se flatter
„ autrement, je suis résolue de demeurer où
„ je suis, & de risquer l'événement ; dans
„ l'espérance que mes amis accepteront enfin
„ l'offre tant de fois répetée, de ne me
„ marier jamais sans leur consentement.

Je vais me hâter de porter cette lettre. Si près des instants critiques, je suis persuadée qu'il ne me fera pas attendre long-temps sa réponse.

Vendredi, à 4 heures.

Je suis bien éloignée d'être en bonne santé : mais je crois devoir affecter de paroître un peu plus malade que je ne la suis. C'est un acheminement au délai que je me flatte encore d'obtenir ; & si je l'obtiens, ne doutez pas que toutes mes autres mesures ne soient aussi-tôt suspendues.

Betty a déjà publié que je suis fort indisposée. Cette nouvelle n'excite la pitié de personne. Il semble que je sois devenue l'objet de l'aversion commune, & qu'ils seroient tous charmés de me voir morte. En vérité, je le crois ! On entend dire à l'un ; qu'a donc cette perverse créature ? à l'autre ; est-elle malade d'amour ?

J'étois dans un cabinet du jardin, où le froid m'a saisie, & j'en suis revenue avec un tremblement qui ressembloit beaucoup à la fievre. Betty, qui l'a remarqué, en a fait le récit à ceux qui ont voulu l'entendre: „ Oh! le mal n'est pas grand. Laissez-„ la trembler; le froid ne sauroit lui nuire. „ L'opiniâtreté sera sa défense. C'est une „ cuirasse pour les filles amoureuses, quel-„ que délicate que soit leur constitution. „. Voilà les discours d'un frere cruel! Ils sont entendus tranquillement par les plus chers amis d'une infortunée, pour qui l'on craignoit, il y a peu de mois, le souffle du moindre vent!

Il faut avouer que la mémoire de Betty est admirable dans ces occasions. Ceux dont elle rapporte les termes peuvent être sûrs qu'il ne s'en perd pas une syllabe. Elle répéte jusqu'à leur air, & l'on n'est pas embarrassé à deviner de qui vient telle ou telle dureté.

Vendredi, à 6 heures.

Ma tante, qui passe encore la nuit ici, ne fait que me quitter. Elle est venue m'apprendre le résultat des nouvelles délibérations de mes amis.

Mercredi au matin ils doivent s'assembler tous; c'est-à-dire, mon pere, ma mere, mes oncles, elle-même & mon oncle Hervey; mon frere & ma sœur, comme de raison. La bonne Madame Norton doit en être aussi. Le Docteur Levvin se trouvera au

château pour m'exhorter apparemment, si l'occasion le demande : mais ma tante n'a pu me dire s'il sera de l'assemblée, ou s'il attendra qu'on le fasse appeller.

Lorsque ce redoutable tribunal aura pris séance, la pauvre prisonniere doit être amenée par Madame Norton, qui m'aura donné d'avance les instructions qu'on lui aura dictées, pour me rappeller les devoirs d'une fille qu'on suppose que j'ai tout-à-fait oubliés. Ma tante ne m'a point caché qu'on se croit sûr du succés. On est persuadé, dit-elle, que je ne puis avoir le cœur assez endurci pour résister aux décisions d'une cour si respectable, quoique j'aie soutenu en particulier les efforts du plus grand nombre, d'autant plus que mon pere se propose de me traiter avec beaucoup de condescendance. Mais quelles bontés de mon pere même, peuvent jamais m'engager au sacrifice qu'on attend de moi ?

Cependant je prévois que mes esprits se soutiendront mal, lorsque je verrai mon pere à la tête de l'assemblée. Je m'attendois bien à la vérité, que mes épreuves ne finiroient pas sans que j'eusse paru devant lui ; mais c'est un de ces dangers dont toute la force ne se fait sentir qu'à leur approche.

On espere de moi, dit ma tante, que mardi au soir, ou peut-être plutôt, je consentirai de bonne grace à signer les articles, & que par cette premiere démarche, l'as-

ſemblée ſolemnelle de tous mes amis deviendra un jour de fête. On doit m'envoyer les permiſſions eccléſiaſtiques, & m'offrir encore une fois la lecture des articles, afin qu'il ne me reſte aucun doute de l'exécution. Elle m'a fait entendre que ce ſeroit mon pere lui-même qui m'apporteroit les articles à ſigner.

O ma chere! quelle épreuve que celle-ci! Comment refuſerai-je à mon pere (mon pere! que je n'ai pas vu depuis ſi long-temps! qui joindra peut-être la priere aux ordres & aux menaces!) comment lui refuſerai-je d'écrire mon nom!

On eſt ſûr, dit-elle, qu'il ſe machine quelque choſe du côté de M. Lovelace, & peut-être du mien, & mon pere me porteroit plutôt au tombeau, que de me voir jamais la femme de cet homme-là.

Je lui ai repréſenté que ma ſanté n'eſt pas bonne; que la ſeule appréhenſion de ces terribles extrêmités me cauſoit déja des peines inſupportables; qu'elles ne feroient qu'augmenter à meſure que le temps approcheroit, & que je craignois de me trouver fort mal.

On étoit préparé, m'a-t-elle dit, à ces petits artifices; & je pouvois compter qu'ils ne feroient utiles à rien.

Les artifices, ai-je répété; & c'eſt de la bouche de ma tante Hervey que j'entends cette cruelle expreſſion!

Après tout, ma chere, a-t-elle répondu,

Prenez-vous tous vos amis pour des dupes? Ne voient-ils pas comment vous affectez de faire entendre des soupirs, & de prendre un air abattu dans la maison; comment vous penchez la tête; quelle lenteur vous mettez dans votre marche, en vous appuyant tantôt contre le mur, tantôt contre le dos d'une chaise, lorsque vous croyez être apperçue! (C'est une accusation, ma chere Miss Hovve, qui ne peut venir que de mon frere ou de ma sœur, pour jetter sur moi l'odieuse tache de l'hypocrisie: je ne suis pas capable d'un artifice si bas:) mais vous n'êtes pas plutôt dans une allée du jardin, ou vers le mur de votre basse-cour, que vous croyant hors de la vue de tout le monde, on vous voit doubler le pas avec une légéreté surprenante.

Je me haïrois moi-même, lui ai-je dit, si j'avois pu m'abaisser à cette honteuse ruse: & je ne serois pas moins insensée que méprisable; car n'ai-je pas assez éprouvé que le cœur de mes amis est incapable de se laisser attendrir par des motifs beaucoup plus touchants? Mais vous verrez ce que je deviendrai mardi.

On ne vous soupçonne pas, ma niece, d'un dessein violent contre vous-même. Le ciel vous a fait la grace d'être élevée dans d'autres principes.

J'ose m'en flatter, Madame; mais les violences que j'ai essuyées, & celles dont je suis menacée, suffisent pour affecter mes forces: & vous vous appercevrez que je

n'aurai besoin ni de cette malheureuse ressource, ni d'aucun artifice.

Il ne me reste qu'une chose à vous dire, ma chere niece; c'est qu'en bonne santé ou non, vous serez mariée, probablement, mercredi au soir. Mais j'ajouterai, quoique sans commission, que M. Solmes s'est engagé, si vous l'en priez comme d'une faveur, de vous laisser chez votre pere, après la cérémonie, & de retourner chez lui chaque jour au soir; jusqu'à ce que vous ayiez ouvert les yeux sur votre devoir, & que vous ayiez consenti à prendre un autre nom. On s'est déterminé à vous accorder cette grace, parce qu'on sera tranquille alors de la part de Lovelace, dont les desirs s'éteindront sans doute avec l'espérance.

Que répondre à cette affreuse déclaration! Je suis demeurée muette.

Voilà, chere Miss Hovve, voilà ceux qui m'ont traitée de fille romanesque! Voilà l'ouvrage de deux têtes prudentes; celles de mon frere & de ma sœur, qui ont réuni toutes leurs lumieres! Cependant ma tante m'a dit que c'est la derniere partie de ce plan qui a déterminé ma mere. Jusqu'alors elle avoit exigé que sa fille ne fût pas mariée malgré elle, si la force de sa douleur ou de son aversion paroissoit capable d'altérer sa santé.

Ma tante s'est efforcée plusieurs fois d'excuser une violence si déclarée, par certaines informations qu'on prétend avoir reçues de divers complots de M. Lovelace,

lace, (*) qui sont prêts d'éclater. C'est une contre-ruse, disent-ils, par laquelle ils prétendent renverser tous ses desseins.

Vendredi, à 9 heures du soir.

Quel conseil me donnerez-vous, ma chere! Vous voyez combien ils sont déterminés. Mais comment puis-je espérer de recevoir assez-tôt vos avis, pour en tirer du secours dans mes irrésolutions?

Je reviens du jardin, où j'ai déjà trouvé une nouvelle lettre de M. Lovelace. Il semble qu'il n'ait point d'autre habitation que le pied de nos murs. Je ne puis me dispenser de lui faire savoir si je persiste dans le dessein de m'échapper mardi. Lui marquer que j'ai changé de sentiment, lorsque toutes les apparences sont si fortes contre lui, & plus fortes en faveur de Solmes que dans le temps où j'ai cru la fuite nécessaire, n'est-ce pas me rendre coupable de ma propre infortune, si je suis forcée d'épouser cet homme odieux? Et s'il arrive quelque accident tragique de la rage & du désespoir de M. Lovelace, n'est-ce pas sur moi qu'on fera tomber le reproche? Ajoutez qu'il y a tant de générosité dans ses offres! D'un autre

(*) On a vu dans une de ses lettres, & la suite fera voir encore mieux, qu'il employoit toute son adresse pour leur causer de fausses alarmes, dans la vue de rendre leurs persécutions plus pressantes contre Miss Clarisse, & de les faire servir ainsi au succès de ses propres vues.

côté, néanmoins, m'exposer à la censure du public, comme une imprudente créature! Mais il me fait assez entendre que j'y suis déjà livrée. A quoi me résoudre! Plût au ciel que mon cousin Morden.... Mais! hélas! que servent les souhaits!

Je veux réduire en substance la lettre de M. Lovelace. Mon dessein est de vous envoyer la lettre même, lorsque j'y aurai fait réponse; mais je ne me presserai pas de la faire, dans l'espérance de trouver quelque prétexte pour me rétracter. Cependant, vous seriez moins en état de me donner un bon conseil dans cette crise de mon sort, si vous n'aviez pas sous les yeux tout ce qui appartient aux circonstances.

Il me demande pardon de l'air de confiance que je lui ai reproché. „ C'est l'effet, „ dit-il, d'un transport qui n'a point de „ bornes; mais il se soumet sans réserve à „ mes volontés. „ Les alternatives & les propositions ne lui manquent pas. „ Il offre de „ me conduire directement chez Milady „ Lawrance, & si je l'aime mieux, à ma „ propre terre, où Milord M.... me promet „ sa protection. (Il ignore, ma chere, les „ raisons qui me font rejetter cet avis inconsidéré.) Dans l'un ou l'autre cas, aussi„ tôt qu'il me verra sans danger, il partira „ pour Londres, ou pour tout autre lieu. Il „ n'approchera point de moi sans ma per„ mission, & sans avoir satisfait à tous les „ points sur lesquels il me reste des doutes.
„ Me conduire chez-vous, ma chere,

„ est une autre de ses alternatives. Il ne
„ doute pas, dit-il, que votre mere ne con-
„ sente à me recevoir ; ou s'il se trouve quel-
„ que difficulté, de la part de votre mere,
„ de la vôtre ou de la mienne, il me mettra
„ sous la protection de M. Hickman, qui
„ s'empressera sans doute de plaire à Miss
„ Hovve ; & l'on publiera que je suis partie
„ pour Bath, pour Bristol, pour me rendre
„ en Italie auprès de M. Morden : on publie-
„ ra tout ce que je voudrai qu'on publie.

„ Si j'ai plus d'inclination pour Londres,
„ il propose de m'y conduire secrétement,
„ & de m'y procurer un logement commode,
„ où je serai reçue par ses deux cousines
„ *Montaigu*, qui ne me quitteront pas un
„ moment, jusqu'à ce que les affaires soient
„ ajustées à mon gré, & que la réconcilia-
„ tion soit heureusement terminée. Toutes
„ les insultes qu'il a reçues de ma famille,
„ ne l'empêcheront pas d'y contribuer de
„ toutes ses forces.

„ Il propose cette variété de mesures à
„ mon choix, parce qu'étant si pressé par
„ le temps, il n'y a pas d'apparence qu'il
„ puisse recevoir assez tôt une lettre d'in-
„ vitation, de la propre main de Milady
„ Lavvrance, à moins que lui-même il ne
„ prenne la poste, pour se rendre chez elle
„ avec la derniere diligence : mais dans une
„ conjoncture si délicate où il ne peut se
„ reposer sur personne de l'exécution de
„ mes ordres, il est impossible qu'il s'é-
„ loigne.

„ Il me conjure, du ton le plus solem-
„ nel, si je ne veux pas le jetter dans l'ex-
„ cès du désespoir, d'être ferme dans ma
„ résolution.

„ Cependant, loin de menacer ma famille
„ ou Solmes, si je change de dessein, il est
„ persuadé, m'assure-t-il respectueusement,
„ que ce changement ne peut arriver que
„ par des raisons dont la justice l'obligera
„ d'être satisfait; telles, espere-t-il, qu'une
„ parfaite certitude de me voir libre dans
„ mes inclinations. Alors il prendra le parti
„ d'une soumission absolue; & tous ses efforts
„ se tourneront à mériter mon estime &
„ celle de ma famille, par la régularité de
„ sa conduite. „

„ En un mot, il proteste solemnellement
„ que son unique vue, dans les circonstances
„ présentes, est de me délivrer de ma pri-
„ son, & de me rendre la liberté de suivre
„ mon penchant, dans un point qui inté-
„ resse essentiellement le bonheur de ma
„ vie. Il ajoute que l'espérance même dont
„ il se flatte, de m'appartenir quelque jour
„ par des nœuds sacrés, son propre hon-
„ neur & celui de sa famille, ne lui permet-
„ tent pas de me faire la moindre proposi-
„ tion qui ne s'accorde avec mes plus scru-
„ puleuses maximes; que, pour la tranquil-
„ lité de mon esprit, il seroit à desirer pour
„ lui, de pouvoir obtenir ma main dans des
„ conjonctures plus heureuses, où je n'eusse
„ rien à redouter de la violence de mes
„ amis; mais qu'avec un peu de connoissan-

„ ce du monde, il est impossible de s'imaginer que leur conduite n'ait pas attiré „ sur eux les censures qu'elle mérite, & que „ la démarche, dont je me fais un si grand „ scrupule, ne soit généralement attendue, „ comme la suite juste & naturelle du traitement qu'ils me font essuyer. „

Je crains qu'il n'y ait que trop de vérité dans cette remarque, & que si M. Lovelace n'ajoute pas tout ce qu'il pourroit dire là-dessus, je n'en aie l'obligation à sa politesse. Je ne doute nullement que je ne sois devenue le sujet de tous les entretiens, dans la moitié de la province, & que mon nom n'y passe peut-être en proverbe. Si j'ai ce malheur, je tremble d'en être au point de ne pouvoir rien faire, qui me déshonore plus que je ne le suis déjà par une indiscrete persécution. Que je tombe au pouvoir de Solmes ou de Lovelace, ou de tout autre mari, je ne me laverai jamais de ma captivité & du rigoureux traitement dont une famille entiere m'a comme imprimé le sceau; du moins, ma chère, dans ma propre imagination.

Si j'appartiens quelque jour à l'éminente famille, qui paroît n'être pas encore sans quelque estime pour moi, je souhaite qu'il ne s'y trouve personne qui prenne occasion de ma disgrace pour me regarder d'un autre œil. Alors, peut-être, je serai obligée à M. Lovelace, s'il n'entre pas dans les mêmes sentiments. Voyez-vous, ma chere amie, à quel point ce cruel traitement m'humilie!

Mais peut-être étois-je trop exaltée auparavant !

Il conclut par des instances redoublées, pour obtenir de moi une entrevue, qu'il demande dès cette nuit, s'il est possible. „ C'est un honneur, dit-il, qu'il sollicite „ avec d'autant plus de confiance, que je „ lui ai déjà permis de l'espérer deux fois. „ Mais, soit qu'il l'obtienne, ou que de „ nouvelles raisons me portent à le refuser, „ il me supplie de choisir une des alterna- „ tives qu'il me propose, & de demeurer „ ferme dans la résolution de m'échapper „ mardi prochain, si je n'ai pas les plus „ solides assurances d'une paix & d'une „ liberté bien établies.

Enfin, il renouvelle tous ses vœux, toutes ses promesses, avec des expressions si fortes, que son propre intérêt, l'honneur de ses proches, & leur favorable disposition pour moi, se réunissant pour éloigner toutes les défiances, il ne peut me rester aucun doute de sa sincérité.



LETTRE LXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOWE.

Samedi 8 d'Avril, à 8 heures du matin.

SI vous me trouverez blâmable, ou non, c'est ce que je ne puis dire : mais j'ai confirmé, par une lettre, ma premiere résolution, de partir mardi prochain, à la même heure, s'il est possible, que j'avois marquée dans ma lettre précédente. N'ayant point gardé de copie, voici mes termes, qui me sont fort présents.

Je lui avoue sans détour „ qu'il ne me „ reste plus d'autre voie, pour éviter l'exé„ cution du projet déterminé de mes amis, „ que de quitter cette maison avec son assis„ tance. „

Je n'ai pas prétendu me faire un mérite auprès de lui d'une déclaration si formelle; car j'ajoute, avec la même franchise „ que „ si je pouvois me donner la mort sans „ un crime irrémissible, je la préférerois à „ une démarche qui sera condamnée du „ monde entier, si je n'en trouve pas la „ condamnation dans mon propre cœur.

Je lui dis „ que dans la crainte d'être „ soupçonnée, je ne tenterai point d'em„ porter d'autres habits que ceux que j'au„ rai sur moi : que je dois m'attendre à me

„ voir refuser la possession de ma terre;
„ mais que dans quelques extrêmités que
„ je puisse tomber, je ne me déterminerai
„ jamais à réclamer la justice contre mon
„ pere ; de sorte que la protection dont
„ je lui serai redevable, ne doit être accor-
„ dée qu'à l'infortune : que j'ai trop d'or-
„ gueil, néanmoins, pour penser jamais au
„ mariage, sans une fortune qui puisse me
„ mettre sur un pied d'égalité avec le mari
„ que le ciel me destine, & me dispenser
„ des obligations de cette nature : que par
„ conséquent mon départ ne lui donnera pas
„ d'autres espérances que celles qu'il avoit
„ déja ; & qu'en toutes sortes de sens je me
„ réserve le droit d'accepter ou de refuser
„ ses soins suivant l'opinion que je prendrai
„ de ses sentiments & de sa conduite.

Je lui dis „ que le parti qui me con-
„ vient le mieux est de choisir une maison
„ particuliere dans le voisinage de Milady
„ Lawrance, mais différente de la sienne ;
„ afin qu'il ne paroisse pas dans le mon-
„ de que j'ai cherché un asyle dans sa fa-
„ mille, & que cette raison ne devienne
„ point un obstacle à ma réconciliation :
„ que je ferai venir, pour me servir, Han-
„ nah, mon ancienne femme de chambre,
„ & que Miss Howe sera seule dans le secret
„ de ma retraite : que pour lui, il me quit-
„ tera sur le champ, pour se rendre à
„ Londres, ou dans quelque terre de son
„ oncle, & que se bornant, comme il l'a
„ promis, à un simple commerce de lettres,

„ il n'approchera point de moi sans ma „ permission ;

„ Que si je me trouve dans le danger „ d'être découverte, ou enlevée par la force, „ je me jetterai alors sous la protection de „ celle de ses deux tantes qui voudra me „ recevoir ; mais dans le cas seulement d'une „ nécessité absolue, parce qu'il sera tou- „ jours plus avantageux, pour ma répu- „ tation, d'employer du fond de ma retraite „ une seconde ou une troisieme main pour „ me réconcilier avec mes amis, que de trai- „ ter avec eux d'une maniere éclatante :

„ Que je ne veux pas néanmoins lui de- „ guiser, que si dans ce traité mes amis „ insistent sur l'exclusion absolue de ses espé- „ rances, je m'engagerai à les satisfaire ; „ pourvû que de leur part ils me laissent la „ liberté de lui promettre, qu'aussi long- „ temps qu'il sera au monde sans prendre „ d'un autre côté les chaînes du mariage, „ je n'accepterai point la main d'un autre „ homme : que c'est un retour auquel je suis „ portée d'inclination pour toutes les peines „ qu'il s'est données & pour les mauvais „ traitements qu'il a soufferts à mon occa- „ sion ; quoiqu'il doive se rendre graces à „ lui-même & au peu d'égard qu'il a tou- „ jours eu pour sa réputation, des témoi- „ gnages de mépris qu'il a reçus de ma „ famille.

„ Je lui dis que dans cette retraite mon „ dessein est d'écrire à M. Morden, &

„ de lui inſpirer, s'il eſt poſſible, du zele
„ pour mes intérêts.

J'entre dans quelque explication ſur les alternatives.

Vous jugez bien, ma chere, que cette malheureuſe rigueur qu'on a pour moi, & ce projet de fuite, me mettent dans la néceſſité de lui rendre compte, bien plutôt que mon cœur ne me le permettroit, de toutes les circonſtances de ma conduite.

„ Il ne faut pas s'attendre, lui dis-je,
„ que Madame Howe veuille s'attirer des
„ embarras, ni qu'elle ſouffre que ſa fille
„ ou M. Hickman s'en attirent à mon occa-
„ ſion. Quant au voyage de Londres, qu'il
„ me propoſe, je ne connois perſonne dans
„ cette grande ville; & j'en ai d'ailleurs une
„ ſi mauvaiſe opinion, qu'à moins que dans
„ quelque temps les Dames de ſa famille ne
„ m'engagent à les y accompagner, il n'y
„ a point d'apparence que je goûte jamais
„ cette idée. Je n'approuve pas non plus
„ l'entrevue qu'il me demande, ſur-tout lorſ-
„ qu'il eſt ſi vraiſemblable que je le verrai
„ bientôt. Mais s'il arrive quelque nouvel
„ événement, qui me faſſe abandonner le
„ deſſein de partir, je pourrai me procurer
„ l'occaſion de l'entretenir, pour lui expli-
„ quer les raiſons de ce changement.

Vous concevrez, ma chere, pourquoi je n'ai pas fait ſcrupule de lui donner cette eſpérance : c'eſt dans la vue de lui inſpirer un peu de modération ſi je change en effet

de pensée. D'ailleurs vous vous souvenez qu'il n'y eut rien à lui reprocher, lorsqu'il me surprit il y a quelque temps dans un lieu fort écarté.

„ Enfin je me recommande à son honneur „ & à la protection de sa tante, comme une „ personne infortunée qui n'a pas d'autre „ titre. Je répéte (assurément du fond du „ cœur !) combien il m'est douloureux de „ me voir forcée à des démarches si éloi- „ gnées de mes principes, & si nuisibles à „ ma réputation. Je lui marque que je me „ rendrai mardi au jardin; que si Betty est „ avec moi, je la chargerai d'une commis- „ sion, pour l'écarter; que vers quatre heu- „ res il pourra me faire connoître, par quel- „ que signal, qu'il est à la porte, dont j'irai „ aussi-tôt tirer le verrou; & j'abandonne „ le reste à ses soins.

J'ajoute en finissant; „ que les soupçons „ paroissant augmenter de la part de ma fa- „ mille je lui conseille d'envoyer, ou de ve- „ nir le plus souvent qu'il lui sera possible, „ jusqu'à mardi au matin, vers dix ou onze „ heures; parce que je ne désespere point „ encore de quelque révolution, qui peut „ rendre toutes ces mesures inutiles. „

O chere Miss Howe ! Quelle horrible nécessité, que celle qui peut me forcer à des préparatifs de cette nature ! Mais il est à présent trop tard ! Comment ? trop tard. Que signifie cette étrange réflexion ! Hélas ! si j'étois ménacée de finir quelque jour par

G 6

le repentir, qu'il seroit terrible de pouvoir dire *qu'il est trop tard!*

Samedi, à dix heures.

M. Solmes est ici. Il doit dîner avec sa nouvelle famille. Betty m'apprend qu'il emploie déja ce terme. A mon retour du jardin, il a tenté encore une fois de se jetter dans mon passage, mais je suis remontée brusquement à ma prison pour l'éviter.

J'ai eu la curiosité, pendant ma promenade, d'aller voir si ma lettre étoit partie. Je ne dirai pas que si je l'eusse trouvée, mon intention fût de la reprendre; car il me paroît toujours certain que je n'ai pu faire autrement. Cependant, quel nom donner à ce caprice! En voyant qu'elle avoit disparu, j'ai commencée à regreter, comme hier au matin, qu'elle fut partie; sans autre raison, je crois, que parce qu'elle n'est plus en mon pouvoir.

Que ce Lovelace est diligent! Il dit lui-même que cet endroit lui tient lieu de maison, & je le crois aussi. Il parle, comme vous le verrez dans sa derniere lettre, de quatre déguisements, dont il change d'un jour à l'autre. Je suis moins surprise qu'il n'ait point été encore remarqué par quelqu'un de nos Fermiers, car il seroit impossible autrement que l'éclat de sa figure ne l'eût pas trahi. On peut dire aussi que toutes les terres voisines du parc en étant comme une dépendance, & n'ayant point

de sentier, du moins vers le jardin & le taillis, il y a peu d'endroits moins fréquentés.

D'un autre côté, je crois m'être apperçue qu'on veille peu sur mes promenades au jardin, & sur les visites que je rends à ma voliere. Leur *Joseph Leman*, qui paroît être chargé de ce soin, n'a garde de se rendre incommode par ses observations. D'ailleurs, on se repose apparemment, comme ma tante Hervey me l'a fait entendre, sur la mauvaise opinion qu'on s'est efforcé de me faire prendre du caractere de M. Lovelace, qu'on croit capable de m'inspirer de justes défiances. Ajoutez que les égards qu'on me connoît pour ma réputation paroissent une autre sûreté. Sans des raisons si fortes, on ne m'auroit jamais traitée avec tant de rigueur, tandis qu'on m'a laissé les occasions que j'ai presque toujours eues de me dérober par la fuite; si j'avois été disposée à m'en servir: & leur confiance aux deux derniers motifs auroit été bien fondée, s'ils avoient gardé le moindre ménagement dans leur conduite. Mais peut-être ne se souviennent-ils point de la porte de derriere, qui s'ouvre rarement, parce qu'elle conduit dans un lieu désert, & qu'elle est derriere une assez épaisse charmille. Au fond, je ne connois pas d'autre endroit, par lequel on pût sortir sans quelque danger d'être apperçu; excepté néanmoins par l'allée verte qui est derriere le bûcher: mais il faudroit descendre de la haute terrasse, qui borde ma basse-cour du

même côté. Toutes les autres parties du jardin sont ouvertes par des claire-voies; & les environs, qui sont plantés nouvellement en quinconques d'ormes & de tilleuls, ne donnent pas encore beaucoup de couvert.

Le grand cabinet de verdure, que vous connoissez, me paroît le plus commode de tous les lieux que je pourrois choisir pour mes importantes vues. Il n'est pas loin de la porte de derriere, quoiqu'il soit dans une autre allée. On ne sera pas surpris que je m'y arrête parce que je l'ai toujours aimé. Hors le temps des grandes chaleurs, sa fraîcheur en éloigne tout le monde. Lorsqu'on avoit quelque tendresse pour moi, on s'alarmoit de m'y voir quelquefois trop longtemps. Mais on a peu d'inquiétude à présent pour ma santé. L'opiniâtreté, disoit hier mon frere, est une excellente cuirasse.

Avec vos plus ferventes prieres, je vous demande, ma chere amie, votre approbation ou votre censure. Il n'est pas encore trop tard pour révoquer mes engagements.

CL. HARLOVE.

Sous l'adresse, avec un crayon : Comment pouvez-vous envoyer votre messager les mains vuides?

LETTRE LXXXIX.

Miss Howe, à Miss Clarisse Harlove.

Samedi, après dîner.

LA derniere date de votre lettre, qui est dix heures du matin, m'assure qu'elle ne pouvoit être depuis long-temps au dépôt, lorsque Robert y est arrivé. Il a fait une diligence extrême pour me l'apporter, & je l'ai reçue en sortant de table.

Dans la situation où vous êtes, vous me blâmez avec raison, d'envoyer mon messager les mains vuides; & c'est néanmoins cette situation même, cette critique situation, qui cause en partie mon retardement. En vérité, mon esprit ne me fournit rien qui puisse vous aider.

J'ai employé secrétement tous mes soins pour vous procurer quelque moyen de quitter le château d'Harlove, sans paroître mêlée dans les circonstances de votre évasion; parce que je n'ignore pas qu'obliger dans le fait, & désobliger dans la maniere, c'est n'obliger qu'à demi. D'ailleurs, les soupçons & l'inquiétude de ma mere semblent augmenter. Elle y est confirmée par les visites continuelles de votre oncle Antonin, qui ne cesse de lui répéter, que la conclusion approche, & qu'on espere que sa fille

n'arrêtera point le penchant que vous marquez à la ſoumiſſion. Je ſuis informée de ces détails par des voies que je ne puis leur faire connoître, ſans me jetter dans la néceſſité de faire plus de bruit qu'il n'eſt à ſouhaiter pour l'un & pour l'autre. Nous n'avons pas beſoin de cela, ma mere & moi, pour nous quereller preſque à toute heure.

Preſſée comme je ſuis par le temps, & privée par vos preſſantes inſtances, de la ſatisfaction de vous accompagner, j'ai trouvé plus de difficulté que je ne m'y attendois à vous procurer une voiture. Si vous ne m'obligiez pas de garder des meſures avec ma mere, c'eſt un ſervice que je vous rendrois fort aiſément. Je pourrois, ſur le moindre prétexte, prendre notre carroſſe coupé, y faire mettre deux chevaux de plus, ſi je le jugeois à propos; & le renvoyer de Londres, ſans que perſonne en fût mieux informé du logement qu'il nous plairoit de choiſir. Plût-au-ciel, que vous y euſſiez conſenti! En vérité, vous pouſſez la délicateſſe trop loin. Dans votre ſituation vous attendez-vous à ne rien perdre de votre tranquillité ordinaire? & pouvez-vous donc vous promettre de n'être pas un peu agitée, par un ouragan, qui menace à chaque inſtant de renverſer votre maiſon? Si vous aviez à vous reprocher d'être la cauſe de vos diſgraces, j'en jugerois peut-être autrement; mais lorſque perſonne n'ignore d'où

vient le mal, votre ſituation doit être regardée d'un œil fort différent.

Comment pouvez-vous me croire heureuſe, lorſque je vois ma mere auſſi déclarée pour les perſécuteurs de ma plus chere amie, que votre tante, ou tout autre partiſan de votre frere & de votre ſœur; par l'inſtigation de cette tête folle & bizarre, votre oncle Antonin, qui s'étudie, (le plat perſonnage qu'il eſt) à l'entretenir dans des idées indignes d'elle, pour m'effrayer par l'exemple? En faut-il davantage pour exciter mon reſſentiment, & pour juſtifier le deſir que j'ai de partir avec vous, lorſque notre amitié n'eſt ignorée de perſonne?

Oui, ma chere, plus je conſidere l'importance de l'occaſion, plus je demeure perſuadée que votre délicateſſe eſt exceſſive. Ne ſuppoſent-ils pas déjà que votre réſiſtance eſt l'effet de mes conſeils? N'eſt-ce pas ſous ce prétexte qu'ils vous ont interdit notre correſpondance? & ſi ce n'étoit par rapport à vous, ai-je la moindre raiſon de m'embarraſſer de ce qu'ils penſent?

D'ailleurs, quelle diſgrace ai-je donc à redouter de cette démarche? Quelle honte? Quelle ſorte de tache? Croyez-vous qu'Hickman en prît occaſion de me refuſer? & s'il en étoit capable, en aurois-je beaucoup de chagrin? Je ſoutiens, que tous ceux qui ont une ame, ſeroient touchés de cet exemple d'une véritable amitié dans notre ſexe.

Mais je jetterois ma mere dans une vive affliction! Cette objection a quelque force.

Cependant, lui causerois-je plus de chagrin que je n'en reçois d'elle, lorsque je la vois gouvernée par un homme de l'espece de votre oncle, qui ne paroît ici tous les jours que pour susciter de nouveaux sujets de peine à ma chere amie? Malheur à tous deux s'il y vient dans une double vûe! Grondez-moi, si vous voulez, peu m'importe.

J'ai dit, & je répéte hardiment, qu'une telle démarche ennobliroit votre amie. Il n'est pas trop tard encore. Si vous le permettez, j'enleverai à Lovelace l'honneur de vous servir; & demain au soir, ou lundi, avant le temps que vous lui avez marqué, je serai à la porte de votre jardin avec un carrosse ou une chaise. Alors, ma chere, si notre fuite est aussi heureuse que je le desire, nous leur ferons des conditions, & des conditions telles qu'il nous plaira. Ma mere sera fort aise de revoir sa fille, je vous le garantis. Hickman pleurera de joie à mon retour, ou je saurai le faire pleurer de chagrin.

Mais vous vous fâchez si sérieusement de ma proposition, & vous êtes toujours si féconde en raisonnements pour appuyer vos opinions, que je crains de vous presser davantage. Cependant, ayez la bonté d'y faire un peu plus de réflexion, & d'examiner, s'il ne vaut pas mieux partir avec moi qu'avec Lovelace. Voyez, en considérant les choses sous ce jour-là, si vous pouvez vaincre vos scrupuleux égards pour ma réputation. Que reprocher à une femme qui

ſuit avec une autre femme ; & dans la ſeule vue d'éviter cette race d'hommes ? Je vous demande uniquement de peſer cette idée ; & ſi vous pouvez vous mettre au deſſus du ſcrupule qui me regarde, de grace, mettez vous-y : c'eſt tout ce que j'avois à dire préſentement ſur cet article. Je paſſe à quelques autres endroits de vos lettres.

Le temps viendra ſans doute, où je ſerai capable de lire vos touchantes narrations, ſans cette impatience & cette amertume de cœur dont je ne puis me défendre aujourd'hui, & qui ſe communiqueroient à ma plume, ſi mes réflexions s'attachoient à toutes les circonſtances que vous m'écrivez. Je crains de vous donner le moindre conſeil ; ou de vous dire ce que je ferois à votre place, ſi vous continuez de refuſer mes offres. Quelle ſeroit mon affliction, s'il vous en arrivoit quelque mal ! Je ne me le pardonnerois jamais. Cette conſidération a beaucoup augmenté l'embarras où j'étois pour vous écrire, à préſent que vous touchez à la déciſion de votre ſort, & lorſque vous rejettez la ſeule méthode qui convient à cette criſe. Mais j'ai dit que je ne vous en parlerois plus. Cependant, encore un mot, dont vous me gronderez autant qu'il vous plaira : s'il vous arrivoit effectivement quelque malheur, j'en ferois toute ma vie un crime à ma mere. Ne doutez pas que je ne l'en accuſe, & peut-être vous même, ſi vous n'acceptez pas mon offre.

Voici le ſeul conſeil que j'aie à vous

donner dans votre situation : si vous partez avec M. Lovelace, prenez la premiere occasion pour vous assurer de lui par la cérémonie du mariage. Songez que dans quelque lieu que vous puissiez vous retirer, tout le monde saura bientôt que c'est par son secours, & avec lui, que vous avez quitté la maison paternelle. Vous pouvez, à la vérité, le tenir éloigné pendant quelque temps, jusqu'à ce que les articles soient dressés, & que vous soyez satisfaite sur d'autres arrangements que vous desirez. Mais ces considérations mêmes doivent avoir moins de poids pour vous, qu'elles n'en auroient pour une autre dans les mêmes circonstances ; parce qu'avec tous les défauts qu'on voudra lui attribuer, personne ne lui reproche de manquer de générosité ; parce qu'à l'arrivée de M. Morden, que l'honneur oblige de vous rendre justice en qualité d'Exécuteur, vous ne sauriez manquer d'entrer en possession de votre terre ; parce que de son côté il jouit d'une fortune considérable ; parce que toute sa famille vous estime, & souhaite ardemment votre alliance ; parce qu'il ne fait pas difficulté lui-même de vous prendre sans aucune condition. Vous voyez comment il a toujours bravé vos riches parents : c'est une faute que je trouve pardonnable, & qui n'est peut-être pas sans noblesse. Je me persuade hardiment, qu'il aimeroit mieux vous voir à lui sans un sol, que d'avoir obligation à ceux qu'il n'a pas plus de rai-

sons d'aimer, qu'ils n'en ont eux-mêmes de lui vouloir du bien. Ne vous a-t-on pas dit, que son propre oncle ne peut soumettre cet esprit fier à lui devoir la moindre faveur?

Toutes ces raisons me persuadent que vous devez insister peu sur les articles. Ainsi, c'est mon opinion absolue, que si vous partez avec lui, la cérémonie ne doit pas être différée: & remarquez qu'alors, c'est lui qui doit juger du temps auquel il pourra vous quitter avec sûreté.

Faites là-dessus vos plus sérieuses réflexions. Les délicatesses doivent s'évanouir, au moment que vous aurez quitté la maison de votre pere. Je n'ignore pas ce qu'il faut penser de ces créatures inexcusables, qui n'écoutant que leur passion, sans aucun égard pour la décence, passent de la fenêtre de leur pere entre les bras d'un mari: mais on ne vous soupçonnera jamais de ces ardeurs emportées. Je répéte, qu'avec un homme du caractere de Lovelace, votre réputation demande qu'après avoir consenti à vous mettre en son pouvoir, il n'y ait pas de délai pour la célébration. Je suis sûre qu'écrivant à vous, il n'est pas besoin de donner plus de force à cette remarque.

Vous vous efforcez d'excuser ma mere! la chaleur de mon amitié ne me dispose guere à goûter vos raisonnements. Il n'y a point de blâme, dites-vous, à se dispenser de tout ce qui n'est point un devoir. Cette maxime admet bien des distinctions,

lorsqu'elle est appliquée à l'amitié. Si la chose qu'on demande étoit d'une plus grande, ou même d'une égale conséquence, *pour* la personne de qui elle dépend, peut-être mériteroit-elle des réflexions. Il me semble même qu'il y auroit un air d'intérêt propre, à demander de son ami une faveur qui l'exposeroit aux mêmes inconvénients qu'on veut éviter. Ce seroit l'autoriser par notre propre exemple, & avec beaucoup plus de raison, à nous payer d'un refus, & à mépriser une si fausse amitié. Mais si sans avoir beaucoup à craindre pour nous-mêmes, nous pouvions délivrer notre ami d'un très-grand danger, le refus que nous en ferions, nous rendroit indignes de la qualité d'ami. Je n'en admettrois pas un de cette nature; pas même à la superficie de mon cœur.

Je suis trompée, si ce n'est pas votre opinion comme la mienne; car c'est à vous-même que je dois cette distinction, dans certaines circonstances où vous devez vous souvenir qu'elle m'a sauvée d'un fort grand embarras. Mais votre caractere a toujours été d'excuser les autres, tandis que vous ne vous passez rien à vous-même.

Je dois avouer que si ces excuses pour l'inaction ou pour le refus d'un ami, venoient d'une autre femme que vous, dans un cas si important pour elle-même, & qui l'est si peu, en comparaison, pour ceux dont elle desireroit la protection, moi, qui m'efforçe, comme vous l'avez souvent observé, de remonter toujours des effets à la cause,

Je pencherois à la ſoupçonner d'une inclination ſecrete & déſavouée, qui balançant tous les inconvénients dans ſon cœur, la rendroit plus indifférente qu'elle ne veut le paroître pour le ſuccès de ce qu'elle demande.

M'entendez-vous, ma chere? Tant mieux pour moi, ſi vous ne m'entendez pas; car je crains que cette réflexion jettée au hazard, ne m'attire de vous une réprimande que vous m'avez déjà faite dans le même cas: „c'eſt ne pouvoir s'empêcher, m'avez-„ vous dit, de vouloir faire montre de pé-„ nétration, quoi qu'aux dépens de cette „ tendreſſe qui eſt un devoir de l'amitié & „ de la charité. „

Que ſert, m'allez-vous dire, de reconnoître ſes fautes, ſi l'on n'apporte aucun ſoin à s'en corriger? d'accord, ma chere. Mais ne ſavez-vous pas que j'ai toujours été une impertinente créature, & que j'ai toujours eu beſoin de beaucoup d'indulgence? Je ſais auſſi que ma chere Clariſſe en a toujours eu pour moi, & c'eſt là-deſſus que je me repoſe aujourd'hui. Elle n'ignore pas juſqu'où va mon affection pour elle. Je vous aime, ma chere, en vérité plus que moi-même. Croyez-en cette expreſſion, & par conſéquent, jugez combien je ſuis touchée d'une ſituation auſſi critique que la vôtre. C'eſt la force de ce ſentiment qui me fait tourner ma cenſure juſques ſur vous; c'eſt-à-dire, ſur ce caractere philoſophique, ſur cette admirable ſévérité que

vous avez pour vous même, & qui vous abandonne dans la cause d'autrui.

Mes vœux, mes prieres continuelles, seront employés à demander au ciel que vous puissiez sortir de ces épreuves, sans aucune tache pour cette belle réputation, qui a été jusqu'à présent aussi pure que votre cœur: vœux ardents, prieres uniques, qui ne sont pas un moment interrompus, & que je répéte vingt fois, en me disant éternellement à vous;

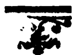
ANNE HOWE.

P.S. Je me suis pressée d'écrire, & je ne me hâte pas moins de faire partir Robert, afin que dans une situation si critique, vous ayiez le temps de considérer ce que je vous marque, sur deux points qui me paroissent les plus importants. Je veux vous les remettre sous les yeux en deux mots:

„ Si vous ne devez pas vous déterminer „ plutôt à partir avec une personne de votre „ sexe, avec votre Anne Hovve, qu'avec „ une personne de l'autre, avec M. Love- „ lace?

Supposé que vous partiez avec lui;

„ Si vous ne devez pas vous marier le „ plutôt qu'il vous sera possible?



LETTRE

LETTRE LXXXV.

Miss CLARISSE HARLOVE *à Miss* HOVVE.

Samedi après midi, avant la réception de la lettre précédente.

LA réponse ne s'est pas fait attendre. C'est une lettre d'excuses, si je puis lui donner ce nom.

„ Il s'engage à la soumission sur tous les „ points. Il approuve tout ce que je pro- „ pose ; sur-tout le choix d'un logement „ particulier. C'est un expédient qui lui pa- „ roît heureux, pour aller au-devant de „ toutes les censures. Cependant il est per- „ suadé que traitée comme je le suis, je „ pourrois me mettre sous la protection de „ sa tante, sans avoir rien à redouter pour „ ma réputation. Mais tout ce que je desire, „ tout ce que j'ordonne est une loi su- „ prême, & le meilleur parti, sans doute, „ pour la sûreté de mon honneur, auquel „ je verrai qu'il prend le même intérêt que „ moi. Il m'assure seulement que la pas- „ sion de tous ses proches est de tirer „ avantage des persécutions que j'essuie, „ pour me faire leur cour, & pour s'ac- „ quérir des droits sur mon cœur par les „ services les plus tendres & les plus „ empressés ; heureux, s'ils peuvent con-

„ tribuer par quelque moyen au bonheur de
„ ma vie.

„ Il écrira dès aujourd'hui à son oncle &
„ à ses deux tantes, qu'il espere à présent
„ de se voir le plus fortuné de tous les hom-
„ mes, s'il ne ruine pas cet espoir par sa
„ faute, puisque la seule personne à laquelle
„ son bonheur est attaché, sera bientôt hors
„ du danger d'être la femme d'un autre,
„ & qu'elle ne pourra lui rien prescrire
„ qu'il ne se reconnoisse dans l'obligation
„ d'exécuter.

„ Il commence à se flatter, depuis que
„ j'ai confirmé ma résolution par ma der-
„ niere lettre, qu'il n'y a plus de chan-
„ gement dont la crainte doive l'alarmer,
„ à moins que mes amis ne changent de
„ conduite avec moi: de quoi il est trop
„ sûr qu'ils ne seront jamais capables. C'est
„ à présent que toute sa famille, qui partage
„ ses intérêts avec tant de zele & de bonté,
„ commence à se glorifier de l'heureuse
„ perspective qu'il a devant les yeux. „

Voyez avec quel art il s'efforce de m'at-
tacher à ma résolution!

„ A l'égard de la fortune, il me sup-
„ plie d'être sans inquiétude. Son bien nous
„ suffit. Il jouit de cinquante mille livres de
„ rentes effectives, qui n'ont jamais été
„ chargées du moindre embarras; graces
„ peut-être à son orgueil plus qu'à sa vertu.
„ Son oncle est résolu d'y en ajouter vingt-
„ cinq mille, le jour de son mariage, &
„ de lui donner le choix d'un de ses châ-

„ teaux, dans le comté de Hertford, ou „ dans celui de Lancastre. Il dépendra de „ moi, si je le desire, de m'assurer de tous „ ces articles, avant que de prendre avec „ lui d'autres engagements.

„ Il me dit que le soin de l'habillement „ doit être le moindre de mes embarras ; „ que ses tantes & ses cousines s'empresseront de me fournir toutes les commodi„ tés de cette nature, comme il se fera lui„ même le plaisir le plus sensible & le plus „ grand honneur de m'offrir toutes les „ autres.

„ Que pour le succès d'une parfaite réconciliation avec mes amis, il sera gouverné „ dans toutes ses actions par mes propres „ desirs ; & qu'il sait à quel point j'ai cette „ grande affaire à cœur.

„ Il appréhende que le temps ne lui per„ mette pas de me procurer, comme il se „ l'étoit proposé, la compagnie de Miss „ Charlotte Montaigu à St. Alban ; parce „ qu'il apprend qu'un grand mal de gorge „ l'oblige de garder sa chambre ; mais aussi„ tôt qu'elle sera rétablie, son premier em„ pressement la conduira dans ma retraite „ avec sa sœur. Elles m'introduiront toutes „ deux chez leurs tantes, ou leurs tantes „ chez moi, comme je paroîtrai le desirer. „ Elles m'accompagneront à la Ville, si „ j'ai du goût pour ce voyage ; & pendant „ tout le temps qu'il me plaira d'y demeu„ rer, elles ne s'éloigneront pas un moment „ de moi.

„ Milord M..... ne manquera pas de „ prendre mon temps & mes ordres pour „ me rendre auſſi ſa viſite, publique ou „ ſecrette, ſuivant mon inclination. Pour „ lui, lorſqu'il me verra dans un lieu ſûr, „ ſoit à l'ombre de ſa famille, ſoit dans la „ ſolitude que je préfére, il ſe fera la vio- „ lence de me quitter, pour ne me revoir „ qu'avec ma permiſſion. En apprenant l'in- „ diſpoſition de ſa couſine Charlotte, il „ avoit penſé, dit-il, à faire remplir ſa „ place par Miſs Patty, ſa ſœur ; mais „ c'eſt une fille *timide*, qui ne feroit qu'aug- „ menter notre embarras.

Ainſi, ma chere, l'entrepriſe, comme vous voyez, demande de *la hardieſſe* & du courage. Oui, oui, elle en demande. Hélas! que vais-je entreprendre!

Il paroît perſuadé lui-même qu'il me ſeroit néceſſaire d'être accompagnée de quelque perſonne de mon ſexe. N'auroit-il pas pu me propoſer du moins une des femmes de ſes tantes. Bon Dieu! que vais-je entreprendre?

Après tout, quelque pas que j'aie fait en avant, je ne vois pas qu'il ſoit trop tard encore pour revenir. Si je recule, il faut compter d'être mortellement querellé. Mais qu'en arrivera-t-il? ſi j'entrevoyois ſeulement quelque moyen d'échapper à Solmes, une querelle avec Lovelace qui m'ouvriroit le chemin au célibat, feroit le plus cher de mes deſirs. Je défierois alors tout ſon

ſexe; car je ne conſidere que le trouble & les chagrins qu'il cauſe au nôtre : & lorſqu'on eſt une fois engagé, que reſte-t-il, que l'obligation de marcher avec des pieds trop tendres, ſur des épines, & des épines les plus pointues, juſqu'à la fin d'une pénible route ?

Mon embarras augmente à chaque moment; plus j'y penſe, moins je vois de jour à m'en délivrer. Mes incertitudes ſe fortifient à meſure que le temps s'écoule, & que l'heure fatale approche.

Mais je veux deſcendre & faire un tour de promenade au jardin. Je porterai cette lettre au dépôt, avec toutes les ſiennes; à la réſerve des deux dernieres, que je mettrai ſous ma premiere enveloppe, ſi je ſuis aſſez heureuſe pour vous écrire encore. Dans l'intervalle, ma chere amie.... mais quel objet propoſerai-je à vos prieres? Adieu donc. Qu'il me ſoit permis ſeulement de vous dire Adieu.

LETTRE LXXXVI.

Miſs CLARISSE HARLOVE, à Miſs HOVVE.

En réponſe à la lettre LXXXIV.

Dimanche 9 d'Avril au matin.

NE vous imaginez pas, très-chere amie, que votre réflexion d'hier, quoique le plus

févere effet que j'ai jamais éprouvé de votre impartiale affection, m'ait inspiré le moindre ressentiment contre vous. Ce seroit m'exposer au plus fâcheux inconvénient de la condition royale, c'est-à-dire, perdre le moyen d'être avertie de mes fautes & de pouvoir m'en corriger; & renoncer par conséquent au plus précieux fruit d'une ardente & sincere amitié. Avec quel éclat & quelle noblesse ce feu sacré doit-il brûler dans votre sein, pour vous faire reprocher à une infortunée d'avoir moins de chaleur dans sa propre cause que vous n'en avez vous-même, parce qu'elle s'efforce de justifier ceux qui ne sont pas disposés à lui prêter leur secours? Dois-je vous blâmer de cette ardeur? ou ne dois-je pas la regarder plutôt avec admiration?

Cependant, de peur que vous ne vous confirmiez dans un soupçon, qui me rendroit inexcusable s'il avoit quelque fondement, je dois vous déclarer, pour me rendre justice à moi-même, que je ne connois pas mon propre cœur s'il recele cette *inclination secrete ou désavouée que vous attribueriez à toute autre femme que moi.* Je suis fort éloignée aussi d'*être plus indifférente que je ne veux le paroître* sur le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mere. Mais je crois devoir l'excuser; ne fût-ce que par cette seule raison, qu'étant d'un autre âge que le mien, & mere de ma plus chere amie, je ne puis attendre d'elle les mêmes sentiments d'amitié que de sa fille

Ceux que je lui dois sont le respect & la vénération qu'il seroit difficile d'accorder avec cette douce familiarité qui est un des plus indispensables & des plus sacrés liens par lesquels votre cœur & le mien sont unis. Je pourrois attendre de ma chere Anne Howe, ce que je ne dois pas me promettre de sa mere. En effet, ne seroit-il pas bien étrange qu'une femme d'expérience fût exposée à quelque reproche pour n'avoir pas renoncé à son propre jugement, dans une occasion où elle n'auroit pu se conformer aux desirs d'autrui sans choquer une famille pour laquelle elle a toujours fait profession d'amitié, & sans se déclarer contre les droits des peres sur leurs enfants; sur-tout lorsqu'elle est mere, elle-même, d'une fille (permettez-moi de le dire) dont elle redoute le vif & charmant caractere? crainte maternelle à la vérité, qui lui fait considérer votre jeunesse plus que votre prudence! quoiqu'elle sache, comme tout le monde, que votre prudence est fort au dessus de votre âge.

Mais je passe aux deux points de votre lettre qui me paroissent aussi importants qu'à vous.

Vous établissez ainsi la question; „ si je ne
„ dois pas me déterminer plutôt à partir
„ avec une personne de mon sexe, avec ma
„ chere Anne Hovve, qu'avec une personne
„ de l'autre, avec Lovelace?

Et supposé que je parte avec lui;

„ Si je ne dois pas me marier le plutôt
„ qu'il me sera possible?

Vous savez, ma chere, les raisons qui m'ont fait rejetter vos offres, & qui me font même desirer très-ardemment que vous ne paroissiez point dans une entreprise, à laquelle il n'y a qu'une nécessité cruelle qui ait été capable de me faire penser, & pour laquelle vous n'auriez pas la même excuse. A ce compte, votre mere auroit eu raison de s'alarmer de notre correspondance, & l'événement justifieroit ses craintes. Si j'ai peine à concilier, avec mon devoir, la pensée de me dérober par la fuite à la rigueur de mes amis; qu'alléguerіez-vous pour votre défense, en quittant une mere pleine de bonté? Elle tremble que l'ardeur de votre amitié ne vous engage dans quelque indiscrétion, & vous, pour la punir d'un soupçon qui vous offense, vous voudriez faire voir, à elle & à tout le monde, que vous pouvez vous précipiter volontairement dans la plus grande erreur dont notre sexe puisse être coupable.

Et je vous le demande, ma chere; croyez-vous qu'il fût digne de votre générosité, de hasarder une fausse démarche, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que votre mere se croiroit trop heureuse de vous revoir?

Je vous assure que malgré les raisons qui peuvent me porter moi-même à cette fatale démarche, j'aimerois mieux m'exposer à toutes sortes de risques de la part de ma famille, que de vous voir la compagne de ma fuite. Vous imaginez-vous qu'il soit à desirer pour moi de doubler ou de tripler ma

faute aux yeux du public ; de ce public, qui, de quelque innocence que je me flatte, ne me croira jamais tout-à-fait justifiée par les cruels traitements que j'essuie, parce qu'il ne les connoît pas tous ?

Mais, très-chere, très-tendre amie, apprenez que ni vous, ni moi, nous ne nous engagerons point dans une démarche que je crois également indigne de l'une & de l'autre. Le tour que vous donnez à vos deux questions me fait voir clairement que vous ne me la conseillez point. Il me paroît certain que c'est le sens dans lequel vous desirez que je les prenne ; & je vous rends graces de m'avoir convaincue avec autant de force que de politesse.

C'est une sorte de satisfaction pour moi, en considérant les choses dans ce jour, d'avoir commencé à chanceler avant l'arrivée de votre derniere lettre. Eh bien ! je vous déclare qu'elle me détermine absolument à ne pas partir ; ou du moins, à ne pas partir demain..

Si vous-même, ma chere, vous jugez que le succès des espérances que j'ai eues du côté de votre mere a pu m'être indifférent, ou, pour trancher le mot, que mes inclinations ne sont pas innocentes, le monde me traitera sans doute avec bien moins de ménagement. Ainsi lorsque vous me représentez que *toutes les delicatesses doivent s'évanouir* au moment que j'aurai quitté la maison de mon pere ; lorsque vous me faites entendre qu'il faudra laisser juger à M. Lovelace

quand il pourra me quitter avec sûreté, c'est-à-dire, lui laisser le choix de me quitter ou de ne me quitter pas; vous me jettez dans des réflexions, vous me découvrez des périls, sur lesquels il doit m'être impossible de passer, aussi long-temps que la décision dépendra de moi.

Tandis que je n'ai considéré ma fuite que comme un moyen de me dérober à M. Solmes; que je me suis remplie de l'idée, que ma réputation avoit déjà souffert de mon emprisonnement, & que j'aurois toujours le choix, ou d'épouser M. Lovelace, ou de renoncer tout-à-fait à lui; quelque hardiesse que je trouvasse dans cette démarche; je me suis figuré, que traitée comme je le suis, elle pouvoit être excusée; sinon aux yeux du monde, du moins à mes propres yeux; & se trouver sans reproche au tribunal de son propre cœur, c'est un bonheur que je crois préférable à l'opinion du monde entier. Mais après avoir condamné l'ardeur indécente de quelques femmes, qui fuient de leur chambre à l'autel, après avoir stipulé avec Lovelace, non-seulement un délai, mais la liberté de recevoir sa main ou de la refuser; après avoir exigé de lui qu'il me quittera aussi-tôt que je serai dans un lieu de sûreté (dont vous observez néanmoins qu'il doit être le juge); après lui avoir imposé toutes ces loix, qu'il ne seroit plus temps de changer quand je le souhaiterois; me marier aussi-tôt que je serai entre ses mains! Vous voyez, ma chere, qu'il ne me reste pas

d'autre résolution à prendre que celle de ne pas partir avec lui.

Mais comment l'appaiser, après cette rétractation ? Comment ? En faisant valoir le privilege de mon sexe. Avant la mariage je ne lui connois aucun droit de s'offenser. D'ailleurs, ne me suis-je pas réservé le pouvoir de me rétracter, si je le juge à propos ? Que serviroit la liberté du choix, comme je l'ai observé à l'occasion de votre mere, si ceux qu'on refuse ou qu'on exclut avoient droit de s'en plaindre ? Il n'y a pas d'homme raisonnable qui doive trouver mauvais, qu'une femme, qu'il se propose d'épouser, refuse de tenir sa promesse, lorsqu'après la plus mûre délibération, elle est convaincue qu'elle s'est engagée témérairement.

Je suis donc résolue de soutenir l'épreuve de mercredi prochain, ou peut-être de mardi au soir, dois-je dire plutôt, si mon pere n'abandonne pas le dessein de me faire lire & signer les articles devant lui. Voilà, voilà, ma chere, la plus rédoutable de toutes mes épreuves. Si je suis forcée de signer mardi au soir ; alors juste ciel ! tout ce qui m'épouvante doit suivre le lendemain comme de soi-même. Si je puis obtenir par mes prieres, peut-être par mes évanouissements, par me délires, (car, après un si long bannissement, la seule présence de mon pere me jettera dans une furieuse agitation) que mes amis abandonnent leurs vues, ou qu'ils les suspendent, du moins l'espace d'une semaine, l'espace de deux ou trois jours,

l'épreuve du mercredi en sera du moins plus légere. On m'accordera sans doute quelque temps pour délibérer, pour raisonner avec moi-même. La demande que j'en ferai ne sera point une promesse. Comme je n'ai pas fait d'effort pour m'échapper; on ne peut me soupçonner de ce dessein; ainsi j'aurai toujours le pouvoir de fuir, pour derniere ressource. Madame Norton doit m'accompagner dans l'assemblée; avec quelque hauteur qu'on la traite, elle prendra ma défense à l'extrêmité. Peut-être sera-t-elle secondée alors par ma tante Hervey. Qui sait si ma mere ne se laissera pas attendrir? Je me jetterai aux pieds de tous mes juges, j'embrasserai les genoux de chacun, l'un après l'autre, pour me faire quelque ami. Quelques-uns ont évité de me voir, dans la crainte de se laisser toucher par mes larmes. N'est-ce pas une raison d'espérer qu'ils ne seront pas tous insensibles? Le conseil que mon frere a donné de me chasser de la maison & de m'abandonner à mon mauvais sort, peut être renouvellé & se faire accepter. Mon malheur n'en sera pas plus grand du côté de mes amis; & je regarderai comme un bonheur extrême de ne pas les quitter par ma faute, pour chercher une autre protection, qui doit être alors celle de M. Morden, plutôt que celle de M. Lovelace.

En un mot, je trouve dans mon cœur des pressentiments moins terribles lorsque j'attache ma vue sur ce parti, que lorsque je me suis déterminée pour l'autre; & dans

une résolution forcée, les mouvements du cœur sont la conscience : c'est le plus sage de tous les hommes qui leur donne ce nom. (*)

Je vous demande grace, ma chere, pour cet amas de raisonnements mal digérés. Je m'arrête ici, & je vais faire sur le champ une lettre de révocation pour M. Lovelace. Il prendra la chose comme il voudra. C'est une nouvelle épreuve à laquelle je ne suis pas fâchée de mettre son caractere, & qui est d'ailleurs d'une importance infinie pour moi. Ne m'a-t-il pas promis une parfaite résignation, si je change de pensée.

CL. HARLOVE.

(*) Clarisse parle apparemment de l'Auteur de l'Ecclésiaste, qu'on peut consulter là-dessus.



LETTRE LXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE, à Miss HOVVE.

Dimanche, 9 d'Avril au matin.

IL semble que personne ne se propose aujourd'hui d'aller à l'Eglise. On sent peut-être qu'il n'y a point de bénédiction du ciel à espérer, pour des vues si profanes, & j'ose dire si cruelles.

Ils se défient que je roule quelque dessein dans ma tête. Betty a visité mes armoires. Je l'ai trouvée dans cette occupation, à mon retour du jardin, où j'ai porté ma lettre au

Lovelace ; car j'ai écrit, ma chere. Elle a changé de couleur, & j'ai remarqué sa confusion. Mais je me suis contentée de lui dire que je devois être accoutumée à toutes sortes de traitements, & que lui supposant des ordres, je la croyois assez justifiée.

Elle m'a confessé, dans son embarras, qu'on avoit proposé de me retrancher mes promenades, & que le rapport qu'elle alloit faire ne seroit point à mon désavantage. Un de mes amis, dit-elle, a représenté en ma faveur qu'il n'étoit pas nécessaire de m'ôter le peu de liberté qui me reste, puisqu'en menaçant d'employer la violence pour m'enlever, si l'on me conduisoit chez mon oncle, M. Lovelace avoit fait assez voir que je ne pense pas à fuir volontairement avec lui, & que si j'avois ce dessein, je n'aurois pas attendu si tard à faire des préparatifs, dont on auroit découvert infailliblement quelque trace. Mais on en conclut aussi qu'il ne faut pas douter que je ne prenne enfin le parti de me rendre ; & si ce n'est pas votre intention, a continué cette hardie créature, votre conduite, Miss, me paroît étrange. Ensuite, pour réparer ce qui lui étoit échappé: „ vous êtes allée si loin, m'a-t-elle dit, que „ votre embarras est de revenir honnêtement ; mais je m'imagine que mercredi, „ en pleine assemblée, vous donnerez la „ main à M. Solmes ; & suivant le texte „ du Docteur *Brandt*, dans son dernier sermon, *la joie sera grande alors dans le ciel*.

Voici en substance ce que j'écris à M.

Lovelace; „ que des raiſons de la plus grande
„ importance pour moi-même, & dont il
„ ſera ſatisfait lorſqu'il les connoîtra, m'o-
„ bligent de ſuſpendre ma réſolution; que
„ j'ai quelque eſpérance de voir tourner
„ heureuſement les affaires, ſans le ſecours
„ d'une démarche qui ne peut être juſtifiée
„ que par la derniere néceſſité; mais qu'il
„ doit compter que je ſouffrirai plutôt la
„ mort, que de conſentir à me voir la femme
„ de M. Solmes.

Ainſi je me prépare à ſoutenir le choc de ſes exclamations. Mais à quelque réponſe que je doive m'attendre, je la redoute bien moins que les événements dont je ſuis menacée mardi ou mercredi. De-là, de-là les craintes qui m'occupent uniquement & qui me font déjà trembler juſqu'au fond du cœur.

Dimanche, à 4 heures après midi.

Ma lettre n'eſt pas encore partie! Si malheureuſement il ne penſoit point à la prendre, & que ne me voyant pas demain à l'heure où je dois paroître, il eût l'audace de venir ici, dans le doute de ce qui peut m'être arrivé, que deviendrois-je, grand Dieu! Ah! chere amie, pourquoi ai-je eu quelque choſe à démêler avec ce ſexe! moi qui menois une vie ſi heureuſe avant que de l'avoir connu.

Dimanche, à ſept heures du ſoir.

Je retrouve encore ma lettre! Il eſt peut-être occupé de ſes préparatifs pour demain;

mais il y a des gens qu'il pourroit employer. Se croit-il si sûr de moi, qu'après un projet formé, il n'ait plus à s'embarrasser de rien jusqu'au moment de l'exécution? Il sait comment je suis assiégée. Il ignore ce qui peut survenir. Je puis tomber malade, être veillée, renfermée plus soigneusement. Notre correspondance peut avoir été découverte. Il peut devenir nécessaire de changer quelque chose au plan. La violence peut avoir fait manquer entiérement mes vues. De nouveaux doutes peuvent m'arrêter. Enfin, je puis avoir trouvé quelque expédient plus commode. Sa négligence me cause un extrême étonnement! Cependant je ne reprendrai point ma lettre. S'il la reçoit avant l'heure marquée, elle m'épargnera la peine de lui déclarer personnellement que j'ai changé d'idée, & toutes les disputes qu'il faudroit avoir avec lui sur cet article. Dans quelque temps qu'il la prenne ou qu'il la reçoive, la date fera foi qu'il auroit pu l'avoir assez-tôt; & si le peu de temps qui reste l'expose à quelque inconvénient, j'en suis fâchée pour lui.

Dimanche, à 9 heures.

On est résolu, comme je l'apprends, de faire avertir Madame Norton d'être ici mardi, pour y demeurer une semaine entiere avec moi.

Elle sera chargée d'employer d'abord tous ses soins pour me persuader; & lorsque la violence aura terminé les embarras, son

rôle sera de me consoler & de m'inspirer de la patience pour mon sort. „ On s'attend, „ me dit insolemment Betty, à des éva- „ nouissements, à des convulsions, à des „ plaintes & des cris sans nombre. Mais tout „ le monde y sera préparé ; & lorsque la „ scene sera finie, elle sera finie : je revien- „ drai de moi-même, lorsque j'aurai re- „ connu qu'il n'y a plus de remede. „

Lundi, à sept heures du matin.

O ma chere ! la lettre y est encore, dans le même état où je l'ai laissée !

Est-il possible, qu'il se croie si sûr de moi ! Il se figure peut-être, que je n'ai pas la hardiesse de changer de résolution. Je voudrois ne l'avoir jamais connu. C'est à présent, que je vois cette téméraire démarche dans le même jour où tout le monde l'auroit vue, si je m'en étois rendue coupable. Mais quel parti prendre, s'il vient aujourd'hui à l'heure marquée ! S'il vient sans avoir reçu la lettre, je suis obligée de le voir ; sans quoi, il ne manquera pas de juger qu'il m'est arrivé quelque chose, & je suis sûre qu'il entrera aussi-tôt au château. Il n'est pas moins certain qu'il y sera insulté : & quelles seront les suites ! D'ailleurs je me suis presque engagée, si je changeois d'avis, à prendre la premiere occasion pour le voir & pour lui expliquer mes raisons. Je ne doute pas qu'elles ne lui déplaisent beaucoup..... Mais il vaut mieux qu'il parte de mauvaise humeur, après m'avoir vue, que de partir

moi-même, mécontente de moi, & de mon imprudente démarche.

Cependant, quoiqu'extrêmement pressé par le temps, il peut envoyer encore & recevoir la lettre. Qui sait s'il n'a pas été retardé par quelque accident, qui le rendra peut-être excusable? Comme j'ai trompé plus d'une fois ses espérances pour une simple entrevue, il est impossible qu'il n'eût pas eu du moins la curiosité de savoir s'il n'est rien arrivé, & si je suis ferme dans une occasion bien plus importante. D'un autre côté, comme je lui ai confirmé témérairement ma résolution par une seconde lettre, je commence à craindre qu'il n'en ait pas douté.

A neuf heures.

Ma cousine Hervey s'est approchée de moi, en me voyant revenir du jardin. Elle m'a glissé fort adroitement dans la main, une lettre que je vous envoie. Vous y reconnoîtrez la simplicité de son caractere.

MA TRÈS-CHERE COUSINE,

J'apprends d'une personne qui se croit bien informée, que vous devez être mariée à M. Solmes, mercredi matin. Peut-être ne m'a-t-on fait cette confidence, que pour me causer du chagrin; car c'est de Betty Barnes que je l'apprends, & je la connois pour une insolente créature. Cependant elle dit que les dispenses sont obtenues; & m'ayant recommandé de n'en parler à personne, elle m'a même assuré que c'est M.

Brandt, ce jeune Ministre d'Oxfort, qui doit faire la cérémonie. Le Docteur Levvin refuse, à ce que j'entends, de vous donner la bénédiction si vous n'y consentez. Il a déclaré, qu'il n'approuve point la maniere dont on en use avec vous, & que vous ne méritez pas d'être traitée si cruellement. Pour M. Brandt, Betty ajoute qu'on lui a promis de faire sa fortune.

Vous saurez mieux que moi l'usage que vous devez faire de ces lumieres; car je soupçonne Betty de me dire bien des choses sur lesquelles elle me recommande le silence, & dont elle s'attend néanmoins que je trouverai le moyen de vous informer. Elle sait, comme tout le monde, que je vous aime avec une passion extrême, & je suis bien aise que personne ne l'ignore. C'est un honneur pour moi d'aimer une chere cousine, qui fait l'honneur de toute la famille. Mais je vois que Miss Harlove & cette fille se parlent sans cesse à l'oreille; & lorsqu'elles ont fini, Betty a toujours quelque chose à me dire.

Ce que je vais vous apprendre est très-certain; & c'est particuliérement ce qui me porte à vous écrire: mais je vous supplie de brûler ma lettre. On doit faire une nouvelle recherche de vos papiers, de vos plumes & de votre encre, parce qu'on sait que vous écrivez. On prétend avoir fait quelque découverte, par la trahison d'un des gens de M. Lovelace. Je ne sais pas de quoi il est question; mais on se propose d'en

faire usage. Il n'y auroit qu'un méchant caractere qui pût s'être vanté de la bonté qu'une femme a pour lui, & qui eût été capable de trahir ses secrets. M. Lovelace, j'ose le dire, est trop galant homme pour être soupçonné de cette bassesse. S'il ne l'est pas, quelle sûreté y aura-t-il jamais pour de jeunes & innocentes personnes telles que nous?

Ils ont une idée qui leur vient, je crois, de cette fausse Betty : c'est que vous avez dessein de prendre quelque chose pour vous rendre malade, ou dans d'autres vues. Ils doivent chercher, dans tous vos tiroirs, des phioles, des poudres, & les choses de cette nature. Voilà une recherche bien étrange! Quel malheur pour une jeune fille, d'avoir des parents si soupçonneux! Graces au ciel, ma mere n'est pas à présent de ce caractere.

Si l'on ne trouve rien, vous serez traitée plus doucement par votre papa, le jour du grand jugement, comme je crois pouvoir le nommer.

Cependant, malade ou non, hélas! ma chere cousine, il n'y a que trop d'apparence que vous serez mariée. Betty l'assure, & je n'en doute plus. Mais votre mari doit retourner chez lui tous les jours au soir, jusqu'à ce que vous soyiez réconciliée avec lui; ainsi, la maladie ne sera pas un prétexte qui puisse vous sauver.

Ils sont persuadés qu'après votre mariage, vous serez une des plus excellentes femmes du monde. C'est ce que je ne ferois pas, je vous assure, si je n'avois du goût

pour mon mari. M. Solmes leur répéte sans cesse, qu'il obtiendra votre amour à force de bijoux & de riches présents. Le vil flatteur! je souhaiterois de le voir marié avec Betty Barnes, & qu'il prît la peine de la battre chaque jour, jusqu'à ce qu'il l'eût rendue bonne. Enfin, mettez en lieu de sûreté tout ce que vous ne voulez pas laisser sous leurs yeux, & brûlez cette lettre, je vous en conjure. Gardez-vous bien, ma très-chere cousine, de rien prendre qui puisse nuire à votre santé. Cette voie seroit inutile, & le danger en seroit terrible pour ceux qui vous aiment aussi tendrement que votre, &c. D. H.

Après avoir lu cette lettre, il s'en est fallu peu que je n'aie repris mon premier projet; sur-tout, lorsque j'ai considéré que ma lettre de révocation n'est point encore partie, & que mon refus va m'exposer à des disputes fort vives avec M. Lovelace; car je ne pourrai me dispenser de le voir un moment, dans la crainte qu'il ne s'emporte à quelque violence. Mais le souvenir de vos termes, *ces délicatesses auxquelles je dois renoncer, dès que j'aurai quitté la maison de mon pere*, joint aux motifs encore plus puissants du devoir & de la réputation, m'ont déterminée encore une fois contre la téméraire démarche. Quand mes agitations & mes larmes ne feroient aucune impression sur mes amis, il est incroyable que je ne puisse obtenir un mois, quinze jours, une semaine; & mes espérances augmentent pour quel-

que délai, depuis que je sais de ma cousine; que ce bon docteur Levvin refuse de se prêter à leur entreprise sans mon consentement, & qu'il juge qu'on me traite avec une véritable cruauté. Il me vient à l'esprit une nouvelle ressource : sans faire connoître de quoi je suis informée, je ferai valoir mes scrupules de conscience, & je demanderai le temps de consulter cet habile théologien. Avec la force que je donnerai à ma demande, il est certain qu'elle sera secondée par ma mere. Ma tante Hervey & Madame Norton ne manqueront pas de venir à l'appui. Le délai suivra infailliblement, & je m'échappe au travers de l'avenir.

Mais s'ils sont déterminés à la violence! s'ils ne m'accordent aucun délai! si personne ne se laisse attendrir! s'il est résolu que la fatale formule sera lue sur ma main tremblante & forcée! Alors.... hélas! que ferai-je alors? Je ne puis que.... mais que puis-je? O ma chere! Ce Solmes ne recevra jamais mes serments. J'y suis trop résolue. Je prononcerai non, non, aussi long-temps que j'aurai la force de parler. Qui osera donner le nom de mariage à cette horrible violence? Il est impossible qu'un pere & une mere puissent autoriser de leur présence une si affreuse tyrannie. Mais si les miens se retirent, & s'ils abandonnent l'exécution à mon frere & ma sœur, je n'ai point de miséricorde à espérer.

Voici quelques petits artifices, auxquels j'ai recours; le ciel sait avec quelle répugnance.

Je leur ai donné une ſorte d'indice, par un bout de plume que j'ai laiſſé paroître dans un lieu où ils trouveront une partie de mes proviſions ſecrettes, que je veux bien leur abandonner.

J'ai laiſſé, comme par négligence, deux ou trois eſſais de ma propre écriture, dans un endroit où ils peuvent être apperçus.

J'ai abandonné auſſi dix ou douze lignes d'une lettre que j'ai commencée pour vous, dans laquelle je me flatte que malgré les apparences, qui ſont contre moi, mes amis ſe relâcheront. Ils ſavent de votre mere, par mon oncle Antonin, que je reçois de temps en temps une lettre de vous. Je déclare, dans le même fragment, ma ferme réſolution de renoncer à l'homme pour lequel ils ont tant de haine, lorſqu'ils m'auront délivrée des perſécutions de l'autre.

Près de ces eſſais, j'ai laiſſé la copie d'une ancienne lettre, qui contient divers arguments convenables à ma ſituation; peut-être que les liſant ainſi par haſard, ils y trouveront quelques motifs de faveur & d'indulgence.

Je me ſuis réſervée, comme vous pouvez le croire, aſſez d'encre & de plumes pour mon uſage; & j'en ai même une partie dans le grand cabinet de verdure, où je les ferai ſervir à mon amuſement; pour me diſtraire, ſi je le puis, des idées noires qui m'obſédent, & de tant de craintes qui ne peuvent qu'augmenter juſqu'au grand jour.

CL. HARLOVE.



LETTRE LXXXVIII.

Miss CLARISSE HARLOWE, *à Miss* HOWE.

Dans le cabinet de verdure, à 11 heures.

IL n'a point encore ma lettre. Tandis que j'étois ici à méditer les moyens d'écarter mon officieuse geoliere, pour me procurer le temps nécessaire à cette entrevue, ma tante est entrée subitement, & m'a fort étonnée par sa visite. Elle m'a dit, qu'elle m'avoit cherché dans les allées du jardin; que bientôt elle n'auroit plus cet embarras pour me joindre; & qu'elle espéroit, comme tous mes amis, que ce jour seroit le dernier de notre séparation.

Vous pouvez juger, ma chere, que l'idée de voir M. Lovelace, & la crainte d'être découverte, joint aux avis que j'avois reçus de ma cousine, m'ont jettée dans une grande & visible émotion. Elle s'en est apperçue: pourquoi ces soupirs, pourquoi vois-je soulever ce sein, m'a-t-elle dit en mettant la main sur mon col? Ah! ma chere niece, qui se seroit défié que tant de douceur naturelle fût si bien armée contre la persuasion?

Je n'ai pu répondre. Elle a continué: la commission qui m'amene sera fort mal reçue, je le prévois. Quelques discours qui nous

vous ont été rapportés, & qui viennent de la bouche du plus désespéré & du plus insolent de tous les hommes, convainquent votre pere & toute la famille que vous trouvez encore le moyen d'écrire au dehors. M. Lovelace est informé sur le champ de tout ce qui se passe ici. On appréhende de lui quelque grand malheur, que vous avez autant d'intérêt à prévenir que tous les autres. Votre mere a des craintes qui vous regardent personnellement, & qu'elle veut croire encore mal fondées; cependant elle ne sauroit être tranquille, si vous ne lui laissez la liberté, tandis que vous êtes dans ce cabinet, de visiter encore une fois votre chambre & vos tiroirs. On vous saura bon gré de me livrer volontairement toutes vos clefs. J'espere, ma niece, que vous ne les disputerez pas. On a résolu de faire apporter ici votre dîner, pour vous épargner ce spectacle, & pour se donner le temps nécessaire.

Je me suis crue fort heureuse d'avoir été si bien préparée par la lettre de ma cousine. Cependant j'ai eu la petite ruse de marquer quelques scrupules, & d'y joindre des plaintes assez ameres; après quoi, non seulement j'ai donné mes clefs, mais j'ai vuidé officieusement mes poches devant ma tante, & je l'ai invitée à mettre les doigts sous mon corset, pour s'assurer qu'il n'y avoit aucun papier.

Elle a paru fort satisfaite de ma soumission, qu'elle me promettoit, m'a-t-elle dit,

de représenter dans les termes les plus favorables, sans s'arrêter à ce que mon frere & ma sœur en pourroient dire. Elle étoit sûre que ma mere seroit charmée de l'occasion que je lui donnois de répondre à quelques soupçons qu'on avoit fait naître contre moi.

Elle m'a déclaré alors qu'on avoit des méthodes sûres pour découvrir les secrets de M. Lovelace, & quelques-uns mêmes des miens, par la négligence qu'il avoit à les cacher, & par la vanité avec laquelle il faisoit gloire de ses desseins, jusques devant ses domestiques. Tout profond qu'on se le figuroit, a-t-elle ajouté, mon frere l'étoit autant que lui, & réellement trop fort pour lui à ses propres armes, comme l'avenir le feroit connoître.

J'ignorois, lui ai-je répondu, ce qu'il y avoit de caché sous des termes si obscurs. J'avois cru jusqu'alors que les méthodes qu'elle paroissoit attribuer à l'un & à l'autre, méritoient plus de mépris que d'applaudissement. Ce que j'apprenois d'elle me faisoit voir évidemment que les soupçons qui me regardoient, ne pouvoient venir que de l'esprit supérieur de mon frere, & sans doute aussi, du témoignage qu'il se rendoit à lui-même, que le traitement que j'ai essuyé m'autorise à leur donner une juste occasion : qu'il étoit fort malheureux pour moi de servir de jouet au bel esprit de mon frere : que je souhaitois néanmoint qu'il se connût lui-même aussi parfaitemens que je croyois le connoître ; qu'alors peut-

être, il tireroit moins de vanité de ses talens, parce que j'étois persuadé qu'on en auroit beaucoup moins d'opinion, s'ils n'étoient pas accompagnés du pouvoir de nuire.

J'étois irritée: je n'ai pu retenir cette réflexion. Il la méritoit, si vous considérez qu'il est probablement la dupe de l'autre par son propre espion. Mais des deux côtés j'approuve si peu ces basses ressources, que si la persécution étoit un peu plus ménagée, je ne laisserois pas la perfidie de ce vil Joseph Leman sans punition.

Il étoit fâcheux, m'a dit ma tante, que j'eusse une si mauvaise idée de mon frere. C'étoit néanmoins un jeune homme qui avoit du savoir & de fort bonnes qualités.

Assez de savoir, ai-je répondu, pour en faire parade devant nous autres femmes: mais a-t-il ce qu'il faut pour devenir meilleur, & pour se rendre estimable à d'autres yeux que les siens?

Elle lui auroit souhaité dans le fond un peu plus de douceur & de bon naturel: mais elle craignoit que je n'eusse trop bonne opinion d'un autre, pour juger aussi avantageusement de mon frere qu'une sœur y est obligée, parce qu'il y avoit entr'eux une rivalité de mérite, qui étoit la cause mutuelle de leur haine.

De la rivalité, Madame, lui ai-je dit! j'ignore ce qu'on en doit croire: mais je souhaiterois qu'ils entendissent mieux tous deux ce qui convient aux principes d'une éducation libérale: l'un & l'autre ne seroient pas

gloire de ce qui devroit les couvrir de honte.

Enſuite, changeant de ſujet, il n'étoit pas impoſſible, ai-je repris, qu'on ne trouvât quelques-uns de mes papiers, une ou deux plumes, un peu d'encre, (art que je déteſte, ou plutôt fatale néceſſité qui m'y contraint!) n'ayant pas la liberté de remonter pour les mettre à couvert : mais puiſqu'on exigeoit de moi ce ſacrifice, il falloit m'en conſoler; & quelque temps qu'on pût employer à cette recherche, mon deſſein étoit ſi peu de l'interrompre, que j'étois réſolue d'attendre au jardin l'ordre de retourner à ma priſon. J'ai ajouté, avec la même ruſe, que cette nouvelle violence ne ſe feroit apparemment qu'après le dîner des domeſtiques, parce que je ne doutois pas qu'on n'y employât Betty, qui connoiſſoit tous les recoins de mon appartement.

Il étoit à ſouhaiter, m'a dit ma tante, qu'on ne trouvât rien qui fût capable de confirmer les ſoupçons, parce qu'elle pouvoit m'aſſurer que le motif de cette recherche, ſur-tout de la part de ma mere, étoit de ſe procurer des lumieres capables de me juſtifier, & d'engager mon pere à me voir demain au ſoir, ou mercredi matin, ſans aucun emportement; je devrois dire avec tendreſſe, a-t-elle ajouté: car c'eſt à quoi il eſt réſolu, s'il ne reçoit pas de nouveau ſujet d'offenſe.

Ah, Madame! ai-je répondu en ſecouant la tête.

Pourquoi cet *Ah Madame!* accompagné d'une marque de doute?

Je ſouhaite, Madame, de n'avoir pas plutôt à craindre la continuation du mécontentement de mon pere, qu'à eſpérer le retour de ſa tendreſſe.

C'eſt, ma chere, ce que vous ne ſavez pas. Les affaires peuvent prendre un tour.... Peut-être ne vont-elles pas auſſi mal que vous le croyez.

Très-chere Madame, avez-vous quelque choſe de conſolant à m'apprendre ?

Il peut arriver, ma chere, que vous deveniez plus complaiſante.

Voilà donc, Madame, les eſpérances que vous me donnez ? Au nom de Dieu, ne me faites pas penſer que ma tante Hervey ſoit cruelle pour une niece qui l'aime & qui l'honore du fond du cœur.

Je pourrai, m'a-t-elle dit, vous en apprendre davantage, mais ſous le ſceau du plus grand ſecret, ſi la recherche tourne favorablement pour vous. Croyez-vous qu'on trouve quelque choſe à votre déſavantage ?

Je m'attends qu'on trouvera quelques papiers : mais je ſuis déjà réſignée à toutes les ſuites. Mon frere & ma ſœur n'épargneront pas leurs charitables interprétations. Dans le déſeſpoir où je ſuis, rien n'eſt capable de m'alarmer !

Elle eſpéroit, & très-ardemment, m'a-t-elle dit, qu'on ne trouveroit rien qui pût faire mal juger de ma diſcrétion. Alors..... mais elle craignoit de s'expliquer trop.

Elle m'a quittée d'un air auſſi myſtérieux que ſes termes, & qui ne m'a cauſé qu'un ſurcroit d'incertitude.

Ce qui m'occupe à présent, ma chere amie, c'est l'approche de cette entrevue. Je ne puis en écarter un moment l'idée. Plût au ciel que cette scene fût passée! Se voir pour se quereller! mais s'il n'est pas tout-à-fait calme & résigné, je ne demeurerai pas un instant avec lui: quelques résolutions qu'il puisse prendre.

Ne remarquez-vous pas que plusieurs de mes lignes sont tortues, & qu'une partie de mes caracteres vient d'une main tremblante? C'est ce qui arrive malgré moi, lorsque j'ai l'imagination plus remplie de cette entrevue que de mon sujet.

Mais après tout, pourquoi le voir? Comment me suis-je persuadée que j'y suis obligee? Je voudrois que le temps me permît de recevoir là-dessus votre conseil. Vous êtes si lente à vous expliquer! Je conçois néanmoins, comme vous le dites, que cette lenteur vient de la difficulté de ma situation.

J'aurois dû vous dire que dans le cours de cette conversation, j'ai supplié ma tante de faire l'office d'une amie; de hasarder un mot en ma faveur le jour de l'épreuve, & d'obtenir quelque temps pour mes réflexions, si c'est l'unique grace qu'on soit disposé à m'accorder.

Elle m'a répondu qu'après la cérémonie, j'aurois tout le temps que je pouvois desirer pour m'accoutumer à mon sort, avant que d'être livrée à M. Solmes: odieuse confirmation de l'avis que j'ai reçu de Miss Hervey. Cette réponse m'a fait perdre patience.



Tom. 4. pag. 199.



A son tour, elle m'a demandé en grace de rappeller toutes mes forces, pour me présenter devant l'assemblée avec une soumission tranquille & les sentiments d'une parfaite résignation. Le bonheur de toute la famille étoit entre mes mains; & quelle joie n'auroit-elle pas de voir mon pere, ma mere, mes oncles, mon frere, ma sœur, m'embrasser tous avec transport, me serrer tour à tour entre leurs bras, & se féliciter mutuellement du retour de la paix & du bonheur commun? Le ravissement de son cœur ne pouvoit manquer d'abord de lui ôter le mouvement & la parole; & sa pauvre Dolly, à qui son extrême attachement pour moi avoit attiré des reproches assez amers, rentreroit aussi dans les bonnes graces de tout le monde.

Douteriez-vous, ma chere amie, que cette épreuve ne soit la plus redoutable que j'aie encore essuyée?

Ma tante m'a fait cette peinture avec des couleurs si vives, que malgré toute l'impatience où j'étois auparavant, je n'ai pu me défendre d'en être extrêmement touchée. Cependant je n'ai pu lui témoigner que par mes soupirs & par mes larmes, combien je desirois cet heureux événement, s'il pouvoit arriver à des conditions que j'eusse le pouvoir d'accepter.

Je vois venir deux de nos gens, qui m'apportent mon dîner.

On me laisse libre. Je touche au moment

de l'entrevue. Le ciel, par bonté pour moi, ne fera-t-il pas naître quelque obstacle qui arrête Lovelace? Ah! puisse-t-il ne pas venir! Mais dois-je, ou ne dois-je pas le voir? Que fais-je, ma chere? Je vous interroge comme si je pouvois espérer votre réponse.

Betty, suivant l'idée que j'ai fait naître à ma tante, m'a dit qu'elle devoit être employée cet après-midi; qu'elle auroit beaucoup de regret qu'on découvrît quelque chose, mais qu'on n'avoit en vue que mes véritables intérêts; & qu'avant mercredi il dépendroit de moi d'obtenir un pardon général. L'effrontée, pour s'empêcher de rire, s'est mis alors un coin de son tablier dans la bouche, & s'est hâtée de se retirer. A son retour pour desservir, je lui ai fait un reproche de son insolence. Elle m'a fait des excuses; mais... mais... (recommençant à rire,) elle ne pouvoit se retenir, m'a-t-elle dit, lorsqu'elle pensoit que je m'étois livrée moi-même par mes longues promenades, qui avoient fait naître l'idée de visiter ma chambre. Elle avoit fort bien jugé qu'il y avoit quelque dessein formé, lorsqu'elle avoit reçu ordre de me faire apporter mon dîner au jardin. Il falloit convenir que mon frere etoit admirable pour l'invention. M. Lovelace même, qui passoit pour avoir tant d'esprit, ne l'avoit pas si vif & si fertile.

Ma tante accuse M. Lovelace de se vanter de ses desseins devant ses domestiques. Peut-être a-t-il ce défaut; mais pour mon frere, il s'est toujours fait une gloire de paroître

homme de mérite & de ſavoir, aux yeux des nôtres. J'ai ſouvent penſé qu'on peut dire de l'orgueil & de la baſſeſſe, comme de l'eſprit & de la folie, qu'elles s'allient ordinairement, ou qu'elles ſe touchent de fort près.

Mais pourquoi m'arrêter aux folles idées d'autrui, dans des moments où j'ai l'eſprit ſi plein d'une véritable inquiétude ? Cependant je voudrois, s'il étoit poſſible, oublier cette entrevue, qui eſt le plus proche de mes maux. Je crains que m'en étant trop occupée d'avance, je ne ſois moins propre à la ſoutenir, & que mon embarras ne donne ſur moi d'autant plus d'avantage, qu'on aura quelque apparence de raiſon pour me reprocher de l'inconſtance dans mes réſolutions.

Vous ſavez, ma chere, que le droit de faire un juſte reproche donne une ſorte de ſupériorité à celui qui peut l'exercer, tandis que le témoignage d'une conſcience embarraſſée jette le coupable dans l'abattement.

Ne doutez pas que cet eſprit fier & hardi ne ſe rende, s'il le peut, & ſon juge & le mien. Il ne réuſſira pas facilement à m'en impoſer ; mais je prévois que notre converſation ne ſera pas tranquille. Après tout, je m'en embarraſſe peu. Il ſeroit bien étrange qu'après avoir eu la fermeté de réſiſter à ma famille.... Qu'entends-je ? Il eſt à la porte du jardin....

Je me ſuis trompée. Que la crainte a de

pouvoir pour réaliser toutes ses chimeres ! Pourquoi donc suis-je si peu maîtresse de moi ?

Je vais porter cette lettre au dépôt. De-là, j'irai voir, pour la derniere fois, si celle qu'il devroit avoir levée est encore au lieu ordinaire. S'il l'a prise, je ne le verrai point. Si je la trouve encore, je la reprendrai, pour le convaincre, en la lui montrant, qu'il n'a rien à me reprocher. Elle m'épargnera quantité de détours & d'inutiles raisonnements, & je n'aurai qu'à tenir ferme sur ce qu'elle contient. L'entrevue doit être courte ; car si j'avois le malheur d'être apperçue, ce seroit un nouveau prétexte pour les rigueurs dont je suis menacée après demain.

Je doute si j'aurai la liberté de vous écrire pendant le reste du jour. Suis-je sûre même de l'avoir, avant que d'être livrée peut-être à ce misérable Solmes ? Mais, non, non ; c'est ce qui n'arrivera jamais, tandis qu'il me restera quelque usage de mes sens.

Si votre messager ne trouve rien au dépôt mercredi matin, vous pouvez conclure alors qu'il me sera impossible, & de vous écrire, & de recevoir de vous les mêmes faveurs.

Dans cette malheureuse supposition, ayez pitié de moi, très-chere amie, priez pour moi ; & conservez-moi, dans votre affection, ce rang qui fait la gloire de ma vie & mon unique consolation.

CL. HARLOVE.

LETTRE LXXIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à Miss* HOVVE.

A St. Alban, mardi à une heure après minuit.

O MA très-chere amie! Après toutes les résolutions dont je vous ai entretenue dans ma derniere lettre, que dois-je, ou que puis-je vous écrire? De quel front approcher de vous, par l'entremise même d'une lettre? Vous serez bientôt informée, si vous ne l'êtes déjà par le bruit public, que votre amie, votre Clarisse Harlove, a pris la fuite avec un homme!

Je n'ai rien de si important, de si nécessaire au monde, que de vous en expliquer les circonstances. Toutes les heures du jour, & de chaque jour, seront employées à cette grande entreprise jusqu'à ce qu'elle soit entiérement finie: j'entends les heures que cet importun me laissera libre, à présent que je me suis jettée si follement dans la nécessité de lui en accorder un grand nombre. Le sommeil a fait divorce avec mes yeux. Il n'approche plus de moi, quoique son assoupissement soit un baume si nécessaire pour adoucir les plaies de mon ame. Ainsi, pendant les heures qu'il devroit occuper, vous aurez sans interruption le récit de ma funeste aventure.

Mais, après ce que j'ai fait, daignerez-vous, ou vous sera-t-il permis de recevoir mes lettres ?

O ma chere amie ! Souffrez que je respire.

Il ne me reste qu'à tirer le meilleur parti que je pourrai de ma situation. J'espere qu'il ne sera point désavantageux. Cependant je n'en suis pas moins convaincue que l'entrevue est une action teméraire & qui ne peut être excusée. Toute sa tendresse, tous ses serments, ne peuvent calmer les reproches que mon cœur se fait de cette imprudence.

Le porteur, ma chere, a ordre de vous demander la petite quantité de linge que je vous ai envoyée dans de meilleures & de plus agréables espérances.

Ne me renvoyez pas mes lettres. Je ne vous demande que le linge ; à moins que vous ne soyez disposée à m'accorder la faveur de quelques lignes, pour m'assurer que vous m'aimez encore, & que vous suspendrez votre censure jusqu'à l'explication que je vous promets. Je n'ai pas voulu différer à vous écrire ; afin que si vous avez envoyé quelque chose au dépôt, vous vous hâtiez de le faire retirer, ou d'arrêter ce que vous auriez dessein de faire partir.

Adieu mon unique amie. Je vous conjure de m'aimer. Mais, hélas ! Que dira votre mere ! Que dira la mienne ! Que diront tous mes proches ! Et que va dire ma chere Madame Norton ! Quel sera le triomphe de mon frere & de ma sœur !

Je ne puis vous dire aujourd'hui comment ni dans quel lieu j'espere vous donner de mes nouvelles, & recevoir des vôtres. Je dois partir d'ici (*) de grand matin, & mortellement fatiguée. Adieu encore une fois. Je ne vous demande plus que votre pitié & vos prieres.

CL. HARLOVE.



LETTRE LXXX.

Miss HOWE, à Miss CLARISSE HARLOWE.

Mardi, à 9 heures du matin.

SI je vous aime encore! M'est-il possible de ne vous pas aimer quand je le voudrois? Vous pouvez vous figurer comment je suis demeurée interdite en ouvrant votre lettre, qui m'apprend la premiere nouvelle... Grand Dieu du ciel & de la terre! Mais.... mais que puis-je dire? Je mourrai d'impatience si vous me faites trop attendre vos explications.

Que le ciel ait pitié de moi! Mais est-il possible....

Ma mere sera sans doute bien étonnée. Comment lui annoncerai-je cet événement? Hier au soir, à l'occasion de quelques défiances que votre insensé d'oncle lui avoit inspirées, je l'assurois encore, fondée sur

(*) St. Alban est une petite ville à sept lieues au nord de Londres.

vos propres déclarations, que ni homme, ni diable, ne vous feroit jamais faire un pas qui ne fût conforme aux plus ſcrupuleuſes loix de l'honneur.

Mais, encore une fois, eſt-il poſſible.... Quelle femme à ce compte... mais je prie le ciel qu'il vous conſerve.

Qu'il ne vous échappe rien dans vos lettres. Adreſſez-les moi néanmoins chez M. Knollis, juſqu'au premier éclairciſſement.

Obſervez, ma chere, que toutes mes exclamations ne ſont point une maniere de vous blâmer. Je ne vois de coupables que vos amis. Cependant je ne conçois pas comment vous avez pu changer de réſolution.

Mon embarras eſt extrême pour faire cette ouverture à ma mere. Cependant ſi je lui laiſſe le temps d'être informée par un autre, & qu'elle apprenne enſuite que je l'ai été plutôt qu'elle, je ne lui perſuaderai jamais que je n'aie pas eu de part à votre évaſion. Que je meure néanmoins ſi je ſais quelle voie prendre!

Mais c'eſt vous cauſer de la peine; quoiqu'aſſurément ſans en avoir l'intention.

Je dois vous répéter mon dernier conſeil. Si vous n'êtes point encore mariée, gardez-vous de différer la cérémonie. Dans l'état où ſont les choſes, je ſouhaiterois qu'on pût penſer que vous étiez mariée ſecrétement avant votre départ. Si ces hommes font valoir, & ſouvent pour notre malheur, le terme d'*autorité* lorſque nous ſommes à eux; pourquoi n'en tirerions-nous pas quelque avan-

tage, dans un cas tel que le vôtre, pour le ſoutien de notre réputation, lorſqu'ils nous engagent à violer des droits plus naturels que les leurs ?

Ce qui me chagrine preſqu'autant que tout le reſte, c'eſt que votre frere & votre ſœur ſont au comble de leurs deſirs. Je ne doute pas qu'à préſent, le teſtament ne ſoit altéré à leur gré, & que le dépit ne produiſe d'autres effets de cette nature.

On m'avertit à ce moment, que Miſs Lloid & Miſs Bidulph demandent à me voir. On me dit que leur impatience eſt extrême. Vous jugez aiſément du motif qui les amene. Je verrai ma mere avant que de leur parler. Le moyen de me juſtifier eſt de lui montrer votre lettre. Il me ſera impoſſible de lui dire un mot, juſqu'à ce qu'elle ſe ſoit miſe elle-même hors d'haleine. Pardon, ma chere ; c'eſt la ſurpriſe qui me dicte tout ce que j'écris. Si votre meſſager étoit moins preſſé, & ſi je n'avois pas ici nos deux amies qui m'attendent, je ferois une autre lettre, dans la crainte que celle-ci ne vous afflige.

Je remets votre linge au meſſager. Si vous deſirez quelque choſe qui ne me ſoit pas abſolument impoſſible, donnez des ordres ſans réſerve à votre fidelle,

ANNE HOVVE.

Fin *du Tome quatrieme.*

